This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

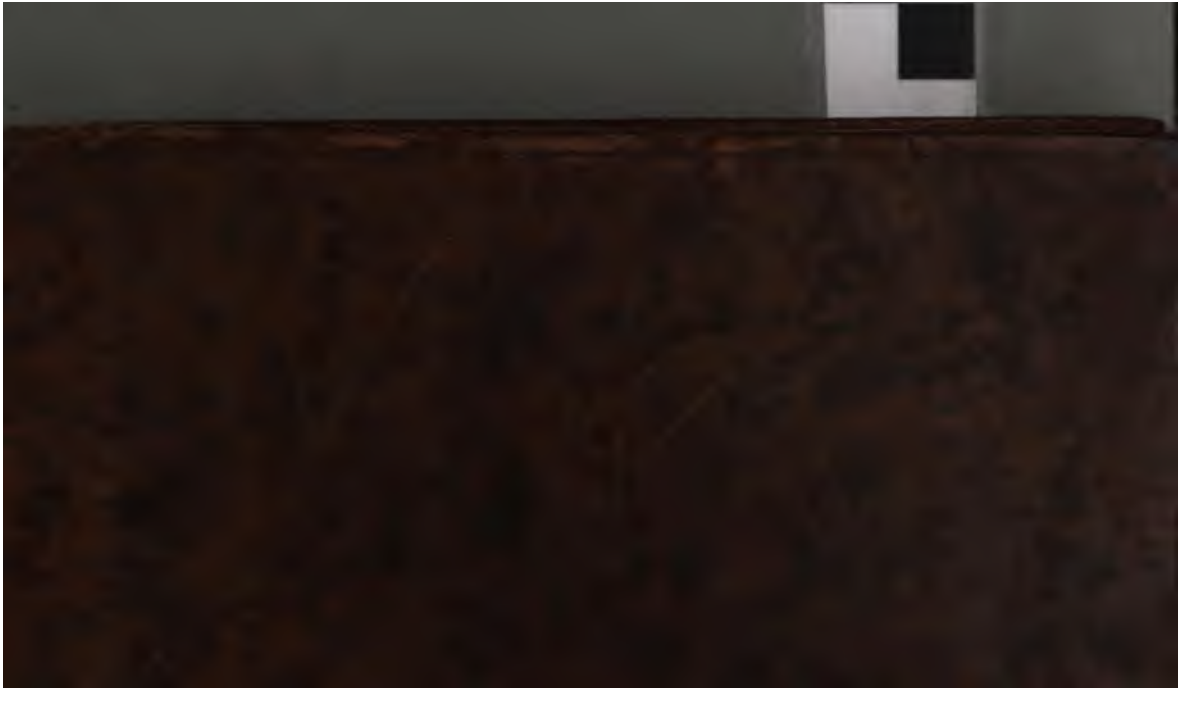
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

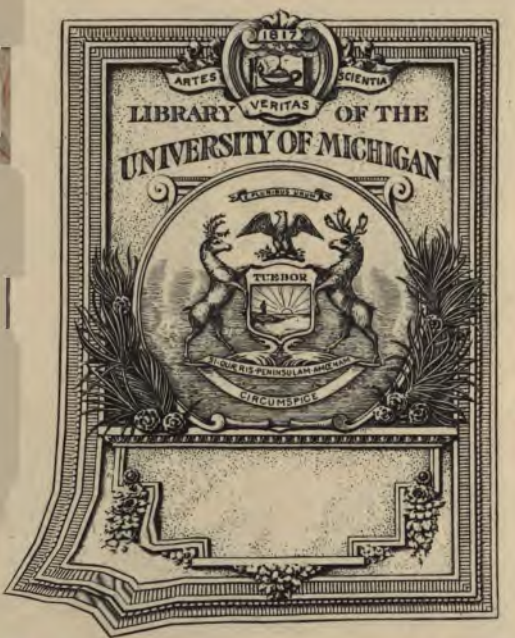
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

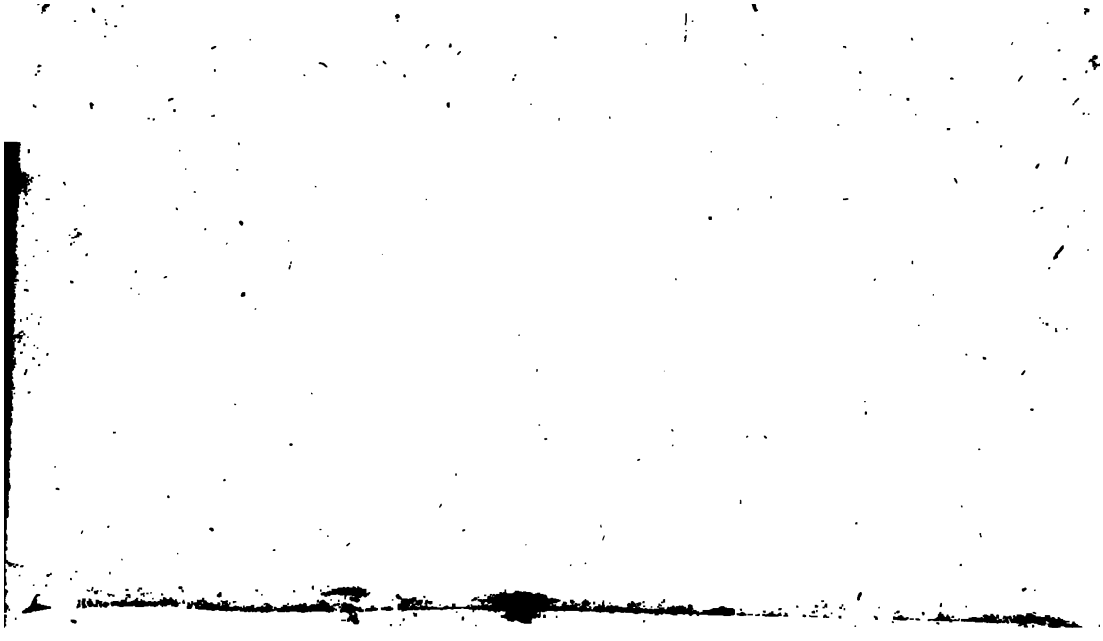
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

A 459713



SERMONS
DE
M. MASSILLON.

PANÉGYRIQUES.

STOLEN

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PANÉGYRIQUES.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La Veuve Estienne & Fils, à la Vertu. ET Jean Herissant, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

BX
1756
.M47
1748

13-398254

AVIS
AU LECTEUR.

CE Volume contient dix Sermons pour la Fête d'autant de Saints. Nous ne craindrons point de le dire : la plupart ſerviront de modéle aux Prédicateurs, qui jugeront avec raiſon que l'inſtruction des Auditeurs ne doit jamais être ſéparée de l'éloge du Saint ; au lieu que d'ordinaire dans les Panégyriques, l'Orateur uniquement occupé à étaler des penſées brillantes & ingénieuſes, en bannit entiérement la morale, qui doit cependant faire le fonds de tout Diſcours Chrétien. Nous ne ferons pourtant pas difficulté d'avouer que tous ces Diſcours ne ſont pas de la même force. Quelques-uns annoncent ſans doute un grand talent, mais ne le montrent pas encore tel qu'il a été depuis. Falloit-il les ſupprimer ? nous en avons été tentés. Mais

l'exemple de tous ceux qui mettent au jour les Ouvrages des grands hommes, nous autoriſe à conſerver au Public ces premières productions de la jeuneſſe du P. Maſſillon. N'eſt-il pas utile en effet de faire connoître aux jeunes gens que ce n'eſt jamais tout-à-coup, mais par dégrés, à force de réfléchir & de travailler, que les plus grands génies mêmes arrivent enfin à ce point de perfection qui les tire de la foule des Auteurs, & aſſure l'immortalité à leurs Ouvrages.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR le Jour de Sainte Agnès, Pag. 1

Pour le jour de Saint François de Paule, 26

Pour le jour de Saint Benoît, 60

Pour le jour de Saint Jean-Baptiſte, 100

Pour le jour de Sainte Magdelaine, 137

Pour le jour de Saint Bernard, 179

Pour le jour de Saint Louis, Roi de France, 218

Pour le jour de Saint Etienne, 260

Pour le jour de Saint Thomas d'Aquin, 290

Pour la Fête d'un Saint Martyr, Patron d'une Egliſe, 324

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les Sermons ſur les Myſtères, & les Panégyriques, prêchés par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont. Les ſujets de morale ne ſont pas les ſeuls où ce grand homme a excellé ; ſes Diſcours ſur les Myſtères, & ſes Panégyriques, ne ſont pas moins capables d'inſtruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les ſuffrages du Public avec un ſuccès auſſi intéreſſant pour la Religion, qu'il eſt honorable à la mémoire de leur illuſtre Auteur. A Paris, ce 26 Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

Le Privilége eſt à la fin du Volume de l'Avent.

SERMON

SERMON
POUR LE JOUR
DE
SAINTE AGNÈS.

Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem.

Jesus-Christ sera glorifié dans mon corps, soit par ma vie ou par ma mort. Philipp. 1. 20.

JESUS-CHRIST n'a jamais paru plus grand que dans ses Saints; & ces siécles heureux, où l'Eglise teinte du sang des Martyrs gémissoit dans l'oppression, furent les siécles de sa magnificence & de sa gloire.

Voilà pourquoi l'Eglise nous rappelle sans cesse aux premiers âges de l'Evangile: elle nous présente ces héros de la Foi,

SERMONS

DE

Jean Baptiste

M. MASSILLON,

ÉVÊQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

PANÉGYRIQUES.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { LA VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu.
ET
JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

une beauté dont Dieu ſembloit relever l'é
clat, comme autrefois dans Judith, arrê
tèrent d'abord ſur elle les regards publics
Ce que Rome avoit de plus grand la re
chercha ; des époux terreſtres ſe préſentè
rent ; & ne doutant pas que leur naiſſanc
& leurs grands biens ne devinſſent un attra
invincible pour la médiocrité de ſa fortune
ils comptoient déja pour épouſe, celle qu
ne devoit avoir que Jeſus-Chriſt pou
époux. Quel écueil en effet pour une vert
vulgaire ! ſe refuſe-t-on à cet âge à un
fortune brillante qui s'offre ; & ſur-tou
quand l'honneur & la Religion n'y ſem
blent mettre aucun obſtacle ? Il eſt vrai qu
l'idolâtrie de ces prétendus époux devo
allarmer la foi de notre jeune Vierge. Ma
la femme fidèle ne pouvoit-elle pas ſanc
fier le mari infidèle ? d'ailleurs, y regarde
t-on de ſi près, quand il s'agit d'un établ
ſement qui va nous aſſurer un grand rar
& une fortune immenſe ? les mœurs,
Religion, la piété, décident-elles de n
choix dans ce Sacrement honorable ? l'i
térêt ou la paſſion, ne forment-ils pas to
jours les nœuds de ce lien ſacré ? les bie
& les titres ſont comptés dans l'écrit fa
qui va nous lier ; les vertus y ſont-ell
comptées ? On met tout en œuvre po
aſſortir les fortunes ; on ne ſe met poi
en peine d'aſſortir les cœurs : pourvû q
tout le reſte convienne, on ne compte po
rien que les humeurs ne conviennent pa

Une ſociété ſainte & indiſſoluble, n'a ſouvent pour tout lien qu'une oppoſition ſecrette de caractère, qui va bientôt la troubler & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt déſunis. L'ouvrage des paſſions ne ſauroit être durable ; on unit ſouvent, & on unit en vain, ce que Dieu avoit ſéparé. Tant de divorces ſcandaleux ſont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus ſaints & plus prudens : & l'on voit tous les jours les plus grandes maiſons périr & s'éteindre, par le Sacrement même deſtiné à les ſoutenir & à les perpétuer.

Mais ce n'eſt pas la ſeule inſtruction que nous donne la préférence que fait Agnès du tréſor de la virginité à toutes les pompes du ſiécle. Nous regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge ; nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il ſemble qu'il y a une ſaiſon pour les paſſions ; & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en a fait une néceſſité ou du moins une bienſéance. Agnès à la fleur de l'âge ne connoît rien de plus précieux que le tréſor de l'innocence ; ornée de tous les talens qui conduiſent toujours à la perdre, elle en veille avec plus de ſoin à ſa conſervation. Tous les tems lui paroiſſent appartenir également à celui qui eſt le Maître des tems & le Seigneur de l'éternité ; & le ſeul privilége

qu'elle trouve dans ſa jeuneſſe, ce ſont des attentions plus ſévères, pour éloigner des paſſions qu'il eſt toujours bien plus aiſé de prévenir que d'éteindre.

Vous nous dites tous les jours cependant qu'il faut paſſer quelque choſe à l'âge : & moi je vous dis que c'eſt à l'âge qu'il ne faut rien paſſer, & que les premières mœurs décident d'ordinaire du reſte de la vie. La ſaiſon des périls eſt-elle donc celle où il faut moins les craindre ? les paſſions plus vives nous autoriſent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume ? faut il que le monde ait corrompu le cœur avant que nous le donnions à Dieu ; que le vice prépare les voies à la vertu, & que tous les plaiſirs ſoient uſés avant qu'on prenne le parti de goûter combien le Seigneur eſt doux ?

D'ailleurs, nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe ? Hélas ! mes Frères, vous le ſavez, les premiers déréglemens ne laiſſent-ils pas un fonds de foibleſſe qui ſemble ſe fortifier avec les années ? & la fragilité d'une vieilleſſe criminelle n'eſt-elle pas preſque toujours le fruit & la punition de la licence des premières mœurs ?

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorſqu'elle n'en eſt plus que la riſée ou le dégoût ? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuyent ? ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſuranné, par des artifices qui

rappellent plus ſes années que ſes attraits ? ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls ? Que dirai-je ? n'achete-t-elle pas peut-être des aſſiduités criminelles qu'elle ne ſauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la reſſource de ſon indigne foibleſſe ? & l'âge en changeant ſes traits, a-t-il changé quelque choſe à la honte de ſon caractère ? Vous voulez nous apprendre, ô mon Dieu ! qu'on ne revient pas aiſément à vous, quand une fois on vous a abandonné juſqu'à un certain point ; & qu'un cœur livré depuis long-tems au monde & aux plaiſirs, n'offre preſque plus de reſſource à la grace ?

Mais du moins, direz-vous, ſi l'âge ne mérite pas quelque indulgence, le tempérament doit rendre nos foibleſſes plus pardonnables : c'eſt un malheur d'être né d'une certaine façon. Peut-on ſe faire un cœur à ſon gré ; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naiſſant une ame tendre & ſenſible ? & ne trouvons-nous pas en nous des panchans auſquels on peut à la vérité ſe refuſer quelque tems, mais dont il n'eſt preſque pas poſſible de fuir toujours la deſtinée ? C'eſt-à-dire, mes Frères, que lorſque Dieu nous donne un cœur tendre & ſenſible, il ne nous le donne pas pour lui. Il ne s'eſt donc réſervé que les ames dures & barbares ? il n'y a donc que les cœurs d'airain ſur leſquels il puiſſe avoir quelque

droit, & qui ſoient nés pour l'aimer ? & dès qu'il nous a donné un bon cœur, le bienfait même devient un titre qui nous diſpenſe de le ſervir, & une excuſe qui ſemble nous autoriſer à l'oublier & à lui déplaire ? Quel blaſphême ! & quel outrage fait au ſouverain modérateur de la nature & de la grace, & à l'auteur de tout don excellent ! Tout ce que nous avons reçu de lui, ne l'avons-nous pas reçu pour lui ? & la ſenſibilité d'un cœur tendre, qu'eſt-elle, qu'une diſpoſition & une facilité de l'aimer, que la nature elle-même a comme miſe en nous, & dont nous abuſons par une ingratitude criminelle, pour proſtituer nos affections à la vile créature ?

Quel cœur plus tendre que celui d'Agnès ? J'aime Jeſus-Chriſt, diſoit-elle, & en l'aimant je deviens plus chaſte ; en m'uniſſant à lui, je me trouve plus pure ; en le recevant audedans de moi, je mets le ſceau à ma virginité : c'eſt faire outrage à cet Epoux céleſte, de croire que je puiſſe être touchée de quelqu'autre que de lui. Périſſe mon corps, puiſqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux ſiens : *Pereat corpus, quod placere poteſt oculis quibus nolo.* Elle fait uſage pour Dieu ſeul d'une ſenſibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu ſeul. Mais de plus, où ſeroit le mérite de la vertu, ſi nous ne trouvions en nous des panchans qui la combattent ? où placerions-nous la violence qui ravit le Royaume de

Dieu, s'il ne falloit pour l'obtenir, que renoncer à des plaiſirs où nul goût nous entraîne ? Vous alléguez le tempérament ? mais quel eſt le pécheur qui ne devienne par-là digne d'excuſe ? Tous les crimes les plus affreux ne ſuppoſent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des panchans qui les y portent ? le vice ceſſe-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui ? ſeroit-il beſoin de nous l'interdire, ſi un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? L'adultère de David fut-il moins odieux & moins puni du Ciel, parceque ce Prince étoit né avec un cœur trop foible & trop tendre ? Les Juſtes ne trouvent-ils pas en eux, comme vous, des paſſions à réprimer ? vainquent-ils ſans combattre ? n'ont-ils pas à réſiſter à la chair & au ſang ? ſont-ils paîtris d'une autre boue que vous ? & s'ils ſe livrent moins aux paſſions, eſt-ce parcequ'ils ſont moins tentés, ou parcequ'ils ſont plus fidèles ? Qu'eſt-ce donc que ce prétendu tempérament, qui diminue à vos yeux l'horreur de vos fautes ? c'eſt un long uſage de déréglement qui vous l'a rendu comme néceſſaire ; c'eſt un cœur ſubjugué par les paſſions, & pour qui l'occaſion devient toujours une chute ; c'eſt une fragilité honteuſe, toujours sûre de périr dès qu'il faut réſiſter ; c'eſt une volonté livrée au crime, & qui à force de ſecouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienſéances.

Et quel ſiécle a jamais vû plus de ces triſtes exemples que le nôtre ? Le crime ſe cachoit du moins autrefois ; il fait gloire aujourd'hui de ſe donner en ſpectacle : c'étoit autrefois une œuvre de confuſion & de ténébres : il affecte aujourd'hui la lumière, & ſemble chercher effrontément le grand jour, dans un ſexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec oſtentation ſur le front leur deshonneur & leur ignominie : tirer une gloire honteuſe que le public ſoit inſtruit du ſuccès de leurs funeſtes appas ; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége ; déchirer elles-mêmes ſans pudeur le voile que la bienſéance avoit mis juſqu'ici ſur le déréglement ; & prendre, ce ſemble, autant de ſoin de publier leur honte, que les ſiécles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air ; l'indécence pouſſée à un point, qu'elle inſpire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire ; & le nom de la pudeur conſacré à celui de la Vierge illuſtre que nous honorons, devenu un nom de mépris & de riſée. Alléguez-nous après cela le tempérament, comme s'il ſuffiſoit de ne plus mettre de bornes au vice, pour le rendre plus excuſable. Mais tel eſt tous les jours le langage de l'impiété : c'eſt le tempérament ſeul qui fait les vertus & les vi-

ées. On ôte à l'homme tout uſage de ſa raiſon & de ſa liberté : & pour le rendre également peu digne de blâme ou de louange, on le fait agir par pur inſtinct comme la bête.

Enfin, vous ajoûterez peut-être que ce n'eſt ni le goût, ni le tempérament qui vous porte au déſordre ; que vous étiez né avec d'heureuſes inclinations ; & que les occaſions ſeules ont fait juſqu'ici, & font encore tous les jours tous vos malheurs.

Mais, plus vous étiez né heureuſement, plus vous êtes coupable d'avoir rompu la digue que la nature elle-même ſembloit avoir oppoſée à votre foibleſſe ; plus vous rendrez compte à Dieu, d'un cœur que vous avez livré à ſatan, malgré tant de défenſes heureuſes, dont ſa main miſéricordieuſe l'avoit environné. C'eſt-à-dire, plus vous trouviez en vous de panchans qui vous inclinoient à la vertu, moins vous trouverez devant Dieu d'excuſes à vos vices ; & les mêmes occaſions qui ſont pour les autres des malheurs, deviendront pour vous des ingratitudes & des crimes.

D'ailleurs, qu'eſt-ce que ces occaſions qui vous ont ſéduit ? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature vous avoit pourvû ? mais quel uſage en fit notre ſainte Vierge ? Mais c'eſt cela même qui auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuſes. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe

lorſqu'on les tourne contre lui ? n'y a-t-il que le rebut du monde qui ſoit propre à ſervir Dieu ? Mais de plus, n'ajoûtez-vous pas aux graces de la nature un air dangereux qui les rend funeſtes aux autres & à vous-même ? n'avez-vous pas aſſuré le ſuccès de vos déplorables appas par des ſoins qui étoient déja un crime pour vous, avant que d'être un ſujet de chute pour vos frères ? n'avez-vous pas même peut-être fait ſuppléer aux talens que la nature vous a refuſés, une effronterie qui porte toujours un poiſon plus ſûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaſte & pudique ? & n'avez-vous pas arraché par des avances honteuſes, des deſirs criminels, où à peine auriez-vous trouvé de ſimples regards ? Vous dreſſez vous-même le piége, & l'occaſion qui vous fait périr ; & vous vous en prenez à elle de votre perte.

Enfin, ſont-ce les ſéductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? Les ſollicitations, les promeſſes, les terreurs affermiſſent la vertu de notre Sainte. Les ſollicitations ; elle n'offre qu'une ſainte fierté à des empreſſemens profanes : on met tout en œuvre pour toucher ſon cœur ; & les efforts des hommes l'uniſſent plus vivement à Jeſus-Chriſt ; & les flammes impures qu'on fait briller autour d'elle, viennent s'éteindre dans l'ardeur qu'elle a pour ſon Epoux céleſte. Hélas ! & vous avez été vous-même au-devant du crime ; & la faci-

lité de vos mœurs a été comme un ſignal de déréglement ; & vous avez cherché les regards qui vous fuyoient ; & vous n'avez trouvé de goût que dans les lieux où l'innocence étoit en danger ; & les jours éloignés des occaſions ont été pour vous des jours d'ennui & de triſteſſe ; & vous n'avez pu trouver de plaiſir, où vous ne trouviez point de péril. Que répondrez-vous à Jeſus-Chriſt ? & vos excuſes ne deviendront-elles pas de nouveaux crimes ? Alléguerez-vous des ſéductions d'eſpérance & de fortune, qui vous ont fait ſuccomber ? Mais les plus illuſtres Romains offrent à Agnès, avec leur cœur, l'orgueil de leur grandeur & de leur opulence ; le monde vient mettre à ſes pieds toute ſa gloire & toute ſa magnificence, & elle la foule comme de la boue ; & la couronne de la ſainte virginité lui paroît préférable à l'empire de l'univers. Hélas ! faut-il le dire ici ? Et c'eſt peut-être cette funeſte paſſion qui a éloigné tous vos établiſſemens, & mis un obſtacle honteux à votre fortune ; & vous avez peut-être ſacrifié toutes vos eſpérances à votre goût ; & vous avez peut-être acheté au prix de votre gloire la honte de la volupté ; l'ambition vous a paru incompatible avec le plaiſir ; & vous n'avez connu d'autre gloire & d'autre fortune que la triſte liberté de vous ſatisfaire. Enfin, vous nous alléguerez peut-être les terreurs & les menaces qu'on a employées pour vous ſéduire. Mais on préſente

à la foibleſſe de notre jeune Vierge l'horreur des tourmens ; on allarme ſa pudeur en la traînant dans un lieu de proſtitution & de honte ; on change en punition un vice, dont on n'a pu lui faire un attrait ; & l'image honteuſe du déréglement ne ſert qu'à redoubler ſon amour pour la chaſteté & pour l'innocence. Hélas ! & loin d'avoir eu à ſoutenir des terreurs & des menaces pour le devoir ; vous aviez tout à craindre en l'abandonnant, les fureurs d'un époux deshonoré, la cenſure publique, l'indiſcrétion des complices de vos plaiſirs, un éclat honteux qui alloit laiſſer ſur votre front la tache éternelle du vice ; & malgré toutes ces terreurs ſi capables de vous retenir dans les bornes du devoir & de la vertu, vous avez marché d'un pas ferme & impudent dans la voie des paſſions. Vous n'avez craint que de trop craindre : les obſtacles ſont devenus pour vous un nouvel attrait ; & vous avez trouvé dans les périls qui devoient vous dégoûter, une ſorte d'aſſaiſonnement pour le vice. O mon Dieu ! tout ſe tournera contre l'ame criminelle devant votre tribunal redoutable ! Les exemples de vos Saints confondront ce vain langage d'excuſes & de préjugés, que le monde oppoſe ſans ceſſe aux préceptes de votre loi ſainte : le pécheur n'y paroîtra plus couvert que de ſes crimes & de ſa confuſion. La chaſteté d'Agnès miſe à des épreuves ſi dangereuſes, & toujours triomphante de toutes les

ſéductions & de toutes les terreurs, prononcera un jugement terrible contre les déſordres de notre ſiécle : l'éclat de ſa jeuneſſe & de ſa beauté, joint à celui de ſa vertu, apprendra à celles de ſon ſexe, que l'âge & les talens de la nature, donnent à la vérité un nouveau luſtre à la piété, mais ne peuvent jamais ſervir d'excuſe au crime : en un mot, ſi tous les préjugés du déréglement ſont confondus par le triomphe de ſa chaſteté, tous les prétextes dont l'impénitence ſe couvre, le ſont encore plus par le courage de ſon martyre.

II. PARTIE.

LEs paſſions toujours pénibles, toujours entourées d'épines, ont pourtant reproché de tout tems à la vertu ſes difficultés & ſes peines. C'eſt un ancien langage du monde, de prétendre que l'Evangile pratiqué à la lettre, eſt une idée de perfection où l'homme ne peut atteindre. Il ſemble que Jeſus-Chriſt, comme autrefois ces Philoſophes vains & frivoles, ne ſoit venu qu'étaler une morale ſublime pour ſe faire des admirateurs, & non pas plutôt pour former des diſciples ; & que ſa loi ſainte, qui eſt la loi du cœur & des actions, ne ſoit plus qu'un jeu d'eſprit, & un ouvrage de ſpéculation & de pareſſe. On ne croit pas l'auſtérité de l'Evangile compatible avec la foibleſſe de l'homme, & avec les mœurs autoriſés par l'uſage ; & l'on s'endort ſur ces deux préjugés, comme ſi la loi pouvoit ceſſer d'être

loi, parceque nous la regardons comme si elle ne l'étoit pas pour nous-mêmes.

Mais, mes Frères, quand la parole seule de Jesus-Christ ne suffiroit pas pour confondre nos vaines excuses ; Agnès tressaillant de joie au milieu des tourmens, & hâtant elle-même, par une sainte impatience, la lenteur des bourreaux, couvrira de honte notre immortification & notre paresse ; & justifiera plus la sévérité de notre condamnation, que l'Evangile même qui l'a prononcée.

Nous nous retranchons sur l'âge, sur le sexe, sur la foiblesse du tempérament, incapable de porter toute la rigueur & tout le sérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile. Sur l'âge : il faut pour l'observance rigoureuse des devoirs du Chrétien une force, une maturité d'esprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une persévérance, un endurcissement à la peine & à la violence, un empire sur ses passions & sur soi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeunesse tendre, facile, aisée à séduire ; & où toutes les passions pas encore modérées par les réflexions & par l'expérience, semblent sortir en foule du cœur, avec une impétuosité à laquelle il seroit inutile d'opposer une digue : il faut laisser calmer ces premiers bouillons, & attendre que la raison plus rassise soit capable de quelque chose de plus sérieux & de plus solide. Mais Agnès au sortir presque de l'enfance, défie la fu-

reur

reur des tyrans : l'horreur de ſon ſupplice, qui allarme même la férocité de ſes bourreaux, répand une joie ſainte & comme un nouvel éclat ſur ſon viſage : pas encore accoutumée à ſouffrir, elle paroît tranſportée d'allégreſſe au milieu des tourmens les plus cruels, & la délicateſſe de ſon corps, à peine propre à recevoir des plaies, eſt déja capable de les mépriſer, dit S. Ambroiſe, & de remporter la victoire : *Nondum idonea pœnæ, & jam matura victoriæ.* S. Ambr.

Et en effet, mes Frères, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne qui ne convienne au premier âge ? Quoi ! le ſérieux ? Mais la piété eſt dans la joie de l'Eſprit ſaint : l'innocence ſeule eſt toujours accompagnée de ſérénité & d'allégreſſe ; & il n'y a que le crime & les paſſions qui ſoient triſtes, ſérieuſes & ſombres. Quoi ! la violence ? Mais, c'eſt dans le premier âge que les paſſions plus dociles ſe plient plus aiſément au devoir ; que le cœur pas encore ſouillé reçoit avec moins de répugnance les impreſſions de la vertu ; & que ſes panchans n'étant pas encore enchaînés par les habitudes du vice, il lui en coûte moins d'éviter tout ce qui peut y conduire. Quoi encore ? les réflexions, dont on n'eſt pas capable dans une grande jeuneſſe ? Mais il faut devenir enfant pour être diſciple de Jeſus-Chriſt : la grace ne ſe plaît que dans la ſimplicité & dans l'innocence. Nos incertitudes croiſſent avec nos réflexions : plus nous raiſonnons, plus nous

nous embarraſſons, plus nous enfonçons dans nos propres ténébres. On ſait tout quand on a la foi ; & pour être plus éclairé, il ſuffit d'être plus docile. Quoi enfin, la fermeté & la perſévérance ? Mais ce ſont nos paſſions ſeules qui ſont toutes nos inconſtances : les inégalités de la vie de l'homme ne prennent leur ſource que dans la diverſité des objets, qui tour à tour les dominent, & un cœur pur & innocent eſt toujours égal & tranquille.

Hélas ! mes Frères, ne nous reprochons-nous pas tous les jours à nous-mêmes le mauvais uſage que nous avons fait de cette premiére ſaiſon de notre vie ? ne nous rediſons-nous pas ſans ceſſe qu'il eût été aiſé alors de prendre ſur nous ; que nous avions porté en naiſſant un cœur vertueux, que le crime allarmoit, & qui ſembloit tendre les mains à la grace ; que tout nous applaniſſoit les voies de la vertu ; que les ſacrifices alors euſſent été bien légers ; que le monde & les paſſions ne nous avoient pas encore liés de mille chaînes indiſſolubles, qui nous laiſſent à peine la liberté de deſirer notre délivrance ; que notre cœur, pas encore corrompu par un long uſage des plaiſirs, ne trouvoit pas la piété ſi dégoutante & ſi affreuſe ; qu'à meſure que l'âge nous a approchés du tombeau, nous nous ſommes éloignés de la voie de la vérité & de la vie ; & qu'enfin en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en ma-

ſice, en déréglement, & dans l'amour déſordonné des créatures ? L'Evangile eſt donc la loi de tous les âges, comme il l'eſt de tous les ſexes.

Je dis de tous les ſexes ; car quel prétexte pourroit alléguer ici le ſexe en ſa faveur contre l'auſtérité & la difficulté des devoirs de l'Evangile ? Les Agnès, les Luces, les Ceciles, tant d'autres héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'ame, dont les héros profanes n'ont jamais approché ? Hélas ! mes Frères, de quoi n'eſt pas capable une femme mondaine pour l'objet criminel qui la poſſéde & qui la captive ? quel courage ! quelle force ! quels ſacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la ſanté, la fortune, rien ne tient devant la paſſion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées capables de tenter les plus grandes entrepriſes ; qui ſacrifient tout à leur injuſte goût ; qui tirent de leur ſexe un courage au-deſſus de l'homme ; & qui en ayant oublié la pudeur, en ont auſſi, ce ſemble, oublié la timidité & la foibleſſe. Et pourquoi ne ſeroit-on capable de rien pour Dieu ? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le ſalut ? la paſſion a ſu nous donner des forces & nous élever au-deſſus de notre foibleſſe, & la grace n'auroit pas le même privilége ? Le ſalut éternel, mes Frères, ne demande ni des ſacrifices ſi éclatans, ni des aſſujettiſſe-

mens ſi pénibles que le monde ; & nous n'oſons en eſſayer : Jeſus-Chriſt eſt un maître bien plus aiſé à ſervir que le monde, plus tendre, plus indulgent, plus compatiſſant, plus fidèle ; & nous le regardons comme un tyran, qui rend malheureux ceux qui le ſervent. O mon Dieu, que l'homme eſt à plaindre de vous connoître ſi peu, & de ſe connoître ſi peu lui-même !

Qu'alléguerez-vous donc encore ? la délicateſſe du tempérament ? Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicateſſe de ſa complexion des raiſons pour craindre les chaînes qui la lient & le glaive qui va l'immoler ? mais vous demande-t-on, comme à elle, que vous réſiſtiez juſqu'au ſang ? s'agit-il d'offrir votre corps à la rigueur des feux, ou à la torture des ſupplices ? Dieu ne demande pas la force du corps : il demande la pureté & l'innocence de l'ame ; & alors celui qui eſt infirme peut dire, Je ſuis fort & puiſſant. Les devoirs eſſentiels de la Foi s'accompliſſent au-dedans de nous. C'eſt l'amour, c'eſt la crainte de Dieu, c'eſt la reconnoiſſance, c'eſt le ſacrifice intérieur des paſſions : ce ſont-là les vertus des foibles comme des forts : plus même ce corps de boue ſe refuſe au travail & à la peine, & nous rend incapables de la ſoutenir ; plus le cœur doit ſuppléer par la ferveur de ſon amour & de ſes deſirs à la foibleſſe du corps terreſtre. Hélas ! mes Frères, il faut un corps de fer pour fournir aux agitations

aux jeux, aux plaiſirs, aux veilles, aux aſſujettiſſemens que le monde & l'ambition vous impoſent : & cependant la foibleſſe de votre complexion y peut ſuffire ; & cependant la ſanté eſt une foible raiſon contre le goût ; & cependant malgré le dépériſſement d'un corps, qui ſe refuſe à vos dérangemens, vous êtes de tout, & la vivacité de vos paſſions ſupplée à la foibleſſe de vos forces. Mais pour remplir les devoirs de la Religion, il ne faut qu'un bon cœur ; je l'ai déja dit : une volonté pure & ſincère ſupplée à tout ; & Dieu nous compte les œuvres que nous voudrions accomplir, comme celles que nous avons faites : & cependant vous excuſez votre molleſſe & votre impénitence ſur la foibleſſe de vos forces : vous juſtifiez une vie toute dans les ſens & dans les plaiſirs, ſur la délicateſſe d'une complexion qui vous rend inhabile à la pratique des mortifications & des violences : comme ſi Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous ; comme ſi avec une chair infirme on ne pouvoit pas avoir un eſprit prompt & fervent ; comme ſi la Religion conſiſtoit dans la force du corps, & non dans les diſpoſitions du cœur ; comme enfin s'il en étoit de nous, ainſi que de ces victimes figuratives de la Loi, qu'on ne pouvoit offrir à Dieu que lorſqu'elles jouiſſoient d'une ſanté parfaite, & que leur corps robuſte & entier n'offroit aux yeux ni tache, ni défaut, ni foibleſſe. Donnez-lui

sincérement votre cœur : c'est-là, dit Jesus-Christ, *toute la loi & les Prophètes.*

Matth. 7. 12.

Enfin, vous nous opposerez en dernier lieu, l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit & dont il faut vivre dans le monde.

Mais Agnès consulte-t-elle si sa conduite va paroître extraordinaire aux Romains ? examine-t-elle s'ils vont traiter son courage héroïque de fureur, & son martyre de superstition & de folie ? Quoi de plus singulier selon le monde, que de renoncer à son âge à des établissemens pompeux, & préférer l'opprobre public & la rigueur des tourmens, à des alliances éclatantes qu'elle pouvoit se flater de concilier avec sa foi & son innocence ? Mais elle savoit que la voie des Justes est une voie solitaire & peu battue ; que le monde a toujours eu le grand nombre de son côté ; & que pour suivre Dieu, il faut se détourner du chemin que tiennent presque tous les hommes.

D'ailleurs, où est cette incompatibilité de l'Evangile avec la société ? Est-il incompatible avec les devoirs de l'amitié ? mais c'est la Religion toute seule, qui peut nous assurer des amis sincères & fidèles : avec les sentimens de la reconnoissance ? mais c'est la piété véritable qui forme les bons cœurs : avec la joie des conversations & des commerces ? mais ce sont nos crimes qui forment toute la noirceur & toute la bizarrerie de nos humeurs ; & une conscience pure est

la seule source de la joie & des vrais plaisirs : avec le lien du mariage ? mais c'est la foi toute seule qui rendant cette union sainte, la rend sûre & inviolable : avec les bienséances & les devoirs de la vie civile ? mais c'est l'Evangile qui nous rend doux, humbles, affables, & qui nous persuade que nous devons toujours plus aux autres qu'on ne nous doit à nous-mêmes : avec les fonctions de la République ? mais, si les maximes de l'Evangile gouvernoient les Empires & les Royaumes, on ne verroit ni l'abus de l'autorité, ni l'oppression des foibles, ni la mauvaise-foi dans les affaires, ni des fortunes monstrueuses, & par l'opulence qu'elles étalent, & par les injustices qu'elles cachent ; ni l'innocent devenu le jouet & la victime du fourbe ; ni la société déchirée par les haines, empoisonnée par les jalousies ; ni enfin, les passions troubler & diviser les mêmes hommes que les seules passions réuniſſent.

Voulez-vous donc savoir en quoi l'Evangile est opposé à la société ? aux vices qui la deshonorent, aux passions qui la troublent, aux débauches qui la renversent, au luxe qui y répand la confusion & la misère, aux jeux qui en font ou une fureur, ou un trafic éternel de ruse & d'artifice. L'Evangile ne retranche que les désordres qui corrompent la société ; il en assure le fond, la paix, les devoirs, les bienséances. Vivez selon Dieu ; & vous serez bon

citoyen, bon ſujet, bon mari, Magiſtrat équitable, maître modéré, épouſe fidèle, juſte, déſintéreſſé, charitable. Ne nous dites donc plus que la piété n'eſt pas compatible avec la vie du monde : du monde pervers & corrompu, il eſt vrai ; du monde qui ne connoît pas Dieu ; du monde qui eſt ennemi de toute vérité & de toute juſtice. Mais eſt-il néceſſaire d'être fourbe, diſſolu, voluptueux, injuſte, vindicatif, irreligieux, pour vivre dans le monde ? ſont-ce donc les vices tout ſeuls, qui doivent lier les hommes les uns aux autres ? n'eſt-ce pas là plutôt ce qui les déſunit ? s'il reſte encore de la bonne-foi, de l'équité, de l'humanité, de la ſincérité parmi les hommes, n'eſt-ce pas à la Religion, que nous en ſommes redevables ?

Grand Dieu ! je ſens bien moi-même l'injuſtice des prétextes que j'oppoſe à mes devoirs : votre loi ſainte n'eſt incompatible qu'avec mes paſſions : j'ai beau adopter le langage du monde contre la vertu, ma conſcience s'éléve contre moi-même, & me force de convenir en ſecret que ſi j'étois à vous, & que mes paſſions honteuſes fuſſent éteintes, je ſerois meilleur père, meilleur mari, meilleur maître, ami plus fidèle, homme public plus appliqué & plus intégre, citoyen plus utile à mes frères. La piété ſeule met tout à ſa place : mes paſſions ſeules font que j'abuſe de mes talens, de mes biens, de mon crédit, de

de mes places, de ma fortune ; elles seules troublent l'ordre de la société, que l'Evangile assure & sanctifie. C'est mon cœur tout seul, qui se révolte contre vous : ma raison, mes lumières, ma conscience, mon repos, mes intérêts mêmes, tout me sollicite en votre faveur : tout me presse de retourner à vous, ô mon Dieu ! les chaînes seules qui me lient à mes déréglemens, s'y opposent. Grand Dieu ! rendez-moi les exemples de vos Saints utiles : faites que mes lumières l'emportent enfin sur ma foiblesse ; que ma raison ne soit pas toujours le jouet de mes passions. Ne vous contentez pas de faire luire la vérité aux yeux de mon esprit : faites que cette lumière divine m'enflâme, brûle les liens honteux qui m'arrêtent, & me délivre dans le tems, pour m'assurer l'éternelle liberté de vos enfans.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE

SAINT FRANÇOIS

DE PAULE.

Cum infirmor, tunc potens ſum.

Je ne ſuis jamais plus puiſſant que lorſque je parois plus foible. 2. Cor. 12. 10.

PLUS on eſt attentif aux voies de la Providence dans l'établiſſement de l'Egliſe ; plus on y entrevoit, je ne ſais quels caractères divins qui démêlent d'abord la Religion de Jéſus-Chriſt des opinions & des ſectes, & étant à ſes premiers progrès toute l'apparence des entrepriſes humaines. En effet, choiſir des moyens aſſortis aux fins qu'on ſe propoſe ; mettre en œuvre la force pour triompher, l'éloquence pour perſuader, la grandeur pour éblouir, les

plaiſirs pour corrompre ; c'eſt là comme le premier plan de la ſageſſe des hommes, & je n'y vois rien qui tienne tant ſoit peu du prodige. Mais que la foibleſſe de Dieu ait été plus puiſſante que ce qu'il y a de plus fort parmi les hommes ; que toute la politeſſe du ſiécle d'Auguſte, toute la volupté de l'Aſie, la force des Romains, la ſageſſe des Grecs, la férocité des Barbares, l'orgueil des Philoſophes, les préjugés & la ſuperſtition des peuples ; enfin, que toute hauteur ſoit venu ſe briſer contre la groſſiéreté, la foibleſſe, l'ignorance & les travaux de douze pêcheurs ; que Daniel ait été l'arbitre des Vieillards ; Goliath le jouet d'un enfant ; Holopherne, ce conquérant impie, la proie & la conquête d'une femme ; que Gédéon, que Barac, que Débora, perſonnes foibles & viles, ſoient devenues la terreur des ennemis d'Iſrael ; que Moyſe même, malgré ſa timidité, & l'invincible embarras de ſa langue, ait confondu les Sages des Egyptiens, arraché à toute la puiſſance d'un grand Roi une nation entière, & rendu ce peuple inquiet & intraitable, docile à des préceptes pénibles & infinis : ce ſont là, ô mon Dieu ! les routes ordinaires de votre ſageſſe, toujours indépendante des moyens, toujours maîtreſſe des événemens, & toujours marquant ſes voies par des traits ſenſibles qui les diſtinguent ſi fort de celles de l'homme.

Je ſais que dans ces ſiécles avancés la foi n'a plus beſoin de ces événemens ſinguliers pour s'établir dans l'eſprit des peuples, & que la ſageſſe de Dieu ſe cache, pour ainſi dire, préſentement ſous les dehors communs de ſa Providence. Cependant, comme il ſe trouve toujours de ces Juifs charnels qui demandent des ſignes; chaque ſiécle fournit à la Religion quelqu'un de ces grands ſpectacles, de peur que la Foi qui n'eſt preſque plus qu'une lampe fumante ne s'éteigne tout-à-fait, & afin que le Fils de l'Homme revenant puiſſe en retrouver ſur la terre.

Tel a été du tems de nos pères François de Paule, cet homme ſi foible ſelon la chair, & ſi puiſſant ſelon l'eſprit: cet inſtrument vil & mépriſable aux ſens: cette pierre mal polie dont parle Daniel, & détachée ſans art de la montagne, mais qui conduite par une main inviſible, ſçut humilier les coloſſes orgueilleux, briſer la dureté des cœurs, & devenir elle-même une de ces ſaintes montagnes ſur qui la céleſte Sion eſt fondée: & enfin cette autre verge myſtérieuſe, ſéche & fragile en apparence, mais qui entre les mains du Dieu de Pharaon commanda aux vents & à la mer, eut les clefs de la mort & de l'abîme, changea la face du ciel & de la terre, s'attira le reſpect même des Rois qu'elle avoit frappés, & qui placée depuis dans le ſanctuaire, pouſſa des branches ſaintes, &

couvrit toute l'Arche de ſes feuilles. Mais c'eſt pour guérir nos erreurs, mes Frères, que je viens aujourd'hui vous raconter ſes prodiges : c'eſt pour réformer les fauſſes idées que le monde nous donne de la gloire & de la grandeur ; & vous convaincre, hélas ! que les diſtinctions les plus brillantes, une naiſſance illuſtre, une ſupériorité de génie, un amas pénible des plus rares connoiſſances, une fortune riante, des dignités où le mérite ſeul peut conduire, des talens éclatans, l'art des intrigues & des négociations, les emplois de la paix & de la guerre, tout cela, ſi la grace n'en fait des moyens de ſalut, n'eſt aux yeux de la Foi que comme un glaive fatal entre les mains d'un furieux, qui après avoir ſervi quelque tems d'amuſement à ſa folie devient l'inſtrument aſſuré de ſa perte. Vous allez donc voir dans cet éloge la prudence du ſiécle réprouvée, la force confondue par la foibleſſe, la ſcience qui enfle céder à la ſimplicité qui édifie ; & vous avouerez que jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, & que jamais Saint ne fut plus puiſſant aux yeux de la Foi : je réduis tout ce Diſcours à ces deux réflexions. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

A Quoi ſe réduit, mes Frères, ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie ? & dans cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vûe les biens éternels, quels ſont

lès principaux objets qui séduisent l'esprit, & usurpent seuls tous les hommages du cœur humain ? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences & de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs & la félicité des sens, & enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur & les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfans d'Adam ; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvemens, nos desirs, nos espérances ; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, & le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit & nous enchante.

La noblesse du sang & la vanité des généalogies, est de toutes les erreurs la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres & de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, & plus il nous approche de notre boue ; que ce qui distingue les vases d'ignominie, des vases d'honneur, n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne ; que la noblesse du Chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grace qu'il hérite de Jesus-Christ ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout ; & qu'enfin l'origine comme la conversation du Chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend

ſur la terre eſt une baſſeſſe dont il doit gémir, & non pas un titre dont il puiſſe ſe glorifier.

Ce fut pour rendre ces vérités du ſalut plus ſenſibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule, une naiſſance vile & obſcure ſelon le ſiécle. Il naquit dans le ſein de la piété, mais non pas dans celui de la gloire : il ne recueillit de ſes pères qu'une ſucceſſion d'innocence & de candeur ; il n'hérita, comme les Patriarches, que de la foi des promeſſes, & ne poſſéda rien dans une terre où il devoit être toujours étranger. Ce fut un autre Saül deſtiné par ſa naiſſance à des emplois obſcurs & le dernier de la Tribu la plus mépriſée, mais qui devoit être à la tête des Princes d'Iſrael, & devenir le chef & le légiſlateur d'un grand peuple.

Peut-être, hélas ! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile, ô mon Dieu, à l'accompliſſement de vos deſſeins, & à l'aggrandiſſement de votre héritage. Car qu'eſt elle, mes Frères, cette naiſſance illuſtre ? C'eſt une deſtination aux erreurs du ſiécle & à ſes uſages : c'eſt un engagement anticipé de crime & d'impénitence ; c'eſt un titre pour ſe calmer ſur les tranſgreſſions de la loi ; c'eſt un nouveau péché d'origine, ſi j'oſe le dire, ajoûté à celui que nous apportons tous en naiſſant, & qui nous rend le ſalut encore plus difficile ; en un mot, c'eſt ſouvent un préjugé de répro-

bation, & la ſuite des jugemens impénétrables de Dieu ſur une ame.

L'éducation de notre Saint répondit à ſa naiſſance. Il ne fut pas comme Moyſe, inſtruit dans les ſciences & la ſageſſe des Egyptiens; mais il reçut comme lui de Dieu-même le livre de la loi, & en expoſa les préceptes & les ordonnances au peuple. On ne le vit pas comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'inſtruire à fonds de la variété des opinions & des doctrines; mais comme cet Apôtre, ſa foi l'éleva juſqu'au plus haut des Cieux, & là il apprit des ſecrets que l'homme profane n'eſt pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grace qui l'inſtruiſit, & non pas le travail de la nature. Perſuadé que les langues devoient ceſſer; que les prophéties devoient finir; que la ſcience ſeroit détruite, & que l'amour ſeul ne périroit pas, il laiſſa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie: ce fut un Scribe inſtruit dans le Royaume des Cieux, mais qui tira du ſeul tréſor de la grace, ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous, jamais qu'à demi & à force de veilles & de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuſes Univerſités, paſſer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeuneſſe toute brillante d'eſpérances, & ouvrir par l'éclat d'une premiére réputation mille vûes d'ambition à une famille: l'eſprit de Dieu le conduiſit dans le déſert avant preſque qu'il eût con-

verſé avec les hommes ; une réſolution de retraite perpétuelle, qui n'eſt en nous que le fruit tardif des réflexions & de l'âge, fut en lui un eſſai de l'enfance ; & ſur les traces du précurſeur, il alla puiſer dans la pénitence & dans la ſolitude cette haute réputation de ſainteté, qui ſeule peut autoriſer à reprocher hardiment aux peuples & aux Princes mêmes leurs excès. Il apprit dans le ſilence à devenir la voix de celui qui crie dans le déſert ; & à force de ſe croire le moindre de tous, & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangéliſent la paix, il devint plus que Prophéte, & le plus grand des enfans des hommes.

C'eſt donc ainſi, Seigneur, que des pierres mêmes vous ſuſcitez des enfans d'Ahraham : c'eſt ainſi que d'une matière vile & abjecte vous en formez un ſerpent d'airain élevé dans le déſert pour le ſalut de votre peuple : c'eſt ainſi que d'un vaſe de terre caſſé, d'une Anacoréte foible & infirme, vous en faites ſortir une lumière qui met en fuite les ennemis d'Iſrael, & rend la paix & la tranquillité à l'Egliſe : c'eſt ainſi que la boue devient entre vos mains un reméde pour guérir les aveugles : c'eſt ainſi en un mot, que dans un poiſſon pris, ce ſemble, au hazard, au milieu d'une mer orageuſe, je veux dire, dans un homme ignorant & muet, choiſi parmi la foule, vous mettez un tréſor capable de ſatisfaire les Céſars & rendre la liberté à vos Diſciples.

Elevons-nous après cela, foibles que nous ſommes, de quelques légères connoiſſances qui nous démêlent un peu de la multitude : réjouiſſons-nous à l'aſpect de ces petites lueurs qui nous frappent pour un moment, & ne nous font, ce ſemble, entrevoir les ſecrets de la grace & ceux de la nature, que pour nous faire voir à plein les bornes & la petiteſſe de l'eſprit humain : creuſons avec obſtination dans ces profondeurs ſacrées, & cherchons-y des vérités, qui ſemblables à ce feu ſacré, que les Juifs avoient enſeveli dans les entrailles de la terre, ne peuvent être retrouvées qu'au ſortir de la captivité. Affliction d'eſprit & aveu de notre ignorance ! un ſeul moment de grace développe ſouvent plus de vérités que de longues années de travail ; quelquefois une ame ſainte qui ignore juſqu'aux noms des doctrines & des opinions, voit plus clair dans les voies de Dieu que les Docteurs les plus conſommés ; & dans tous les ſiécles, il ſe trouve des Diſciples groſſiers qui comprennent la parole de la croix & la naiſſance éternelle du Verbe, tandis que des Maitres en Iſrael ignorent les myſtères familiers de la renaiſſance de l'homme.

Mais que prétens-je ici, mes Frères ? briſer l'orgueil de l'eſprit & non pas autoriſer une coupable ignorance. Je ſais que les lévres du Prêtre ſont les dépoſitaires de la ſcience ; que nous avons l'honneur d'être

des nuées ſaintes placées ſur la tête des Fidèles, pour faire paſſer juſqu'à eux les influences du Ciel ; que l'Ecriture nous compare à des aigles qui devons aller enviſager fixement le ſoleil de juſtice, & de-là nous rabattre ſur la terre : je ſais que ces deux grandes lumières que Dieu place d'abord dans le firmament ſont le ſymbole des Paſteurs de l'Egliſe, & que l'eſprit de notre miniſtère ne ſauroit deſcendre ſur nous qu'en forme de langue myſtérieuſe. Mais je voudrois que la prière & l'innocence fuſſent les ſources ſacrées de nos lumières ; que le cœur d'un Prêtre fût le dépoſitaire de la piété ; que ces nuées ne fuſſent jamais des nuées ſans eau ; que ces aigles ſçuſſent s'aſſembler quelquefois autour du corps pour y prendre de nouvelles forces : que ces grandes lumières ne préſidaſſent jamais à la nuit, & que ces langues céleſtes fuſſent toujours des langues de feu.

L'ancienne ſolitude du Mont-Caſſin, ſi fameuſe par les Saints qui l'avoient habitée ; ce Carmel de l'Occident, cette demeure de Prophétes conſacrée par les auſtérités & les cantiques de tant d'illuſtres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations & des rigueurs de François de Paule. Ecoutez-le, mes Frères : & dans un ſiécle où la charité eſt refroidie, l'eſprit de pénitence éteint, & où un long uſage de relâchement vous fait regarder les auſtérités de la loi comme des devoirs ſuran-

nés, apprenez que l'Evangile est de tous les siécles; & que si, comme vous le dites si souvent, la nature baisse & devient toujours plus infirme, la grace ne baisse point, & fait même paroître plus glorieusement sa force dans nos infirmités.

Tant de saintes victimes qui avoient autrefois consommé leur sacrifice sur la montagne où François se retire, y avoient, ce semble, laissé des esprits de souffrance & de rigueur, qui dans un moment passent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre soi-même. Des sauterelles & du miel sauvage, du pain & de l'eau, ce fut toujours là son mets le plus délicieux : persuadé que l'usage des créatures est le prix du sang de Jesus-Christ, il ne s'accorda qu'avec mesure les plus insipides ; & semblable à David, même dans des besoins extrêmes, il n'osa jamais se rassasier d'une eau, qui avoit été le prix du sang & le péril des ames. Marchant toujours pieds nuds, couchant sur la dure, mêlant sans cesse son pain avec ses larmes, passant comme son divin Maître les nuits en prières, ranimant dans ces heures destinées au repos, comme les Antoines & les Hilarions, l'assoupissement & la pésanteur de ce corps terrestre par des cantiques sacrés, déchirant sa chair, & se châtiant le matin comme le Prophéte : chargé de cette armure de Dieu, dont parle saint Paul, portant sur toutes les parties de son corps

les inſtrumens de juſtice ; & dans un âge, auſſi tendre que celui de David, ayant déja l'uſage de ces armes péſantes deſtinées à combattre Goliath, & à repouſſer les traits de l'ennemi.

Il n'en fut pas de ſa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de converſion ſe prêtent avec plaiſir au joug de Jeſus-Chriſt, ne ſentent pas preſque le poids de la croix, n'ont jamais aſſés à leur gré châtié leur corps, embraſſent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, & ont beſoin d'un frein pour retenir l'impétuoſité de l'eſprit qui les pouſſe ; mais qui peu à peu ſentent mollir leur zèle, rallentir leur viteſſe ; reviennent de tems en tems à eux-mêmes ; ſe permettent aujourd'hui un plaiſir & demain une faute ; & ne retenant de leurs anciennes pratiques que certain régime de pénitence, ne donnent plus, pour ainſi dire, à l'amour de la croix que des empreſſemens de bienſéance.

L'amour que notre Saint eut pour la croix fut violent, mais il fut durable. Les fatigues des voyages, les ſoins & les embarras de ſa charge, les foibleſſes mêmes & la défaillance de l'âge, rien ne put jamais le faire relâcher de ſa première ferveur. Oui, mes Frères, arrivé à une extrême vieilleſſe, & dans un âge où la nature défaillante n'a preſque beſoin que de ſon propre poids pour ſuccomber ; chargé

de mille fruits de pénitence, loin de recueillir les reſtes précieux de ſa vie pour la conſolation de ſes chers enfans, il redouble ſes auſtérités; & comme un autre Samſon, c'eſt après mille ſouffrances & dans une caducité où il ne paroît avoir plus rien de redoutable à l'ennemi, qu'il ſent plus de force que jamais pour la deſtruction de cette maiſon terreſtre qui tient ſon ame captive, & l'entière défaite des ennemis domeſtiques qu'il avoit ſi ſouvent vaincus.

Mais oſerai-je vous le demander ici, grand Saint? ce corps que vous châtiez avec tant de rigueur a-t-il été autrefois un corps de péché? faites-vous ſervir à la juſtice des membres qui ont ſervi à l'iniquité? armez-vous votre bras contre une chair qui ſe ſoit révoltée contre l'eſprit? & comme un autre David, en immortaliſant votre pénitence, immortaliſerez-vous auſſi vos foibleſſes?

Hélas! Meſſieurs, le Seigneur le prévint de ſes bénédictions dès le ſein de ſa mère. Ce temple de l'Eſprit-ſaint ne fut jamais profané; & il conſerva juſqu'à la fin ce vêtement de juſtice & de ſainteté qu'il avoit reçu du Ciel dans le Sacrement qui nous régénère.

Et de quel œil, ô mon Dieu, voyez-vous donc tant de pécheurs ſe préſenter aux Myſtères ſaints ſans aucun ſacrifice d'expiation, & ſans pouvoir vous offrir que

des abominations que le lendemain doit peut-être voir recommencer ? de quel œil nous voyez-vous ménager à nos ſens mille nouvelles félicités ; ſo cer la nature pour l'obliger de fournir à notre volupté ; ſuppléer par la variété des plaiſirs à ce qui manque à leur ſolidité ; aſſaiſonner le dégoût qui les ſuit, de mille caprices ſenſuels ; & nous raſſurer après cela au lit de la mort ſur le ſecours des Sacremens, ſur les tréſors de votre miſéricorde, & ſur quelques ſentimens de douleur que le péril préſent excite plutôt que les déſordres paſſés ? Illuſion, mes Frères : mais il eſt écrit que le monde ſera dans l'erreur juſqu'à la fin, & il faut que les Ecritures s'accompliſſent.

La pénitence de notre Saint fut toujours ſuivie de cette humilité profonde, qui domine ſi fort dans ſon caractère & qui toute ſeule vaut mieux que le ſacrifice. Qu'il en eſt en effet de ces ames pénitentes qui en affoibliſſant leur chair, fortifient leur orgueil ; qui font de cet appareil de pénitence qui les environne, une eſpéce de trophée ſecret à leur vanité ; qui dans les traces ſacrées que les rigueurs de la croix laiſſent empreintes ſur leur corps, liſent tous les jours leur propre mérite ; & qui après avoir eſſuyé comme Jonas tout le poids du jour & de la chaleur, s'endorment peu à peu ſur mille criminelles complaiſances, & laiſſent enfin piquer par un

ver inviſible la racine de cet arbre chargé de tant de fruits de pénitence qui ſéche en un inſtant, & les laiſſe expoſés à toute l'ardeur des paſſions.

Ici ne craignez rien de ſemblable. Le même que vous venez de voir monter juſqu'aux cieux, vous l'allez voir deſcendre juſqu'aux entrailles de la terre : devenu un ſpectacle digne des anges & des hommes, il ſe regarde comme le rebut de tous, & l'anathême du monde : il n'eſt point d'office ſi vil où il ne s'abaiſſe ; point d'action ſi humiliante qui lui échappe ; point de nom ſi mépriſable qu'il ne ſe donne. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empreſſent à lui offrir des établiſſemens dignes de lui : les honneurs de la Pourpre & de l'Epiſcopat lui ſont préſentés : mais comme le Prophéte, il craint la hauteur du jour, & ſa chère vertu ne lui paroît être en sûreté que ſous les dehors obſcurs d'une vie privée. Ordre pieux & auſtère dont il enrichit l'Egliſe, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, azile illuſtre qu'il ajouta aux villes de réfuge déja établies dans Iſrael, le nom ſeul que vous portez annonce d'abord l'humilité de votre ſaint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à ſon gré, mes Frères, d'aſſés rampant à ſe donner : & nous nous donnons ſi ſouvent de plein droit des titres que le public nous refuſe & que nos ancêtres n'ont jamais eus ; & l'on voit parmi

nous

nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illuſtre, & recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques & éteintes pour les enter ſur un nom obſcur, & à peine échappé de parmi le peuple ! Quel ſiécle fut plus gâté là-deſſus que le nôtre ? Hélas ! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naiſſant : contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougiſſoient pas de leurs ancêtres ; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de déſavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naiſſent avec un rang, ſe parer éternellement de leur naiſſance ; être ſur les formalités d'une délicateſſe de mauvais goût & ſelon l'Evangile & ſelon le ſiécle ; étudier avec ſoin ce qui leur eſt dû ; faire des parallèles éternels ; meſurer avec ſcrupule le plus ou le moins qui ſe trouve dans les perſonnes qu'on aborde pour concerter là-deſſus ſon maintien & ſes pas, & ne paroître nulle part ſans ſe faire précéder de ſon nom & de ſa qualité.

Ajoûterai-je ici que notre Saint s'éloigna toujours du miniſtère des autels & du ſacerdoce Chrétien ? Renouvellant dans ces derniers ſiécles les grands exemples que les premiers âges de la Foi ont laiſſés à la Religion, il n'oſa jamais entrer dans le Sanctuaire ; & ſe contentant d'en être la victime, il ſe crut toujours indigne d'en être le Prêtre. Quoi, mes Frères, un

cœur disposé par une longue pénitence, consacré par tous les dons de l'Esprit saint, ne se crut pas assés pur pour être marqué du sceau du Seigneur ; une bouche si souvent purifiée par le feu du Ciel, toujours occupée à publier les louanges du Père céleste, l'instrument sacré de la conversion de tant de pécheurs, & qui tant de fois avoit fait descendre Jesus-Christ dans les ames, craignit de proférer les paroles redoutables qui changent les offrandes saintes & le font descendre sur les autels ; des mains pures, qui levées vers le ciel, avoient pu arracher les morts de l'empire du tombeau, ne bénirent jamais le pain de vie : & des cœurs mille fois profanés, & encore flétris par les traces toutes vives du crime, osent se faire marquer du caractère saint ? & des bouches semblables à des sépulcres ouverts, s'offrent tous les jours pour être employées au ministère de vie ? & des mains criminelles, mille fois souillées par les abominations de Babylone, forcent tous les obstacles qui leur ferment l'entrée du Sanctuaire, & ne frémissent pas de se voir consacrées par l'onction sainte, trempées dans le sang de l'Agneau, & occupées à offrir des dons purs & des sacrifices sans tache ? Sainte discipline des premiers tems, pieux excès de nos pères sur le choix des Ministres de l'autel, ancienne beauté du Temple ; que peut-on accorder que des larmes à vos tristes ruines ?

Il eſt vrai, mes Frères, que depuis long-tems des Zorobabels ont travaillé à réparer les maux de la captivité : il eſt vrai que le nouvel Eſdras, que le Ciel nous a ſuſcité depuis peu, va rendre la gloire de cette dernière maiſon ſemblable à la première. Nous l'allons voir lui-même le Livre de la loi à la main, rétablir les mœurs d'Iſrael, & expoſer ſes préceptes & ſes ordonnances aux Prêtres & aux peuples. Nous l'allons voir parcourir les cités de Juda, répandre ſur les contrées de ſa dépendance des eſprits de Foi & de Religion ; & comme l'Arche d'Iſrael, remplir de mille bénédictions tous les lieux qui ſe trouveront ſur ſa courſe. Nous l'allons voir enfin comme un Pontife innocent, ſéparé des pécheurs, appliqué à offrir des dons & des ſacrifices, répandant ſon ame devant le Très-haut, devenant la réconciliation des hommes dans les tems de colère, prenant ſur lui les péchés de ſon peuple & les expiant par ſes auſtérités, deſcendant juſqu'aux fonctions les plus communes du miniſtère ; & en un mot, tel qu'un Pontife qui ne s'eſt pas clarifié lui-même, mais qui a ſu attendre que celui qui avoit appellé Aaron, le fit aſſeoir dans le lieu d'honneur, & l'établit Pontife des biens véritables & du Tabernacle éternel. Que vous rendrons-nous, Seigneur, pour ce don que vous nous avez fait ? & que nous reſte-t-il à vous demander pour votre Egliſe, que des

Le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris.

Pontifes qui lui reſſemblent ? Paſſons à notre dernière partie ; & après avoir montré qu'il ne fut jamais de Saint plus foible ſelon la chair, montrons qu'il n'en fut jamais de plus puiſſant ſelon l'eſprit.

II. PARTIE.

DIeu eſt admirable dans ſes Saints ; & la variété de ſes voies ſur les Elus, eſt un de ces tréſors cachés ſur leſquels, ſelon l'expreſſion du Prophéte, ſa ſageſſe répand des abîmes : *Ponens in theſauris abyſſos.* Pſ. 32. 7.

En effet, dans l'hiſtoire de la Religion, tantôt nous trouvons de grands hommes, qui ſortis d'un ſang illuſtre, élevés dans la connoiſſance des ſciences & des arts, nés pour commander aux autres hommes, & deſtinés à l'éclat & à la grandeur, ſe ſont enſevelis tout vivans dans des retraites ſombres ; & là ont attendu le jour du Seigneur, inconnus preſque à la terre, ne voulant plus ſavoir que Jeſus-Chriſt, environnés de miſère & d'infirmité, & l'objet du mépris & des railleries des inſenſés.

Et d'autre part, la grace nous offre quelquefois des ſpectacles bien différens. Ce ſont des hommes foibles, nés dans l'obſcurité, nourris dans l'ignorance, ſoumis par leur deſtinée à toutes les créatures, & s'abaiſſant encore par un motif de Foi au-deſſous même de leur baſſeſſe ; & cependant devenus tout à coup l'admiration de leur ſiécle : décidant ſur les points de la loi ;

exerçant un empire divin ſur toutes les créatures : élevés au plus haut point de la gloire & de la réputation ; & enfin remarquables par les mêmes endroits, qui auroient dû les rendre vils aux yeux des hommes.

Tel fut dans ſon ſiécle François de Paule. La vertu de Dieu éclata dans ſa foibleſſe : cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, & au lieu le plus apparent de l'édifice : cette nuée obſcure & ſortie du centre de la terre, s'éleva peu à peu, couvrit le Tabernacle, devint une colonne de feu, & ſervit de flambeau à ceux qui étoient aſſis dans les ténébres & dans les ombres de la mort.

A peine établi dans ſa chère ſolitude, & commençant ſeulement à goûter combien il eſt doux d'être oublié des hommes, & vivre ſous les yeux de Dieu ſeul ; une odeur de vie ſe répand malgré lui aux environs. Des bruits de ſainteté & de pénitence viennent réveiller les villes voiſines, & ſe gliſſent même juſques dans les Cours des Princes : de toutes parts le peuple de Dieu vient à Silo conſulter le Voyant ; & les Souverains eux-mêmes, ſous des habits empruntés, comme autrefois une Reine d'Iſrael, paroiſſent dans ſa retraite, & veulent apprendre les deſſeins du Ciel ſur eux de la bouche de cet autre Prophéte. La France, l'Italie, l'Eſpagne, l'Europe entière entend parler de lui : du fond de ſa ſo-

litude il remplit le monde du bruit de ſon nom ; & comme ſon divin Maître, c'eſt de l'obſcurité même du déſert qu'il eſt tranſporté ſur le ſommet du temple, & que là il devient un ſpectacle aux yeux de l'univers.

Les Saints, mes Frères, n'ont jamais éclaté que par-là. C'étoient des enfans de lumiére, qui pour être moins prudens dans leurs voies que les enfans du ſiécle, n'ont pas laiſſé de mieux arriver à leurs fins. Ils ne connoiſſoient pas encore l'art pieux de s'inſinuer dans l'eſprit & dans l'eſtime des peuples : cette vertu faſtueuſe, qui ne retient guères de la piété que la contenance & le ſtyle, n'étoit pas le vice de leur tems. On ne les voyoit pas ménager avec adreſſe à leur zéle des occaſions éclatantes de fatigue & de miſéricorde : ils ne faiſoient pas annoncer leur ſainteté par mille traits extraordinaires ; & ne reſſembloient point à ces faux Prophétes d'Iſrael, qui pour ſéduire plus ſurement la crédulité des peuples, & les empêcher de douter de leur don de prophétie, affectoient des figures bizarres, des inſpirations ſoudaines, & des airs bien plus ſinguliers que les Prophétes du Seigneur.

Confondez, ô mon Dieu, l'eſpérance des hypocrites : ne ſouffrez plus que votre ſaint Nom ſerve à l'iniquité : maudiſſez ceux qui font votre ouvrage frauduleuſement ; qui regardent la piété comme un gain, & la ſimplicité de vos voies comme le chemin

de l'honneur & de la gloire. Diſcernez vous-même les ſentiers du Juſte de ceux du pécheur : empêchez que le mépris dû à la fauſſe vertu ne retombe ſur la véritable ; & que vos ſerviteurs qui n'ont point de part avec les hypocrites, ne partagent point dans l'eſprit de vos ennemis leur dériſion & leur honte !

Si malgré l'obſcurité de ſa retraite & de ſon nom, notre Saint fut d'abord expoſé à l'admiration des peuples ; on peut dire auſſi que celui qui appelle les choſes qui ne ſont pas comme celles qui ſont, tira en lui la lumière des ténébres, & la ſcience de ſes voies les plus ſublimes de la ſimplicité & de l'ignorance.

Quelle gloire pour la Foi, mes Frères ! un ſolitaire ſimple & ſans lettres, je le vois tout à coup le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui ſont dans les ténébres, le Docteur des ignorans, le maître des ſimples & des enfans, & ayant la régle de la ſcience & de la vérité dans la loi. Il parle le langage des hommes & des Anges ; il eſt élevé à la dignité de Prophéte ; il pénétre tous les myſtéres ; il a toute ſcience, & cette foi capable de tranſporter les montagnes. C'eſt le Samuel de ſon tems, l'interpréte des volontés du Seigneur ſur le peuple, le reſtaurateur de la doctrine & de la vérité, & l'arbitre de la Religion & du culte des Princes.

Rome même, le ſéjour du Tabernacle

d'Iſrael, où le Seigneur rend ſes oracles & où le peuple de Dieu va conſulter, trouve dans ſes lumières de nouvelles reſſources ; les Princes des Prêtres députèrent vers lui, & le prirent pour Jérémie ou pour quelqu'un des Prophétes : Sixte IV. le conſulta dans ſes doutes, le regarda comme le guide & le coopérateur de ſon Pontificat ; & l'on vit pour la ſeconde fois le Moyſe du Peuple choiſi, le Légiſlateur des Tributs, s'en tenir aux conſeils d'un autre Jéthro, peu inſtruit dans la foi & élevé dans le déſert de Madian.

Quelle fut ſa pénétration dans les voies de Dieu ſur les ames ! Les ſentimens de l'homme qui ne peuvent être connus, dit ſaint Paul, que par l'eſprit qui eſt en lui, n'échappèrent jamais au diſcernement du ſien : il découvrit les conſeils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des conſciences ; & comme l'agneau de l'Apocalypſe, ſimple, & ſans art, il ouvrit les ſept ſceaux du Livre myſterieux, où toute l'habileté & la prudence des vieillards auroit échoué.

Mais ce n'eſt pas aujourd'hui ce don de diſcernement, qu'on cherche dans les Juges des conſciences : trop de lumières en eux nous gêne & nous embarraſſe : nous ne voulons pas qu'ils voyent plus loin que nous-mêmes dans nos défauts. On craint ces lampes luiſantes qui portent le jour dans les lieux les plus ténébreux du cœur, & n'y laiſſent rien à examiner : on s'accommode

commode mieux de celles dont la foible lueur n'éclaire que la ſuperficie des paſſions, & laiſſe toujours deſſous des myſtères d'iniquités ſans les approfondir. En un mot, on veut des idoles qui ayent des yeux & qui ne voyent pas; de ces aveugles à demi clairvoyans qui ne voyent les hommes que comme des arbres; je veux dire qui n'en voyent que les feuilles ſans en découvrir la racine; & l'on eſt content de ſoi-même, quand on a pu amener à ſon point le Miniſtre de la réconciliation, comme ſi ſa foibleſſe pouvoit rendre Dieu injuſte, ou ſon ignorance l'aveugler ſur nos crimes. Semblables, ſi j'oſois le dire, aux Babyloniens, on aime ces Prêtres trompeurs, qui dévorant tout ſeuls nos ſacrifices & nos iniquités, nous perſuadent que le Seigneur les a dévorés lui-même; & on n'a guères recours aux Daniels inſpirés de Dieu, qui nous découvrent leurs routes ſecrettes, détrompent notre crédulité, & nous font toucher au doigt l'inutilité de nos offrandes & l'abus de notre culte.

L'Eſprit de Dieu qui parloit dans notre Saint, n'étoit pas toujours ce ſouffle véhément & impétueux qui ébranla le cénacle & conſterna les Diſciples : ce fut le plus ſouvent ce ſouffle doux & inſinuant dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de l'homme innocent, deſtiné à tempérer l'ardeur du jour, & à annoncer à nos premiers pères la viſite & l'approche du Créateur. Auſſi le cœur

des Princes & des peuples, fut pour ainſi dire entre ſes mains : on ne réſiſta jamais à la ſageſſe & à l'eſprit qui parloit en lui. Mille pécheurs virent expier à ſes pieds leurs paſſions criminelles ; autant de Juſtes y ſentirent reſſuſciter la grace de leur vocation ; & ſa parole fut une odeur de mort pour l'iniquité, & une odeur de vie pour la juſtice. Ferdinand Roi de Naples entendit ce nouveau Jean-Baptiſte, lui reprocher au milieu de ſa Cour ſes excès avec cette ſainte liberté qu'inſpire la Foi : il admira l'innocence & la ſimplicité de ce Solitaire miraculeux ; écouta des remontrances que la douceur & l'humilité rendoient preſque toujours victorieuſes ; & touché comme David des charitables ménagemens & des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre ſoi-même. Je ſais quelle eſt la délicateſſe des Grands & les foudres qui partent de ces montagnes d'orgueil du moment qu'on les touche : mais, ô mon Dieu, les Rois entendroient, & ceux qui jugent la terre pourroient s'inſtruire, s'il ſe trouvoit des Prophétes en Iſraël qui oſaſſent porter votre parole devant eux ; & les Princes ne ſeroient pas ſi loin du Royaume de Jeſus-Chriſt, ſi ſes Diſciples en ſavoient mépriſer les premières places.

Le même Père de lumières qui lui découvrit les ſecrets des cœurs, le fit percer dans les ténébres de l'avenir. Les Fidèles de ſon tems s'écrièrent avec ſurpriſe, qu'un

grand Prophéte avoit paru parmi eux, & que le Seigneur avoit viſité ſon peuple. Il prévit les malheurs d'Iſrael & la captivité dont Jéruſalem étoit menacée ; & comme le Jérémie de ſon ſiécle, il vit en eſprit partir de Babylone un Prince infidèle, & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'Oint du Seigneur, & brûler le Temple & la Ville ſainte. Mais qu'on eſt peu diſpoſé, mes Frères, à écouter les Prophétes d'Iſrael, lorſqu'ils n'annoncent que des choſes déſagréables ! On traita ſes prédictions de ſonge & de foibleſſe ; & Mahomet entré dans l'Italie & déja maître d'Otrante, étoit ſur le point de ravager l'héritage du Seigneur, venir placer l'abomination dans le lieu ſaint, & mettre ſous un tribut infâme la Reine des nations & la maîtreſſe des Provinces, que François de Paule levoit encore inutilement les mains vers un peuple plein de contradiction & d'incrédulité.

Mais vos miſéricordes, Seigneur, vont toujours plus loin que nos misères : vous vous laiſsâtes toucher aux larmes & aux prières de votre Serviteur ; & il obtint de vous un Ange inviſible qui frappa Sennachérib de frayeur, diſſipa les nations aſſemblées, & rendit la paix & l'allégreſſe à votre Egliſe. Eh ! ne ſuſciterez-vous point en nos jours quelque nouveau Prophéte qui puiſſe à ſon tour obtenir de vous la fin de nos troubles & de nos calamités ? n'enver-

rez-vous plus d'Ange exterminateur pour diſſiper les nations qui veulent la guerre ? avez-vous livré pour toujours Jacob au pillage ? vos Tribus ont-elles juré de ſe détruire elles-mêmes, & de ſervir aux deſſeins de vos ennemis ? & ſouffrirez-vous qu'un autre Jéroboam pour ſe maintenir dans ſon uſurpation les diviſe, altère publiquement votre culte, & jette des ſemences éternelles de diſſenſion entre Iſrael & Juda ? Vous châtiez, Seigneur, nos iniquités, il eſt vrai : mais ſi les malheurs de nos familles, le ſang de nos proches, les cris des peuples, & la déſolation des Provinces, ne ſont pas encore capables d'arrêter la main qui nous frappe ; ah ! que tant de profanations toujours inſéparables des guerres vous déſarment, & ne vengez plus votre juſtice en multipliant les crimes ſur la terre.

Qui pourroit ici vous repréſenter, mes Frères, notre Saint, cet homme pénitent, mortifié, & qui ſe permettoit à peine l'uſage des viandes les plus viles ; qui pourroit vous le repréſenter, dis-je, ſouverain de toutes les créatures ; conduiſant au tombeau & en rappellant à ſon gré ; commandant aux vents & à la mer ; éteignant l'impétuoſité du feu ; fermant la bouche des lions ; vainquant les Royaumes par la Foi, & dépoſitaire de la puiſſance divine ſur la terre ? l'Egliſe ne vit peut-être jamais le ſpectacle d'une foi plus puiſſante : l'hiſtoire

de ſes prodiges ne finit point ; & c'eſt ici le ſeul lieu où l'on peut uſer de l'hyperbole de l'Evangéliſte, & dire que le monde entier n'en pourroit preſque contenir le récit. Il marcha, comme les premiers Diſciples, ſur les ſerpens ſans en être bleſſé ; ôta à des breuvages mortels tout ce qu'ils avoient de nuiſible ; imprima à ſon ombre même une force toute puiſſante ; exhala une vertu qui opéroit des prodiges tout à l'entour ; affermit par ſa foi les eaux de la mer, & ſans être ſoutenu, comme Pierre, de la préſence de Jeſus-Chriſt, il la traverſa avec plus de conſtance & de ſécurité que cet Apôtre. Que vous dirai-je, mes Frères ? il mit ſa bouche dans les nuées, ſelon l'expreſſion du Prophéte, & fit paſſer ſa langue ſur la terre ; il ouvrit les cataractes du Ciel, & changea ou rétablit l'ordre des ſaiſons. Il fut la réſurrection & la vie ; fit voir les aveugles, parler les muets, ouir les ſourds, marcher les boiteux ; & bienheureux ceux qui ne ſeront pas ſcandaliſés en lui !

Car, mes Frères, quelle eſt aujourd'hui la fauſſe délicateſſe du ſiécle ſur les événemens qui tiennent du prodige ! On laiſſe, hélas ! au peuple, la ſimplicité & la candeur : la Religion de ceux qui ſe piquent de raiſon, eſt une Religion de rafinemens & de doutes ; & l'on ſe fait un mérite d'être difficile, comme ſi le Royaume de Dieu venoit avec obſervation. Ce n'eſt

pas que je veuille ici donner du crédit aux ſuperſtitions, ni autoriſer tout ce que le zéle bon, mais peu éclairé, des ſiécles paſſés a laiſſé gliſſer de faux dans l'hiſtoire de nos Saints : mais je ſuis touché que ſous prétexte de bon goût, on tombe dans le libertinage d'eſprit ; & qu'en s'accoutumant à douter des faits indifférens, on doute tôt ou tard des néceſſaires. La ſimplicité, Meſſieurs, eſt inſéparable de la Foi chrétienne ; il eſt beau même de ſe tromper quelquefois pour avoir voulu être plus religieux & plus docile : les plus grands hommes de la Religion ont été des enfans ſur les matières du ſalut. Et d'ailleurs, vous, mon Frère, qui contre toutes les régles de la droite raiſon, croyez imprudemment que Dieu vous ſauvera dans une vie molle & mondaine, ce qu'il ne ſauroit faire ; vous refuſez votre créance à des prodiges qui lui ſont très-poſſibles ? Ah ! pourquoi êtes-vous ſi crédule lorſqu'il y a tout à riſquer ? & pourquoi faites-vous gloire de l'être ſi peu lorſqu'il n'y a rien à perdre ?

Il faudroit ici pour mettre le dernier trait à cet éloge, après vous avoir montré l'obſcurité de notre Saint ſuivie d'une réputation éclatante, ſa candeur & ſa ſimplicité relevée, par le don de ſcience & d'intelligence, ſa pénitence & ſon infirmité devenue toute puiſſante, vous montrer auſſi ſon humilité récompenſée, & inveſtie d'hom-

mages & de gloire. Vous l'auriez vû aſſis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moyſe auprès du Pontife Aaron, partageant avec lui les ſoins du Sacerdoce & la conduite du peuple de Dieu : vous l'auriez vû entrer dans l'aſſemblée des Vieillards d'Iſrael, & comme Daniel, régler leurs jugemens & préſider à leurs ordonnances. Vous auriez vû les peuples en foule ſortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil auſſi humble que celui de Jeſus-Chriſt entrant dans Jéruſalem ; vous l'auriez vû trouver partout les mêmes acclamations & une pompe auſſi ſolemnelle. Les Cours des Princes mêmes ſi peu indulgentes à la ſainte folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on n'y rend guères qu'à la ſageſſe du ſiécle ; & la folie myſtérieuſe de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois mêmes des Philiſtins, de le retenir à leur Cour avec toutes les diſtinctions & les égards dûs à ſa vertu.

Car il faut le dire ici, Miniſtres du Seigneur, les véritables Saints peuvent bien être incommodes au ſiécle ; mais dans le fond ils n'y ſont guères mépriſés. La piété qui eſt ſelon Jeſus-Chriſt, quelque part qu'elle ſe trouve, a je ne ſais quoi de noble & de grand qui fait qu'on l'eſtime lors même qu'on ne veut pas l'imiter. C'eſt peu connoître le monde, que de prétendre nous faire honneur auprès de lui de nos mi-

sères & de nos foibleſſes : tout corrompu qu'on le croit, il eſt encore aſſés équitable pour exiger de nous des exemples de régularité, & faire de la vertu même une bienſéance à notre état ; & le plus sûr moyen d'éviter ſon mépris, c'eſt de ne ſuivre pas ſes maximes.

Auſſi lorſque Louis XI. ſe ſentit frappé de la main de Dieu, ce ne fut point dans ſa Cour qu'il chercha un Prophéte : les vertus de François de Paule, la puiſſance que Dieu lui communiquoit pour honorer ſa ſainteté, éclatoient dans tout l'univers. C'eſt lui que le Prince demande, il le fait venir des extrémités de l'Italie ; & ce fut alors que notre Saint paroiſſant à la Cour trompa l'attente du Souverain, & lui dit hardiment comme un autre Elie : Prince, vous mourrez, & vous ne ſortirez plus du lit où vous êtes monté, que pour deſcendre dans le tombeau.

Quel coup de foudre pour un Prince qui aimoit la vie ! il reçut en tremblant cet arrêt foudroyant. Hélas ! qu'il eſt rare que les inquiétudes & les ſoupirs des mourans ne ſoient plutôt les agitations d'une ame qui ſe défend contre la mort, que des regrets ſincères ſur la vie paſſée ! Si l'on léve alors les yeux au Ciel, hélas ! ce n'eſt que pour détourner le glaive fatal qui va trancher nos jours ; & toutes ces marques de repentir qu'on donne dans ce dernier moment, & qui conſolent tant les amis & les proches,

ſont d'ordinaire les derniers traits de notre arrêt & la meſure funeſte de nos crimes.

C'eſt à ce voyage que le Royaume doit l'établiſſement d'un Ordre, dont l'Egliſe a depuis été ſi honorée & le public ſi édifié. La candeur & l'auſtérité du Saint & de ſes compagnons toucha les peuples : nos villes à l'envi s'empreſsèrent d'enfermer dans leurs murs ces Anges de la terre ; de toutes parts s'élevèrent de nouveaux édifices deſtinés à leur ſervir d'azile : les richeſſes de l'Egypte furent employées avec profuſion à conſtruire ces tabernacles d'Iſrael, & la France ne pouvant diſputer à l'Italie la naiſſance de ce ſaint Inſtitut, lui en diſputa du moins l'amour, & le zéle de ſon accroiſſement.

Nous avons, je le ſais, ſuccédé là-deſſus au goût de nos pères : François de Paule & ſes Enfans ſont encore chers à nos peuples ; & c'eſt là comme la dévotion dominante des François. Mais d'où vient, mes Frères, qu'avec toute notre confiance envers ce Saint, nous ſommes toujours ſi éloignés de le devenir nous-mêmes ? Ah ! c'eſt qu'outre que nous bornons nos hommages à un culte tout extérieur & à certaines pratiques de piété qui ne gênent en rien nos paſſions ; nous n'avons recours à lui comme ce Roi mourant que lorſqu'il s'agit d'obtenir des faveurs temporelles, la délivrance d'un péril qui nous allarme, d'une infirmité qui

nous accable, d'un chagrin qui nous mine & nous deſſéche ; & ſur les beſoins de l'ame nous ſommes muets. On ne s'aviſe guères de demander la délivrance d'une paſſion qui nous tyranniſe, d'une inimitié qui nous ronge, d'un endurciſſement qui nous calme ſur tout, de mille périls où l'on échoue, d'un naturel fragile & gliſſant qui nous rend le ſalut ſi difficile.

Ce n'eſt donc pas, ô mon Dieu, le crédit de vos Saints qui diminue, comme nous le reprochent vos ennemis ; c'eſt l'incrédulité des Fidèles qui augmente. Vous êtes toujours le Père des miſéricordes, & toujours prêt à exaucer nos vœux, lorſqu'ils vous ſont préſentés par les citoyens de la Jéruſalem céleſte ; mais il faut que ces vœux ſoient dignes de vous, & aſſés purs pour monter en odeur de ſuavité juſqu'aux pieds de votre trône. Et cependant, Seigneur, quelles ont été juſqu'ici mes prières & mes ſupplications ! J'ai invoqué vos Saints dans mon affliction, il eſt vrai ; mais je n'ai attendu d'eux que des conſolations toutes terreſtres, le ſuccès d'une affaire, la régularité d'une ſaiſon, la vie d'une perſonne chère, la bienveillance d'un Grand, l'élévation d'une famille : du moment que votre main m'a frappé, j'ai couru à leurs autels, pour obtenir la fin ou l'adouciſſement de mes peines ; & ç'a toujours été là le motif de mes dons & de mes offrandes. Souvent mê-

me, je ne rougis pas de vous l'avouer, ô mon Dieu, ſouvent j'ai voulu les faire ſervir à mes iniquités ; les intéreſſer dans mes foibleſſes ; les rendre protecteurs d'un deſir qui vous déplaît, d'une eſpérance qui vous deshonnore, d'un attachement qui vous bleſſe ; & au lieu d'en faire des interceſſeurs de mon pardon, j'en ai fait des confidens de mes fautes. Les Saints, mes Frères, rejettent ces hommages criminels ; & la meilleure manière de les honorer, c'eſt de ſuivre les traces qu'ils nous ont frayées dans les voies de la juſtice, qui nous conduiront comme eux à la bienheureuſe immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT BENOÎT.

Fide Noe, responso accepto de iis quæ adhuc non videbantur, metuens aptavit arcam in salutem domûs suæ, per quam damnavit mundum.

C'est par la Foi que Noé ayant été divinement averti de ce qui devoit arriver, & appréhendant ce qu'il ne voyoit pas encore, il bâtit l'Arche pour mettre le salut des siens à couvert ; & c'est par-là qu'il condamna le monde. Hebr. 11. 7.

DÈs que la voix du Ciel eut appris à Noé l'arrêt que le Seigneur se préparoit de prononcer contre les hommes, quoique le tems de la vengeance fût encore éloigné, ce saint Patriarche le compta, pour ainsi dire, arrivé ; & le même jour où il connut que tout alloit bientôt finir,

fut pour lui comme la fin de toute créature. Dès ce moment tout lui parut erreur & vanité parmi les hommes : toujours occupé de ce jour de colère, qui devoit exterminer toute chair, les plaiſirs & les diſſolutions auſquelles les hommes ſe livroient alors avec tant d'excès, lui parurent comme les ris de ces fanatiques, qui ignorent le danger prochain dont ils ſont menacés, & qui ne ſont dignes que de notre compaſſion & de nos larmes. Dès-lors ſans s'arrêter à l'exemple de la multitude, il ne penſa plus qu'à prendre des meſures, de peur d'être enveloppé dans la malédiction commune ; & peu content de travailler à ſa ſûreté, il éleva un azile, où le ſalut des ſiens pût encore être à couvert. Par-là, dit Saint Paul, il vit les choſes à venir comme ſi elles étoient préſentes : il devint l'héritier de la Foi & de la juſtice des Patriarches, qui l'avoient précédé ; & il condamna le monde, auquel l'exemple de ſes ſages précautions fut inutile : *Metuens aptavit arcam in ſalutem domûs ſuæ, per quam damnavit mundum.*

C'eſt ſous cette image que je me ſuis propoſé de vous repréſenter aujourd'hui le ſaint Patriarche dont nous honorons la mémoire ; & ce qui m'a déterminé à la choiſir, c'eſt qu'elle m'a paru encore plus heureuſe pour notre inſtruction que pour ſon éloge : car ce n'eſt pas un récit embelli & exact des actions de ſaint Benoit que

vous devez attendre en ce jour, mais seulement une instruction simple & chrétienne, sur les principales circonstances de sa vie.

A peine la voix du Ciel eut fait entendre à cet homme plein de foi, l'arrêt de malédiction que Jesus-Christ prononcera un jour contre le monde, qu'il le regarda comme déja condamné; & ce qui devoit périr, il l'envisagea comme s'il n'étoit plus. Dès lors il vit la fin de toutes choses : les terreurs de l'éternité le troublèrent. Il mépriſa ce qu'il ne pouvoit toujours posséder : les fausses joies, les desirs insensés, les vaines espérances des hommes ne lui semblèrent plus que les songes agréables d'un criminel, qui dort dans sa prison la veille de son supplice, & qui à son réveil doit entendre prononcer la triste sentence. Tout lui parut erreur, folie & danger dans le monde. Il pensa donc à sauver son ame de l'anathême général; & touché ensuite du salut de ses frères, il éleva le premier cet azile si fameux depuis dans tous les siécles, où il pût les mettre à couvert de la colère à venir, & les sauver de ce déluge d'iniquité qui devoit faire périr toute chair : *Metuens, aptavit arcam in salutem domûs suæ.*

Ainsi Benoît recueillit seul la succession de la foi, de l'esprit, de la justice des Antoines, des Hilarions, & de tous les hommes de Dieu qui avoient peuplé les

déſerts de l'Orient. Ainſi il condamna le monde que ſes grands exemples ne purent corriger. Car la Foi lui fit voir les choſes à venir comme ſi elles étoient préſentes, & les préſentes comme ſi elles n'étoient plus : *Fide reſponſo accepto de iis quæ non videbantur*; effrayé des malheurs, qui menaçoient le monde, la Foi le détermina à préparer un azile où ſon ſalut & celui des ſiens fût à couvert : *Metuens, aptavit arcam in ſalutem domûs ſuæ* : & dans ces deux circonſtances principales de ſa vie, Benoît condamna le monde : *Per quam damnavit mundum* : je veux dire les faux jugemens & la ſécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger ; le découragement & les irréſolutions du monde ſur le ſalut, par la gloire & le ſuccès qui accompagna la promptitude de ſon entrepriſe.

I. PARTIE.

LA ſource déplorable de nos déſordres eſt preſque toujours dans nos erreurs, & nous ne faiſons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduit. Auſſi la grande différence que met l'Apôtre entre le Juſte & le pécheur, eſt que le Juſte eſt un enfant de lumière, qui juge de tout par des vûes hautes & ſublimes ; & qui à la faveur de cette clarté ſupérieure qui le guide, démêle par-tout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus ſur tous les objets qui nous environ-

nent, & ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur eſt un enfant de ténébres, qui ne juge que par des vûes fauſſes & confuſes ; qui ne voit de tout ce qui eſt autour de lui que la ſurface & l'écorce ; & qui loin de porter la lumière ſur les ténébres qui l'environnent, répand ſes propres ténébres ſur un reſte de clarté que lui offrent encore les créatures, & les événemens au milieu deſquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naiſſent cette foule de fauſſes maximes répandues dans le monde, & qui dérobent preſque à tous les hommes les voies de la juſtice & de la vérité. La première eſt une erreur d'eſpérance, qui formée par la vivacité du premier âge, & par le défaut d'expérience inſéparable de nôtre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, ſi capable alors de ſéduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaiſir ; & l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la ſuite. La ſeconde eſt une erreur de ſurpriſe, qui ne trouvant pas le cœur encore inſtruit ſur le vuide & l'inſtabilité des choſes humaines, ſur les caprices du monde & l'amertume des plaiſirs, laiſſe aux premières impreſſions que fait ſur nous le ſpectacle du monde, le loiſir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner ;

traîner ; & profite d'une circonſtance où tout ce qui bleſſe l'ame ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, & la corrompre ſans reſſource. Enfin, la dernière eſt une erreur de ſécurité, qui nous repréſente les abus du monde comme des uſages ; ſes précipices comme des voies droites & sûres ; les précautions de la Foi comme les foibleſſes ou les excès d'une piété mal-entendue ; & nous fait marcher ſans rien craindre dans des ſentiers, où tous les pas ſont preſque des chutes. Or les lumières de la Foi découvrirent à Benoît trois vérités principales, qui diſſipèrent d'abord l'illuſion de ces trois erreurs, & qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les mépriſe.

Il comprit, premiérement, que tout ce qui paſſe, & ne doit pas toujours demeurer, n'eſt pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Il ſentit en ſecond lieu, que tout ce que les créatures peuvent ménager de plaiſirs au cœur de l'homme, n'eſt qu'un peu d'eau jetté dans la fournaiſe, qui l'allume loin de l'éteindre ; que ce n'eſt qu'un amas de remords & de vers dévorans, qui rongent le cœur loin de le raſſaſier ; & que tout ce qui n'eſt pas Dieu peut le ſurprendre, mais ne ſauroit le ſatisfaire. Enfin il découvrit que le monde étoit le lieu des tentations & des naufrages, & que la piété ne pouvoit y rencontrer, ou que

des piéges dreſſés par-tout pour la ſéduire ; ou que des ſcandales établis pour l'affliger, ou que des obſtacles propres à la décourager & à l'abattre.

Envoyé à Rome en un âge encore tendre, pour y cultiver l'eſpérance de ſes premières années, par tous les ſecours que pouvoit fournir à l'éducation un ſéjour ſi célébre, il ſuivit la route ordinaire à ceux de ſa naiſſance & de ſon rang ; il répondit aux deſſeins de ſes proches, qui par les vûes inſéparables de la chair & du ſang, rapportoient les ſoins de ſon éducation, non à le former pour le Ciel, mais à l'élever dans le ſiécle. Il ſe fit inſtruire, comme Moyſe, dans la ſageſſe & dans la ſcience des Egyptiens ; il cultiva quelque tems par les ſecours humains les grands talens qui parurent depuis en lui. Les études, qui frayent le chemin aux honneurs & à la fortune, furent les premières occupations de ſa jeuneſſe : mais la grace s'étoit réſervée le droit de les ſanctifier ; & de ſe ſervir de toute cette vaine ſcience de l'Egypte, pour en former comme autrefois dans Moyſe, le légiſlateur d'un peuple ſaint, & le chef qui devoit conduire au déſert une nouvelle armée d'Iſraélites pour s'y offrir eux-mêmes en ſacrifice au Seigneur.

C'eſt à l'entrée de cette carrière, dit ſaint Auguſtin, que ſe forment dans l'ame, peu inſtruite encore ſur les caprices de la fortune, ſur l'inſtabilité & l'injuſtice du

monde, que s'y forment, dis-je, des vûes d'élévation, des eſpérances flateuſes, d'agréables ſonges. C'eſt dans ce premier âge qu'on ſe donne, pour ainſi dire, à ſoi-même tout ce qu'on oſe ſouhaiter; qu'on croit déja voir à ſes pieds, comme le jeune Joſeph, les aſtres mêmes du firmament qui nous adorent; & que l'imagination, pas encore détrompée par l'expérience, raſſemble tout ce qui ſe trouve partagé dans les autres de graces, de talens, de bonheur, pour s'en former à ſoi-même une deſtinée à ſon gré, & un avenir chimérique.

Mais la Foi, dit ſaint Grégoire dans la vie de notre Saint, la Foi, qui mûrit de bonne heure la raiſon, & donne au premier âge toute la ſageſſe & toute la maturité des longues années; montra d'abord à Benoît ce que l'expérience ſeule apprend ſi tard aux ames que le monde a ſéduites. A l'entrée preſque de la vie, Benoît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant; c'eſt-à-dire, comme un ſonge, qui après avoir quelque tems réjoui notre imagination, ſe diſſipe enfin tout d'un coup, & ne nous laiſſe rien de plus réel que le regret inutile d'avoir pu le prendre ſi long-tems pour quelque choſe de vrai & de ſolide. Il retira le pied, ajoûte ſaint Grégoire, qu'il avoit comme avancé dans les voies périlleuſes du ſiéle: il interrompit des études que l'uſage commence, & que l'ambition

ſoutient & achéve : il renonça à de vaines connoiſſances, qui ne devoient pas le conduire à la ſeule *vérité qui nous délivre* : il regarda tous les moyens de parvenir comme des ſentiers ſemés de précipices, où les plus heureux ſont ceux, qui par des dangers infinis, arrivent à un danger encore plus grand ; & s'éloigna du monde en un âge, où il eſt encore plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt enſuite par les faveurs réelles qu'il accorde.

Oui, mes Frères, telle eſt l'illuſion la plus univerſelle, dont le démon s'eſt ſervi dans tous les tems pour ſéduire les hommes. Nul preſque de tous ceux qui m'écoutent ici, & que le monde ſéduit & entraîne, n'eſt content de ſa deſtinée ; & ſi l'eſpoir d'une condition plus heureuſe n'adouciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aſpirons, & que le monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons : nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique ; & par une

illuſion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand ſur nos paſſions injuſtes, pour nous rappeller à lui, par des eſpérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre mépriſe même l'occaſion de tomber dans de nouvelles.

Voilà l'état de preſque toutes les ames que le monde & les paſſions entraînent. Le Seigneur prévoyant que les biens inviſibles n'exciteroient que foiblement notre foi, & que les impreſſions des ſens plus vives & plus préſentes, nous entraîneroient toujours de leur côté, avoit répandu ſur tous les objets ſenſibles, des dégoûts & des amertumes, capables de refroidir le panchant violent qui nous y porte, & de nous rappeller aux biens éternels. C'eſt par-là qu'il avoit voulu ſoutenir la foibleſſe de notre foi, & nous faire trouver le reméde dans le mal même : auſſi par une ſuite de cette ſageſſe miſéricordieuſe, il a diſpenſé avec un ordre ſi admirable & ſi divin nos deſtinées, que quelque heureuſe qu'en paroiſſe la condition, il manque toujours quelque choſe à notre bonheur. Mais loin de chercher dans les promeſſes de la Foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promeſſes du monde même. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos deſirs : nous ne jouiſſons jamais ; nous eſpérons toujours. C'eſt-à-

dire, ce n'eſt pas le monde préſent ; nous aimons ; nous n'y ſommes pas assez heureux, c'eſt ce monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes ; ce n'eſt pas un bonheur réel qui nous éloigne de Dieu ; (car il n'y en a point hors de lui ;) c'eſt une vaine image, après laquelle nous courons, ſans jamais pouvoir y atteindre ; c'eſt un preſtige qui nous joue ; qui ne ſe montre jamais que de loin ; & qui s'évanouit, & s'éloigne encore lorſque nous croyons y toucher & le ſaiſir. O mon Dieu ! & c'eſt à ces ſonges, que nous ſacrifions notre bonheur éternel ! Le monde tout ſeul eſt trop triſte, & trop dégoûtant pour nous plaire & pour nous ſéduire : il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions par nos erreurs l'impuiſſance de ſes attraits. Ainſi ce monde miſérable & réprouvé que nous aimons, n'exiſte nulle part : c'eſt une chimère qui n'eſt qu'en nous-mêmes ; c'eſt une divinité imaginaire, qui eſt l'ouvrage de notre cœur tout ſeul ; ce ſont nos deſirs & nos eſpérances, qui ſont nos dieux auſquels nous ſacrifions tout, & qui forment nos ſeuls plaiſirs & nos paſſions les plus violentes. Première illuſion, dont la Foi détrompa Benoit : l'âge des eſpérances & des erreurs, fut pour lui l'âge des ſacrifices & de la vérité.

Mais non-ſeulement la Foi l'éclaira ſur cette erreur d'eſpérance, ſi dangereuſe

quand on commence à entrer dans le monde ; elle le préſerva encore de cette erreur de ſurpriſe, que la nouveauté des plaiſirs, le défaut de réflexions, & le torrent des exemples & des uſages rend comme inévitable à ce premier âge. Car, mes Frères, qu'il eſt difficile d'offrir d'abord aux illuſions du monde pas encore approfondies, un eſprit en garde, pour ainſi dire, & une ame qui ſe défie de ſes embuches ! C'eſt alors que l'on ouvre indiſcrettement le cœur à tout ce qui s'offre pour le toucher & pour le corrompre ; que la raiſon reçoit ſans attention toutes les fauſſes maximes répandues dans le monde ; que tout ce qui plaît paroît avoir droit de plaire ; que tout ce que l'exemple commun autoriſe ſemble juſte ; que les éloges qu'on donne à nos talens, nous perſuadent que nous n'en devons uſer que pour nous-mêmes ; & qu'on ne ſe défie, ni de l'artifice des hommes, ni de l'amertume des plaiſirs, ni des triſtes ſuites des paſſions. Ces grandes leçons ſont d'ordinaire le fruit des réflexions & de l'âge ; & les plus heureux ſont ceux à qui il a été néceſſaire qu'ils fuſſent ſéduits pour ſe détromper plus ſolidement & ſans retour de leurs erreurs paſſées.

Mais Benoît, dit ſaint Grégoire, parut inſtruit ſur le vuide & l'amertume des plaiſirs, ſans qu'il eût coûté à ſon innocence pour s'en inſtruire. Sa retraite ne fut pas le fruit de ces dégoûts inévitables, que la

longueur des paſſions traîne toujours après elles : il ne ſortit pas du monde comme un homme qui a fait naufrage, ſort du milieu des flots à peine à demi eſſuyé, & bien réſolu de ne plus ſe fier à leur inconſtance. La première impreſſion que le monde fit ſur ſon cœur, fut le deſir de l'abandonner ; & il chercha la ſolitude, comme l'azile de ſon innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ſes crimes.

Ce n'eſt pas qu'une retraite de pénitence ne ſoit glorieuſe à la grace de Jeſus-Chriſt ; il eſt beau de s'arracher enfin au monde, auquel on tenoit depuis long-tems par mille liens injuſtes ; de rendre enfin à Dieu un cœur, que les paſſions inſenſées lui avoient ravi ; & en le portant enfin aux pieds de l'autel, dans le ſecret d'un ſaint azile, s'appliquer à le purifier par les larmes, par la componction, & par les ſaints exercices de la vie religieuſe. Mais c'eſt toujours un cœur flétri, pour ainſi dire, qu'on porte dans le ſanctuaire : c'eſt une offrande comme encore ſouillée qu'on va mettre ſur l'autel : c'eſt un ſacrifice, pour ainſi dire, lugubre, qu'on va faire au Seigneur, où la victime n'eſt parée que de deuil & de triſteſſe. Il ſemble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, ſont bien plus propres à être conſacrées à Jeſus-Chriſt, parmi les vierges ſaintes qui le ſervent, & à devenir ſa portion & ſon héritage ; il ſemble qu'il habite

en

en elles avec plus de plaiſir ; qu'il y régne plus en ſouverain ; & qu'il les voit avec plus de complaiſance autour de ſon autel, parer le feſtin de l'époux de leur robe de candeur & d'innocence.

Auſſi ce n'eſt pas une maxime ſi sûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux & chrétiens, de ſe perſuader qu'il eſt bon que leurs enfans ayent connu le monde, avant de ſe conſacrer à Jeſus-Chriſt dans une retraite religieuſe. Outre qu'il eſt rare de vouloir le connoître ce monde, ſans qu'il en coûte de l'avoir connu ; & que cette expérience eſt toujours trop cher achetée : quand même on en ſortiroit ſans y avoir reçu de plaies mortelles ; quand même, comme il n'arrive que trop ſouvent, la grace de la vocation n'échoueroit pas contre des épreuves qui ne ſont point dans l'ordre de Dieu, & qui ſont plus capables de la corrompre & de l'éteindre, que de l'éprouver ; quand cela ſeroit, il en reſte toujours je ne ſais quelles impreſſions funeſtes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite. Ces vaines images, pas encore effacées, ſe repréſentent ſans ceſſe à l'ame retirée, la rappellent à des objets qu'elle ne pourroit jamais aſſés oublier ; ſont nourries même & comme réveillées par le calme de la ſolitude, où rien ne s'offre pour en faire diverſion, & deviennent, ou l'écueil, ou le trouble, ou la tentation continuelle de ſa retraite. Il

faut qu'elle ſe défende & contre les dégoûts préſens de ſon état, & contre le ſouvenir de ſes plaiſirs paſſés ; qu'elle ſurmonte & les répugnances d'un cœur que le joug de Jeſus-Chriſt révolte, & les égaremens d'une imagination, qui s'emporte & s'échauffe d'autant plus qu'on veut la gêner & la contraindre : de ſorte que le même monde ſouvent, au milieu duquel on avoit vécu ſans l'aimer ; quand une fois on a mis ſes dépouilles aux pieds de l'autel, & qu'on ne le voit plus que de loin, paroît dans ce point de vûe plus aimable qu'auparavant ; touche plus par les vaines images qu'il a laiſſées, qu'il ne touchoit par les plaiſirs qu'il nous offroit autrefois ; & par une bizarrerie du cœur humain, le monde trouve dans l'heureuſe néceſſité qu'on s'eſt impoſée de le haïr, un nouvel attrait pour nous plaire.

Mais, mes Frères, Benoît n'attend pas que l'eſſai mille fois fait des plaiſirs injuſtes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'eſt point là ce qui peut rendre l'homme heureux : il n'attend pas que les cris d'un cœur toujours inquiet au milieu de la jouiſſance des objets criminels, le rappellent enfin à cet objet éternel, qui ſeul peut calmer nos deſirs, parceque ſeul il peut remplir tous nos beſoins : il prend Dieu ſeul pour ſa conſolation & pour ſon partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne ſauroit l'être. Et nous, détrompés depuis

tant d'années par notre propre expérience ; nous, inſtruits par nos propres dégoûts ; laſſés du monde par les mêmes endroits, qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable ; nous, qui comme le reprochoit autrefois Tertullien aux Payens, portons encore une ame chrétienne au milieu de toutes les paſſions qui la ſouillent ; & qui dans le tems même que nous offrons de l'encens, & que nous proſtituons nos hommages à la volupté, à l'ambition, à la gloire, & à tant d'autres divinités injuſtes, reconnoiſſons au fond de notre cœur qu'il y a un Dieu ſuprême & éternel, qui mérite tout ſeul notre amour & notre culte ; lui adreſſons même en ſecret des ſoupirs & des regrets que la triſteſſe du crime nous arrache ; ſentons vivement que le monde, auquel nous ſacrifions notre ſalut éternel, n'eſt rien, c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt au fond que l'ouvrage de nos paſſions & de nos erreurs : nous, qui éprouvons tous les jours combien il eſt triſte d'être livré à ſoi-même, & de porter le poids & les inquiétudes d'un cœur criminel : nous, qui après avoir eſſayé ſi long-tems de tout ce qui peut flater notre cœur, n'avons réuſſi qu'à augmenter ſa noirceur & ſa triſteſſe : nous, ſans conſolation du côté de Dieu, que nous ne ſervons pas ; ſans douceur du côté des plaiſirs, qui ne nous touchent plus ; ſans repos du côté du cœur, qui eſt devenu le théâtre de nos remords & de nos inquiétudes ;

nous, mes Frères, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes. Nous n'osons rompre des liens, qui nous accablent & que nous portons à regret : nous balançons de rejetter loin de nous un breuvage, dont nous ne buvons plus qu'une lie amère : nous flottons, dit saint Augustin, entre le dégoût du monde & le dégoût de Dieu ; entre la lassitude des passions, & le peu d'amour pour la justice ; entre l'ennui des plaisirs & de la vertu : *S. Aug.* *Fastidio justitiæ, & sagina iniquitatis.* Nous nous défendons, & contre les amertumes que le monde nous fait sentir à chaque instant, & contre les attraits que la grace nous montre de loin. Eh ! jusques à quand suivrons-nous donc malgré nous-mêmes des voies si semées d'épines, si pleines d'ennui, de travail & de tristesse ? pourquoi s'obstiner jusqu'à la fin à nous attacher à l'ombre qui nous fuit, à l'erreur qui nous accable de son vuide & de son néant, & fuir la vérité, qui nous rappelle, & qui seule peut nous rendre la tranquillité que nous avons perdue ? O mon Dieu ! quelle est donc l'incompréhensible enchantement de l'homme, de vouloir périr malgré ses desirs, ses remords & ses lumières ! & êtes-vous donc un maître si cruel & si dur à ceux qui vous servent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces consolations de la grace ?

Enfin, la dernière erreur que les lumiè-

res de la Foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de ſécurité. Il eſt aſſés ordinaire en effet aux perſonnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préſervées de la corruption au milieu du monde, & qui n'ont jamais fait de grandes chutes, de ne compter pour rien les dangers où preſque tous les autres périſſent; d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, de ſes uſages, de ſes plaiſirs, de ſes maximes, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis néceſſaires pour la conſerver, & de ne voir point de mal, où elles ſe perſuadent qu'il ne s'en eſt jamais trouvé pour elles. Une certaine innocence extérieure, accompagnée preſque toujours d'un cœur plein d'amour propre, d'attachemens mondains, de deſirs terreſtres, de pareſſe, d'indifférence pour les choſes du Ciel; cette innocence, dis-je, qui ſouvent n'eſt le fruit que d'un naturel tranquille & pareſſeux, nous raſſure; nous rend les maximes de la piété ſur la fuite du monde & de ſes périls, fades & inintelligibles; nous fait regarder la retraite & les circonſpections rigoureuſes des ames fidèles comme des voies outrées & ſingulières; & nous établit dans un état de ſécurité, où les diſſipations du monde ne touchant point à cette probité toute humaine, qui contente notre amour propre, corrompent pourtant notre cœur, & y font des plaies d'autant plus incurables, que

n'étant pas ſenſibles, elles nous intéreſſent moins à leur chercher des remédes.

Or, voilà l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conſervée dans le monde ne le lui rendit pas moins redoutable : il ſe défia d'un ennemi qui paroiſſoit l'épargner, & qui compte nous avoir vaincus, dès qu'il a pu nous perſuader qu'il n'étoit plus à craindre.

Il ſe retira donc de Rome. Ce lieu, dit ſaint Gregoire, dont les merveilles & la magnificence attirent de toutes parts les étrangers, ne lui parut plus qu'une vallée de larmes : cette ville ſi ſuperbe, le théâtre des grandeurs & des eſpérances humaines, ne fut plus pour lui qu'une ſcène puérile, où les rôles les plus brillans ne ſont que des perſonnages d'un inſtant : ce ſéjour ſi fameux par ſes délices, ne lui offrit plus que des ſerpens cachés ſous des fleurs, ſur leſquelles malgré l'attention la plus rigoureuſe, on ne pouvoit marcher long-tems ſans recevoir quelque piquure mortelle. La nouveauté de ſon deſſein en un ſiécle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impreſſion de l'eſprit qui le conduiſoit au déſert. Car, qu'importe à une ame à qui Dieu lui-même montre une voie, que les hommes la trouvent ſingulière ? & que ſert d'avoir des exemples, quand on a la grace elle-même pour guide ?

L'Eſprit de Dieu conduit donc Benoît

au déſert. La retraite même qu'il avoit d'abord choiſie aux environs de Rome, ne le cachant pas aſſés à ſon gré au monde, il en cherche une plus auſtère : il craint de retrouver dans le concours des perſonnes que le bruit de ſa piété attiroit déja de toutes parts à ſon déſert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en ſortant du monde. Il regarda ces applaudiſſemens naiſſans, comme un monde encore plus dangereux que celui auquel il avoit renoncé : il trembla que les dons de Dieu ne s'affoibliſſent en lui par des complaiſances humaines ; & ne voulant fuir le monde que pour en être inconnu, & non pour en être recherché, il craignit même l'utilité qui pouvoit revenir aux hommes de ſes exemples. En vain quelques-uns de ſes diſciples inſtruits de ſon deſſein s'efforcent de l'en diſſuader, ou ſe diſpoſent du moins à le ſuivre dans ſa nouvelle ſolitude. Il ſe dérobe à ce nouveau peuple, qu'il avoit attiré au déſert : il ſe retire ſeul comme Moyſe ſur la montagne pour y mourir au monde & à lui-même, & pour y cacher ſon tombeau au reſte des hommes ; & là dans le fond d'un antre, caché aux yeux de l'univers, & connu de Dieu ſeul, il goûte à loiſir ces conſolations ineffables, que la grace ne manque jamais de verſer abondamment dans une ame qui s'eſt dépouillée de tout, & d'elle-même, pour être toute entière à Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt pas, mes Frères, que les Cloî-

tres & les déſerts ſoient la vocation générale de tous les hommes : Jeſus-Chriſt qui ordonne à ce jeune homme de l'Evangile de renoncer à tout, & de le ſuivre ; ordonne à un autre de retourner dans la maiſon de ſon père, & d'annoncer les merveilles que le Seigneur avoit opérées en lui. Mais je dis pour vous, mon cher Auditeur, pour qui tous les périls ſont preſque des chutes ; vous, qui malgré mille bons deſirs, éprouvez toujours dans les mêmes occaſions les mêmes foibleſſes ; vous qu'un fond de complaiſance rend ſi peu ferme contre les perſuaſions & les exemples ; vous enfin, qui ne ſauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous ſerez expoſé : je dis que Dieu a gravé dans la foibleſſe même de vos panchans, l'arrêt qui vous ſépare du monde ; que l'exemple des ames fidèles qui conſervent au milieu du monde l'innocence & la piété ne doit pas vous raſſurer, ni vous ſervir de modèle ; que vos plus ſaintes réſolutions y échoueront toujours ; que tous vos ſentimens de piété n'y ſeront jamais à l'épreuve de la première occaſion ; que votre vie ne ſera plus qu'une révolution éternelle de chutes & de repentir ; & que le ſeul avantage que vous aurez ſur les ames endurcies, ce ſera de périr avec un peu plus de remords qu'elles.

Ce n'eſt pas, comme je l'ai déja dit, que le monde ne puiſſe être un déſert pour

une ame chrétienne. Judith au milieu de Béthulie, vivoit dans le ſecret de ſa maiſon ; & ni le rang qu'elle tenoit parmi ſon peuple, ni ſa jeuneſſe, ni ſa beauté, ni ſes grands biens, ne purent jamais lui perſuader que les plaiſirs & les uſages d'un monde corrompu puſſent devenir une loi ou une bienſéance même pour une fille d'Abraham. Mais pour ſuivre ſon exemple, il faut avoir la force & la fermeté de ſa vertu : il faut que les exemples même de déréglement, qui s'offrent ſans ceſſe à nous, raniment notre foi, & deviennent pour nous un nouveau motif de perſévérer dans la piété : il faut que les panchans qui nous portent au plaiſir ſoient moins violens que les foibles deſirs qui nous inclinent à la juſtice : il faut que l'épreuve mille fois faite de notre fidélité au milieu des périls, nous ſerve de garant contre ceux que nous avons à craindre : il faut que nos réſolutions ayent toujours été victorieuſes des occaſions, & que les nouvelles ſéductions que le monde n'a ceſſé de nous offrir, ſoient devenues pour nous de nouveaux ſujets de mérite. Si vous vous reconnoiſſez à ces traits, les périls du monde, les flammes au milieu deſquelles vous vous trouvez ne vous nuiront pas, comme aux trois enfans dans la fournaiſe ; & le monde a pour vous toute la ſûreté & tous les avantages de la plus auſtère ſolitude. Ce n'eſt pas la ſituation, ce ſont nos panchans qui décident de nos

périls ; & les exemples de ceux qui ſe ſauvent dans le monde ne concluent pour nous, qu'autant que nous pouvons nous répondre des précautions qui leur ont aſſuré le ſalut.

Voilà les trois erreurs ſur leſquelles la foi de Benoît nous déſabuſe, & nous condamne. Pourſuivons, & montrons que ſi les lumières de ſa foi confondent nos erreurs ; les démarches éclatantes & le ſuccès dont Dieu récompenſa ſa foi, ne condamnent pas moins notre découragement & nos vaines excuſes.

II. PARTIE.

LOrſque Dieu, dans la parabole du père de famille, convie les pécheurs à venir goûter les ſaintes conſolations qu'il prépare ici-bas même à ceux qui le ſervent, figurées ſous l'image d'un grand feſtin, ils oppoſent tous quelque excuſe à la voix du Ciel qui les appelle ; & au lieu, dit ſaint Grégoire, qu'ils auroient dû preſſer & ſolliciter eux-mêmes pour obtenir ce don ineſtimable, ils ſont ingénieux à trouver des prétextes pour le refuſer, quand la bonté du Père de famille le leur offre.

Luc. 14. 18. *& ſeq.*

Le premier s'en défend ſur ce qu'il vient d'épouſer une femme : *Uxorem duxi ;* & cette excuſe, diſent les Saints, eſt une excuſe de molleſſe. L'autre ſur ce qu'il veut éprouver des bœufs qu'il vient d'acheter : *Juga boum emi ;* & c'eſt ici une excuſe de fauſſe prudence, qui n'a jamais pris aſſés de meſures, & qui à force de tout éprou-

ver avant d'entreprendre, n'entreprend jamais rien : *Eo probare illa.* Enfin le dernier prend pour prétexte une maiſon des champs qu'il vient d'acquérir : *Villam emi ;* & cette excuſe, dit ſaint Grégoire, eſt une excuſe d'attachement & d'intérêt terreſtre, qui regarde le parti de la vertu comme oppoſé à la fortune, & aux prétentions temporelles, comme ſi ſauver ſon ame ne valoit pas mieux que le gain du monde entier. Or, les démarches de la foi de Benoît, vont confondre le monde ſur ces trois vaines excuſes.

Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, & connu de Dieu ſeul, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier ſa chair, & la réduire en ſervitude. Là, rien ne le conſole que de pouvoir ſouffrir pour ce qu'il aime : là, comme les Antoines & les Hilarions, paſſant les nuits ou à chanter de ſaints cantiques, ou à méditer les années éternelles, il ſe plaint que le retour trop prompt de l'aurore vienne troubler le ſilence, & la douceur de ces chaſtes délices : là, ſon corps aride, & exténué de mortifications & de ſouffrances, ne paroît plus ſe ſoutenir que par la grandeur de ſa foi, & ſon ſacrifice eût été bientôt conſommé, ſi le Seigneur attentif à prolonger des jours qui devoient être ſi utiles & ſi glorieux à l'Egliſe, n'eût découvert à un ſaint Solitaire, comme autrefois au Prophéte Abacuc, le lieu pro-

fond où ce nouvel homme de desirs s'étoit caché, l'extrémité où il étoit réduit, & ne se fût servi de son ministère, pour secourir son serviteur dans une nécessité si pressante.

Devenu père d'un peuple de Solitaires, il renouvelle en Occident ces prodiges d'austérité que les déserts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés ; & la régle divine qu'il laissa à ses disciples, & que tous les siécles ont depuis regardée comme un modèle admirable de sagesse & de conduite, ne fut, dit saint Grégoire, que l'histoire exacte des mœurs du saint législateur. Je ne rappelle pas ici ces jeûnes sévères, & presque jamais interrompus ; ce silence éternel, ce travail de mains si dur & si sévèrement recommandé ; cette retraite si profonde & si perpétuelle ; ces nuits que la nature a, ce semble, destinées au soulagement du corps, employées à l'abattre par les veilles & les prières : cette mortification universelle de tous les sens, & une vie, qui sembleroit presque n'être plus à la portée de la foiblesse humaine par l'excès de ses austérités, si nous ne la voyions de nos jours renouvellée dans un saint désert. J'abrége ce récit pour venir à l'instruction.

Quand on nous propose, mes Frères, ces grands modèles, disoit autrefois saint Chrysostôme en parlant des Solitaires de son tems, nous les admirons ; nous nous

récrions ſur la puiſſance de la grace dans ces hommes extraordinaires ; nous ſommes ſurpris qu'au milieu de la corruption & de la décadence de nos mœurs, la bonté de Dieu ſuſcite encore de ces grands exemples à ſon Egliſe. Mais nous n'allons pas plus loin. Sous prétexte que cette voie n'eſt pas la voie commune de tous les Fidèles, nous n'y voyons rien que nous puiſſions nous appliquer ; & parceque nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence ſoient propoſés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous inſtruire.

Mais ſouffrez que je vous demande, premiérement, mes Frères, quel a pu être le deſſein de Dieu, en ſuſcitant dans tous les ſiécles & dans tous les pays, de ces pénitens fameux, qui ont édifié l'Egliſe, & dont l'hiſtoire fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la Religion ? N'eſt-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foibleſſe, ſoutenue de la grace, eſt encore capable ; que l'Evangile, obſervé même dans toute la rigueur de ſes conſeils, n'exige rien d'impoſſible ; & que ſi à nos yeux, des hommes pleins de Foi ajoutent même à la ſévérité de ſes préceptes des rigueurs de ſurcroît, nous ſerons confondus pour avoir trouvé tant d'inconvéniens à pratiquer ſes violences les plus communes ?

Je vous demande encore, pourquoi ces grands exemples de pénitence que les Saints nous ont laiſſés, nous paroiſſent-ils

ſi éloignés de nos devoirs & de notre état ? Eſt-ce parcequ'ils ont vécu dans des ſiécles fort éloignés du nôtre ? Mais outre que le Seigneur en ſuſcite encore de nos jours, les devoirs ne changent pas avec les âges ; & rien ne change dans les régles de la Foi que les mœurs des Fidèles. Eſt-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires, & que leurs actions ſont plutôt des prodiges à admirer que des exemples à ſuivre ? Mais les Saints ne ſont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption y eſt devenue univerſelle. Dans les premiers tems de l'Egliſe, les Saints reſſembloient au commun des Fidèles, parceque tous les Fidèles étoient Saints : il n'y avoit d'hommes extraordinaires & ſinguliers parmi eux que les pécheurs ; un Ananie & une Saphire dans l'Egliſe de Jéruſalem ; un inceſtueux dans celle de Corinthe. La voie des Saints étoit alors la voie commune de tous les Fidèles ; & elle n'eſt devenue ſingulière, que parceque tous les Fidèles preſque s'en ſont écartés. Eſt-ce enfin, parceque les mortifications & les ſaintes auſtérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ; & que des dons ſinguliers ne ſauroient établir une régle générale ? Mais, liſez l'hiſtoire de tous les Serviteurs de Dieu, & vous trouverez que les ſaintes auſtérités de la pénitence ont été la ſeule vertu commune à tous.

Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles ; & le précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée : tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité ; & le Disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée, au milieu de ses Disciples : tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages ; & François d'Assise n'a laissé à ses enfans que la simplicité de sa foi & l'éclat de ses exemples : tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage ; & Abraham mérita d'être le père des Croyans, en sanctifiant les périls de cet état : tous ne se sont pas cachés dans des déserts ; & un saint Louis à la tête des armées, & au milieu des soins & des dangers de la Royauté, devint un Prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec ses desirs ; tous ont porté la mortification de Jesus-Christ dans leur propre corps : tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitens.

Non, mes Frères, nous avons beau nous rassurer sur l'exemple commun. Si les Saints l'avoient suivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages : l'Evangile est fait pour nous, comme pour eux ; & l'Evangile n'a rien qui nous ressemble,

ni par conſéquent qui doive nous raſſurer. Que nous ſerons ſurpris un jour devant Jeſus-Chriſt, lorſqu'on nous comparera à tant d'illuſtres victimes de la pénitence, qui ont édifié l'Egliſe par le ſpectacle d'une vie dure & mortifiée, & qui jouiſſent déja dans le ciel du fruit de leurs travaux, aux Benoîts, aux Hilarions, aux Antoines, aux Thérèſes! que ce paralléle nous fera paroître ſenſuels, immortifiés, voluptueux, ennemis de la croix de Jeſus-Chriſt! On nous demandera ſi nous prétendons à la même récompenſe que ces ames généreuſes : ſi nous oſons aſpirer à une gloire qu'elles ont achetée ſi cher, & qui ne nous a coûté à nous que la préſomption d'y prétendre. Telles ſont les inſtructions que nous donne la pénitence de Benoît, & tel eſt l'exemple qui confond notre moleſſe. Mais la fermeté de cet homme de Dieu au milieu de tous les obſtacles, & des contradictions infinies, qui traverſèrent ſon entrepriſe, ne confond pas moins cette fauſſe prudence qui n'oſe ſuivre la voie du Ciel, parcequ'elle trouve dans la voie que Dieu nous montre des difficultés inſurmontables ; & qu'elle veut tout péſer, tout examiner, tout éprouver, avant que de ſe rendre : *Eo probare illa.* Seconde excuſe que nous avons appellée avec ſaint Grégoire, une excuſe de fauſſe prudence.

En effet, l'Occident juſqu'à Benoît n'avoit

voit pas été, pour ainſi dire, la terre des Prophétes : ces Anges du déſert n'avoient encore habité que des climats éloignés du nôtre : c'étoit au milieu de l'Egypte, & dans les Iſles qui ſont au-delà des mers, comme il avoit été prédit, que le Seigneur s'étoit formé ce nouveau peuple. Ce n'eſt pas qu'avant le ſiécle de Benoît, il ne ſe fût élevé de tems en tems dans nos Gaules de ſaintes aſſemblées de Moines. Mais c'étoient des troupes diſperſées, qu'une même loi ne réuniſſoit pas ; qu'un même eſprit n'animoit pas, & qui ne combattoient pas ſous la même diſcipline : ainſi on peut dire que Benoît fut ſuſcité de Dieu pour être en Occident, non-ſeulement le reſtaurateur, mais le Père de la vie Cénobitique. Il eſt vrai qu'il avoit reçu du Ciel, comme dit ſaint Grégoire, tous les talens propres à une ſi haute entrepriſe ; le ſel de la ſageſſe, le diſcernement des eſprits, la force qui fait entreprendre, les lumières qui aſſurent le ſuccès ; & que les dons de la grace ſurpaſſoient encore en lui ceux de la nature. Mais quelle entrepriſe fut jamais plus traverſée & plus contredite !

Chargé d'abord de la conduite d'un Monaſtère voiſin de ſa ſolitude, il ne trouva parmi ceux qui l'avoient choiſi, que des enfans pervers & corrompus, cachant ſous un habit de piété & de pénitence, tous les déréglemens d'un cœur livré à

l'iniquité : dans ce ſaint azile les loix des Anciens n'étoient plus gravées [illegible] des tables de pierre. Les remédes rares pour les plaies du ſanctuaire ; & eſt vrai que les perſonnes conſacrées à Dieu, ne tombent preſque jamais pour ſe relever. Benoît ſecoue donc la pouſſière de ſes pieds, & ſort d'un lieu, où l'eſprit de diſcorde, d'immortification, de murmure, & d'indépendance avoit pris la place de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt. Etabli dans une nouvelle ſolitude, il y voyoit déja croître, avec des diſciples plus fervens, l'eſpérance de ſes ſoins, quand un autre Balaam vient dreſſer des piéges à la pudeur & à l'innocence de ces pieux ſolitaires. Benoît eſt donc encore contraint de céder ; & comme les Patriarches, lorſque la jalouſie ou la dépravation de leurs voiſins les obligeoit à changer de demeure, il va à la tête de ſon innocente famille habiter une nouvelle terre. Le Mont-Caſſin, cette montagne depuis ſi célébre, le Carmel de l'Occident, & la demeure des Prophétes, étoit alors la retraite des démons, & un déſert infâme conſacré à la plus monſtrueuſe idolâtrie. On n'y voyoit que des peuples ſauvages qui vivoient ſans loix, ſans police, & dont tout le culte ſe bornoit à honorer des divinités encore plus hideuſes que leur affreux déſert. C'eſt là que l'homme de Dieu arrivé, il commence d'abord à éle-

ver un autel au Dieu vivant dans cette terre infidèle : il y invoque le premier le nom du Seigneur ; & à travers mille périls & mille contradictions, que la groſſiéreté & la ſuperſtition de ces hommes barbares oppoſent à ſon zèle, il renverſe leurs idoles, que la durée des tems avoit rendu reſpectables ; il annonce le Dieu du ciel à ceux qui n'avoient jamais entendu parler de lui ; il donne ſur cette montagne ſainte, comme ſur un autre Sinaï, la loi céleſte à ſes diſciples. Là ſe forment ſous ſes yeux & ſous la ſageſſe & la ſévérité de ſa diſcipline les Maurs, les Placides : là devenu père d'un grand peuple de ſaints Solitaires, il remplit tout l'Occident, du bruit de ſon nom & de ſa ſainteté : là enfin, comme un autre Elie, il annonce avec fermeté les ordres du Seigneur à des Rois barbares, *& laiſſe des Prophètes ſucceſſeurs après lui.* Eccli. 48. 8.

Mais, mes Frères, il importe plus de vous inſtruire que de le louer. La grande foi de Benoît, qui l'affermit contre toutes les difficultés que le démon oppoſe à ſon entrepriſe, ne condamne-t-elle pas notre découragement dans les obſtacles que nous trouvons, ou que nous nous formons à nous-mêmes aux démarches de converſion & de pénitence que Dieu demande de nous ? Plus le monde ſemble s'oppoſer à la ſainte réſolution que nous avons priſe de l'abandonner & de penſer au ſalut, plus

nous devrions préſumer que cette réſolution vient du Ciel, & que Dieu lui-même qui nous appelle, ſaura bien nous ſoutenir. Si elle n'étoit pas ſincère, & que ce ne fût que la ſuite d'une inconſtance naturelle, ou de quelque dégoût humain; ah! le monde & l'enfer verroient nos projets & nos nouveaux deſirs de pénitence d'un œil tranquille; rien ne s'oppoſeroit à des réſolutions qui devroient à l'inſtant tomber d'elles-mêmes: le démon voyant dans le principe de ces deſirs, & de ces agitations infructueuſes de pénitence, qu'elles ſont plutôt dans l'imagination que dans le cœur; que la volonté n'eſt point changée; & que ce ſont là plutôt des dégoûts du crime, que des deſirs ſincéres de la vertu; le démon, dis-je, ne daigneroit pas traverſer & refroidir ces nouveaux projets par des contradictions ſuſcitées: il les laiſſeroit s'éteindre & s'en aller en fumée d'eux-mêmes, comme tant d'autres qui les ont précédés. Mais quand il voit que la grace preſſe; que l'horreur des crimes paſſés, juſques-là endormie, ſe réveille tout de bon; que les plaiſirs & les eſpérances du monde, juſques-là ſi chères, ne touchent plus, & n'offrent même plus que des dégoûts & des amertumes; que les paſſions les plus violentes changent & s'éteignent; en un mot, que tout annonce un changement véritable: ah! c'eſt alors que le démon met en œuvre toutes les créatures que le Seigneur ſem-

ble avoir livrées à ſa puiſſance ; qu'il déran-
ge l'ordre extérieur de la ſociété ; qu'il ſuſ-
cite toutes les contradictions ; qu'il renverſe
le monde entier pour décourager une ame
touchée. Ainſi ce ſont les difficultés & les
obſtacles eux-mêmes qui doivent ſoutenir
& animer une ame dans la réſolution qu'elle
prend de changer de vie & de ſervir Dieu.
Si tout étoit tranquille, ce grand calme de-
vroit lui faire appréhender pour une con-
verſion à laquelle le monde & l'enfer ſe-
roient ſi favorables. Les contradictions ont
toujours été le caractère le plus conſtant
des œuvres de Dieu ; & la grace n'inſpire
rien qui ne trouve dans le monde ou dans
notre cœur des obſtacles. Mais ces obſta-
cles eux-mêmes deviennent alors de nou-
velles graces que le Ciel nous ménage :
loin de nous abattre, ils font que le cœur
s'embraſe & s'allume davantage envers
l'objet qu'on lui diſpute : ils irritent l'a-
mour, loin de l'affoiblir. Tel eſt le carac-
tère du cœur humain : le ſecret de ranimer
ſes panchans & ſes réſolutions, lorſqu'elles
ſont ſincères, c'eſt de les traverſer & de
les contraindre. Auſſi dès que les contra-
dictions & les perſécutions ceſsèrent dans
l'Egliſe, la ferveur & la vivacité du zèle
ſemblèrent ceſſer auſſi : dès qu'il n'y eut
plus de tyrans, les Saints devinrent plus ra-
res. La Foi plus libre & plus tranquille,
fut auſſi plus languiſſante ; & ne trouvant
plus d'obſtacles autour d'elle, ni de ces

troubles qui l'avoient agitée, elle s'endormit dans le ſein même du calme & de la tranquillité. Seconde inſtruction tirée des difficultés & des contradictions que la Foi fait ſurmonter à Benoît dans ſon entrepriſe.

Enfin, la gloire & le ſuccès éclatant qui l'accompagna, condamne la troiſiéme excuſe qui craint le parti de la vertu comme l'écueil ou de la réputation ou de la fortune.

Vous le ſavez, mes Frères; Benoît ſur le Mont-Caſſin, fut l'oracle de toute la terre: les pays les plus éloignés entendirent raconter les merveilles du ſerviteur de Dieu, & vinrent entendre de ſa bouche les paroles de la vie éternelle: c'étoit la lampe allumée ſur la montagne, qui répandoit un vif éclat ſur toute l'Égliſe. L'inſtitut célébre dont il jetta les fondemens, ſemblable au grain de ſénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jeſus-Chriſt: qui en fit le plus bel ornement, & ſervit même d'azile aux oiſeaux du ciel, je veux dire, aux plus grands hommes qui parurent alors dans l'Égliſe. Vous ſavez que tout ce qu'il y avoit de plus élevé dans le ſiécle, que les Princes & les Princeſſes elles mêmes, y vinrent ſoumettre leur tête ſacrée au joug de Jeſus-Chriſt: que les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Égliſe: que de ces ſaintes ſolitudes ſortirent les Papes les plus ſaints, & les Evêques les plus célébres par leur doctrine & par leur piété; que comme Ja-

cob, il fut le père des Patriarches : que la ſcience & la vérité ſe ſauvèrent dans ce pieux azile, de l'ignorance & de la barbarie de ces ſiécles infortunés, où l'irruption & le mélange de tant de peuples féroces avoit éteint dans l'Occident le goût des lettres, & fort altéré la pureté de la Foi ; & que comme Noé, à qui nous l'avons d'abord comparé, les alliances du ſiécle furent miſes comme en dépôt dans cette arche myſtérieuſe qu'il avoit élevée, de peur que tout ne fût effacé ſur la terre, & la mémoire des ſiécles anciens enſevelie dans un éternel oubli : *Teſtamenta ſæculi poſita ſunt apud illum ; ne deleri poſſit diluvio omnis caro.* Vous n'ignorez pas toutes ces circonſtances éclatantes ; & mon deſſein, en les touchant ſi rapidement, n'eſt pas, comme vous le voyez, de les embellir par des éloges, mais de venir à l'inſtruction, où je me hâte de conduire mon ſujet. Eccli. 44. 19.

Oui, mes Frères, la fauſſe prudence ; les inconvéniens de fortune, de réputation, que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent preſque toujours ſur les plus preſſans mouvemens de la grace qui nous y convient. Je ne parle pas ici ſeulement de ces ames mondaines, qui commencent d'ouvrir les yeux à la vérité, qui voudroient ſe déclarer pour elle, mais qui n'oſent, parceque la crainte des dériſions & des cenſures humaines les arrête : c'eſt une terreur puérile que nous avons

ſouvent confondue. Je parle de celles qui ſe ſont déja déclarées pour Jeſus-Chriſt, & qui font une profeſſion publique de le ſervir ; & je dis que dans le détail de leurs devoirs, elles ſacrifient preſque toujours à des égards humains les lumières & les mouvemens de leur propre conſcience. Ce n'eſt pas à la vérité ſur des points eſſentiels, & qui conduiſent à la perte viſible & déclarée de la grace : mais ſur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous : ſur mille moyens de ſalut que la voix du Ciel nous montre en ſecret, que nous ſentons nous-mêmes néceſſaires à notre foibleſſe ; néceſſaires pour nous ſoutenir dans la vertu ; néceſſaires pour y avancer ; néceſſaires par rapport aux deſſeins de Dieu ſur nous ; néceſſaires enfin au caractère de nos panchans, & à l'expiation de nos mœurs paſſées ; le monde nous arrête : l'impreſſion que notre nouvelle conduite fera ſur les eſprits, nous agite & nous ébranle : la première penſée qui nous occupe, c'eſt ce que le monde penſera de nous. Ainſi après avoir abandonné le monde, nous voulons encore le ménager ; après avoir renoncé à tout ce qui lui plaît, nous voulons encore lui plaire : nous voulons le mettre dans les intérêts de notre vertu ; & après l'avoir eu peut-être pour cenſeur de nos plaiſirs, nous voulons encore l'avoir pour approbateur de notre pénitence ; nous vivons encore pour lui, quoique nous

nous ne vivions plus avec lui. C'eſt une idole que nous avons briſée & foulée aux pieds aux yeux des hommes, mais à laquelle nous rendons encore en ſecret des hommages. Pour peu que nous rentrions en nous-mêmes, nous trouverons ces diſpoſitions au fond de notre cœur. On ſe dit à ſoi même en ſecret pour ſe juſtifier ſes infidélités; que ſur des choſes indifférentes il ne faut pas s'expoſer mal-à-propos aux cenſures humaines: & on ne prend pas garde que ce que la grace demande de nous, ne ſauroit être indifférent pour nous: que ſacrifier les mouvemens de l'Eſprit ſaint à des égards humains, c'eſt donner dans notre cœur la préférence au monde ſur Jeſus-Chriſt; & que plus les démarches que la grace nous inſpire, ſont légères, moins la crainte qui nous les interdit eſt excuſable. Car au fond, mes Frères, ſi nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, que peut-il nous arriver de plus heureux que de lui plaire? ſi nous ſommes perſuadés que ſes jugemens ſur les choſes de Dieu ſont toujours faux, pourquoi avons-nous la foibleſſe, ou de les reſpecter, ou de les craindre?

Lorſque Noé, à qui nous avons d'abord comparé notre Saint, bâtiſſoit l'Arche, dit ſaint Chryſoſtôme, le monde ſe moquoit de ſon entrepriſe: on regardoit comme une foibleſſe d'eſprit les ſages précautions de cet homme fidèle. Tous les autres

hommes se réjouissoient, dit l'Ecriture : les nôces & les festins étoient leur occupation de tous les jours ; ils se plongeoient tous dans les voluptés criminelles ; toute chair avoit corrompu sa voie ; jamais la vertu ne fut plus rare ni plus mépriſée : Noé tout seul osa se distinguer dans cette corruption universelle ; Noé tout seul vivant à part s'occupoit à bâtir l'Arche sainte, qui devoit lui servir d'azile & le préserver dans le tems de la colère. On se moquoit de l'extravagance prétendue de son dessein, de la singularité de sa conduite, & de la tristesse de ses mœurs. Mais quand les eaux commencèrent à inonder la terre ; que la colère du Seigneur éclata, & que les hommes surpris dans leur aveuglement & dans leurs dissolutions, ne trouvèrent plus de ressources que dans des gémissemens inutiles ; Noé alors se moqua à son tour de leur folie ; ou pour mieux dire, il fut pénétré de douleur & de compassion de la perte de ses frères, & jouit tout seul du fruit de sa sage prévoyance. Ainsi, continue ce Père, lorsqu'occupé à construire l'Arche sainte au-dedans de vous, c'est-à-dire, à édifier un temple à l'Eternel dans votre ame, vous entendez les discours des insensés, & vous devenez le sujet de leurs dérisions & de leurs censures ; n'interrompez pas ce saint ouvrage : imitez la constance & la sagesse de Noé : laissez parler un monde fasciné des choses présentes, & qui

n terrible avenir. Plus le mon-
ve ſingulier & extraordinaire,
mne votre entrepriſe ; plus hâ-
la conduire à ſa perfection, &
parer un azile pour les jours
es diſcours des hommes paſſe-
ont enſevelis avec eux dans la
générale qui approche, & que
Dieu leur prépare ; mais l'ou-
Foi, que vous avez entrepris,
mais. Le langage du monde va
i ; mais l'œuvre de Dieu ſur-
ſiſtera ſur les débris du monde,
à couvert de la condamnation
vous établira ſur les monta-
lles, où il n'y aura plus ni
miſſement, ni douleur ; & où
ous les périls & de toutes les
e la terre, vous jouirez de la
e immortalité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON.

POUR LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.

Il vint pour ſervir de témoin, pour rendre témoignage à la lumiere. Joan. 1. 7.

LEs Saints ne ſont ſuſcités de Dieu que pour condamner le monde & le rendre inexcuſable ; & le monde ne paroît ſubſiſter que pour abuſer des exemples des Saints, ou pour les condamner. Il faut que les divines Ecritures s'accompliſſent : que le monde trouve toujours des exemples qui le confondent, & que le monde condamne toujours tout ce qui ne lui reſſemble pas.

En vain la bonté de Dieu pour aller au-devant de toutes les vaines excuſes des pécheurs, diverſifie ſa grace dans ſes Saints ; & propoſe au monde, dans la diverſité de leurs dons, des modèles différens de ver-

tu. Quelque différentes que ſoient leurs voies, elles ſe reſſemblent toutes en un point, qui eſt de condamner le monde, & d'être condamnées par le monde même qu'elles condamnent.

En effet, mes Frères, jamais témoignage parut-il plus propre à ramener les hommes à la vérité, que celui de Jean-Baptiſte dont nous honorons en ce jour la mémoire, & dont la ſolemnité devient encore plus pompeuſe par la piété des perſonnes auguſtes (*a*) qui l'honorent de leur préſence : C'étoit le plus grand des enfans des hommes : c'étoit l'Ange du déſert prédit dans Iſaïe, qui devoit préparer les voies au Seigneur : c'étoit un enfant de miracle, ſanctifié dans le ſein de ſa mère ; le Précurſeur du Meſſie, le Prophéte du Très-Haut, la terreur des Phariſiens, le cenſeur des Rois, le prodige de toute la Judée. Que pouvoit oppoſer le monde à un témoignage ſi éclatant, & ſi propre à réconcilier le monde avec la vérité, ſi le monde pouvoit aimer ce qui le condamne ?

Cependant le monde rejette Jan-Baptiſte. Sa doctrine ne trouve que des contradictions ; ſes exemples des cenſures ; ſa pénitence des dériſions ; ſon zèle des perſécutions ; & le crime de ſa mort eſt le ſeul fruit que le monde retire de l'éclat & de la ſainteté de ſa vie.

(*a*) *Sermon prêché à Saux devant M. le Duc & Madame la Ducheſſe du Maine.*

Telle eſt la deſtinée du monde & de la vertu. Développons donc aujourd'hui une vérité ſi importante, & d'un ſi grand uſage pour ceux qui m'écoutent. La meilleure manière de louer les Saints n'eſt pas d'exalter leurs vertus ; c'eſt de montrer qu'elles rendent nos vices inexcuſables. C'eſt aux citoyens du Ciel à chanter les louanges de la grace, & les merveilles de Dieu ſur eux ; mais c'eſt à nous à trouver dans leur vie des inſtructions qui confondent les égaremens de la nôtre : il ſeroit inutile de célébrer la gloire de leurs actions tandis que nous les condamnons par nos exemples. Imitons-les ; de tous les éloges que nous pouvons leur donner, c'eſt le ſeul auquel ils peuvent être encore ſenſibles. Et c'eſt pour cela que je me contente de vous propoſer Jean-Baptiſte aujourd'hui condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumiére & à la vérité ; & Jean-Baptiſte condamné du monde, pour avoir rendu ce témoignage.

I. PARTIE. LE monde a de tout tems taxé les auſtérités de la vie des gens de bien, d'excès & de ſingularité ; leur humilité de puſillanimité & de foibleſſe ; leur zèle de biſarrerie & d'aigreur : telle eſt l'injuſtice qu'éprouva Jean-Baptiſte dans la Judée. C'eſt ſur ces trois préjugés que ſa miſſion rendit autrefois les Juifs plus inexcuſables ; & c'eſt encore par-là qu'elle nous condamne nous-mêmes.

Sanctifié dès le ſein de ſa mère, quels exemples d'auſtérité ne vient-il pas montrer aux hommes ? Ce n'étoit pas ici un pécheur, qui livré d'abord aux paſſions inſenſées, preſqu'inſéparables des premières mœurs, vînt expier dans les déſerts les égaremens d'une vie licencieuſe. Ce n'étoit pas un mondain, qui ſur le déclin de l'âge, laſſé des diſſipations du monde, & peu propre déſormais à ſes plaiſirs, cherchât dans la retraite, plutôt un repos honorable à ſa vieilleſſe, qu'un lieu d'expiation à ſes crimes. Ce n'étoit pas un ambitieux, qui rebuté des injuſtices du monde, de l'oubli & de l'indifférence de ſes maîtres, fût venu cacher ſes chagrins dans la ſolitude, plus pour ſe plaindre des mauvais traitemens du monde, que pour en fuir la corruption & les périls. C'étoit un Juſte en qui la grace avoit prévenu, pour ainſi dire, la nature ; & qui porte dans les déſerts, non pas ces chutes dont Dieu ſe ſert ſouvent pour former des pénitens, mais ces vertus pures dont il prévient ſes Elus, quand il veut couronner l'innocence.

Cependant, ſuivez-le dans les déſerts de la Judée, ſur les bords du Jourdain, à la Cour d'Hérode : quel ſpectacle de pénitence & de renoncement ne donne-t-il pas à la Judée ? La différence des lieux ne change rien à l'auſtérité de ſes mœurs : partout revétu de poil de chameau ; ſoutenant à peine par un peu de miel ſauvage la foi-

bleſſe de la nature ; animé de l'eſprit & de la vertu d'Elie, il paroît au monde comme un prodige nouveau, qui tantôt excite ſon admiration, tantôt réveille ſa cenſure ; mais qui ne lui eſt d'aucun uſage, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne ſoit pas fait comme lui, & que tout ce qui le condamne lui paroit plutôt une impoſture inventée pour amuſer les ſimples, qu'un modèle propoſé pour confondre les pécheurs.

En effet, quelle impreſſion fait ſur l'eſprit des Juifs la vie & le miniſtère du Précurſeur ? Il leur déclare que la coignée eſt déja au pied de l'arbre ; que la juſtice de Dieu eſt ſur le point d'éclater contre les crimes de la Synagogue ; & que ſans la pénitence ils périront tous ; il leur montre l'Agneau de Dieu ſeul capable d'effacer leurs ſouillures & celles de leurs pères ; cet Agneau promis depuis la naiſſance du monde, & que la Judée attendoit comme la ſeule reſſource que le Seigneur lui préparoit pour en faire un peuple ſaint & nouveau. Ce n'eſt pas aux Prêtres & aux Docteurs ſeulement qu'il fait cette menace ; c'eſt aux Grands de Jéruſalem ; c'eſt aux Saducéens qui ſe piquoient de raiſon & de force d'eſprit, & qui regardoient les menaces de la Foi comme des terreurs vaines & populaires ; c'eſt aux ſoldats & à leurs chefs ; c'eſt à la Cour d'Hérode & à tout ce que la Paleſtine avoit de plus grand &

de plus auguſte ; c'eſt le ſeul moyen qu'il leur propoſe pour ſe mettre à couvert de la colère à venir. Le monde l'écoute, le monde l'admire, le monde court en foule après lui, le monde eſt frappé de la ſainteté de ſa doctrine ; & le monde ne le croit pas ; & le monde demeure toujours tranquille dans ſon aveuglement & dans ſon impénitence ; & les Phariſiens ſont toujours hypocrites & orgueilleux ; & les Saducéens ne rabattent rien de leurs voluptés & de leurs blaſphêmes ; & le peuple ne change rien à ſes mœurs ; & la Cour d'Hérode eſt toujours le trône de la volupté, & l'azile des adultères & des inceſtes. Et comment pourrions-nous donc nous flater que des vérités, qui dans la bouche du plus grand des enfans des hommes ne furent qu'un airain ſonnant, ſeroient dans nos bouches plus efficaces & plus heureuſes ?

Quel langage nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas ; pour des ames qui ne croyent être nées que pour les ſens, & à qui tous les plaiſirs enſemble peuvent à peine ſuffire ! quelle foule d'obſtacles, de prétextes, d'inconvéniens, le monde n'oppoſe-t-il pas à ce devoir ? Je ne les ignore pas ; & la chaire chrétienne les a ſi ſouvent confondus, qu'il ſeroit inutile ici de les confondre encore. Et en effet, ſur quoi vous croyez-vous diſpenſé de ce devoir, vous, mon cher Auditeur, qui m'écoutez ? Eſt-

ce que votre vie n'a pas été assés criminelle pour en venir enfin à une sincère pénitence ? Mais, quand cela seroit, Jean-Baptiste sanctifié avant que de naître, n'ose s'en dispenser. Mais, hélas ! que ne pouvez-vous du moins nous alléguer l'innocence de votre vie ? Nous rendrions graces avec vous au Dieu tout-puissant & miséricordieux, qui vous auroit préservé de la corruption générale ; & nous laisserions à la grace qui vous auroit prévenu dès votre enfance, le soin d'affermir & de perfectionner son ouvrage : nous n'aurions pas besoin de vous instruire sur vos devoirs ; l'Esprit de Dieu qui résideroit en vous, vous apprendroit toute vérité. Votre vie ? hélas ! oseriez-vous vous-même la rappeller ? une vie, où vos jours n'ont été marqués que par vos crimes : une vie, dont vous n'osez sonder vous-même les abîmes, & dont le chaos d'iniquités & de souillures où vous êtes plongé, vous éloigne depuis si long-tems du tribunal de la réconciliation & de la pénitence : une vie, dont vous ne pensez qu'en frémissant, à éclaircir les embarras & les ténébres : une vie, où Dieu l'auteur de votre être & de vos talens, n'a jamais trouvé un seul instant pour lui ; & où vous ne vous êtes souvenu peut-être de sa majesté, que pour l'insulter par vos dérisions & par vos blasphêmes : une vie, de laquelle vous pourriez dire avec bien plus de raison que Job : Que le jour qui m'a vû

maître périſſe ; & qu'on efface du livre des vivans le moment infortuné qui vit commencer une courſe ſi abominable & ſi ſouillée ; *Pereat dies in quâ natus ſum.* Que dirai-je enfin ? une vie, dont vous avez été peut-être le premier modèle ; & qui par les horreurs ſecrettes, dont elle eſt noircie, n'a point eu parmi les perſonnes de votre état, d'exemple dans les ſiécles qui nous ont précédés, & n'en trouvera peut-être point dans ceux qui doivent ſuivre. *Job.* 3. 3.

Vous alléguerez peut-être la foibleſſe de votre ſanté, qui vous arrête. Mais quel uſage n'en faites-vous pas pour les plaiſirs ? que de violence ne donnez-vous pas au monde, à vos paſſions, à vous-mêmes & à vos caprices ? quel héros n'êtes-vous point, quand il faut vous contraindre pour la gloire, pour l'amitié, pour la fortune, pour vos maîtres ? Quel courage, pour ne pas dire quelle fureur, quand le monde vous appelle ; que l'ambition vous anime ; que l'envie de plaire vous met en mouvement ; qu'une vaine diſtinction vous attire ! Ecoutez-vous alors une ſanté qui ſe refuſe à vos agitations éternelles, un corps qui s'écroule, pour ainſi dire, ſous le poids de vos plaiſirs & de vos erreurs ? Et de plus on vous l'a dit ſi ſouvent : *Le Royaume de Dieu eſt au-dedans de vous :* Dieu ne demande pas la force du corps, mais le changement de votre ame ; mais la ceſſation de vos crimes ; & dans un corps uſé, les gémiſſe- *Luc.* 17. 21.

mens du moins d'un cœur briſé & humilié. Le monde rejette ceux qui ne ſont plus propres à ſes plaiſirs ; il ne les ſouffre plus au nombre de ſes adorateurs ; il inſulte même à leur obſtination & à leur folie, lorſque déja ſur le retour, ils s'attachent encore à le ſuivre & à lui plaire. Mais le Seigneur toujours clément & miſéricordieux, veut bien encore recevoir dans ſon ſein ceux que le monde rejette : il nous trouve toujours habiles à ſon ſervice ; toujours propres à l'aimer, à pleurer nos crimes, à implorer ſes miſéricordes éternelles. C'eſt le Père de famille tendre & compatiſſant, toujours tranſporté de joie du retour d'un enfant égaré, quoiqu'il ne reconnoiſſe preſque plus en lui aucun trait de ſa nobleſſe & de ſa première origine. O mon Dieu ! ſe peut-il que vous ſoyez ſi facile à recevoir le pécheur, & que le pécheur ſoit ſi lent & ſi tardif à revenir à vous ?

Enfin, c'eſt peut-être là-deſſus, & ſur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent, que vous renvoyez à l'avenir votre pénitence ; & que vous vous promettez que la ſuite apportera à ce changement des facilités que vous ne trouvez pas aujourd'hui. Il eſt vrai que Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui. Mais, qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-même, & que la mort ne vous ſurprendra pas dans le cours de ces années,

que vous destinez encore au monde & aux passions ? Qui vous a répondu que Dieu changera votre cœur lorsque vous aurez mis le comble à vos crimes ; & qu'à force de l'irriter, en différant votre conversion, & continuant vos égaremens, vous vous le rendrez plus propice ? Qui vous a répondu que vos passions alors plus invétérées, seront plus aisées à se déraciner de votre cœur ; & que le remède de vos plaies sera la vieillesse même qui les rend toujours plus incurables ? Depuis long-tems vous vous séduisez vous-même par ces vains projets de conversion : avez-vous rompu depuis une seule de vos chaînes ? avez-vous fait une seule démarche pour vous rapprocher de Dieu ? & qu'ont produit tous ces vains projets de repentir, que de vous rendre plus tranquille dans vos crimes ? Est-il un seul pécheur impénitent qui ne desire de changer de vie ? en est-il un seul qui soit dans la volonté affreuse de mourir dans son péché ? & qu'est-ce que l'impénitence, qu'un desir inutile de conversion, qui calme nos remords, & qui ne délie jamais nos chaînes ?

O mon Dieu ! si comme l'impie j'avois renoncé à la foi, & à l'espérance de vos promesses, ma tranquillité seroit affreuse ; mais elle seroit moins étonnante. Mais, Seigneur, moi dans le cœur de qui votre main miséricordieuse conserve encore ces premiers sentimens de religion, que mes

crimes n'ont pu effacer ; queſt-ce qui peut encore me calmer dans mes égaremens ? Je connois que je vous outrage : je deſire de ſortir d'un état ſi triſte & ſi criminel : je me dis mille fois à moi-même que je ne ſuis fait que pour vous ; & les dégoûts du monde & des paſſions, ne me font que trop éprouver tous les jours, que vous ſeul, ô mon Dieu, êtes la paix, & le ſeul bonheur de votre créature. Quel eſt donc, Seigneur, le charme qui me retient & qui m'enchante ? m'avez-vous donc rejetté pour toujours ? ne mettez-vous donc dans mon cœur des deſirs de ſalut, que pour me rendre plus criminel par les oppoſitions que j'y mets ? & vos graces ſeroient-elles, non les préjugés heureux de mon ſalut, mais des armes que ſe prépare contre moi la terreur de votre juſtice ?

C'eſt ainſi que la pénitence de Jean-Baptiſte condamne le monde. Mais ſes abaiſſemens ſont encore pour le monde un nouveau ſujet de condamnation : & ici remarquez-en, je vous prie, tous les caractères. Il reconnoît que Jeſus-Chriſt eſt plus grand que lui ; c'eſt un aveu qu'il devoit à la vérité & à la juſtice : mais il déclare qu'il n'eſt pas digne même d'être ſon Miniſtre ; & cela dans un tems que le peuple accouru en foule ſur les bords du Jourdain, le regarde comme le Chriſt, & eſt prêt à lui rendre les honneurs deſtinés au Meſſie : dans un tems où Jeſus-Chriſt lui-même confondu

dans la foule vient recevoir le batême de ſes mains, & ſemble par cette démarche ſe ſoumettre comme un de ſes diſciples à ſa doctrine & à ſon miniſtère. Rien de plus grand & de plus digne d'admiration que de s'abaiſſer au milieu des applaudiſſemens qui nous élévent ; & non-ſeulement de ne pas s'attribuer les honneurs que l'erreur publique nous défère, mais de ſe reconnoître indigne même de ceux qui nous ſont dûs. Enfin, il ne ſe contente pas d'aſſurer qu'il n'eſt pas le Chriſt ; il n'oſe même ſe nommer Prophéte, lui qui eſt plus que Prophéte : il lui ſuffit de s'appeller la voix qui crie dans le déſert : il veut diminuer afin que Jeſus-Chriſt croiſſe ; & ne fait ſervir ſa gloire & ſes talens, qu'à manifeſter la gloire du Meſſie qu'il vient annoncer à la terre. Il eſt rare dans les fonctions même les plus ſaintes, & dans les dons éclatans que nous avons reçus de Dieu, de lui en rapporter toute la gloire, & de n'en rien retenir pour nous mêmes.

En effet, revenons ſur tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiſte, & nous y retrouverons tous les caractères de notre orgueil marqués & confondus.

Premiérement, il rend gloire à la vérité & à la juſtice en ſe reconnoiſſant inférieur à Jeſus-Chriſt : & nous, malgré ces foibleſſes qui nous font rougir en ſecret ; ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous ſommes à

charge, & que nous portons par-tout avec nous, l'ennui, le dégoût, & l'horreur, pour ainſi dire, de nous-mêmes ; nous voulons pourtant impoſer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne ſommes pas. Nous exigeons que les hommes penſent de nous ce que nous n'oſerions en penſer nous-mêmes : & le comble de l'injuſtice, c'eſt que tous ceux qui nous refuſent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en ſecret, nous les haïſſons ; nous les décrions ; nous leur faiſons un crime de l'équité de leurs jugemens ; & nous nous en prenons, ce ſemble, à eux de nos misères & de nos foibleſſes. Telle eſt l'injuſtice de notre orgueil.

Secondement, Jean-Baptiſte veut diminuer afin que Jeſus-Chriſt croiſſe : il met ſa véritable grandeur à cacher l'éminence de ſes titres ; il n'eſt occupé qu'à publier la gloire du Meſſie qu'il vient annoncer. La ſolide humilité eſt grande & magnanime ; & l'orgueil, toujours bas & rampant. Auſſi c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie ; qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on nous

nous fait : incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres ; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus. Au lieu que Jean-Baptiste diminue afin que Jesus-Christ croisse, il semble que nous ne pouvons croître & nous élever, sans que les autres diminuent : le mérite nous blesse & nous éblouit ; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. Telle est la bassesse de l'orgueil.

Enfin, Jean-Baptiste ne fait servir l'éclat de ses dons & de ses talens qu'à la gloire de Jesus-Christ : il ne veut pas qu'il en rejailliſſe un seul rayon sur lui-même : il refuse le titre de Prophéte : Je ne suis, dit-il, que la voix qui crie dans le désert ; qu'un organe & qu'un vil instrument entre les mains de celui qui me fait parler & qui m'anime. La reconnoissance est le caractère inséparable de l'humilité : elle rapporte tout à celui de qui elle a tout reçu. Hélas ! & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, nous n'en faisons usage que pour nous, & souvent contre le Seigneur lui-même : les talens du ministère, à nous faire un grand nom, à nous rendre recommandables auprès des Grands & des Puissans, à nous acquérir du crédit & de la considération dans le monde ; attirer à nous les pécheurs, loin de les ramener à Dieu : & aggrandir notre réputation, loin

d'aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt ; le talent de la ſcience & de la doctrine, à taxer d'ignorance tous ceux qui ne penſent pas comme nous ; à croire que nous ſeuls avons la ſcience & la ſageſſe en partage ; à ne vouloir pas ſuivre les routes communes & battues ; à chercher ſouvent à nous diſtinguer par des ſingularités toujours dangereuſes dans la doctrine ; à exciter des diſputes qui ſcandaliſent plus les Fidèles, qu'elles n'éclairciſſent les myſtères de la Foi ; enfin à troubler l'Egliſe, loin de la ſoutenir & de la défendre. Telle eſt l'injuſtice, la baſſeſſe, & l'ingratitude de l'orgueil, caractères qui en ſont inſéparables, & qui ſont condamnés par les caractères de l'humilité du Précurſeur.

Mais ſon zèle ne nous fournit pas moins de ſujets de condamnation contre le monde. Je dis ſon zèle, un zèle éclairé. Il ne s'en prend qu'aux abus ; il ne propoſe à chacun que les devoirs propres de ſon état : aux Prêtres, la charité & le déſintéreſſement ; aux Phariſiens, l'humilité, la droiture du cœur, & l'horreur de l'hypocriſie ; aux Gens de guerre, l'éloignement des excès, des rapines, & des violences ; à Hérode, la ſainteté du lit nuptial, & l'horreur du ſcandale & des ſuites de l'incontinence ; à tous, la pénitence & le renoncement. Il borne là ſon miniſtère ; il ne cherche qu'à rendre ſon zèle utile : il ne veut pas qu'on l'admire ; il veut qu'on ſe repente : il ne

fait pas parade, comme les Pharisiens, d'une sévérité outrée, & d'imposer aux autres un joug accablant ; il se contente de le porter lui-même, & de proposer aux autres les régles communes de la loi.

Cependant, ce zèle si humble & si éclairé, n'en est pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités ; ni les erreurs les mieux établies ; ni les Pharisiens si respectés du peuple par la fausse apparence de leur sainteté ; ni les anciens de Jérusalem, si redoutables par leur autorité ; ni Hérode lui-même, si élévé par la majesté de son rang, & l'éclat de sa couronne : il porte courageusement la vérité jusqu'aux pieds du trône, d'où elle n'approche presque jamais. Les caresses & les faveurs dont Hérode le comble, loin de l'amollir, raniment l'intrépidité de son zèle : il croit être encore plus redevable de la vérité à un Prince qui l'honore de sa bienveillance. Il n'est pas venu à sa Cour pour aspirer à sa faveur & à ses graces, mais pour le rendre digne lui-même des faveurs du Ciel. On ne craint rien, quand on ne souhaite rien : on ne cache rien, on ne dissimule rien, quand on ne cherche pas à plaire, mais à édifier. Il lui annonce hardiment : *Non licet ;* Il ne vous est pas permis : le trône vous met à couvert de la sévérité des loix humaines ; mais il ne vous met pas au-dessus de la loi de Dieu : votre puissance vous rend tout possible ; mais

elle ne rend pas innocent ce que Dieu condamne : il devient même d'autant plus criminel pour vous, que vous pouvez moins le cacher aux yeux du public, & que votre rang ajoûte au crime de la chute, le crime inévitable du ſcandale : *Non licet.* En un mot, par-tout où Jean-Baptiſte trouve le vice, il l'attaque, il le confond. Il ne connoît pas ces timides ménagemens qui font grace au crime en faveur du pécheur, & meſurent leur zèle, non ſur la nature des déréglemes, mais ſur le rang & la dignité des coupables.

Mais ne croyez pas que l'intrépidité de ſon zèle ne fût accompagnée de charité & de prudence ; car c'eſt la prudence & la charité toute ſeule qui aſſurent le ſuccès du zèle. Je dis la prudence ; non cette prudence de la chair, qui n'eſt qu'une coupable timidité, & qui eſt plus attentive à ce qu'elle croit devoir aux hommes, qu'à ce qu'elle doit à la vérité ; mais, cette prudence de l'Eſprit ſaint, qui condamne le vice ſans aigrir le pécheur ; qui penſe plus à le gagner, qu'à le confondre ; & qui ſans ménager le crime, ſait ménager la foibleſſe du coupable. Je dis la charité : non cette complaiſance molle & humaine qui excuſe tout ; qui ne met que de l'huile ſur la plaie invétérée, où il faudroit mettre le fer & le feu ; & qui en laiſſant le malade content du médecin, le laiſſe encore plus content de ſon état & de lui-même : mais,

cette charité ardente & compatiſſante, qui ſupporte le malade, mais qui ne ſouffre & ne déguiſe pas le mal ; qui ne flate pas les plaies, mais qui fait aimer les remédes ; qui étudie les tems & les momens, qui prend toutes les formes ; qui mêle la douceur à la ſévérité ; qui joint la prière à l'inſtruction ; & qui s'oubliant elle-même, n'oublie rien pour ſe rendre utile à ſes frères.

Or, qu'il eſt rare de retrouver tous ces caractères dans le zèle des perſonnes qui font profeſſion de piété ! Notre zèle eſt éclairé. C'eſt-à-dire, nous ſommes clairvoyans ſur les défauts de nos frères : rien ne nous échappe de leurs foibleſſes. Nous devinons celles qu'ils cachent ; nous exagérons celles qui paroiſſent ; nous prédiſons même celles qui ne ſont pas encore : notre vanité ſe repaît, pour ainſi dire, de leurs imperfections ; ſous prétexte que notre vie paroît conſacrée à la piété, nous nous faiſons un mérite de condamner tout ce qui ne nous reſſemble pas. Nos yeux ſont perçans pour voir ce que la charité devroit nous cacher ; & nous ne les tournons jamais ſur nous-mêmes ; & nos foibleſſes qui deshonorent la piété, nous ne les voyons pas ; & nos humeurs & nos bizarreries & nos hauteurs, dont tous ceux qui nous environnent ſouffrent, nous les ignorons : nous ſommes lumière pour les autres, & nous ne ſommes que ténébres pour nous-mêmes.

Notre zèle eſt intrépide. Mais tandis que nous ſommes ſi ſévères ſur la conduite de ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui ſont inutiles ou même oppoſés à nos vûes, à nos intérêts, à nos ſentimens ; nous nous adoucifſons envers ceux, ou qui peuvent nous être utiles, ou qui penſent comme nous : nous excuſons tout ; nous donnons même à leurs vices, les noms & les éloges de la vertu ; nos ſeuls intérêts décident de notre zèle : & au lieu que leurs erreurs auroient dû trouver une reſſource dans notre ſincérité, elles trouvent un nouvel écueil dans nos adulations & nos complaiſances.

Et c'eſt en quoi ſeulement notre zèle eſt prudent, mais d'une prudence intéreſſée & charnelle. Car d'ailleurs, le zèle prudent n'étend pas ſes cenſures & ſes avis ſur ceux que la Providence n'a pas ſoumis à ſon autorité : il ne reprend pas, il ne cenſure pas ceux dont il ne répond pas : il ne fait pas d'une prétendue piété un empire tyrannique ſur ſes frères : il n'entreprend pas d'inſtruire & de corriger ceux qu'il devroit ſe contenter d'édifier : il ne publie pas ſur les toîts ce qui ne devroit pas même être confié à l'oreille ; & ne ſcandaliſe pas le monde par les abus de la piété, plus que les pécheurs mêmes ne le ſcandaliſent par les excès de leurs vices.

Enfin notre zèle doit être charitable, dernier caractère. Mais pour cela, il faut

être plus touché des chutes de nos frères, qu'aigri & rebuté de leurs foibleſſes ; leur laiſſer paroître plus de compaſſion que de zèle ; plus d'affection que de rigueur ; plus de deſir & d'amour de leur ſalut, que d'indignation & d'horreur de leurs fautes. Charitable, qui ne mêle pas le poiſon de la malignité avec les ſaints offices de la charité ; qui ne confonde pas le zèle avec la ſatyre, l'humeur avec la correction ; qui ſache ſe faire aimer, lors même qu'il ne peut ſe diſpenſer de reprendre ; qui rende la vertu plus aimable par ſes ménagemens, que redoutable par ſes cenſures ; qui gagne les cœurs avant d'en attaquer les foibleſſes, & mette, pour ainſi dire, par ſa douceur, les pécheurs d'intelligence avec lui contre eux-mêmes. Enfin, charitable, qui tolère pour reprendre avec plus de ſuccès, & ne cherche pas dans ſes répréhenſions l'oſtentation de ſon zèle, mais l'utilité & le ſalut de ſon frère.

Car de ces régles violées, vous, mes Frères, qui faites profeſſion de piété, quelles cenſures ne fourniſſez-vous pas tous les jours au monde contre la piété même ! je vous l'ai dit ſouvent ; & on ne ſauroit trop le redire, puiſque c'eſt le prétexte le plus univerſel & le plus plauſible, dont le monde ſe ſert tous les jours pour préférer la vie mondaine à celle de la piété, qu'il croit moins sûre pour le ſalut, que celle du monde même. Vous rendez la vertu odieuſe

en la rendant mordante & incommode? vous lui ôtez tout ce qu'elle a d'aimable & de propre à gagner les cœurs : vous faites penſer au monde que la piété, ce don de Dieu, cette ſageſſe d'enhaut, cette régle de tous les devoirs, ce doux lien de la ſociété, n'eſt qu'une humeur chagrine & dangereuſe, une enflure du cœur, un travers, & une petiteſſe de l'eſprit, le poiſon des ſociétés & des commerces ; en un mot, un zèle amer pour les autres, & une indulgence aveugle & exceſſive pour ſoi-même. Rendons donc à la vertu par nos attentions, ce qu'elle perd par nos foibleſſes. Nous ne réconcilierons jamais le monde avec elle, il eſt vrai ; mais du moins nous le forcerons de la reſpecter : nous ne la mettrons jamais entiérement à couvert des dériſions & des cenſures ; mais du moins les ſeuls contempteurs de la Religion, le deviendront de la vertu. Corrigeons nos frères en les édifiant, & non en les déchirant. Quand le devoir nous obligera de reprendre, nos exemples auront déja préparé les voies à nos inſtructions : nous aurons tout dit en vivant bien ; & le monde reſpectera une piété qui ne ſe pardonne rien, & qui ſemble tout pardonner aux autres. C'eſt ainſi que la pénitence, que les abaiſſemens, que le zèle du Précurſeur condamnent le monde ; il nous reſte à le voir condamné du monde par les mêmes endroits par où il vient lui-même de le condamner.

Si

II
PARTIE.

SI la vie des Juſtes eſt une manière de jugement anticipé qui condamne le monde, on peut dire que la corruption du monde s'éléve ici-bas un tribunal, où les Juſtes ont toujours été condamnés. Ce ſont deux tribunaux oppoſés, dit ſaint Auguſtin, qui prononcent mutuellement l'un contre l'autre, des anathèmes & des arrêts de mort; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ſouvent les mêmes objets qui fourniſſent à l'un des motifs de condamnation, forment les arrêts & les jugemens de l'autre. C'eſt la pénitence, l'humilité, le zèle du Précurſeur qui condamnent le monde; nous l'avons vû: & c'eſt de ſa pénitence même, de ſon humilité & de ſon zèle, que le monde prend occaſion de le condamner; nous l'allons voir.

Je dis de ſa pénitence même. Et certes, mes Frères, quels ſentimens de reſpect, d'admiration, d'amour de la vertu, la vie céleſte du Précurſeur ne devoit-elle pas former dans l'eſprit des Juifs? Quel Prophéte juſques-là avoit paru ſur la terre plus auſtère dans ſes mœurs, plus héroïque dans ſa pauvreté & ſon déſintéreſſement, plus éloigné de tout ce qui peut flater les ſentimens les plus innocens de la nature? Cependant cette vie ſi auſtère, cette retraite ſi profonde, ce détachement ſi univerſel, & ſi propre à faire glorifier le Seigneur dans ſes Saints, trouve parmi les Juifs

des dériſions, des cenſures. Loin d'admirer la force de la grace & le don de Dieu, qui peut élever la foible créature ſi fort au-deſſus de ſa propre foibleſſe ; loin de conclure de ſes grands exemples d'auſtérité, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, & que les difficultés chimériques, que nous trouvons tous les jours dans la ſévérité de la Loi, ſont plutôt les vaines excuſes de nos tranſgreſſions, que des raiſons légitimes qui nous diſpenſent de ſon obſervance ; loin de bénir les richeſſes de la bonté du Seigneur, qui veut bien encore de tems en tems, & dans les ſiécles les plus corrompus, tirer des tréſors de ſa miſéricorde ces hommes extraordinaires, & montrer ces grands ſpectacles à la terre, pour animer les foibles, confondre les pécheurs, & fournir à la Religion de nouvelles preuves contre l'impiété & le libertinage : ils regardent les ſaints excès de la pénitence de Jean-Baptiſte comme une illuſion de l'eſprit impoſteur, qui le ſéduit & qui l'anime ; comme une frénéſie, qui s'eſt emparée de ſes ſens & de ſa raiſon ; comme une vapeur noire qui le trouble, & ne lui fait oublier ce qu'il doit à ſon corps, que parcequ'il n'eſt plus en état de ſe ſentir & de ſe connoître lui-même ; enfin, comme un eſprit bleſſé de l'amour de la ſingularité ; & qui ſacrifie au Démon de la vanité, & à une complaiſance inſenſée, les ſentimens les plus vifs, & les panchans les plus innocens

de la nature : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, & dicunt : Dæmonium habet.* Matth. 11. 18.

Et telle a été dans tous les tems, mes Frères, la deſtinée du monde, de tourner à ſa perte les mêmes ſecours que la bonté de Dieu avoit préparés pour ſon ſalut. Car, mes Frères, ne craignons pas de le dire ici ; & puiſque je ne viens que pour vous édifier, ne cachons rien de tout ce qui peut vous inſtruire : quelle impreſſion font ſur nous les dons de la grace dans les ſerviteurs de Dieu, lorſqu'elle les conduit par ces voies rigoureuſes & ſinguliéres ? que penſez-vous, que dites-vous tous les jours, des ames qui pouſſées par l'Eſprit-ſaint, font ſuccéder à vos yeux la retraite aux diſſipations du monde, les larmes aux plaiſirs, l'auſtérité des mœurs aux charmes de la volupté & de la molleſſe ? quels ſentimens réveillent en vous ces grands exemples, ces heureuſes ſingularités, ces preuves éclatantes de la puiſſance du Seigneur, & de ſa miſéricorde ſur les hommes ? En êtes-vous touchés ? en êtes-vous ſeulement édifiés ? enviez-vous leur deſtinée ? Non, mes Frères, leurs auſtérités ſaintes, vous les traitez de ſingularité & de foibleſſe ; leur retraite, de bizarrerie & d'humeur ; leurs larmes, de puſillanimité & de foibleſſe. Tantôt, c'eſt une affectation, & un vain deſir de ſe diſtinguer, qui les pouſſe & qui les anime ; tantôt, c'eſt

une ardeur de tempérament, qui croyant se livrer aux mouvemens de la grace, ne fait que suivre l'impétuosité de la nature; tantôt, c'est une raison blessée, qui ne voit plus rien au naturel, & à qui il n'est plus que les excès qui puissent plaire : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, & dicunt : Dæmonium habet.*

Que dirai-je ? que de censures ! que de réflexions, qui paroissent même avoir un air de modération & de sagesse ! Car je ne parle pas ici des dérisions que les impies & les libertins font tous les jours de la vertu : & comment respecteroient-ils les hommes, eux qui ne craignent plus de Dieu ? & de quel prix peut être la vertu auprès de ceux qui regardent comme une chimère l'Auteur de tous les dons & de la vertu même ? Je parle des plus sages d'entre les mondains; de ces hommes prudens selon le siécle, qui ne blasphément pas contre l'Esprit-saint, comme l'impie ; mais qui veulent juger des dons de Dieu, & de la folie de la Croix, sur la fausse sagesse de l'homme. Quels inconvéniens ne trouvent-ils pas aux saintes austérités, & aux larmes heureuses de la pénitence des Justes ? On voudroit une vertu plus modérée, & qui se fit moins remarquer : on se plaint qu'une piété trop austère désespère plutôt ceux qui en sont témoins, qu'elle ne les encourage ; on redit sans cesse qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend si vivement ; que la grande affaire

n'eſt pas d'entreprendre tout ce qu'on peut, mais de ſoutenir ce qu'on entreprend ; & que la vanité toute ſeule nous méne ſouvent à des ſingularités, dont on fait honneur à la grace : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, &c.* Vaine ſageſſe des enfans des hommes, eſt-ce à toi à t'élever contre la ſageſſe de Dieu, & contre les voies admirables de ſa grace & de ſa miſéricorde, dans la ſanctification des Juſtes ?

Et ne croyez pas, mes Frères, qu'une vertu plus adoucie & plus commune, trouve plus d'indulgence auprès du monde. Le même monde qui prêche tant la modération aux gens de bien ; qui cenſure ſi fort les excès de leur piété, & qui condamne ſi hautement leurs ſingularités prétendues ; le même monde, dès que les gens de bien paroiſſent dans des mœurs plus communes, que leur piété n'a rien de trop auſtère qui frappe & qui ſurprenne, qu'ils ſe permettent certains plaiſirs innocens, où la bienſéance, plutôt que le goût, les conduit ; & qu'ils affectent en tout ce que la Loi de Dieu ne condamne pas, de reſſembler au monde, de peur de révolter le monde : ah ! c'eſt alors que le monde triomphe des adouciſſemens de leur piété : c'eſt alors qu'on inſulte à cette vertu commode & aiſée : c'eſt alors qu'on s'applaudit en ſecret, de trouver dans les gens de bien, des panchans & des foibleſſes prétendues, qui juſtifient les nôtres ; & qu'on ſe raſſure dans

les égaremens du vice, en les oppoſant aux imperfections de la vertu : c'eſt alors qu'on met bien haut les obligations de l'Evangile ; que le monde devient un docteur rigide & outré ; & que tandis qu'il ſe permet, ſans ſcrupule, les plaiſirs les plus criminels, il taxe hardiment de crime les délaſſemens les plus innocens des Juſtes : c'eſt alors que ces dériſions ſi vulgaires, contre l'amour propre & la vie commode des gens de bien, ne ſont pas épargnées ; que la piété devient la fable & la riſée des pécheurs ; & que renoncer au monde n'eſt plus, ſelon eux, que chercher avec plus de précaution & de rafinement, les aiſes & les commodités du monde même.

Et voilà ce que Jeſus-Chriſt reproche aux Juifs de notre Evangile : (car le monde a toujours penſé & parlé de même dans tous les tems.) Jean eſt venu, leur dit-il, ne mangeant, ni ne bûvant, & montrant à la Judée l'exemple de la vie la plus retirée & la plus auſtère ; & vous avez dit que c'étoit un eſprit d'illuſion & de fureur, qui le portoit à ces excès : *Venit Joannes neque manducans, neque bibens, & dicunt : Dæmonium habet.* Le Fils de l'homme a paru mangeant & bûvant, propoſant aux hommes le ſpectacle d'une vertu plus pratiquable & plus commune, & ſe mettant à portée de tous, pour les ſauver tous ; & vous avez dit que c'étoit un homme de bonne chère ; l'ami des pécheurs & des publicains ;

& qui dans une vie commode & ſenſuelle, vouloit jouir de la réputation de la vertu & de la ſainteté, ſans en ſouffrir les privations & les peines : *Venit Filius hominis manducans, & bibens ; & dicunt : Ecce homo vorax, & potator vini, publicanorum & peccatorum amicus.* Et c'eſt ainſi, ajoûte Jeſus-Chriſt, que la ſageſſe de Dieu, dans la diverſité des voies par où elle conduit ſes ſerviteurs, eſt juſtifiée par les contradictions inſenſées du monde ; & que les jugemens des enfans des hommes, jamais d'accord avec eux-mêmes, fourniſſent tous les jours à ſa juſtice de nouvelles armes pour les condamner & pour les confondre : *Et juſtificata eſt ſapientia à filiis ſuis.* Matth. 11. 19. Ibid.

Mais ſi la pénitence de Jean-Baptiſte eſt condamnée du monde, ſes abaiſſemens ne trouvent pas auprès de lui plus d'indulgence. Oui, mes Frères, le monde qui condamne ſi fort l'ambition dans les gens de bien ; qui les accuſe ſi facilement d'aller toujours à leurs fins ; d'être plus vifs ſur leurs intérêts, plus délicats, plus pointilleux, plus ſenſibles aux honneurs & aux préférences ; & de ſe ſervir même de la vertu pour y parvenir : le monde qui eſt ravi d'avoir ce reproche à leur faire ; ce monde lui-même, toujours plein de contradiction, condamne l'humilité du Précurſeur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de ſon néant & de ſa baſſeſſe, & de la grandeur

de Jesus-Christ, les éloigne de lui, & ils ne paroissent plus en foule à sa suite. Ses disciples eux-mêmes sont blessés, & ne peuvent souffrir qu'il s'abaisse si fort au-dessous de Jesus-Christ : (car souvent c'est la vanité toute seule, qui nous attache à la réputation de nos conducteurs ; ce n'est pas le desir qu'ils nous soient plus utiles :) ils viennent lui représenter que ce Jesus, à qui il a rendu témoignage, se mêle aussi de batiser, & que le peuple en foule court après lui : *Joan. 3. 26. Cui tu testimonium perhibuisti, ecce hic baptizat, & omnes veniunt ad eum.* Ils sont jaloux que la multitude abandonne leur maître pour aller à Jesus-Christ ; & semblent vouloir le blâmer, à force d'avoir rendu Jesus-Christ trop grand, de s'être rendu lui même vil & mépriſable.

Et telle est encore, mes Frères, notre injustice envers la vertu. Nous, qui trouvons si mauvais que ceux qui en font profession briguent des dignités & des places ; nous, qui sommes si éloquens sur les voies secrettes & détournées, que les gens de bien savent prendre pour parvenir ; nous, qui leur faisons souvent un crime des graces mêmes & des honneurs qu'ils fuient, & que leur mérite leur a attiré malgré eux-mêmes ; nous, qui débitons sans cesse que la vertu n'est que le premier ressort de l'ambition ; & que sous un régne sur-tout où les graces suivent la piété, la piété n'est souvent que la recherche & la voie secrette

des graces : nous-mêmes, mes Frères, ſi un Juſte, animé de l'Eſprit de Dieu, abdique le faſte & l'éclat des honneurs du ſiécle ; s'il fait à la grandeur de la Foi, & à la vérité de ſes promeſſes, un ſacrifice de ſa naiſſance, de ſon nom, de ſes places, de ſes talens, pour méditer dans le ſilence & dans la retraite, les merveilles du Seigneur, & les années éternelles ; s'il préfère la sûreté du repos, & les douceurs d'une vie ſainte & privée, aux diſſipations de l'autorité, & aux périls des prétentions & des eſpérances ; de quel œil regardons-nous la grandeur de ſon humilité, & le courage héroïque de ſon renoncement & de ſa retraite ? en faiſons-nous honneur à la Religion, & à la puiſſance de la grace ? Hélas ! nous y trouvons de la puſillanimité, & de la foibleſſe : nous appellons une vie oiſeuſe & obſcure, une vie qui ſert de ſpectacle aux Anges & aux Saints : nous taxons de pareſſe, & de défaut d'élévation, les ſacrifices les plus héroïques, & les ſentimens les plus nobles de la Foi : nous donnons à cette Sageſſe ſublime d'enhaut, qui fait regarder au Juſte tout ce qui paſſe comme de la boue, les noms rampans de timidité & de petiteſſe d'eſprit : nous regardons comme des hommes devenus inutiles au monde, ces hommes dont le monde n'eſt pas digne : & nous qui admirons tant la ſimplicité de vie, le déſintéreſſement, la fauſſe ſageſſe d'un Socrate, & le mépris orgueil-

leux que les Philoſophes avoient pour les dignités & pour les richeſſes ; nous, qui ne voyons pas la baſſeſſe & la folie de ces prétendus ſages, de chercher pareillement la gloire & la réputation, par une oſtentation de vertu, plus mépriſable que le vice même ; nous-mêmes, mes Frères, nous regardons comme un bon air de mépriſer la noble humilité des ſerviteurs de Dieu, le généreux dépouillement des Sages de l'Evangile, la ſainte magnanimité de leur foi ; & nous donnons à l'extravagance & à la puérilité de l'orgueil, les éloges que nous refuſons à l'élévation de l'humilité, à la ſainte philoſophie de l'Evangile, & à la ſageſſe ſublime de la grace. Qu'eſt-ce que l'homme, ô mon Dieu ! & quel eſt ſon aveuglement, d'admirer tout ce qui l'avilit, & de mépriſer tout ce qui peut le rendre eſtimable !

Enfin, non-ſeulement l'humilité de Jean-Baptiſte devient un ſujet de mépris pour le monde ; mais ſon zèle même, ce zèle ſi ſage, ſi éclairé, fournit au monde un dernier ſujet de condamnation contre lui.

L'impiété d'Hérodias, & la foibleſſe d'Hérode, font au Précurſeur un crime de la ſainte liberté de ſon miniſtère : il devient le martyr de la vérité. Heureux de l'avoir annoncée ! plus heureux encore de mourir pour elle ! Heureux d'avoir oſé la publier dans le palais des Rois, & juſqu'aux pieds du trône, où elle fait rarement entendre

ſa voix parmi la foule des adulateurs qui l'environnent ! plus heureux encore d'avoir ajouté, par ſon ſang, un nouvel éclat à la vérité ! Heureux d'avoir condamné le monde par la généroſité de ſon zèle ! plus heureux encore d'avoir par ſon zèle ſaint & généreux, fourni au monde un ſujet de condamnation contre lui !

Oui, mes Frères, le monde ne ſauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut rien pardonner au monde. Et dans quelle bouche pouvoit-elle être plus reſpectable, que dans celle du Précurſeur ? Le prodige de ſa naiſſance, le ſaint excès de ſes auſtérités, l'éclat de ſa réputation, la grandeur de ſon miniſtère, les hommages de toute la Judée, l'eſprit de tous les Prophétes qui paroît revivre en lui ; quel inſtrument pouvoit choiſir la ſageſſe de Dieu plus propre à rendre gloire à la vérité, & à confondre la volupté, ſi la volupté pouvoit rougir, & ſi elle ne mettoit pas ſa gloire dans ſa confuſion même & dans ſon ignominie ?

En effet, il ſemble que tous les autres vices laiſſent encore un reſte de goût, ou du moins de reſpect, pour la vérité. Mais la volupté en a été de tout tems la plus inexorable perſécutrice : il n'eſt rien de ſacré pour elle : tout ce qui s'oppoſe à ſa paſſion, la rend furieuſe & barbare : le ſang, la nature, la religion, l'amitié ; il n'eſt point de droit qu'elle ne viole, point de liens qu'el-

le reſpecte : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien dès qu'ils deviennent néceſſaires : & tandis qu'on nous la repréſente ſous les noms ſpécieux de tendreſſe de cœur, de bonté de naturel, de fidélité conſtante, de ſentimens nobles & généreux ; c'eſt une furie armée de fer & de poiſon, qui n'épargne rien, & qui eſt capable de tout, dès qu'on l'incommode, ou qu'on la traverſe.

Hérodias n'eſt touchée, ni de la ſainteté de Jean, ni de la dignité de ſon miniſtère, ni de l'admiration de toute la Judée, qui le regarde comme un Prophéte ; ni du reſpect qu'Hérode ne peut refuſer à ſa vertu, ni enfin de la circonſtance même du feſtin, où jamais la barbarie elle-même ne s'étoit aviſée de mêler les horreurs du ſang & de la mort, aux réjouiſſances de la table. Jean-Baptiſte la reprend ; il condamne le ſcandale de ſa paſſion & de ſon inceſte ; il oſe lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de ſe couvrir à la face de toute la Paleſtine, malgré ſon rang & ſa naiſſance ; & il faut que ſon ſang expie le crime de cette liberté, & qu'elle immole à la fureur de ſa paſſion, cette noble & ſainte victime.

Oui, mes Frères, s'il étoit permis de mêler à la joie & à la pompe de cette auguſte ſolemnité, le récit de tant de ſpectacles lugubres que la volupté donne tous les jours à la terre, vous verriez que la barbarie & la fureur ont été dans tous les tems le

caractère le plus marqué de ce vice, que le monde appelle la foibleſſe des bons cœurs. Vous le verriez, le fer & le poiſon à la main, répandant le deuil dans les familles, armant l'épouſe contre l'époux, le frère contre le frère, le père contre l'enfant, l'ami contre l'ami; ſe frayant tous les jours un chemin à l'accompliſſement de ſes deſirs infames, par des horreurs ſecrettes indignes de l'humanité; & trouvant dans la tendreſſe prétendue d'un cœur voluptueux, tout ce que peut enfanter de plus noir & de plus inhumain, le cœur le plus barbare & le plus féroce. Voilà où méne cette affreuſe paſſion à laquelle les théâtres impurs donnent des noms ſi doux & ſi aimables.

Mais n'allons pas ſi loin; arrêtons-nous à la foibleſſe d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut ſur les cœurs mêmes les mieux faits, & les plus capables de vérité, d'humanité & de juſtice. Il n'a pas la force de refuſer la tête du Précurſeur. Il frémit en ſecret de l'horreur & de la barbarie de cette injuſtice; il ſe rappelle toute la ſainteté & toute la réputation de ce Prophéte; il eſt triſte, dit l'Evangile; & c'eſt à regret qu'il va ſouiller ſes mains du ſang innocent: mais c'eſt la volupté qui le demande; & que peut-on refuſer à la volupté, lorſqu'une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur, & qu'on en eſt devenu l'eſclave? L'honneur, la raiſon, l'é-

quité, notre gloire, notre intérêt même, ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige ; ce ſont de foibles moniteurs ; rien n'eſt écouté. Demandez à un homme public une grace injuſte, onéreuſe au peuple, & dommageable à l'Etat : en vain ſa place, ſa conſcience, ſa réputation l'en détournent ; ſi c'eſt la volupté qui demande, tout céde, & vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un Grand la diſgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de vous : en vain le public va ſe récrier contre cette injuſtice ; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias : en vain ſes talens, ſes ſervices, ſa probité parlent pour lui ; en vain l'Etat ſouffrira de ſon éloignement ; c'eſt la volupté qui le demande : il faut qu'il ſoit ſacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en ſacrifiant un ſerviteur fidèle & utile à l'Etat, que contriſter un moment l'objet honteux de ſa paſſion. Mais d'un autre côté, propoſez-lui un ſujet indigne, ſans vertu, ſans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité bleſſeroit la bienſéance publique : il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le déſigne. Que l'Etat périſſe entre ſes mains, que

le gouvernement en ſoit deshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les ſujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs ; & ne craindra point d'augmenter par la ſingularité & l'injuſtice de ce choix, l'éclat & le ſcandale du vice. O ! paſſion injuſte & cruelle ! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te ſers pour les captiver & pour les ſéduire ?

Telle eſt la récompenſe que trouve ſur la terre le zèle de Jean-Baptiſte : telle eſt la deſtinée de la vérité ; toujours odieuſe, parcequ'elle ne nous eſt jamais favorable. Les Grands ſur-tout ſont comme une profeſſion publique de la haïr ; parceque d'ordinaire, elle les rend eux-mêmes très-haïſſables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité ; parceque l'adulation ſeule uſurpe auprès d'eux le nom glorieux de la vérité : trop heureux dans la dépravation des mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui oſent la leur dire ; mais encore plus à plaindre auſſi de ne la connoître que pour la mépriſer ; & de ſe croire au-deſſus de la vérité, parcequ'ils ſe voyent au-deſſus de tous ceux qui la leur annoncent.

Pour nous, mes Frères, aimons la vérité, lors même qu'elle nous condamne : n'aimons dans les hommes que la vérité, parcequ'elle ſeule les rend aimables. L'adulation & la duplicité ſont le caractère

des ames baſſes & mal nées : quiconque eſt capable de louer le vice, eſt incapable de vertu. Mépriſons ceux qui nous flatent, parcequ'ils ne louent en nous que ce qui nous rend mépriſables : ne comptons pour nos amis, que les amis de la vérité ; laiſſons-lui un libre accès auprès de nous ; allons même au-devant d'elle, & cherchons-la lors même qu'elle nous fuit & ſe cache. Plus nous ſommes élevés, plus elle s'éloigne de nous, & plus auſſi nous devons lui tendre la main, afin qu'elle ſe rapproche ; elle ne fuit que ceux qui la craignent. Aimons-la, & nous l'aurons bientôt connue. Il eſt ſi grand d'aimer à ſe connoître ſoi-même ! & après l'avoir cherchée ſur la terre, elle ſera notre joie & notre éternelle félicité dans le ciel.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

SERMON

POUR LE JOUR DE Ste MAGDELAINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.

Beaucoup de péchés lui ſont remis, parce-qu'elle a beaucoup aimé. Luc. 7. 47.

L'AMOUR eſt le principe & le mérite de la pénitence ; & quoique la crainte du Seigneur ſoit un don de l'Eſprit ſaint, il eſt rare qu'une douleur qui n'aime pas ne ſoit la nature toute ſeule qui craint, ou l'amour-propre qui ſe déguiſe. Le péché, dit ſaint Auguſtin, n'eſt que le déréglement de l'amour : la pénitence doit donc en être l'ordre, puiſque ſon office eſt de rétablir dans l'état naturel ce que le péché avoit renverſé. Nous ne ſommes coupables devant Dieu, que lorſque nous aimons ce qu'il ne faudroit pas aimer, & tous nos

vices ne ſont que des amours injuſtes. Nous ne ſaurions donc être de ſincères pénitens qu'en rendant à notre bien véritable un amour que nous lui avions injuſtement ravi ; autrement la pénitence ne ſeroit ni le remède du péché, ni la réconciliation du pécheur. En un mot, c'eſt l'amour qui décide de tout l'homme : nous ſommes juſtes, s'il eſt réglé ; s'il eſt déréglé, nous ſommes pécheurs : & lui ſeul fait nos vertus comme nos vices.

Ne ſoyez donc pas ſurpris, mes Frères, ſi la pénitence de Magdelaine n'eſt venue juſqu'à nous qu'avec l'éloge de ſon amour : & ſi Jeſus-Chriſt ne nous donne point d'autre raiſon de ſa grande miſéricorde envers cette Péchereſſe, ſi ce n'eſt qu'elle a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* On ne nous dit pas que pluſieurs péchés lui ſont remis, parcequ'elle a beaucoup pleuré, parcequ'elle a répandu avec une ſainte profuſion des parfums précieux ſur les pieds du Sauveur, parcequ'elle n'a ceſſé de les baiſer. Pourquoi cela, mes Frères ? C'eſt que les larmes, les ſaintes largeſſes, la participation même au corps du Seigneur figurée par le baiſer de ſes pieds, les pratiques extérieures d'humiliation ne ſont que comme le corps de la pénitence : c'eſt l'amour qui en eſt l'ame ; & vous pleurez en vain, ſi ce n'eſt pas l'amour lui-même qui pleure ; vous répandez en vain

vos richeſſes, ſi ce n'eſt pas l'amour qui les répand ; vous donnez en vain le baiſer de paix au Sauveur, ſi ce n'eſt pas l'amour qui le donne ; en un mot, vous ne faites rien, & vous n'êtes rien vous-mêmes, ſi vous n'aimez pas.

Voulez-vous donc, mes Frères, lorſque vous vous proſternez aux pieds des Miniſtres de l'Egliſe, entendre ſortir de la bouche du Sauveur cette ſentence favorable, Vos péchés vous ſont remis ? aimez, dit un Père : *Abſolvi vis ? ama.* Je ne vous dis pas, Changez vos deux yeux en deux fontaines de larmes comme David ; frappez votre poitrine comme le Publicain : déchirez vos vétemens, & couvrez-vous de cendres & de cilice, comme le Roi de Ninive ; rendez quatre fois autant que vous avez pris, & partagez avec les pauvres ce qui vous reſte, comme Zachée ; renoncez à une profeſſion funeſte à votre innocence, & quittez la banque, comme Lévi : mais je vous dis, Aimez ; l'amour vous apprendra l'art ſacré de la pénitence : il ne faut plus de leçon à un cœur que l'amour inſtruit ; & comme il efface tous les vices, il apprend auſſi toutes les vertus.

Voilà les inſtructions que nous donne l'illuſtre Pénitente, dont l'Egliſe rappelle aujourd'hui la converſion. Comme elle avoit beaucoup aimé le monde, elle aime beaucoup Jeſus-Chriſt ; & l'excès de ſes

paſſions devient le modèle de ſa pénitence. Or, elle avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adouciſſoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ſes voies ; d'un amour de préférence juſqu'à tout ſacrifier au monde : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt. C'eſt un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui ; c'eſt ma première réflexion : un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui ſacrifie ; c'eſt ma ſeconde réflexion. Voilà, mes Frères, toute l'hiſtoire de ſa converſion & tout le ſujet de cette Inſtruction. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LA grace de la converſion imite & ſuit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche : elle raméne l'ame péchereſſe à Jeſus-Chriſt par les mêmes voies qu'elle s'en étoit égarée ; & ſans détruire ſes panchans, elle les ſacrifie, & fait ſervir à la juſtice ce qui avoit juſques là ſervi au péché. La fureur de Saul contre les ennemis prétendus de la Religion de ſes pères devient une ardeur divine contre les ennemis de la Foi de Jeſus-Chriſt : un zèle aveugle en avoit fait un perſécuteur ; un zèle ſaint & ardent en fait un Apôtre. La nature fournit, pour ainſi dire, le fonds à la grace ; & la miſéricorde de Dieu trouve toujours dans nos paſſions, les moyens mêmes de notre pénitence.

Or, voilà ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine. C'étoit une femme péchereſſe dans la ville de Jéruſalem : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix* : car ſouffrez, mes Frères, que je ſuive ici le langage le plus commun de l'Égliſe, & que ſans entrer dans les diſcuſſions inutiles à l'édification des mœurs, je confonde avec la tradition des ſiécles, ce que la critique de ce ſiécle a cru devoir diſtinguer. C'étoit donc une femme péchereſſe, c'eſt-à-dire, une perſonne mondaine, plus occupée de ſes amours que de ſes misères : plus attentive à plaire qu'à édifier ; plus touchée du plaiſir que de ſon ſalut. La plupart des Saints ont borné là tous ſes crimes, & n'ont pas cru qu'il y eût eu du déréglement groſſier dans ſa conduite : voilà néanmoins ce que l'Evangéliſte appelle une femme péchereſſe ; car la foi ne juge pas de nos mœurs comme l'uſage, & il n'eſt pas ſurprenant que ce qui paroît preſque innocent au ſiécle, ſoit une abomination dans le langage de l'Eſprit de Dieu : *Mulier in civitate peccatrix.* Luc. 7. 37.

Or, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un de ces cœurs tendres & faciles que les premières impreſſions bleſſent ; un de ces cœurs habiles & ingénieux dans le choix des moyens les plus propres à plaire ; un de ces cœurs ardens & généreux, où les paſſions ne ſavent pas même garder de meſures. La grace trouve dans les

mêmes caractères de ſon cœur les heureuſes reſſources de ſa pénitence. Entrons dans le détail, & accordez-moi votre attention.

En premier lieu, le monde avoit trouvé dans Magdelaine, un de ces cœurs faciles que les premières impreſſions bleſſent; un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient preſque un écueil; que la complaiſance gagne; que l'exemple ſéduit; que les occaſions changent, & à qui une circonſtance de plaiſir fait oublier mille deſirs de pénitence. Or voilà la première diſpoſition que la grace fait aujourd'hui ſervir à ſon ſalut.

Le bruit que les prodiges & la nouvelle doctrine de Jeſus-Chriſt faiſoient dans Jéruſalem, avoit ſans doute excité la curioſité de cette Péchereſſe: elle voulut entendre cet homme extraordinaire qui ſe vantoit d'avoir les paroles de vie & de ſalut. Elle vit ce nouveau Prophéte; ces traits de majeſté répandus ſur ſon viſage; cette douceur capable de gagner les cœurs les plus farouches: cet air de pudeur & de ſainteté devant qui la conſcience criminelle ne pouvoit ſoutenir ſa honte, ni s'empêcher de rougir en ſecret: ce zèle ardent & déſintéreſſé qui ne paroiſſoit touché que du ſalut du pécheur; cette autorité nouvelle qui inſtruiſoit avec poids & qui parloit avec dignité: cette liberté prophétique qui ne faiſoit acception de perſonne,

& qui enſeignoit la voie de Dieu dans la vérité : elle entendit les paroles de grace qui ſortoient de ſa bouche, & qui portoient des traits céleſtes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur ſi facile pour le monde ne ſe défendit pas long-tems contre Jeſus-Chriſt. De nouvelles agitations naiſſent dans ſon ame : les idées de la vertu que ce Prophéte vient donner aux hommes, la ſurprennent & la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec leſquelles il peint le vice, l'allarment ; & déja elle ſe propoſe des mœurs plus dignes de ſa gloire & de ſon nom. Inquiéte, combattue, déja à demi pénitente : Quel eſt cet homme, ſe dit-elle ſans doute en ſecret, & quelle eſt cette nouvelle doctrine ? ne ſeroit-ce point un Prophéte qui connoît le ſecret des cœurs ? ſes regards tendres & divins m'ont mille fois démêlée dans la foule ; & comme s'il eût vû les misères ſecrettes de mon cœur, ou les mouvemens inexplicables que ſes paroles y opéroient, il a eu ſur moi des attentions particulières ; il n'a, ce me ſemble, parlé que pour moi ſeule. Quand il convioit avec des charmes ſi ſaints les ames qui ſont laſſées dans la voie de l'iniquité, & qui gémiſſent ſous le poids de leurs chaînes, de venir chercher un repos véritable auprès de lui : ah ! ſans doute, il m'adreſſoit le diſcours, & avoit en vûe la triſte ſituation où je me trouve. Lorſqu'il enſeignoit que l'eſprit impur ne

peut être chaſſé que par le jeûne & par la prière ; je ſentois qu'il vouloit preſcrire des remédes à mes maux. Quand il déclaroit que les péchereſſes précéderoient les Phariſiens dans le Royaume de Dieu ; je voyois bien que ſon deſſein ſecret étoit d'encourager ma foibleſſe par l'eſpérance du pardon. Il n'a parlé de la Reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre entendre la ſageſſe de Salomon, que pour m'avertir de ne point négliger le ſalut que le Seigneur me préſente, & d'écouter celui qui eſt plus grand que Salomon même. Toutes ſes inſtructions avoient quelque rapport ſecret à mes beſoins & à mes erreurs : ah ! ſans doute, c'eſt un Prophéte envoyé de Dieu pour me retirer de mes voies égarées.

Voilà les premières impreſſions de Jeſus-Chriſt ſur cette ame : les mêmes facilités que les attraits des paſſions avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le ſalut. Ce devroit être, il eſt vrai, une heureuſe diſpoſition pour le Ciel, que d'être né avec un cœur tendre & facile à émouvoir ; & le Seigneur en vous faiſant naître telle, vous qui m'écoutez, avoit voulu ſans doute mettre en vous une ame plus à portée de ſa grace, ſi je l'oſe dire : cependant c'eſt par-là que vous périrez. Tout vous touche ; rien ne vous corrige. Suſceptible de ſentimens de ſalut, ſuſceptible d'impreſſions mondaines ; vous

vous

vous attendriſſez à un diſcours évangélique, & vous allez vous attendrir à un ſpectacle profane : vous n'êtes pas inſenſible aux inſpirations du Ciel comme tant de pécheurs endurcis ; mais vous les portez dans le monde, où de nouvelles impreſſions les effacent : vous gémiſſez quelquefois ſous le poids de vos chaînes, & vous en ſuivez toujours la triſte deſtinée. Loin des plaiſirs, vous voulez tout quitter ; du moment qu'ils approchent, ils vous retrouvent la même : au milieu du monde & de ſes amuſemens, vous pouſſez quelquefois en ſecret des ſoupirs vers le Ciel, que la triſteſſe ſecrette du péché, que le dégoût lui-même vous arrache ; & au fond de la retraite où vous vous cachez quelquefois, votre cœur vous rentraîne d'abord en Egypte, & vous regrettez des joies dont vous venez ſeulement de vous ſéparer. Caractère dangereux pour le ſalut. Les ames endurcies une fois touchées peuvent ſe convertir ; mais vous, vous pouvez être touchée, & ne ſauriez être convertie : imitez Magdelaine, & faites ſervir vos foibleſſes même à votre ſanctification.

En effet, le monde en ſecond lieu, avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ſes fins. Car, mes chers Auditeurs, juſqu'où ne va pas la fatale habileté de la paſſion ! David a bientôt trouvé le

ſecret de rappeller Urie, & de couvrir par cet artifice la honte de ſa foibleſſe. Que d'expédiens ne fournit-elle pas pour ſortir des embarras les plus épineux ! le fils du Roi de Sichem invente d'abord des moyens pour vaincre les obſtacles que la différence du culte & de la Religion mettoit à ſon amour pour Dina. Que de reſſources dans les occaſions les plus difficiles ! la perfide Dalila concilie ſans peine ſes égards pour Samſon avec ſes complaiſances ſecrettes pour les Philiſtins. On trompe les yeux les plus attentifs ; & Jacob trouve des idoles dans ſa maiſon malgré toute ſa vigilance : on cache ſous des apparences pénibles les voies de la paſſion ; & le fils de David ſe réſout à feindre des maux trompeurs pour dérober aux yeux de la Cour la plaie véritable & honteuſe qu'il porte dans l'ame : on y fait ſervir ceux-même qui auroient intérêt de la détruire ; & l'infidèle épouſe de Putiphar, réuſſit à faire de ſon propre époux le vengeur de ſon indigne foibleſſe : on la couvre ſous le voile de la piété & de la Religion ; & les femmes d'Iſrael au tems d'Héli, ſous prétexte de venir ſacrifier au Seigneur, venoient participer aux déréglemens ſacriléges des enfans de ce Pontife. Que dirai-je encore ? on va à ſes fins par des routes qui ſemblent mener à des fins toutes oppoſées : en un mot, la paſſion toujours ingénieuſe, & des perſonnes

ſes d'ailleurs avec un eſprit borné & des ſens médiocres, ſont ici habiles & éclairés, dit ſaint Ambroiſe : *Ad inquirenda delectationum genera aſtuti ſunt qui appetens ſunt voluptatum.* S. Ambr. de parad. c. 12.

Or, cette malheureuſe prudence qui avoit conduit Magdelaine dans les voies de l'iniquité, devient une pieuſe ſageſſe dans les démarches de ſa pénitence. Quels ſaints artifices n'employe-t-elle pas pour toucher celui à qui elle veut plaire, & pour en obtenir le pardon des fautes qu'elle vient pleurer à ſes pieds ! premierement, elle choiſit la ſale d'un feſtin, c'eſt-à-dire, un lieu qui l'expoſant à la riſée & à la cenſure publique, intéreſſera Jeſus-Chriſt pour elle, & le touchera de pitié ſur les outrages auſquels elle a bien voulu s'expoſer pour venir à lui : ſecondement, une circonſtance où les graces s'accordent plus facilement, & où la joie innocente du repas ne permet pas de rebuter une infortunée qui vient reconnoître ſa faute : troiſiémement, des témoins tous Phariſiens, c'eſt à-dire, durs envers les pécheurs, & devant qui Jeſus-Chriſt, pour confondre leur dureté, ſe plaiſoit à donner des marques de bonté & de tendreſſe envers les brebis égarées : quatriémement, elle employe une confuſion ſalutaire ; elle n'oſe ſe préſenter à lui ; elle s'arrête derrière, dit l'Evangile, *ſtans retrò* ; elle ſe laiſſe tomber à ſes pieds de

douleur & d'accablement ; elle n'oſe même lever les yeux juſqu'à celui en qui elle a mis pourtant ſa plus douce eſpérance ; elle ne ſait plus que rougir de ſes égaremens : déja elle voudroit ſe cacher aux yeux de tous les hommes, & ne montrer plus à Jéruſalem une pécheresſe qui avoit été le ſcandale & comme le péché public, dit un Père : elle ne parloit point ; ſa douleur, ſes larmes, ſa poſture, ſa confuſion, tout parle pour elle : *Stans retrò ſecus pedes Jeſu.*

Luc. 7. 38.

Elle auroit pu trouver ſans doute de vaines excuſes pour adoucir du moins aux yeux de ſon Sauveur l'excès de ſes égaremens : ſon âge, ſa naiſſance, des panchans de foibleſſe nés avec elle, ſes talens malheureux, le déréglement de Jéruſalem, la licence des mœurs de ſon ſiécle, l'exemple des autres femmes de la Paleſtine, l'ignorance où elle étoit de la doctrine de Jeſus-Chriſt, autant de prétextes ſpécieux à une ame moins touchée. Notre ſainte Pécheresſe laiſſe à la bonté de ſon Seigneur à juger de la nature de ſes fautes : elle pleure, elle ſe tait ; & voilà toute l'apologie qu'elle veut faire de ſa conduite. Proſternée à ſes pieds, ne parlant plus que par ſes larmes : Il me connoît, dit-elle en ſecret ; il voit mes beſoins & mes deſirs ; ma foibleſſe, mes efforts impuiſſans, & les gémiſſemens de mon cœur ne lui ſont point inconnus : que pourrois-je lui dire,

qu'il ne liſe lui-même au fond de mon ame, & qui puiſſe égaler ce que je ſens ? Agitée de mille mouvemens divers, elle eſpère, elle tremble, elle rougit, elle ſe raſſure, elle aime, elle s'afflige ; mais elle ſe tait. Ce n'eſt pas la honte d'avouer ſes déſordres ; ah ! ſes larmes les publient aſſés : c'eſt un artifice de ſon amour ; un ſilence de confuſion lui paroit plus propre à toucher ſon Libérateur, que l'aveu le plus éloquent de ſes foibleſſes.

Enfin, elle employe une humilité profonde : elle répand des parfums précieux, & ne veut pas preſque que le Sauveur s'en apperçoive ; elle ne les répand que ſur ſes pieds comme pour lui cacher le prix de ſa ſainte profuſion ; elle ne veut attirer les regards de ſon Libérateur que ſur les miſères de ſon ame, & point du tout ſur le mérite de ſes œuvres. Elle regarde les pieds ſacrés du Sauveur comme ſon partage ; trop heureuſe encore qu'on veuille l'y ſouffrir : elle laiſſe à ſes Diſciples bien-aimés le ſublime avantage de repoſer dans ſon chaſte ſein, ou de répandre des parfums ſur ſa tête. Elle ſait, dit ſaint Bernard, qu'il faut gémir long-tems à ſes pieds, avant que de venir lui donner le baiſer de paix dans l'Euchariſtie ; que la précipitation eſt ici périlleuſe : & que comme dans l'Egliſe du Ciel il n'y aura que ceux qui auront lavé leurs vétemens dans le ſang, & qui ſeront venus d'une grande tribula-

tion, qui auront droit d'environner l'a
de l'Agneau ; ah ! de même dans l'Eg
de la terre, il n'y a que ceux qui ont l
leurs ſouillures dans le ſang de la pénit
ce, & qui ont paſſé par les tribulations
la croix, à qui il ſoit permis de ſe préſ
ter à ſa table.

Voilà les ſaints artifices de l'amour
Magdelaine ; elle avoit été prudente c
le mal, elle eſt prudente pour le bien ;
lieu que ſouvent habile dans la recher
des plaiſirs & dans la conduite de vos
ſions, femmes du monde, une ſeule
marche de converſion vous jette dans
embarras étranges. Vous ne ſavez plus
où vous y prendre, quand il faut ſe dé
rer pour Jeſus-Chriſt : c'eſt ici où to
votre habileté & toutes vos reſſources v
abandonnent ; tout vous arrête, tout v
allarme ; tout eſt pour vous perpléxi
votre eſprit n'eſt plus ingénieux à trou
de ces moyens heureux qui viennent à b
de tout. Vous êtes en peine comment f
conſentir un époux à vos réſolutions de
nitence ; & vous avez ſu le faire conſe
à des démarches qu'il étoit peut-être ſi
intéreſſé d'empêcher. Vous ne croyez
pouvoir vous faire dans la piété des am
mens innocens qui vous ſoutiennent
vous en inventiez tous les jours de n
veaux dans le monde pour égayer v
ennui & vos dégoûts. Vous héſitez c
ment vous pourrez éloigner de vou

taines perſonnes ſi funeſtes à vos nouveaux deſſeins de vertu ; & vous étiez ſi habile autrefois à vous défaire de celles que la ſageſſe & la piété rendoient importunes à vos plaiſirs. En un mot, vos paſſions étoient fécondes en reſſources ; votre pénitence ſuccombe aux plus légers obſtacles. D'où vient cela ? Ah ! c'eſt le cœur qui fournit les expédiens, & le vôtre n'eſt pas bien touché ; c'eſt l'amour qui rend habile, & vous n'aimez pas : la grace eſt toujours moins ingénieuſe en vous que la paſſion, parceque votre pénitence n'eſt jamais auſſi ſincère que votre égarement ; & que différentes de Magdelaine, vous n'aimez pas Jeſus-Chriſt comme vous aviez aimé le monde.

Auſſi en troiſiéme lieu, le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent où les paſſions ne ſavoient pas même garder des meſures : c'eſt-à-dire, prompt, & pour qui un plaiſir différé étoit un ſupplice ; extrême dans ſes joies, comme dans ſes chagrins ; aveugle, qui ne connoiſſoit ni périls ni obſtacles, & qui croyoit facile tout ce qui pouvoit ſervir à ſa paſſion.

Or, voulez-vous voir en elle les mêmes traits dans le caractère de ſon amour pour Jeſus-Chriſt ? A peine eut-elle appris, dit l'Evangile, que le Sauveur étoit entré dans la maiſon du Phariſien : *Ut cognovit.* Remarquez-ici, premiérement, la promptitude de ſon amour : la première occaſion *Luc.* 7. 37.

qu'elle trouve de venir ſe jetter aux pieds du Sauveur, elle en profite ; elle y court. Elle ne balance pas des années entières entre la grace & la paſſion ; elle n'eſt pas ingénieuſe comme vous l'êtes ſi ſouvent, femmes du monde, à trouver ſans ceſſe des prétextes pour remettre à un autre tems cette première démarche : ſa jeuneſſe ne lui fournit pas de ces raiſons frivoles qui perſuadent d'attendre un âge plus ſérieux & moins propre au monde. On n'aime pas quand on peut différer. Ah ! bien loin de vouloir reculer encore, & de renvoyer au ſoir de ſa vie, elle voudroit pouvoir renaître pour commencer à aimer ſon Seigneur en commençant à vivre ; ſa douleur la plus amère eſt de l'avoir connu ſi tard ; ce qui lui reſte de vie, ne peut la conſoler de ce qu'elle en a perdu en des amours inſenſés : elle ſent qu'on ne peut trop tôt aimer ce qu'on aimera toujours, & elle veut regagner les jours d'indifférence par un ſaint empreſſement de tendreſſe : *Ut cognovit.*

En effet, mes chers Auditeurs, la promptitude eſt eſſentielle à la converſion : la grace a des momens heureux, que ni le tems, ni les années, ni les mêmes circonſtances, ne raménent plus. Ce jeune homme de l'Evangile, qui appellé par Jeſus-Chriſt, voulut aller enſevelir ſon père avant que de le ſuivre, manqua ſon moment ; & nous ne liſons pas qu'il revînt

enſuite ſe mettre au nombre de ſes Diſciples. L'Eſprit de Dieu eſt cet Eſprit, dont parle le Prophéte, qui va & qui ne revient plus ; & tout dépend de ſavoir entendre ſa voix, & de l'arrêter dans notre cœur lorſqu'il y paſſe & qu'il nous viſite : un deſir de pénitence renvoyé eſt preſque un préjugé certain que vous ne vous repentirez plus. Voilà la promptitude de l'amour de Magdelaine.

Remarquez-en ſecondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne ſe donne jamais à demi : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt ; tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainſi dire, elle le ſent ; toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les ſuites ne diminuent rien à cette ardeur ; le dernier jour de ſa pénitence reſſemblera à la première démarche de ſa converſion. Partout dans l'Evangile elle nous ſera repréſentée comme une amante vive & fervente : tantôt nous la verrons proſternée aux pieds du Sauveur, s'expoſant même aux reproches de ſa ſœur Marthe, plutôt que de perdre un inſtant de vûe le Libérateur qu'elle aime ; tantôt tranſportée d'amour pour lui, elle courra à ſon tombeau avant tous les Diſciples, & les larmes qu'elle y répandra ſeront auſſi abondantes, que celles qui arroſent aujourd'hui ſes pieds divins dans la ſalle du Phariſien ; tantôt en le ren-

contrant ſous une forme étrangère : ſi vous l'avez enlevé, lui dira-t-elle, dites-le-moi & je l'emporterai : on ne ſait quel eſt celui qu'elle redemande ; elle ne penſe pas même à le nommer ; ſon cœur en eſt ſi plein, qu'elle ſuppoſe que le cœur de tous les hommes en eſt occupé comme le ſien : *Si tu ſuſtuliſti eum, dicito mihi ;* elle ajoûte qu'elle l'emportera ; une fille foible, accablée de triſteſſe, ſeule, elle ſe perſuade qu'elle aura aſſés de force pour emporter le corps mort de ſon Sauveur : *Et ego eum tollam ;* ſon amour croit tout poſſible : tantôt enfin, l'ayant reconnu elle ne ſera plus maîtreſſe de ſon cœur ; elle courra à lui avec un ſaint tranſport ; elle voudra encore embraſſer ſes pieds ſacrés ſi heureux pour elle, & qui furent les premiers confidens de ſa douleur & les premiers aziles de ſa pénitence : partout elle ſoutiendra ce caractère de ferveur & de vivacité qui commence ſa converſion, & la durée de ſa carrière ne la verra jamais ni rallentie ni moins fidèle.

Joan. 20. 6.

Ibid.

Inſtruction importante, mes chers Auditeurs ! Les converſions les plus vives finiſſent d'ordinaire par la tiédeur & par le relâchement. On ſe repoſe après les premières démarches, comme ſi l'on étoit déja arrivé au bout de ſa courſe : on ſe relâche ſur mille pratiques ſaintes que la vivacité de la douleur avoit d'abord inſpirées : d'un pénitent zélé on devient un tiéde Chrétien : nos péchés une fois pleurés ne

nous paroiſſent plus dignes de nos larmes ; & l'on trouve ſouvent dans la tiédeur de la pénitence, l'écueil qu'on avoit cru éviter en ſortant du déréglement du vice.

Enfin, à la vivacité conſtante de notre heureuſe Péchereſſe, ajoûtez-y encore l'aveuglement de ſon amour, pour ainſi dire. Car quoique la grace ſoit une lumière céleſte qui éclaire l'eſprit en même-tems qu'elle échauffe la volonté, il eſt vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raiſon charnelle ſur mille difficultés que l'amour propre oppoſe d'ordinaire aux premières démarches de la converſion, & qu'ainſi la charité a ſes ſaintes erreurs comme la cupidité a les ſiennes.

En effet, mes Frères, que de difficultés Magdelaine n'auroit-elle pas pu prévoir dans ſon changement ! tant de liaiſons à rompre, tant d'occaſions à éviter, tant de commerces à fuir : difficultés du côté de l'âge, du côté des panchans, du côté du rang, du côté des maximes qu'elle alloit embraſſer : que de réflexions devoient naître dans ſon eſprit, ſi ſon cœur lui eût permis d'en faire ! mais le ſaint amour ne raiſonne pas. Que ne pouvoit-elle pas ſe dire à elle-même ? Que vais-je faire ? je m'expoſe ſans ſavoir ſi je ſerai écoutée. A la vérité ce Prophéte aſſure qu'il n'eſt venu que pour les pécheurs ; mais une péchereſſe telle que je ſuis peut-elle ſe promettre un accueil favorable ? ne pourra-t-on pas

croire que ma douleur n'eſt pas ſincère, & que c'eſt ici quelque ſecret dépit qui n'aura point de ſuites ? eſt-ce bien prendre ſon tems que d'aller troubler par des larmes la joie d'un feſtin ? d'ailleurs ſuis-je bien sûre même ſi mon changement ne ſera pas une douleur paſſagère, une vivacité d'un inſtant ; & ſi après avoir fait une démarche d'éclat j'en pourrai ſoutenir les ſuites ?

Que ne dites-vous pas tous les jours à vous-même, Ame infidèle, dans des circonſtances bien plus favorables au ſalut, que ne l'eſt celle où ſe trouve aujourd'hui Magdelaine ? Elle, pouvoit du moins ſe faire un prétexte de ſon âge ; & vous déja ſur le retour, vous ne comprenez pas encore comment on peut ſe paſſer du monde : les empreſſemens qu'on y avoit pour elle auroient pu l'arrêter ; & mille déſagrémens ne ſauroient en détacher votre cœur : la ſingularité de ſa démarche dans Jéruſalem, où peut-être ſeule & la première elle s'alloit déclarer pour Jeſus-Chriſt, auroit pu former encore un nouvel obſtacle ; & vous, environnée de ſaints exemples & de tant de femmes chrétiennes qui vous montrent la voie du ſalut, vous n'oſeriez vous déclarer pour la piété ; tout vous paroît des obſtacles ; vous voulez tout péſer, tout examiner avant que de faire le premier pas, & vous n'avez jamais pris aſſés de meſures.

Ah ! mes chers Auditeurs, les précautions exceſſives dans un commencement

de pénitence, outre qu'elles ne supposent qu'un cœur à demi touché, elles ne sont jamais heureuses : la grace dans ses premiers mouvemens sur-tout a d'heureuses imprudences qui révoltent la sagesse humaine, mais qui consomment l'ouvrage du salut. Je ne veux pas dire par-là que pour mourir au monde & servir Dieu, il faille renverser toutes les régles de la prudence, & négliger tous les moyens humains nécessaires pour applanir les obstacles que notre état ou notre rang peuvent mettre à notre conversion, sous cette fausse confiance que c'est à Dieu seul à conduire son ouvrage. Je sais que la raison est donnée à l'homme pour le conduire ; & que c'est tenter Dieu & sortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas consulter une lumière qu'il a mise lui-même en nous. Mais je veux dire, que trop de prévoyance & de circonspection arrête toujours l'ouvrage de la grace ; je veux dire que dans les premières démarches de la pénitence, sur-tout, ah ! il faut laisser quelque chose à faire à l'Esprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir soi-même, s'abandonner à Jesus-Christ sur mille difficultés auxquelles on ne voit pas de ressource, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raison ; je veux dire, que lorsqu'on laisse à l'amour-propre le loisir des réflexions, la grace y perd toujours quelque chose, & quelquefois on perd la

grace ſoi-même. Matthieu au premier ordre qu'il reçoit de Jeſus-Chriſt quitte ſon bureau, & ne penſe pas même à rendre compte de ſon adminiſtration, ni à juſtifier devant ſes maîtres une retraite ſi prompte & ſi ſuſpecte dans les perſonnes de ſon emploi. Pierre jette les filets dans la mer, quoique le travail ingrat de toute une nuit, ne ſemblât lui promettre que des ſoins inutiles de ce nouvel effort : il n'a que la parole du Sauveur pour garant de ſon entrepriſe, & le ſuccès répond à ſa confiance : *In verbo tuo laxabo rete.* Au contraire, il enfonce ſous les eaux dès qu'il fait trop d'attention au péril où il ſe trouve, & Jeſus-Chriſt l'abandonne dès qu'il commence à raiſonner & à ſe défier. Luc. 5. 5.

Pourquoi vous défiez-vous de vous-même ? pourquoi vous inquiétez-vous tant ſur les ſuites de votre pénitence, comme ſur des voies amères & triſtes qui vont d'abord vous laſſer ? pourquoi n'oſez-vous vous déclarer pour Jeſus Chriſt par la crainte toute ſeule de ne pouvoir ſoutenir une démarche d'éclat ? Le Seigneur qui a déja commencé ſon ouvrage en vous, ne ſera-t-il pas aſſés puiſſant pour le continuer ? S'il a pu vous toucher tandis que vous étiez encore dans le crime, ne ſaura-t-il vous ſoutenir, quand vous ſerez devenu juſte ? s'il a ſu vous tirer du bourbier, refuſera-t-il de vous donner la main lorſque vous commencerez à marcher dans la voie

) ſalut ? s'il vous a cherché lorſque vous
ez ſi loin de lui, & que comme une
ebis égarée vous erriez dans des pâtura-
s étrangers ; ah ! ne ſaura-t-il pas vous
enir quand vous ſerez retrouvée & qu'il
us aura ramenée au bercail ? Vous êtes
ble, dites-vous ; mais ne vous connoît-
pas ? & vos mœurs paſſées ne l'ont-ils
s mieux inſtruit que tout autre de votre
bleſſe ? repoſez-vous-en ſur ſes ſoins &
r la connoiſſance qu'il a de votre cœur.
ous êtes d'un goût changeant, & vous
aignez tout de votre inconſtance : ah !
s créatures ont pu fixer cette légèreté par
ɔjuſte amour que vous avez eu ſi long-
ms pour elles ; & vous croyez que votre
ieu aura moins de crédit ſur votre cœur ?
os inconſtances paſſées ne venoient que
: la fauſſeté & de l'inſuffiſance des biens
ıe vous aimiez ; ne pouvant vous ſatiſ-
ire, ils ne pouvoient vous fixer : mais
ieu ſeul remplira tous vos beſoins, &
ɔus ne ſouhaiterez plus rien quand une
is vous aurez goûté combien il eſt doux
être à lui.

Oui, mes Frères, la foi d'une ame vé-
ıablement touchée eſt une foi généreuſe :
s montagnes mêmes ne l'arrêtent pas ;
le ſe promet de les tranſporter comme
:s grains de ſable ; & quand on aime vi-
:ment, ou l'on ne voit plus d'obſtacles,
ı ils deviennent eux-mêmes des moyens
: ſalut. Ainſi, Magdelaine eut pour Je-

ſus-Chriſt la même vivacité qu'elle avoit eue pour le monde : mais l'amour de préférence fut encore égal ; & tout ce qu'elle avoit ſacrifié au monde dans ſes déréglemens, elle le ſacrifie à Jeſus-Chriſt dans ſa pénitence.

II. PARTIE.

J'Appelle, avec S. Auguſtin, amour de préférence, ce poids dominant de notre ame, qui rappelle à lui tous nos moindres panchans ; cet amour qui prévaut ſur tous nos amours, qui décide de nos choix, qui régle nos jugemens, qui devient le principe de toutes nos actions ; cet amour, comme dit ſaint Paul, que nulle tribulation ne peut éteindre, nul péril allarmer, nulle eſpérance corrompre, à l'épreuve de la faim & de la nudité, plus fort que la mort même : en un mot, l'amour de préférence eſt celui ſur lequel rien ne l'emporte, que rien ne peut même balancer, & auquel on eſt toujours prêt de tout ſacrifier. Ce n'eſt pas tant ici une affaire de goût & de ſentiment, qu'un état de l'ame qui ſe manifeſte dans les occaſions, & qui ſans balancer ſe déclare toujours pour l'objet auquel ſon amour a donné la préférence. Or, mes Frères, c'eſt ainſi que Magdelaine avoit aimé le monde ; elle lui avoit ſacrifié ſa réputation, ſon repos, ſes biens, ſes qualités naturelles : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt ; & voilà préciſément ce que ſon amour lui ſacrifie aujourd'hui. Suivons

vons l'hiſtoire de ſa pénitence ; & renouvellez, s'il vous plaît, votre attention.

En premier lieu, Magdelaine avoit ſacrifié au monde ſa réputation. Son ſexe & ſa naiſſance la défendirent ſans doute d'abord contre la honte des paſſions ; & l'on peut croire qu'elle oppoſa la barrière de la pudeur & de la fierté aux premiers orages qu'elle ſentit s'élever dans ſon cœur. Mais lorſqu'une fois elle eut prêté l'oreille à la voix du ſerpent, qu'elle ſe fut raſſurée contre elle-même, qu'elle eut pu ſe juſtifier ſa propre foibleſſe, & ſe dire en ſecret ces maximes inſenſées que le monde inſpire ; que ce n'étoit pas un crime d'être touchée du mérite ; que ces rapports ſecrets qui forment les paſſions, ne ſont pas libres, & que nous en trouvons la deſtinée dans nos cœurs ; qu'il eſt des liens ſi purs & ſi innocens, que la plus auſtère pudeur ne ſauroit en rougir, & qu'après tout il eſt un âge où l'on peut être aimée : ah ! dès lors ſon cœur fut ouvert à tout ce qui s'offrit pour le captiver : tous les nouveaux objets furent pour elle de nouvelles paſſions : ſa gloire & ſa raiſon rougiſſoient en vain en ſecret de ſes foibleſſes ; l'aſcendant de ſon caractère avoit déja pris le deſſus ; ſon cœur ne ſavoit plus vaincre, & tout ce qui pouvoit plaire pouvoit l'engager.

Que n'auroit-elle pas dû ſe dire à elle-même ſur le ſcandale de ſa conduite, ſi la paſſion écoutoit la raiſon ! Née avec un nom

& ſortie d'une maiſon qui la diſtinguoit dans ſon peuple, n'étoit-elle pas obligée à des attentions plus rigoureuſes ſur ſa gloire ? La tache immortelle que ſes égaremens alloient faire à ſon ſang, la honte qui en retomberoit ſur ſes proches, les exemples & les avis ſages d'une ſœur attachée au devoir, les ſuites mêmes d'une réputation flétrie dans les perſonnes de ſon âge, & le long repentir qu'elle ſe préparoit dans une vieilleſſe triſte & deshonorée ; enfin, l'éclat que ſes paſſions alloient faire dans Jéruſalem, le ſéjour du Roi Hérode, d'un Préfet Romain, des plus illuſtres maiſons de la Paleſtine, & d'où le bruit de ſes emportemens ne manqueroit pas de ſe répandre dans tout le reſte de la Judé ; que de motifs puiſſans de retenue ! & que de réflexions à faire, ſi la paſſion en faiſoit quelquefois ! Mais Magdelaine aimoit le monde, & il n'eſt plus rien de ſi cher que l'on ne ſacrifie à ce qu'on aime. Cette délicateſſe ſur la gloire que donne la vertu, s'étoit effacée ; cette fierté qui vient de la naiſſance, s'étoit changée en foibleſſe ; cette pudeur attachée au ſexe, avoit dégénéré en effronterie : ni les conſeils des gens de bien, ni les larmes de Marthe, ni les railleries des mondains, ni les mépris même de ſes amans inſenſés à qui elle avoit pu plaire ; mais dont elle n'avoit pu réuſſir à ſe faire eſtimer, car la vertu toute ſeule eſt eſtimable ; tout cela ne la touchoit plus.

Elle paroiſſoit avec oſtentation au milieu d'une ville où elle n'étoit connue que par ſes misères ; & comme cette femme de l'Apocalypſe, elle portoit écrit ſur ſon front le nom de myſtère ; c'eſt-à-dire, elle ne faiſoit plus un ſecret de ſes paſſions, & ne prenoit plus même ſoin de cacher aux yeux du public les myſtères de ſes folles amours. La paſſion arrivée à un certain point ne rougit plus : il n'eſt que les commencemens qui ſoient timides ; & plus la nature avoit formé votre ame modeſte & chrétienne, plus vous allez loin d'un autre côté, quand une fois vous avez pu ſecouer ce joug importun.

Or, voyons comme dans ſa pénitence Magdelaine fait un ſacrifice de ſa réputation à l'amour qu'elle a pour Jeſus-Chriſt. Sur le point d'éclater, & de venir chercher le Sauveur dans une maiſon étrangère, que de réflexions pouvoient encore ici naître dans ſon eſprit ! une perſonne de ſon âge & de ſon ſexe, aller comme une inſenſée dans un lieu où elle n'eſt ni connue ni priée, s'aller avouer péchereſſe devant tant de conviés, malgré tout ce que cette démarche alloit paroître avoir d'extraordinaire. Au fond que riſquoit elle d'attendre que Jeſus-Chriſt ſe fût retiré chés quelqu'un de ſes Diſciples : & là en ſecret & à la faveur des ténébres de la nuit comme Nicodême, lui expoſer le triſte état de ſon ame, & écouter les paroles du ſalut qui ſortiroient de ſa

bouche. Mais le ſaint amour, comme la paſſion, ne raiſonne pas. Ah ! elle ne penſe pas à ſe faire approuver des hommes dans une action où elle va ſe condamner elle-même ; elle ne prend pas de meſures pour adoucir aux yeux du public la ſurpriſe de ſon changement, & le préparer peu à peu, & comme par des eſſais de converſion, à l'éclat d'une retraite. Bleſſée d'amour, comme l'Epouſe, elle traverſe les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où juſques-là elle y avoit paru : triſte, éplorée, fondant en larmes, elle ne voit pas le concours de citoyens que ce nouveau ſpectacle aſſemble autour d'elle : elle n'eſt occupée qu'à chercher ſon bien-aimé, & n'a plus d'yeux pour le reſte du monde : elle entre dans la ſalle du feſtin ; elle s'avance avec une ſainte impudence : ſa préſence renouvelle dans l'eſprit des ſpectateurs le ſouvenir de ſes excès paſſés, & elle veut bien en ſoutenir toute la honte. Déja toute la Paleſtine ne s'entretient plus que de ſon changement ; on en cherche les raiſons dans quelque ſecret dépit, dans une paſſion mépriſée, dans une inconſtance & une légèreté de naturel, dans des vûes peut-être encore plus cachées & moins ſincères : chacun trouve des conjectures pour juſtifier la malignité de ſes jugemens ; car c'eſt ainſi que le monde, ô mon Dieu ! juge toujours humainement de vos œuvres : les Prêtres & les Docteurs eux-mêmes jaloux,

& de ſon attachement pour le Sauveur, & de ce que ce n'étoit pas par leur miniſtère qu'elle avoit renoncé au monde, traitent ſa converſion d'hypocriſie ; & au lieu de louer ſa piété, ils tâchent de rendre même ſa foi ſuſpecte. Magdelaine dans un déchaînement ſi univerſel, n'eſt touchée que de ſes crimes, n'eſt occupée que de ſon amour, ne pleure que l'innocence qu'elle a pu perdre devant ſon Dieu, ne penſe au monde que pour l'oublier. Les diſcours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ſes paſſions ; ils ne lui font rien rabattre de ſa pénitence. O ſainte fierté de la grace ! ô héroïque magnanimité de l'ame juſte ! Et pourquoi, mes chers Auditeurs, vous que la crainte des jugemens humains retient encore dans la ſouillure du péché, pourquoi ne pourriez-vous pas ſacrifier à Jeſus-Chriſt comme Magdelaine, ce que vous avez tant de fois ſacrifié au monde ? Vos paſſions n'ont point craint la cenſure publique ; & votre pénitence ſeroit plus timide ! vous ne vous êtes point ménagés pour le plaiſir, vous vous ménageriez pour le ſalut ? vous regardiez comme des eſprits foibles ceux qui ſe ſcandaliſoient de vos déſordres ; & vous redouteriez comme des hommes ſages & ſenſés ceux qui parleroient avec dériſion de votre vertu ? Vous diſiez tant autrefois au milieu de vos joies inſenſées, qu'il faut laiſſer parler le monde ; & cela, lorſque vous l'aimiez le plus, & que vous en ſuiviez les

maximes : quoi ! ſes diſcours ſeroient-ils donc devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez réſolu d'y renoncer ? ou le regarderiez-vous comme un juge plus éclairé & plus à craindre ſur les voies de la grace que ſur celles du péché ? Eh ! qu'importe à une ame qui commence à goûter ſon Dieu ce que les inſenſés penſent d'elle ? Depuis qu'elle a mépriſé les maximes inſenſées du monde corrompu, elle mépriſe ſes vains jugemens ; depuis qu'elle a pu le haïr, elle ne ſauroit plus le craindre. Elle y a vû ſi ſouvent le vice applaudi, qu'elle ne trouve pas mauvais d'y trouver la vertu condamnée : ravie même de le voir ſoulevé contre elle, elle ſent par-là qu'elle commence d'être à Jeſus-Chriſt ; elle ſe défieroit des démarches de ſa pénitence, ſi elles avoient eu le malheur de plaire au monde ; & le mépris des hommes eſt la conſolation de ſa vertu, comme il en eſt la plus ſûre marque.

Et en effet, qu'eſt-ce que paroît le monde à une ame qui connoît Dieu ? Le ſentiment le plus dangereux qui puiſſe lui revenir de ſes mépris, c'eſt la fierté & la complaiſance : il eſt doux de n'avoir pas pour ſoi un juge de ſi mauvais goût ; & plus on l'a connu, plus on eſt tranquille ſur ce qu'il penſe. Ne craignez ſes cenſures, que lorſque vous voudrez le ménager & allier Jeſus-Chriſt avec lui ; il eſt inexorable envers la fauſſe piété. Voulez-vous qu'il

vous eſtime ? convainquez-le bien que vous le mépriſez. Ainſi toutes les précautions & les meſures qui ne tendent qu'à adoucir aux yeux des hommes la ſurpriſe d'une converſion, ſont des infidélités à la grace, des reſtes ſecrets de notre attachement pour le monde, & un hommage peu chrétien que nous rendons encore à la fauſſeté de ſes maximes : on n'eſt touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loiſir de ſe ménager avec les hommes. Première inſtruction tirée du ſacrifice que Magdelaine fait à Jeſus-Chriſt de ſa réputation.

En ſecond lieu, elle avoit ſacrifié au monde le repos de ſon cœur ; car, ô mon Dieu ! s'écrie ſaint Auguſtin, vous l'avez ordonné, & la choſe ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui eſt dans le déſordre ſoit à elle-même ſon ſupplice. Si l'on y goûte certains momens de félicité, c'eſt une ivreſſe qui ne dure pas : le ver de la conſcience n'eſt pas mort, il n'eſt qu'aſſoupi ; la raiſon aliénée revient bientôt, & avec elle reviennent les troubles amers, les penſées noires, & les cruelles inquiétudes : *Juſtiſti, Domine, & ſic eſt, ut pœna ſua ſibi ſit omnis inordinatus animus.* S. Aug.

Mais outre ces troubles qui naiſſent du fond d'une conſcience coupable ; que d'épines Magdelaine n'avoit-elle pas dû trouver dans les voies de l'iniquité ? Car je veux qu'elle offrit aux diſcours publics un front tranquille ; ces ſemences de gloire

& de vertu qu'une heureuſe éducation laiſſe dans l'ame, peuvent-elles ſe démentir & s'effacer tout-à-fait ? & les retours n'en ſont-ils point déſeſpérans ? D'ailleurs, à une réputation mal établie, mille déſagrémens ſont attachés dans le monde : des diſcours enveloppés faits en préſence qu'on entend toute ſeule, qu'on ſent vivement ſans oſer s'en appercevoir ; des diſtinctions d'oubli & de mépris dans des occaſions publiques dont on n'oſeroit ſe plaindre : je ne parle pas ici des craintes, des ſoupçons, des jalouſies, des dégoûts, des perfidies, des préférences, des fureurs inſéparables de la paſſion ; il n'eſt point d'iniquité tranquille, & le crime eſt toujours plus pénible que la vertu : *Juſtiſti, Domine, & ſic eſt, ut pœna ſua ſibi ſit omnis inordinatus animus.*

Or, voilà ce que Magdelaine avoit ſacrifié au monde ; cette paix ſi chère au cœur, & la plus pure ſource de tous nos plaiſirs : ſon amour fait encore ici le même ſacrifice à Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas, mes Frères, que Jeſus-Chriſt ne ſoit lui-même la paix véritable de nos cœurs, & qu'on puiſſe la perdre en lui devenant fidèle ; mais il eſt toujours une certaine paix à laquelle le pécheur renonce en renonçant à ſes vices : la grace fait au fond du cœur des ſéparations douloureuſes ; & Jeſus-Chriſt qui eſt venu annoncer la paix à nos ames, nous avertit aſſés qu'il y eſt venu porter auſſi le glaive & la douleur. Car,

Car, premiérement, quelle violence ne ſe fit pas Magdelaine pour haïr ce qu'elle avoit aimé, pour éteindre des paſſions dont le caractère de ſon cœur la rendoit ſi capable, pour rompre des liens qu'un long uſage d'aimer avoit rendu preſque indiſſolubles! qu'il en coûte à des ames d'un certain caractère pour en venir à ces ſéparations!

Secondement, elle ne ſe propoſoit pas une converſion douce & commode comme tant d'ames à demi converties. Elle avoit appris du Sauveur que le feu de la pénitence, comme un ſel divin, devoit guérir & préſerver déſormais de la corruption toute ame qui avoit été la victime infortunée du monde & du péché: *Omnis victima igne ſalietur*; que la violence étoit la voie des ames criminelles, & la croix le partage & la ſeule conſolation du pécheur. Or, à ſon âge & avec un corps nourri ſi mollement on n'entre pas dans une carrière ſi affreuſe à la nature corrompue comme dans un chemin couvert de fleurs: eh! qu'il faut prendre ſur ſoi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au ſeul nom de tout ce qui peut la contraindre! Cependant Magdelaine attachée à la perſonne du Sauveur le ſuit dans ſes courſes: elle partage avec lui tous les travaux de ſa vie pénible, & ne trouve plus de conſolation après ſa mort que dans les larmes & les macérations de ſa retraite & de ſa pénitence. *Marc. 9. 48.*

Je ne parle point ici de toutes les allarmes qui ſuivirent ſon tendre attachement pour Jeſus-Chriſt. Elle n'entendoit ſans doute qu'en frémiſſant les calomnies des Phariſiens ; elle craignoit tout de leur fureur & de leur jalouſie contre ſon divin Maître ; tant de complots formés pour le perdre, tant de gens attentifs pour le ſurprendre, tant d'artifices employés pour le décrier : quelles étoient là-deſſus les allarmes de ſon amour ? Les paroles mêmes enveloppées du Sauveur ſur le myſtère de ſa Croix & de ſa mort, dont il avoit ſans doute entretenu ſouvent ſon amante, lorſqu'elle étoit à ſes pieds, comme il entretenoit ſes diſciples ; & enfin, le ſpectacle lui-même du Calvaire : & d'autant mieux que plus forte que les Diſciples, elle fut ſpectatrice de ces triſtes myſtères, & ne voulut pas même pour adoucir ſa peine en dérober l'objet à ſes yeux : de quel glaive de douleur ſon ame ne fut-elle point percée ? C'eſt ainſi que renonçant au monde elle fit un ſacrifice de ſon repos à Jeſus-Chriſt. Mon Dieu ! & ſouvent en ſe déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille ; on ne ſort des voies difficiles du ſiécle, que pour trouver une ſainte oiſiveté dans le ſentier du ſalut. La vie chrétienne pour certaines perſonnes n'eſt préciſément qu'une vie qui les tire des embarras du monde & de la gêne des bienſéances, une vie qui les rappelle à des mœurs plus

calmes & plus de leur goût ; & tout le fruit de leur converſion, c'eſt qu'elles ont plus de loiſir de jouir d'elles-mêmes : leurs déréglemens avoient été pénibles ; leur pénitence eſt douce & tranquille. Je ſais que les gens de bien ont des conſolations intérieures, qu'aucun plaiſir profane n'égale, & que la paix eſt le fruit de la bonne conſcience. Mais cette paix eſt le fruit des ſouffrances ; c'eſt une paix très-amère, comme dit l'Eſprit ſaint. Ce n'eſt qu'en rompant toutes ſes inclinations & en crucifiant ſans ceſſe ſa chair, que l'on a droit de goûter cette joie ſecrette qui rend témoignage au Juſte que l'Eſprit ſaint habite au-dedans de lui ; hors de-là, votre paix eſt une paix d'amour-propre & une pareſſe de cœur : la régle pour en juger, c'eſt de voir ce qu'elle vous a coûté ; & toute piété qui n'eſt pas pénitente & crucifiée avec Jeſus-Chriſt, eſt une illuſion & une vertu de tempérament.

En troiſiéme lieu, Magdelaine avoit ſacrifié ſes biens au monde ; car quel uſage en fait-on dans une vie toute mondaine & telle que notre Péchereſſe l'avoit menée ? Les ſoins de la parure & des ornemens connoiſſent-ils quelques bornes ? tout ce qui peut aider à plaire eſt-il jamais trop acheté ? tout ce qui peut ſeulement ſatisfaire la vanité, paſſe-t-il jamais les régles ou de la condition ou du revenu ? Vos intentions ſont innocentes ? mais ſi vous ne cherchez point à

être vûe, à quoi ſervent ces ſoins & ces attentions? & d'ailleurs les régles de modeſtie & de ſimplicité que l'Evangile preſcrit, peut-on les violer avec innocence? une femme chrétienne devroit-elle chercher des ornemens ailleurs que dans la pudeur & dans une exacte bienſéance? Je ne parle point ici de toutes les autres profuſions qui ſuivent les paſſions; les plaiſirs qu'il faut ſoutenir, les confidens qu'il faut payer, les ſervices qu'il faut acheter. Juda fils de Jacob donne juſques à l'anneau qu'il porte à ſon doigt; Salomon fait bâtir des temples aux dieux des femmes étrangères, & ſes immenſes tréſors ſuffiſent à peine à ſes plaiſirs; l'Enfant prodigue diſſipe la portion entière du bien qui lui étoit revenu; Hérode promet la moitié de ſon Royaume: la paſſion n'eſt jamais avare; les tems ne ſont jamais malheureux pour elle, jamais les ſaiſons fâcheuſes, les charges publiques jamais trop incommodes.

Magdelaine avoit ſuivi l'égarement de ces voies. Ses richeſſes avoient ſervi à ſes paſſions; voyez comme elles ſervent aujourd'hui à ſa pénitence: elle répand des parfums précieux ſur les pieds du Sauveur: *Et unguento ungebat.* Vous la verrez bientôt renouveller cette ſainte profuſion, & mériter même un jour que Jeſus-Chriſt la juſtifie contre le reproche de ſes Diſciples qui la blâment: ſa maiſon même déſormais va être ouverte à ſon Libérateur. Là, il

Luc. 7. 38.

trouvera un ſaint délaſſement au retour de ſes voyages : là, il pourra venir célébrer la Pâque avec ſes Diſciples, & honorer ſouvent la maiſon de Béthanie & la table des deux ſœurs de ſa préſence. Magdelaine le ſuivra même dans ſes courſes pour fournir à ſes beſoins, & lui rendre des bénédictions temporelles pour les ſpirituelles qu'elle avoit reçues de lui. C'eſt ainſi qu'elle répare l'uſage criminel qu'elle avoit fait de ſes biens.

Et voilà, mes chers Auditeurs, le modèle de votre pénitence. Vous avez répandu pour l'iniquité ; ſemez pour la juſtice : vos plaiſirs ont été prodigues ; que vos vertus le ſoient auſſi ; & faites-vous une noble paſſion du ſoulagement des malheureux. Car, mes Frères, il faut le dire ici ; ſouvent après les excès & les profuſions des plaiſirs, on prend avec la piété des inclinations de réſerve & d'épargne : il ſemble qu'on veut regagner avec Jeſus-Chriſt ce qu'on avoit perdu pour le monde ; on met, pour ainſi dire, la piété à profit pour la terre, au lieu d'en faire un gain ſolide de l'éternité ; & l'on n'expie les folles dépenſes des paſſions que par une exactitude d'avarice, pire peut-être devant le Seigneur que les excès dont on ſe repent. N'ayez donc rien de trop précieux quand il s'agit de ſecourir les membres de Jeſus-Chriſt : ſouvenez-vous ſeulement que Magdelaine choiſit les pieds pour répandre ſes largeſſes

comme les moins expoſés aux yeux du public ; qu'elle ne cherche point à les répandre ſur la tête & dans les endroits éclatans, & que les lieux les plus obſcurs ſont toujours les plus sûrs pour recevoir les pieux dépôts de notre charité : ſouvenez-vous ſeulement que Magdelaine mêle ſes larmes à la profuſion de ſes parfums ; que les œuvres de miſéricorde ne ſont qu'une partie de la pénitence, & que tout ce qui a ſervi en vous à l'iniquité doit ſervir à la juſtice.

Auſſi, mes Frères, en dernier lieu, Magdelaine avoit ſacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans ſa pénitence un ſacrifice à Jeſus-Chriſt : ſa douleur n'excepte rien, & la compenſation eſt univerſelle. Ses yeux avoient été ou les inſtrumens de ſes paſſions, ou les ſources de ſes foibleſſes ; ils deviennent les organes de ſa pénitence & les interprétes de ſon amour : *Lacrymis* Luc. 7. 38. *cœpit rigare pedes ejus.* Ses cheveux avoient ſervi d'attraits à la volupté ; elle les conſacre aujourd'hui à un ſaint miniſtère : *Et* Ibid. *capillis capitis ſui tergebat.* Sa bouche avoit été mille fois ſouillée ou par des diſcours de paſſion, ou par des libertés criminelles ; elle la purifie par les marques les plus vives d'une ſainte tendreſſe : *Et oſculabatur* Ibid. *pedes ejus.* Son amour reprend toutes les armes de ſes paſſions, & s'en fait autant d'inſtrumens de juſtice ; & elle punit le

péché par le péché même. Elle n'imite point ces perſonnes qui dans leur pénitence veulent encore ſauver quelque choſe du débris de leurs paſſions ; qui après avoir renoncé aux amuſemens criminels, conſervent encore ſur elles-mêmes des ſoins & des attentions dont la triſteſſe de la pénitence ne s'accommode guères ; qui n'étalent plus d'une manière indécente pour allumer des deſirs criminels, mais qui ne négligent rien dans les ornemens moins brillans ; qui cherchent les agrémens juſques dans la modeſtie & dans la ſimplicité, & qui veulent encore plaire, quoiqu'elles ſoient fâchées d'avoir plû.

Or, mes Frères, je le répéte en finiſſant, parceque ce doit être ici le fruit de tout mon Diſcours : il doit y avoir une exacte compenſation entre le péché & la pénitence, entre le ſacrifice de juſtice & le ſacrifice d'iniquité. Vous n'aviez pas été un demi pécheur ; il ne faut pas être un demi pénitent. L'attachement exceſſif au ſoin de votre corps avoit été la ſource de vos malheurs ; il faut qu'une ſainte horreur de vous-même répare l'offenſe. L'affectation & le ſcandale des parures avoit été l'écueil de votre innocence & de celle de vos frères ; il faut qu'une négligence chrétienne, qu'un oubli de tout ce qui vous regarde, qu'une pudeur exacte dans tout votre extérieur commencent votre pénitence. Les commerces des hom-

mes avoient bleſſé votre ame ; faites-vous une ſolitude dans votre cœur, & goûtez dans la retraite combien le Seigneur eſt doux : les agitations des plaiſirs vous avoient fait oublier votre Dieu ; priez ſans ceſſe, habitez avec vous, & penſez qu'une ame n'eſt pas chrétienne tandis qu'elle n'eſt pas intérieure. Vous aviez ménagé à vos ſens tout ce qui pouvoit les flater ; appliquez-vous à les crucifier : allez dans ces lieux de miſéricorde où la piété appelle tant d'ames ſaintes ; approchez-vous des Lazares puants & couverts de plaies ; ne refuſez pas votre miniſtère & le ſecours de vos mains à leurs beſoins ; & malgré les frémiſſemens ſecrets de votre nature, accoutumez votre délicateſſe à ces œuvres de Religion, & ſurmontez par la foi & par l'ardeur de votre amour une corruption qui a ſi ſouvent triomphé de vous-même. En un mot, proportionnez les remédes à vos maux : ne diſputez point à la grace ce que vous n'avez jamais eu la force de refuſer à la cupidité : aimez Jeſus-Chriſt comme vous avez aimé le monde, auſſi tendrement, auſſi vivement, auſſi aveuglément, pour ainſi dire, auſſi ſouverainement ; & que vos paſſions ſoient le modèle de votre pénitence.

Ah ! peut-être le Seigneur n'a permis votre vivacité dans les plaiſirs, que pour prévenir votre tiédeur dans une nouvelle vie ; & dans ce que vous avez fait

pour le monde, il a voulu que vous compriſſiez ce que vous étiez capable de faire pour lui. Peut-être ne vous a-t-il livré à toute la ſenſibilité de votre cœur dans des engagemens profanes, que pour vous faire ſentir juſques à quel point votre cœur pouvoit l'aimer ; & il a voulu que vous faſſiez un eſſai funeſte de votre ardeur dans les paſſions, afin que vous ne puiſſiez plus ignorer combien vous pouviez être ardent dans le bien & dans la vertu.

Mon Dieu ! quand rappellant un jour devant votre tribunal toute la vie d'une ame chrétienne, vous mettrez dans une balance ſes années d'iniquité d'un côté, & de l'autre les jours qu'elle a paſſés dans la juſtice : quand vous comparerez le pécheur au pénitent : quand vous oppoſerez les paſſions aux vertus, les plaiſirs aux ſouffrances, & la charité à l'amour du monde : ah ! Seigneur, qu'il ſe trouvera peu d'ames que ce parallèle ne confonde ! que vous trouverez alors de juſtices défectueuſes : & qu'il y aura d'ames abuſées à qui vous direz ces terribles paroles : Vous avez été péſées dans la balance, & l'on vous a trouvé d'un poids inégal : *Appenſus es in ſtatera, & inventus es minus habens.* Pour éviter ce malheur, mes Frères, propoſez-vous ſouvent l'exemple de notre ſainte pénitence : penſez que les fauſſes pénitences damneront preſque plus de Chrétiens, *Dan.* 5. 17.

que les crimes & les excès : aimez beaucoup ; c'eſt à l'amour que la rémiſſion des péchés eſt aujourd'hui accordée, & que la récompenſe des Saints eſt promiſe.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE

SAINT BERNARD.

Dilectus à Domino Deo ſuo, renovavit imperium, & unxit principes in gente ſua: in lege Domini congregationem judicavit, & in fide ſua probatus eſt Propheta.

Il fut aimé du Seigneur ſon Dieu; il fit prendre à tout l'Etat une face nouvelle, répandit une onction ſainte ſur les Princes de ſon peuple, préſida aux aſſemblées d'Iſrael, prononça ſelon la loi du Seigneur, & parut un vrai Prophéte dans ſa foi. C'eſt l'éloge que le ſaint Eſprit fait de Samuel, au chap. 46. de l'Eccléſiaſtique. v. 16. 17.

ISRAEL infidèle au Dieu qui l'avoit tiré de l'Egypte, étoit devenu depuis longtems la proie des nations & l'opprobre de ſes voiſins. La diſcipline des mœurs y étoit

triſtement défigurée ; la ſainteté de la loi tombée dans l'aviliſſement ; le culte du Seigneur négligé ; les ſacrifices & les offrandes ſouillées, ou par l'impiété des Prêtres, ou par la ſuperſtition des Fidèles ; les enfans d'Héli, Miniſtres du Sanctuaire, faiſoient des fonctions mêmes de leur miniſtère, l'occaſion de leurs déſordres : l'Arche ſainte ne rendoit plus ſes oracles à Silo, mais tombée en la puiſſance des Philiſtins elle avoit paru dans le temple de Dagon, & depuis erroit indécemment dans les campagnes de la Judée. Enfin tout l'éclat de la fille de Sion étoit obſcurci : ſes ſolemnités & ſes ſabbats n'étoient plus que des ſpectacles lugubres ; elle n'avoit plus de conſolateur ; ſes Prophétes ne lui reprochoient plus ſon iniquité pour l'exciter à pénitence ; & le Seigneur avoit fait ſécher dans ſa fureur l'abondance d'Iſrael, & n'avoit pas épargné les beautés de Jacob.

Tel étoit l'état de la Synagogue, lorſque Dieu touché des gémiſſemens & des calamités de ſon peuple lui ſuſcita Samuel, ce Prophète chéri du Ciel, qui renouvella le gouvernement, qui répandit une onction ſainte ſur les Princes de ſa nation, & qui jugea l'aſſemblée d'Iſrael ſelon la loi ; ce Prophéte, qui d'abord ſous les yeux du Grand-Prêtre Héli invoqua le Seigneur dans le calme & dans la retraite du Sanctuaire ; qui depuis conſulté de tout Iſrael

à Silo, où il avoit choiſi ſa ſolitude, parut à la tête du peuple de Dieu, fut connu depuis Dan juſqu'à Berſabée, régla les différens des Tribus, rétablit le culte du Seigneur, & fut le cenſeur des Rois & des Princes du peuple; & qui enfin dépoſitaire des vérités de la Loi fut reconnu fidèle dans ſes paroles, parcequ'il avoit vû le Dieu de lumière; confondit Amalec, & briſa l'inſolence des Princes de Tyr & de tous les chefs des Philiſtins.

Eſt-ce une prophétie, mes Frères? eſt-ce une hiſtoire? & par quelle ſuite de rapports a-t-il pu arriver que le ſiécle de Samuel reſſemblât ſi fort à celui de Bernard, & ce Prophéte ſi fameux & ſi ſouvent loué dans les Livres ſaints, à celui dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge?

L'épouſe de Jeſus-Chriſt ne s'étoit jamais vûe couverte de plus de taches & de rides, que dans ces tems de ténébres & de diſſolutions où la Providence avoit marqué dans ſes conſeils éternels la naiſſance de ce grand homme. La Foi éteinte parmi les Fidèles; le culte défiguré & inondé de ſuperſtitions; les Clercs & les Princes des Prêtres plongés dans l'ignorance & dans le vice; la vigueur de la diſcipline monaſtique affoiblie; & les Elus eux-mêmes, ſi je l'oſe dire, ſur le point de céder au torrent, & ſe laiſſer entrainer par l'erreur commune. A tant de calamités, à des plaies ſi hideuſes & ſi touchantes

vous ne fermâtes pas votre cœur, & n'endurcîtes pas, Seigneur, vos entrailles : mais vous tirâtes des tréſors de votre miſéricorde une de ces grandes reſſources que vous ne refuſez jamais aux beſoins extrêmes de votre Egliſe.

Bernard, le Samuel de ſon ſiécle, naît. Il paſſe les premières années de ſa vie dans le repos & dans la retraite du Sanctuaire : & c'eſt là où vous lui donnez des marques ſecrettes & ineffables de votre amour : *Dilectus à Domino Deo ſuo.* Le bruit de ſon nom ſe répand bientôt après : de toutes parts on va conſulter le Voyant : il quitte ſa ſolitude, & devient le légiſlateur des tribus ; il renouvelle la face de l'Etat, & les Princes ſont touchés de l'onction & de la grace de ſes paroles : *Renovavit imperium, & unxit principes in gente ſua.* Enfin, inſtruit du Dieu même de lumière, il confond l'héréſie & le ſchiſme, devient l'arbitre des Conciles, & préſide aux aſſemblées d'Iſrael ; & malgré les diſcours des inſenſés, la grandeur de ſa foi le fait reconnoître pour un vrai Prophéte : *In lege Domini congregationem judicavit, & in fide ſua probatus eſt Propheta.* Et le voilà repréſenté dans les trois principales circonſtances de ſa vie : parfait religieux, homme apoſtolique, & Docteur toujours invincible : c'eſt l'idée la plus naturelle de ſon éloge, & à laquelle je me ſuis arrêté. Implorons. *Ave, Maria.*

LOrſque la Providence deſtine une créature à des entrepriſes glorieuſes, & veut en faire l'inſtrument de ſes plus nobles deſſeins, elle lui ménage de bonne heure mille circonſtances favorables que le haſard ſeul paroît avoir aſſemblées, verſe dans ſon ame les dons & les graces qui ſont comme les ſemences ſacrées des prodiges qu'elle veut opérer par ſon entremiſe; & toujours attentive aux périls qui l'environnent, elle entoure d'abord ſon cœur d'un mur d'airain, met à couvert ſon innocence ſous un bouclier de ſalut, conduit par la main ſes paſſions dès leur naiſſance, & lorſqu'elles ſont encore en état d'être diſciplinées; & cultive avec des ſoins infinis le grain évangélique qu'elle y a ſemé; ce grain qu'elle veut élever au-deſſus de toutes les autres plantes, & dont elle deſtine les branches ſaintes à ſervir un jour d'azile aux oiſeaux du ciel. I. PARTIE.

Telle fut envers Bernard la conduite de la grace. Il reçut en naiſſant cette bonté d'ame & cette candeur de naturel, qui eſt comme le préſage & la première ébauche de la piété: des inclinations bienfaiſantes, de la douceur & de la ſérénité dans l'eſprit; un cœur tranquille & innocent, & preſque de ſon propre fond ennemi des excès & du vice. Les ſoins de l'éducation aidèrent ces heureuſes eſpérances; les exemples domeſtiques furent pour lui des

leçons de vertu : un père juſte & droit, & qui avoit toujours marché fidélement devant le Seigneur ; une mère pieuſe & tendre, qui n'avoit jamais partagé ſon cœur qu'entre Jeſus-Chriſt & ſon époux, & qui loin du monde & renfermée dans l'enceinte de ſes devoirs cherchoit à ſe ſanctifier, comme dit ſaint Paul, au milieu de ſes enfans, en les exhortant à perſévérer dans la Foi, dans la charité, dans la ſainteté, & à mener une vie réglée & digne des Saints.

Ce furent là les premières bénédictions dont le Ciel prévint notre vaſe d'élite, deſtiné à porter un jour la parole de vie devant les Princes & les Rois, les nations & les enfans d'Iſrael. Heureux de n'avoir pas comme tant d'autres, dans un âge où le cœur ſe flétrit ſi aiſément, reſpiré auprès de ceux dont il tenoit la vie une odeur funeſte de mort, & trouvé dans leurs mœurs des écueils à ſon innocence ! Car hélas ! où avons-nous la plupart étudié l'iniquité, que dans les exemples de nos pères ? où avons-nous vû ſe former, ou plutôt croitre & ſe fortifier, cet homme de péché que nous portons dans notre fonds, que ſous les yeux de ceux qui auroient dû y former Jeſus-Chriſt ? d'où ſont venues ces premières impreſſions ſi fatales au cœur, que de l'indiſcrétion ou du déréglement de nos proches ? & enfin, où avons-nous appris comme

comme Rachel, à adorer des idoles, que dans la maiſon même de Laban ?

Avec de ſi favorables diſpoſitions Bernard entre dans le monde. Mais que peuvent les ſoins de la plus régulière éducation ſur un âge où le cœur incapable de précautions, & encore tout ouvert, ſent poindre de toutes parts les paſſions ! que peut un naturel heureux contre l'exemple de la multitude, & les attraits qu'offre à tous les pas l'iniquité ! Aaron adore le veau d'or avec la foule ; Jonathas ne peut ſe défendre de goûter du moins en paſſant, le miel funeſte qu'il trouve ſur ſon chemin.

De pareilles réflexions, ſi peu familières à une jeuneſſe inconſidérée, occupent déja l'eſprit de Bernard. A peine a-t-il jetté ſes premiers regards ſur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup, & ſur leſquels nos chutes ſeules nous ouvrent les yeux. Déja même le ſpectacle d'une beauté mortelle avoit penſé jetter dans ſon cœur quelques étincelles de péché ; déja violant le pacte qu'il avoit fait avec ſes yeux, il avoit laiſſé errer ſes regards ſur un objet périlleux. Mais vous viendrez juſques-là, puiſſance des ténébres, & ne paſſerez pas outre, & vous y verrez briſer votre fureur & votre attente. Bernard comme un lion myſtérieux n'a jamais plus de force que lorſqu'il ſe ſent légèrement bleſſé. Un étang

d'eau glacée où il ſe jette, punit à l'inſtant ſa foibleſſe : il éteint dans ce nouveau bain de la pénitence les traits enflammés de ſatan ; & comme un autre Jonas il calme, en ſe jettant dans les eaux, la tempête naiſſante que ſon infidélité avoit excitée dans ſon cœur. Quelle tendreſſe d'innocence, qui ne peut ſoutenir un ſeul moment le poids de la plus légère tranſgreſſion ! Mais, Chrétiens, en matière de périls le paſſé eſt un mauvais garant pour l'avenir : le plus juſte ne peut répondre ni de la grace, ni de ſoi-même ; il y a douze heures dans le jour, & toutes ne ſe reſſemblent pas : la vertu même s'uſe, pour ainſi dire, & s'affoiblit par ſes propres victoires ; & nos ſuccès ſouvent ne ſont qu'une feinte de l'ennemi, qui nous céde les premiers avantages pour nous amuſer & nous engager plus avant dans l'occaſion. Bernard ne l'ignore pas ; & perſuadé que lorſqu'il s'agit du ſalut les précautions ne ſauroient être exceſſives, il va chercher dans la ſolitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que ſe dérober à l'ennemi, c'eſt la plus sûre manière de le vaincre.

Quelles furent les glorieuſes circonſtances de cette retraite ! Ce n'eſt pas ici un pénitent humilié qui fuit devant l'ennemi comme un vaincu percé de coups ; c'eſt un Moyſe qui ne ſort de l'Egypte pour ſe retirer dans le déſert qu'après avoir

vaincu Pharaon, & qui dans ſa retraite même conſerve tout l'air d'un conquérant. Il ne compte pour rien de ſecouer lui ſeul le joug du Prince du ſiécle, s'il ne délivre encore ſes frères avec lui : il ne peut ſe réſoudre à laiſſer triſtement errer dans une terre étrangère ſes amis & ſes proches, tandis qu'il va lui-même goûter dans le déſert combien le Seigneur eſt doux.

Que prétendons-nous, leur dit-il, comme autrefois ce courtiſan dont parle ſaint Auguſtin ? à quoi aboutiront enfin nos vûes & nos eſpérances ? La faveur du Prince eſt le plus haut point où nous puiſſions aſpirer : mais par combien de dangers faut-il arriver à un danger encore plus grand ? & d'ailleurs quelle en ſera la durée ? *Quamdiu iſtud erit ?* au lieu que ſi je veux être ami de mon Dieu, je le deviens à l'inſtant : *Ecce nunc fio ;* & c'eſt-là un tréſor qui ne craint ni les vers, ni la rouille, ni la fatalité des tems, ni l'envie des hommes. Ainſi ſuivi de ſes frères & de la plupart de ſes amis, comme d'autant d'illuſtres captifs qu'il vient d'enlever au Prince du ſiécle, il ſort du monde chargé de ces glorieuſes dépouilles ; & comme ſon divin Maître, en s'arrachant à l'empire de la mort, il traîne après ſoi les principautés & les puiſſances, & les méne hautement en triomphe à la face de l'univers : *Traduxit confidenter, palàm triumphans.*

S. Aug. lib. 8. Conf. c. 6.

Coloſ. 2. 15.

Ah ! ſi les Anges du ciel dans le ſéjour

même de la gloire ſont capables d'une nouvelle joie à la converſion d'un ſeul pécheur ; quelle dut être la joie des Anges du déſert, des pieux Solitaires qui déja depuis quelque tems s'étoient retirés à Citeaux, lorſqu'ils virent arriver Bernard à la tête d'une ſi floriſſante troupe ! Le ſilence, les veilles, les jeûnes & toute la rigueur de la diſcipline monaſtique, qui ailleurs ou rallentie, ou tout-à-fait éteinte, s'obſervoit ſans adouciſſement à Citeaux, rendoient l'abord de cette ſolitude formidable à ceux d'entre les Séculiers qui vouloient renoncer au ſiécle. On regardoit cette terre ſainte comme une terre peuplée par des hommes extraordinaires, & qui dévoroit ſes habitans : peu de perſonnes oſoient y venir eſſayer d'un genre de vie d'autant plus dur, qu'il étoit peu à la portée d'un ſiécle où le relâchement étoit devenu le goût dominant : cette chaſte Sion étoit déſerte & ſtérile, tandis que les autres épouſes moins fidèles ſe glorifioient de la multitude de leurs enfans ; & il étoit à craindre que ce pieux établiſſement ne tombât enfin faute de ſujets. Etienne, Abbé du Monaſtère, vénérable par un grand âge & par une piété conſommée, voyoit avec douleur le fruit de ſes travaux ſur le point de périr. Mille fois il avoit levé ſes mains pures au ciel pour demander à Dieu la multiplication de ſon peuple ; & il attendoit avec confiance l'effet de ſes

prières, quand Bernard ſuivi de ſes compagnons vient ſe jetter à ſes pieds. Que de larmes de joie & de tendreſſe coulèrent alors des yeux du ſaint vieillard ! combien de fois dit-il au Seigneur, comme Siméon, qu'il mouroit en paix, puiſque ſes yeux avoient enfin vû le ſalut de Dieu, & celui qu'il avoit préparé pour être la lumière des nations & la gloire d'Iſrael !

Les ſuites ne démentirent pas l'eſpérance du ſaint Abbé : notre nouveau Solitaire ayant, ce ſemble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit ſéculier les reſtes des inclinations du vieil homme, ne garde plus de meſures avec la vivacité de ſa foi : débarraſſé de ſes liens, il prend ſon eſſor vers le ciel, & échappe preſque à la vûe des plus avancés.

Bernard, ſe dit-il tous les jours à lui-même, qu'es-tu venu chercher dans la ſolitude ? es tu ſorti du ſiécle pour traîner tes chaînes après toi ? voudrois-tu, comme tant d'autres, conſerver ſous un habit auſtère & religieux un cœur profane & immortifié ? *Ad quid veniſti ?* Ah ! ſi une *S. Bern.* vertu douce & aiſée t'avoit paru sûre pour le ſalut, pourquoi ſortir du ſiécle où l'erreur commune l'autoriſe, & venir dans ce lieu de pénitence où des lumières plus pures & des exemples plus ſaints la condamnent ? Voilà votre modèle, vous qui après avoir commencé par une converſion d'éclat, & des dehors ſoudains d'une piété

auſtère, relâchant peu à peu de cette première ferveur, en êtes enfin venu à cet état douteux de vertu tiéde & tranquille, qui à la vérité ſert encore de frein aux plus groſſières paſſions, mais qui ne ſe preſcrit rien ſur la plupart des plaiſirs, & bannit la fidélité & la vigilance : *Ad quid veniſti?* tenez-vous à vous-même ce langage. Quel eſt mon deſſein en me propoſant une vie tiéde & infidèle? ſi le ſoin de mon ſalut me touche encore, pourquoi m'en tenir à une voie incertaine & périlleuſe? & ſi je veux rendre tout-à-fait ma première foi vaine; eh! à quoi bon me gêner encore ſur certains plaiſirs, & conſerver un reſte de vertu inutile? La vie que je méne eſt trop ſelon les ſens, ſi j'ai deſſein de me ſauver; mais ſi je veux me perdre, elle eſt encore trop pénible.

Par le ſecours de ces pieuſes réflexions Bernard nourriſſoit ſa foi, & reſſuſcitoit ſans ceſſe en lui la grace de ſa vocation. Cependant, ô mon Dieu, du fond de votre Sanctuaire vous répandiez déja ſur ce jeune Samuel, ces bénédictions infinies qui devoient en faire le Prophéte & le Légiſlateur de votre peuple. Le Cloître depuis Benoît n'avoit pas vû de vertu plus conſommée; & c'étoit déja un heureux préjugé pour le rétabliſſement de la régle de ce grand Patriarche, déchue alors dans la plupart des Monaſtéres de l'Occident, &, comme c'eſt le ſort des choſes humai-

nes de baiſſer toujours en s'éloignant de leur ſource, tombée de ce haut point de ferveur & d'auſtérité où on l'avoit vûe, dans les adouciſſemens, les interprétations & les priviléges.

Avec un corps délicat & une ſanté mal affermie, il n'eſt point de macérations qui puiſſent ſatisfaire l'amour de Bernard pour les croix & pour la pénitence. Et quelles macérations, mes Frères? un ſilence éternel, une ſolitude ſévère, des veilles continuelles, des jeûnes ſans interruption, une nourriture qui loin de ſoulager le corps, le révolte par ſon inſipidité, le travail des mains le plus dur, & un enchaînement de mille exercices laborieux qui ne laiſſent pas reſpirer l'amour-propre, & qui en changeant d'objet ne font que changer de ſupplice : environné de cet appareil de pénitence, il trouve encore ſa croix trop douce, & croit comme l'époux être au milieu des roſes & des lis. Les Saints tremblent ſur une ſeule faute expiée par une vie entière de pénitence; & nous préſumons ſur une ſeule action de pénitence, anéantie dans une vie toute de péchés.

La retraite de Bernard & de ſes compagnons à Citeaux, l'auſtérité & l'innocence de leurs mœurs, répandoit déja au loin une odeur de vie; & attirés par des exemples ſi nouveaux, pluſieurs y accouroient de toutes parts. Le nombre des diſciples croiſſant, & l'enceinte de Citeaux

ſe trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre : on partage ce peuple ſaint ; & Bernard à la tête d'une tribu choiſie, s'éloigne à regret d'un lieu où tout lui retraçoit le doux ſouvenir des premières faveurs qu'il avoit reçues de ſon divin Maître, & va établir ſa demeure à Clairvaux, ſolitude alors inconnue, mais devenue depuis plus fameuſe que les principales cités de Juda, par la préſence de celui qui devoit un jour régir Iſrael.

Elevé à la dignité d'Abbé de ce Monaſtère, que de nouveaux ſpectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Loin d'affecter ces diſtinctions odieuſes & ces vaines marques d'autorité qui laiſſent une diſtance ſi énorme entre les enfans & le père, il ne fut jamais plus avide d'abaiſſemens : loin de regarder ſa dignité comme un prétexte honorable d'adouciſſement & de repos, il n'uſa jamais de plus de rigueurs envers ſoi-même. Qui pourroit ici, mes Frères, raconter en détail les progrès de la grace ſur ſon ame ; cet eſprit de prière & de recueillement, ces conſolations ineffables de l'Eſprit ſaint, cette mort univerſelle à ſoi-même & à toutes les créatures, l'uſage des ſens preſque éteint ? Hélas ! à force de mortifier ſon goût, il ne lui en reſtoit plus même pour diſcerner les viandes ; & au lieu que les Iſraélites trouvoient dans la ſeule man-

ne des goûts divers, les mets les plus différens n'avoient plus que le même goût pour lui : les objets même qu'il avoit ſous les yeux, il ne ſe ſouvenoit pas de les avoir vûs : ſa converſation toute dans le ciel, fixoit là les opérations de ſon ame : & l'on peut dire de lui, quoique dans un ſens différent, ce que le Prophéte dit des idoles ; qu'il avoit des yeux, & ne voyoit plus ; un odorat, & ne ſentoit plus ; une bouche & des mains, & il ne s'en ſervoit plus.

Ce fut alors que Dieu accorda à ſes vœux la vocation de ſon père à Clairvaux, & ſa retraite entière du ſiécle. Cet homme ſi heureux dans ſa famille, & dont les enfans, comme ceux de Jacob, devoient être un jour autant de Patriarches, quitte enfin le pays de Canaan, vient joindre Joſeph ce fils bien-aimé ; adore ſon bâton paſtoral, cette marque ſacrée de ſa puiſſance ; & plein de jours, il s'endort peu après au Seigneur dans cette terre de Geſſen, ſous les yeux d'un fils qui l'avoit enfanté dans la foi & dans la charité.

Ainſi ſe ſont rendus agréables à Dieu les Saints, mes Frères. Tous ceux que l'Egliſe honore comme tels, elle les honore comme pénitens : l'Eſprit de Dieu n'a pas là-deſſus diverſes voies, & l'on ne peut pas dire, qu'il opère différemment. Nous flatons-nous qu'il y aura pour nous une voie privilégiée ? ſerons-nous traités plus

favorablement, parceque nous ſommes plus coupables ? ſi les bien-aimés du Père céleſte ont bû le calice amer ; croyons-nous que la lie & l'amertume en ſoit ôtée pour nous ? Mais quand le Royaume des cieux ne ſeroit pas le prix de la ſeule violence, pourroit-il l'être de la volupté ? & quand on pourroit être ſaint ſans la pénitence, pourroit-on l'être après les plaiſirs ? Tel fut notre nouveau Samuel dans l'enceinte du Sanctuaire ; il fut cher au Seigneur ſon Dieu : *Dilectus à Domino Deo ſuo.* Donnons à ſon zèle de plus vaſtes bornes : il va renouveller la face de l'Etat, & répandre une onction de grace ſur les Princes & les peuples : *Renovavit imperium, & unxit principes in gente ſua* : & après que la Foi en a fait un religieux conſommé, la charité va en faire un homme apoſtolique ; c'eſt mon ſecond point.

II. PARTIE. IL y a différens dons dans l'Egliſe, dit ſaint Paul ; & ces dons ſont partagés aux divers membres qui la compoſent, ſelon la ſecrette diſpoſition de l'Eſprit qui ſouffle où il veut. Tous ne ſont pas en même-tems Apôtres, Prophétes, Docteurs ; à chacun eſt donnée ſa grace particulière ſelon la meſure du don de Jeſus-Chriſt. Tel dans le calme de la retraite conſerve ſon ame pure & ſans tache, qui tranſporté dans le ſiécle y verroit expirer ſon innocence & éteindre toute ſa foi. Tel dans le miniſ-

tère de la parole & les autres fonctions de l'apoſtolat, luit comme un aſtre au milieu d'une nation corrompue & perverſe, & forme Jeſus-Chriſt dans les cœurs, qui dans le déſert auroit ſoupiré après l'Egypte, & ſeroit tombé dans la tiédeur & l'abattement. Tel eſt envoyé pour évangéliſer les ſimples & les ignorans, qui craindroit de porter le nom du Seigneur devant les Princes & les Rois de la terre. Tel s'oppoſe comme un mur d'airain pour la maiſon d'Iſrael, & réſiſte aux puiſſances du ſiécle, qui n'oſeroit toucher l'Oint du Seigneur, ni contredire aux Pontifes de la loi. Tel enfin a le don d'interpréter les Ecritures, qui n'a pas celui des prodiges pour s'en ſervir comme de ſigne contre les Infidèles. Mais cet ordre établi de vous-même, ô mon Dieu, n'eſt pas une loi pour vous : il eſt certaines ames ſur leſquelles, quand il vous plaît, vous verſez à pleines mains la variété de vos dons, & à qui votre Eſprit n'eſt pas donné par meſure.

Il falloit au ſiécle de Bernard une ame de ce caractère. Les diſſenſions domeſtiques, les guerres étrangères, l'ignorance, qui toujours en eſt le triſte fruit, avoient répandu ſur toutes les parties de l'Etat je ne ſais quel air de licence & de barbarie, toujours fatal à la ſainte politeſſe & à la candeur des mœurs chrétiennes. L'ambition, le faſte, & des vices encore plus

honteux, s'étoient glissés dans le Sanctuaire; & faisoient de la maison du Seigneur un lieu d'intrigue, de mollesse & de scandale: les Cloîtres n'étoient plus des aziles contre la contagion du siécle; le peuple de Dieu qui habitoit cette terre sainte, peu soigneux de l'alliance de ses pères avoit lié commerce avec les nations, & adopté leurs mœurs & leurs usages: les sages loix des fondateurs n'étoient plus écrites que sur des tables de pierre; on y avoit mêlé des traditions humaines qui en ruinoient l'esprit: ces déserts arides & sombres étoient devenus des terres où couloient le lait & le miel; ce n'étoient plus des lieux écartés où fatigué du monde on pût venir de tems en tems respirer l'air de la piété; & illustres autrefois par les Saints qui les avoient habitées, ces solitudes ne brilloient plus que par des bâtimens somptueux, des temples superbes, des richesses & des dons immenses, de sorte que les pieuses libéralités des Fidéles, & leur sainte diminution, pour parler avec l'Apôtre, étoit devenue l'excès de ce peuple autrefois si simple & si délaissé.

De-là, mes Frères, quel déluge d'iniquités dans le siécle? Car il faut le dire ici, les lampes d'Israel ne sauroient s'éteindre, qu'il n'en sorte une épaisse fumée, qui se répand au loin & va ternir tout l'éclat & tout l'or du tabernacle: les colomnes du temple ne plient jamais, qu'elles n'entrai-

nent avec soi le reste de l'édifice ; & pour le dire sans figure, les vices des Clercs & des personnes consacrées à Dieu, sont toujours comme les étendards funestes du désordre élevés au milieu des peuples : *Signum in nationibus.* *Is. 5. 26.*

A des besoins si extrêmes & si divers, vous n'opposâtes, Seigneur, qu'un nouveau Moyse sorti du désert de Madian ; & Bernard entre vos mains frappe les Rois & les Royaumes, réforme le tabernacle sur le modèle de celui que vous lui aviez montré sur la montagne ; confond les ministres murmurateurs ; assure la souveraine sacrificature au Pontife que vous aviez établi ; renverse l'idole que les enfans d'Israel s'étoient eux-mêmes fabriquée ; brise les ennemis de votre nom, & auroit conduit vos tribus à la conquête de Jérusalem, si leur ingratitude & leurs excès ne vous eussent fait retirer votre force & votre bras du milieu d'elles.

Quelle fut l'ardeur, la fermeté, l'étendue de son zèle ! Il avoit reçu de la nature ces avantages de l'esprit & du corps qui semblent destiner par avance ceux qui en sont pourvûs, au ministère de la parole, mais qui sans la grace & la vocation du Ciel, ne forment jamais qu'un airain sonnant & une cimbale retentissante : un esprit vaste & nourri dans la lecture des Livres saints ; un cœur tendre & avec qui étoient, ce semble, nées l'onction & la

miſéricorde ; un extérieur doux & mortifié qui préparoit les cœurs à la grace, & dont le ſeul ſpectacle verſoit d'abord dans l'ame, je ne ſais quel goût du don céleſte & des biens du ſiécle à venir.

Repréſentez-vous donc, mes Frères, ce nouveau précurſeur ſorti du déſert, vétu pauvrement, la pénitence peinte ſur le viſage, cherchant dans ſes diſcours non pas à ſe rendre agréable au pécheur, mais à rendre le pécheur déſagréable à ſoi-même ; travaillant à préparer les voies au Seigneur, & non pas à ſa propre gloire ; applaniſſant, non pas l'âpreté du ſentier évangélique, mais celle des cœurs rebelles ; & préchant, non pas certaines ablutions aiſées & des cérémonies extérieures qui ne purifient que le dehors, mais mettant la cognée à la racine des paſſions, & annonçant un batême de pénitence. On le prend pour Elie ou pour quelqu'un des Prophétes : toute la France court pour entendre cette nouvelle doctrine ; & touchés des paroles de grace & de vertu qui ſortent de ſa bouche, les peuples en foule viennent à lui pour ſavoir ſi la colére du Seigneur comme ſes dons eſt ſans repentir, & s'il n'y a plus de reſſource à eux pour la fléchir. Eh ! que pouvoit-on attendre d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui loin du monde avoit long-tems médité la loi de Dieu dans le ſilence & dans la prière, dont le cœur vuide des créatures, n'étoit

plein que de cet Eſprit qui parloit en lui, & qui pouvoit dire avec une confiance apoſtolique aux Fidèles : Soyez mes imitateurs, comme je le ſuis de Jeſus-Chriſt ; que pouvoit-on, dis-je, en attendre, que le renouvellement de ſon ſiécle, que la renaiſſance de la Foi & de la piété ? Si notre miniſtère n'a pas le même ſuccès, ce n'eſt pas que le monde ſoit plus corrompu, mais c'eſt que la ſource de nos travaux n'eſt pas la même. Eſt-ce l'Eſprit de Dieu qui nous ouvre la bouche ? & n'entre-t-il rien d'humain dans notre zèle ?

Alors, mes Frères, les ténébres répandues ſur l'abîme commencèrent à ſe diſſiper : la France comme un autre cahos ſe développa peu à peu : les Cloîtres virent revivre cet eſprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères. De nouvelles troupes de Solitaires ſorties de Clairvaux ſe répandirent dans l'Europe, allèrent repeupler les déſerts ; les plus grands hommes de ce ſiécle s'y retirèrent à l'envi ; les Princes mêmes préférèrent l'opprobre de Jeſus-Chriſt à la pompe des Egyptiens, & ceux qui habitoient les palais des Rois ne voulurent plus être vêtus avec molleſſe : de-là, comme d'un nouveau cénacle ſortirent en foule des Paſteurs illuſtres qui parurent à la tête de nos Egliſes ; & les enfans de Bernard devinrent les pères des Fidèles. Mais quels hommes, mes Frères, que ces Evêques !

quel zèle ! quelle ſimplicité ! quelle innocence ! quelle auſtérité de mœurs ! L'Epiſcopat n'étoit pour eux qu'une ſervitude honorable : ils ne brilloient, comme Moyſe, que d'un éclat deſcendu du Ciel, & ne croyoient pas qu'une vaine affectation de faſte & de repos, fût néceſſaire pour rendre reſpectable au peuple un miniſtère de ſollicitude & d'humilité. Ne nous bornons pas à envier cet heureux ſiécle : ſouvenons-nous, mes Frères, que les Paſteurs fidèles ne ſont guères accordés qu'aux prières des peuples, & que le défaut de Miniſtres ſaints, dont nous nous plaignons quelquefois, loin de nous ſervir d'excuſe un jour, ne ſera peut-être que notre crime.

A l'ardeur de la charité Bernard joignit la force. Car ne vous figurez pas ici un de ces Miniſtres timides, qui, ſous prétexte d'honorer les Grands, croyent qu'il faut reſpecter leurs vices ; qui, éblouis de l'éclat qui les environne, n'oſant enviſager leurs démarches, ſe mettent volontairement un voile devant les yeux, de peur de les appercevoir, & donnent à leur foibleſſe les noms ſpécieux de modération & de prudence. Il eſt peu de Samuels qui oſent dire à ceux qui régnent : Prince, n'eſt-ce pas le Seigneur qui vous a établi Roi ſur Iſrael ? pourquoi n'avez-vous donc pas écouté ſa voix ? Il n'a que faire de vos victimes & de l'orgueil de vos offrandes ; le ſacrifice le plus agréable à ſes yeux, c'eſt

la ſoumiſſion & l'obéiſſance. Bernard laiſſe cet exemple à la poſtérité. Louis le Gros uſurpe les droits de l'Egliſe ; des Prélats généreux s'élévent contre cette nouveauté, il les proſcrit : on a recours à notre Saint : Prince, lui dit-il, l'Egliſe éléve ſa voix contre vous devant ſon Epoux, & ſe plaint de ce que celui qu'elle avoit reçu pour ſon défenſeur, devient ſon perſécuteur lui-même ; eh ! pourquoi régnez-vous ſur la terre, que pour y faire régner la juſtice & la piété ?

Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune ſon fils, ſur le maſſacre de Vitry ? Comme un nouvel Ambroiſe, il lui déclare hardiment que la voix du ſang qu'il a répandu, crie vers le Seigneur, & demande vengeance contre lui ; & par ces généreuſes remontrances, il donne encore à l'Egliſe le ſpectacle conſolant d'un Roi humilié, couvert de cendres, proſterné à la porte de ſes temples, & renouvelle les exemples ſi rares des Davids & des Théodoſes.

Mais comment rapporter ici les traits divers de ſa fermeté ? L'Abbé Suger, ce Miniſtre ſi ſage & ſi fameux dans nos Hiſtoires, corrigé par ſes avis ſur certaine pompe ſéculière, où l'air de la Cour l'avoit conduit peu à peu : la Reine Eléonor elle-même, Princeſſe fière & mondaine, traverſée dans ſes deſſeins en un point aſſés délicat, & réduite enfin à revenir au

ſentiment de Bernard : circonſtance aſſés rare dans une jeune Princeſſe, enivrée encore de plaiſirs & de grandeurs ; qui aime à dominer ſur les eſprits comme ſur les cœurs ; que toute réſiſtance bleſſe, & qui ne fait pas aſſés de cas de la vertu pour ſouffrir d'en être contredite : car on lit bien qu'Elie ſut faire reſpecter quelquefois la vérité même à l'impie Achab ; mais on ne lit pas que Jézabel lui pardonna jamais la liberté d'un ſeul diſcours, ni ſa réſiſtance à l'injuſtice qu'elle vouloit faire à Nabot.

Tous les ſiécles admireront les inſtructions vives & touchantes, & cette noble liberté qui régne dans ſes livres de la Conſidération au Pape Eugène. Il eſt vrai que ce Pontiſe avoit vû croître ſous les yeux & la diſcipline de notre Saint ces grandes qualités qui depuis l'élevèrent au Pontificat. Mais qui ne ſait combien la religieuſe ſoumiſſion qu'on doit à tout ce qui part de ce Trône auguſte, & les hommages éternels dont le Pontife eſt environné, le familiariſent peu avec une liberté chrétienne, & des diſcours qui ne ſont pas faits pour louer ? Mais la charité oſe tout ; & Bernard toujours ſemblable à Samuel, honore à la vérité l'Oint du Seigneur devant le peuple, mais ne laiſſe pas de lui annoncer enſuite les ordres du Ciel.

Les Princes & les ſouverains Pontifes reſpectent la liberté de l'Eſprit de Dieu

dans ſon Serviteur : & aujourd'hui, mes Frères, dans le ſiécle, ſi l'on ſe trouve né avec quelque diſtinction, on exige des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, des égards & des ménagemens indignes de leur caractère ; on eſt bleſſé de leur zèle ; on croit être dégradé s'ils nous diſent la vérité comme ils la diſent au peuple : on diroit que la ſainte ſévérité de l'Evangile ne regarde plus que les ames vulgaires ; & que les vices des Grands ſont nés nobles comme eux, & qu'on leur doit les mêmes égards qu'à leurs perſonnes.

Ah ! le crime nulle part ne fut à couvert du zèle de notre Saint : il le pourſuivit juſques ſur le trône : les liens mêmes de la chair & du ſang, ſi périlleux à notre miniſtère, ne ſéduiſirent pas ſa conſtance. En vain touchée du bruit de ſes prodiges & de ſa réputation, ou peut-être d'une vaine curioſité de le voir, ſa ſœur vient à Clairvaux. L'orgueil de ſes équipages, & la pompe du ſiécle qui l'environne, laiſſe d'abord entrevoir au Saint combien elle eſt éloignée du Royaume de Dieu : au bruit de cette faſtueuſe viſite, il gémit, il ſe renferme dans l'enceinte de ſon Monaſtère ; & malgré la tendreſſe qu'il a pour cette ſœur, & le ſpectacle touchant de ſa déſolation & de ſes larmes, il refuſe de la voir, ſi au lieu des parures du ſiécle qu'elle étale, elle ne ſe couvre de pudeur & de modeſtie : c'eſt un autre Moyſe, qui at-

tentif aux ſeuls intérêts de la gloire de ſon Maître, ſépare ſans balancer ſa ſœur du camp du Seigneur, & lui interdit l'entrée du tabernacle, juſqu'à ce qu'elle ait quitté cette lépre qui couvre ſon corps, & ces marques honteuſes de ſon orgueil & de ſon infidélité.

Si vous trouvez aujourd'hui des Miniſtres plus complaiſans, femmes du ſiécle, ce n'eſt pas une excuſe pour vos erreurs; car la foibleſſe du Prêtre n'affoiblit pas la loi de Dieu : c'eſt la peine de vos péchés, & un juſte jugement de la colère du Seigneur ſur vous, qui punit les fauſſes raiſons, dont vous vous ſervez pour juſtifier contre vos propres lumières une vie molle & mondaine, par des Miniſtres qui l'autoriſent.

Enfin, mes Frères, ſa voix briſa les cédres du Liban, ébranla les déſerts, & tonna au milieu des eaux, je veux dire parmi les peuples. On ne vit jamais avant lui de Prophéte ſi autoriſé à reprendre les vices : le Ciel l'avoit, ce ſemble, établi le cenſeur des mœurs de ſon ſiécle. Que de différends parmi les Princes appaiſés par ſa ſageſſe ? que de lettres écrites pour le rétabliſſement de la diſcipline & de la piété ? Nous voyons encore dans celles qui nous reſtent ce détail immenſe de ſoins & de meſures où ſa charité le faiſoit deſcendre. Quel ſtyle ! quelles expreſſions ! quels artifices puiſſans d'une éloquence toute di-

vine ! La France, l'Italie, l'Allemagne le virent répandre par-tout le feu divin que Jesus-Christ est venu apporter sur la terre, & dont il avoit embrasé son cœur ; seul il sut suffire aux besoins divers & infinis de l'Eglise ; & comme ce serpent d'airain élevé dans le désert, il n'y eut point de plaie qui fût à l'épreuve de sa présence.

Il ne manquoit à ses travaux que la récompense des Saints, je veux dire, les persécutions & les calomnies ; il eut la consolation d'y participer. Il entendit les plaintes des insensés contre lui sur le mauvais succès de l'entreprise des François dans la Terre sainte : les prodiges dont Dieu avoit accompagné ses prédications, pour exciter les Chrétiens à cette Milice sacrée, furent traités de foiblesse & de crédulité ; la force de ses discours qui pensa déserter la France & l'Allemagne, en inspirant aux peuples le desir de se croiser, passa pour indiscrétion & faux zèle. Mais adorant dans le secret de son cœur les desseins impénétrables de la Providence, il rappelloit le souvenir des Israélites, qui, quoiqu'appellés de Dieu à la conquête d'une Terre sainte, périrent dans le désert à cause de leurs infidélités ; il rappelloit l'histoire des Tribus, qui engagées par l'ordre exprès du Ciel à combattre les Benjamites, n'en eurent pas moins la honte d'une double défaite ; & gémissant sur les excès des Chrétiens qui avoient attiré ces calamités

du Ciel, il étoit bien plus touché de ce que les Infidèles, fiers de leurs avantages, demandoient inſolemment : Où eſt le Dieu des Chrétiens ? & blaſphémoient ſon nom, que des outrages dont ſes frères tâchoient de noircir le ſien propre.

Ainſi on eſt toujours prêt dans le ſiécle à cenſurer la conduite des Saints : on n'a pour leurs démarches que des yeux de rigueur & de malignité : on veut les rendre garants de tous les mauvais ſuccès des entrepriſes où ils ont eu quelque part ; & leur zèle eſt indiſcret, du moment qu'il n'eſt pas heureux. Enfin il ſuffit preſque d'être homme de bien, pour ne trouver plus d'indulgence ſur la terre : & je ne ſais ſi c'eſt haine de la vertu, ou amour de nous-mêmes ; mais nous ne manquons jamais d'appercevoir des foibleſſes dans les Saints : ſoit parcequ'à force de les croire juſtes, nous exigeons preſqu'auſſi qu'ils ne ſoient plus hommes ; ou que ne pouvant parvenir à leur reſſembler, nous tâchons du moins de nous perſuader qu'ils nous reſſemblent eux-mêmes. Vous venez de voir tout ce que fit notre Saint pour le rétabliſſement des mœurs & de la piété : montrons en peu de mots ce qu'il fit pour le rétabliſſement de la foi & de la doctrine ; & dans cet homme apoſtolique voyons encore le Docteur le plus éclairé & le plus humble de ſon tems : *In lege Domini congregationem judicavit, & in fide ſua pro-*

batus eſt Propheta. Je finis dans un moment.

III. PARTIE.

L'Egliſe, cette nouvelle Jéruſalem, eſt à la vérité fondée ſur des montagnes ſaintes; les vents & les orages s'élévent en vain contre ſes murs ſacrés; ſon Epoux l'a promis, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Cependant tout invincible qu'elle eſt, elle n'eſt pas paiſible : ſes perſécuteurs ne ſauroient la détruire; mais ils peuvent l'affliger : elle ne craint pas des vainqueurs qui la réduiſent comme une eſclave à adopter leurs Dieux & leurs ſacrifices; mais elle peut avoir des ennemis qui altèrent ſa paix, ou qui défigurent la pureté de ſon culte : il eſt même peu de ſiécles où elle n'en ait vû s'élever quelques-uns. Née dans les combats & dans les perſécutions, il ſemble que c'eſt ſon deſtin de n'en être jamais exemte; mais les héréſies & les ſchiſmes ont eu leur utilité. Nous devons la gloire de nos Martyrs à la fureur des Tyrans; & à qui ſommes-nous redevables auſſi des travaux précieux des anciens défenſeurs de la vérité, qu'aux Docteurs du menſonge qui parurent dans leurs ſiécles?

Dieu qui deſtinoit Bernard à être le reſtaurateur de ſa Loi, lui en avoit développé les ſecrets ineffables dans le déſert. Sans avoir été diſciple, dit un Hiſtorien, que des chênes & des forêts, & ſans avoir

eu d'autre maître que la grace, on le vit paſſer tout d'un coup de la ſolitude dans le monde, & de l'ombre des bois dans la lumière du ſoleil. Sa ſcience ne conſiſta pas dans un amas de connoiſſances vaines qu'on acquiert par un dur travail, & qu'on débite ſans fruit & ſans onction. Il ne chercha pas à éblouir les eſprits par de nouvelles découvertes, ni à ſe faire honneur de certains approfondiſſemens qui flatent par leur ſingularité; mais à réformer les cœurs, & à rétablir la foi de ſes pères ſur la ruine des nouveautés profanes: enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les ſciences comme un trafic honteux, & qui ſont de ces dons deſtinés à maintenir le culte du Seigneur & l'honneur de ſes ſacrifices, l'occaſion de leur gain & le prétexte de leur avarice.

Les Livres ſaints furent ſa plus chère étude; rien ne lui paroiſſoit plus digne de la grandeur de l'eſprit humain que l'hiſtoire des merveilles de Dieu dans les Livres de Moyſe, les beautés de ſa Loi, les divins tranſports de ſes Prophétes, & l'onction des autres Ecrivains inſpirés. Auſſi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume ſacré, & l'avoit ſi bien changé en ſa propre ſubſtance, qu'il ne ſait plus parler que ce langage dans ſes écrits: les expreſſions de l'Ecriture y ſont ſemées à pleines mains; elles paroiſſent ſon ſtyle naturel. Saints & pieux monumens de ſon amour pour les

Ecritures,

critures, fruits précieux de ſes lumières de ſa piété, vous êtes encore entré nos ains ; & c'eſt aſſés pour ſon éloge.

Mais la lecture des divines Ecritures, ui faiſoit autrefois les plus chères délices es premiers Fidèles, céde aujourd'hui armi les Chrétiens à des ouvrages de enſonge & de péché, pernicieux à l'eſ- it qu'ils rempliſſent de mille images pro- nes, & funeſtes au cœur, où ils jettent es ſemences de crimes, qui toujours dans ur tems produiſent des fruits de mort. Hélas ! ne portons-nous pas déja dans no- e fonds des diſpoſitions aſſés favorables l'iniquité, ſans y en ajoûter d'étrangères ? e levain de corruption qui croît avec no- re cœur, ne ſuffit-il pas pour exercer no- re innocence, ſans aider ſa malignité ? & aut-il le ſecours de l'art à des paſſions ſur eſquelles nous ne naiſſons que trop inſ- ruits ?

Ce fut cette ſcience des Livres ſaints, ui rendit Bernard ſi redoutable aux enne- is de l'Egliſe. La chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un uſurpateur ; Dagon voit pris la place de l'Arche ; un intrus plein de fiel & d'artifice paroiſſoit dans le Sanctuaire, & y recevoit les hommages du Peuple de Dieu : la foi des Egliſes ſuſ- pendue par le ſpectacle nouveau de deux Pontifes dont chacun prétendoit être l'Oint du Seigneur, attendoit comme autrefois que Dieu lui-même fît connoître celui qu'il

avoit élu ; on ne ſavoit plus s'il falloit aller adorer à Jéruſalem, ou ſur la montagne de Gariſim : Pierre de Leon jouiſſoit à Rome du fruit de ſon iniquité ; & environné de ſes adorateurs, cet homme de péché étoit aſſis dans le Temple de Dieu ; tandis que le véritable Pontife Innocent II, chaſſé de ſon Siége, & errant comme l'Arche d'Iſrael de contrée en contrée dans un équipage peu convenable à ſa dignité, étoit enfin venu aborder en France, & y avoit trouvé un azile plus honorable ſous la protection & la piété de nos Rois : car tel a été de tout tems le deſtin de la France, d'ouvrir ſon ſein aux Pontifes & aux Souverains détrônés, & de voir ſes Monarques armés contre les uſurpateurs & les rebelles.

Or, mes Frères, quel eſt le triſte état de l'Egliſe, lorſqu'elle eſt ainſi déchirée au dedans ; & que l'étendard de la révolte & de la diſſenſion eſt élevé juſques dans le ſanctuaire de la paix & de l'unité ! Les uns ſont à Céphas, les autres à Paul, & perſonne à Jeſus-Chriſt. Ses dignités ſont ou le prix ou le lien de la rebellion ; ſes graces, loin d'être diſpenſées avec majeſté, ſont offertes avec baſſeſſe ; ſes foudres ne ſont plus les peines du vice, mais les inſtrumens de la paſſion ; & de part & d'autre on cherche à ſe faire des amis, non pas avec des richeſſes d'iniquité, mais avec les tréſors mêmes du Sanctuaire.

Quel ſcandale plus digne du zèle & des lumières de Bernard que celui-ci ? Il paroit au milieu des Prélats du Royaume, aſſemblés à Etampes pour prononcer ſur ce différend : il préſide, comme un autre Daniel, à l'Aſſemblée des Vieillards : les Princes, pour me ſervir des paroles de Job, ceſſent de parler devant lui, & ſont attentifs à ſes jugemens : tous les Pères du Concile reſpectant dans Bernard je ne ſais quelle autorité qui ſuit une haute réputation de vertu, s'en remettent unanimement à ſa déciſion ; de ſorte que les yeux de toute cette illuſtre Aſſemblée ſont tournés ſur cet homme merveilleux : lui ſeul eſt l'interpréte du Saint-Eſprit ; lui ſeul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de ſa main Innocent II. pour légitime Pape. C'eſt toujours le Samuel de ſon ſiécle, qui au milieu des Tribus aſſemblées, fait expliquer le ſort en faveur de celui que le Seigneur avoit oint & deſtiné à régir ſon peuple.

Que de courſes en Sicile, en Italie, en Allemagne, pour éteindre les reſtes du ſchiſme & raſſembler les aigles autour du Corps ! On le vit foudroyer un Prince, dont le crédit fomentoit la diſſenſion ; aller à lui dans un Temple, armé du Corps de Jeſus-Chriſt ; & lui ordonner de la part de ce Dieu terrible qu'il tenoit entre les mains, de ne plus troubler la paix de l'Egliſe. A ce ſpectacle ſi nouveau le Duc de Guïenne ſe

trouble ; toute ſa fierté ſe change en frayeur ; & renverſé comme Paul par la préſence du Dieu dont la majeſté ſe rend ſenſible, il devient comme lui, d'inſtrument de la fureur d'un faux Pontife, un vaſe d'élection.

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Egliſe ; il falloit, comme Moyſe, après avoir aſſuré contre les murmurateurs le ſouverain Sacerdoce à Aaron, mettre le Peuple de Dieu à couvert des ſéductions de Balaam. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ſes lumières & la force de ſon génie, & le virent défendre glorieuſement l'antiquité & la ſimplicité de la Foi contre les rafinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'Abaillard.

Cet homme enflé d'une vaine ſcience, & pourvû de ces talens naturels propres à ſéduire les eſprits, & à donner au menſonge tout l'air de la vérité ; éloquent, poli, artificieux dans ſes diſcours, vain de mille connoiſſances ſingulières, avoit entrepris de rendre les Myſtères de la Foi palpables à la raiſon humaine ; & au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroîtra que lorſque nous ſerons transformés de clarté en clarté. Déja les Fidèles attirés par les charmes de ſon éloquence, & par l'aſcendant de la nouveauté, toujours in-

vitable en matière de Religion ſur l'eſprit des peuples, commençoient à franchir les bornes ſaintes que nos Anciens avoient ſi ſagement poſées. Ce myſtère d'iniquité n'opéroit preſque plus en ſecret ; & Abaillard fier de ſon ſuccès, défioit hautement le peuple de Dieu, comme ce Géant des Philiſtins, de lui oppoſer un ennemi digne de lui : mais l'inſolence de cet Héréſiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux ſe rendent au Concile de Sens : & là devant les Pontifes du Seigneur, la ſcience qui enfle céde à la ſimplicité qui édifie ; les paroles artificieuſes de la ſageſſe humaine, à la vertu de la Croix & de l'Eſprit ; & le Philoſophe le plus orgueilleux de ſon tems, à un Scribe inſtruit dans le Royaume des Cieux.

Sorti de cette victoire, il vole à Toulouſe, où Henry Moine apoſtat prêchoit une nouvelle doctrine, & s'élevant contre l'inſtitution ſainte des Sacremens & les Traditions de l'Egliſe, préparoit déja les voies à la naiſſance de ces monſtres que l'erreur enfanta le ſiécle paſſé, & qu'un Monarque toujours heureux a étouffé le premier, dans un Royaume, qui le premier preſque les avoit vû naître. Mais arrêtons-nous : un éloge n'eſt pas une hiſtoire ; & tout n'y ſauroit entrer.

Et d'ailleurs, mes Frères, ce n'eſt pas là ce que la vie de notre Saint nous offre de plus inſtructif. Ces circonſtances éclat

tantes embelliſſent, à la vérité, la vie du Saint que l'on loue, mais ne propoſent rien à imiter aux pécheurs devant qui l'on parle : elles expoſent de grands traits ; mais elles n'offrent point d'exemples : l'humilité de Bernard au milieu de toute ſa gloire, eſt un endroit bien plus propre à nous toucher. Hélas ! une fragile réputation où l'erreur des hommes a plus de part que nos bonnes qualités, nous groſſit ſi fort à nous-mêmes notre propre idée ; & arrivé au plus haut point de gloire où la France ait jamais vû un particulier, Bernard a toujours les yeux attachés ſur ſes misères, & ne les en détourne jamais pour voir ce qui brille autour de lui, & rencontrer les regards des hommes attentifs à l'admirer.

Tantôt il ſe refuſe à des Egliſes illuſtres qui l'ont choiſi pour Paſteur, & regarde le trône Epiſcopal comme une eſpéce de buiſſon ſacré, dont il ne lui eſt pas permis d'approcher. Tantôt revétu par les Papes du caractère de Légat univerſel dans le monde chrétien, & ne voyant plus par ce nouveau titre que le ſouverain Pontife au-deſſus de lui, il fait aux Evêques un hommage reſpectueux de ſa dignité, n'agit que ſous leurs ordres, refuſe de ſe ſouſtraire à cette puiſſance établie de Dieu, & ne ſouffre même pas que les ſiens ſortent de la loi commune, & acceptent des prérogatives & des exemptions, qui ſont à la vérité utiles dans leur établiſſement &

ſaintes dans leur fin; mais qui ne laiſſent pas d'être de ces remédes preſqu'auſſi fâcheux que les maux, & dont le beſoin eſt toujours une ſuite de la tiédeur & du relâchement de l'Egliſe, parcequ'il marque ou l'abus de la puiſſance dans le Paſteur, ou l'amour de l'indépendance dans les miniſtres ſubalternes.

Tantôt honoré à Clairvaux de la viſite d'un ſouverain Pontife ſuivi d'une Cour magnifique & nombreuſe, il paroît à la tête de ſes Religieux, tous les yeux baiſſés gardant un profond ſilence, & laiſſant paroître ſur leur viſage au milieu d'une ſolemnité ſi extraordinaire, un air de pénitence & de recueillement dont le ſpectacle attendrit le Pontife; & le ſaint Abbé conſervant un maintien tranquille & calme, & paroiſſant preſque inſenſible à un honneur ſi nouveau, rappelle le ſouvenir de ce Prophéte d'Iſrael, qui viſité dans ſa retraite par Naaman, Prince environné d'éclat & de magnificence, peu touché de cette nouveauté, ne daigna pas le regarder; & occupé des malheurs d'Iſrael & du ſoin d'appaiſer la colère de Dieu irrité ſur ſon peuple, ne parut preſque faire aucune attention au rang de ce Prince & à l'éclat qui l'environnoit.

Tantôt enfin, ne converſant avec les hommes que pour fixer leur converſation dans le Ciel, il ſe plaint ſans ceſſe à ſoi-même & à ſes amis de la diſſipation de ſa vie,

& regarde les ſervices qu'il rend au public comme des prévarications à ſes devoirs particuliers. Je ne vis plus, diſoit-il, ni en Eccléſiaſtique, ni en Laïc; car il y a long-tems que je ne fais plus la vie de Religieux dont je porte l'habit : que ſuis-je donc? je ne ſuis plus que comme le prodige & le monſtre de mon ſiécle. Auſſi combien de fois touché de ce que les Rois de la terre venoient le conſulter dans ſon déſert, & troubler le repos ſacré de ſon tombeau, leur répondit-il comme Samuel à Saül : Eh ! pourquoi voulez-vous reſſuſciter pour le ſiécle un homme enſeveli dans la région des morts ? *Quare inquietaſti me ut ſuſcitarer ?*

I. Reg. 28. 15.

Voilà, mes Frères, les ſentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions les plus héroïques des Saints. La charité a, comme l'amour-propre, ſes pieuſes erreurs & ſes innocentes ſéductions. La grace & la cupidité nous déguiſent preſque également à nous-mêmes ; & comme la plupart de nos vices ne ſont en ſûreté que par les fauſſes idées que nous nous en formons, ſouvent les vertus des Saints n'ont été à couvert que ſous les images trompeuſes ſous leſquelles ils ſe les ſont repréſentées.

Ainſi la vie du ſiécle, les dangers des converſations & des commerces, les divertiſſemens criminels des ſpectacles, le vuide & l'inutilité de nos œuvres, cette

révolution

lution éternelle de nouveaux plaiſirs ; cela, vous ne le regardez que comme muſemens innocens & des délaſſemens tables à la foibleſſe humaine ; & les ux de la charité, les œuvres extérieu- le miſéricorde, ne ſont aux yeux des s qui s'y trouvent appellés, que des tions périlleuſes au recueillement de , & des obſtacles aux ſecrettes con- ions de la grace. Ainſi Bernard ſe mé- oît juſqu'à croire ſa vie monſtrueuſe, eque les beſoins de l'Egliſe & la vo- n du Ciel l'engagent à des emplois ltueux peu compatibles avec le ſilen- la retraite d'un Solitaire ; & tous les s, ô mon Dieu, vos Miniſtres s'abu- juſqu'à trouver dans une vie toute lé- re & des mœurs profanes, la ſainteté ur état & les obligations redoutables acerdoce. Hélas ! on traite preſque de eſſe dans vos Saints les erreurs de leur ilité ; & des erreurs de nos paſſions, en faiſons un mérite même à notre lence. Rompez, Seigneur, ce char- funeſte, & éclairez les yeux de nos rs, afin que ne nous égarant plus dans voies, nous ſuivions les routes que Saints nous ont frayées, & arrivions me eux à l'heureuſe éternité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE

SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE.

An neſcitis quoniam Sancti de hoc mundo judicabunt ?

Ne ſavez-vous pas que les Saints doivent un jour juger le monde ? 1. Cor. 6. 2.

SI la Loi de Dieu toute ſeule devoit un jour juger le monde, mes Frères, le monde pourroit oppoſer à ſa condamnation les obſtacles preſque inſurmontables que chacun de nous trouve dans ſon état, à la pratique des devoirs qui nous ſont preſcrits : il pourroit accuſer la Loi d'injuſtice, ſur ce qu'elle exige de nous mille choſes qu'il n'eſt pas poſſible d'allier avec les ſituations diverſes où la naiſſance, la fortune, & les grandes places nous enga-

gent ; & la Loi de Dieu, ſi juſte dans ſes jugemens & dans ſes préceptes, ne ſeroit plus juſtifiée devant la fauſſe ſageſſe des hommes. Auſſi l'Apôtre nous avertit que les Juſtes de tous les états paroîtront alors à côté de Jeſus-Chriſt ; qu'ils ſeront les défenſeurs de ſa Loi contre toutes les vaines excuſes des pécheurs ; & que leur exemple jugera le monde, qui n'a pas voulu les imiter.

Mais ce droit de juger le monde ne leur conviendra pas à tous également. Ce n'eſt pas aſſés, ce ſemble, de l'avoir mépriſé & foulé aux pieds, pour être en droit de condamner ceux qui l'aiment : il faut l'avoir vaincu avec tout ce qu'il a d'éclat, de pompe, de magnificence, de plaiſirs, & réſiſté à tous ſes périls, pour pouvoir confondre toutes ſes excuſes.

Ainſi juge par avance le monde, le ſaint Roi que la France aima autrefois comme ſon père, & qu'elle honore aujourd'hui comme ſon protecteur. Le monde ne ſauroit oppoſer d'illuſion aux devoirs de la loi, que ce grand exemple ne confonde : tout prétexte contre la vertu trouve ici ſa condamnation ; les vaines raiſons du rang, de la naiſſance, des places diſparoiſſent, & n'oſeroient plus être alléguées ; & le monde, forcé de reſpecter la ſainteté, n'a plus rien à nous dire pour colorer ſes déréglemens, ou pour juſtifier ſes uſages.

En effet, mes Frères, deux erreurs

régnent dans le monde contre la véritable piété. Premiérement, on la regarde comme incompatible avec ces qualités brillantes & héroïques, qui donnent de la réputation parmi les hommes, & nous rendent dignes de remplir avec éclat les plus grandes places. Secondement, on regarde un grand rang & une place éminente comme un privilége qui adoucit à notre égard toutes les pratiques pénibles de la piété. C'eſt-à-dire, on ſe figure preſque la piété comme une foibleſſe, ou qui deshonore les Grands, ou qui rend incapable des grandes places; première erreur : on croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode & plus autoriſée à jouir de tous les plaiſirs, & à ſuivre tous les uſages que le monde approuve, & que la Loi de Dieu condamne ; ſeconde erreur.

Or le ſaint Roi, dont nous allons aujourd'hui propoſer plutôt les exemples que louer les vertus, condamne le monde ſur ces deux erreurs. Premièrement, il trouva dans la piété la ſource de toutes ces qualités héroïques, qui le rendirent le plus grand Roi de ſon ſiécle : ſecondement, il trouva dans ſa qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus auſtères de la piéré. C'eſt-à-dire, il fut un grand Roi devant les hommes, parce qu'il fut un Roi ſaint aux yeux de Dieu : il crut qu'il devoit être d'autant plus ſaint aux yeux de Dieu, qu'il étoit plus grand

devant les hommes. La ſainteté en fit un grand Roi : la royauté le rendit un grand Saint. C'eſt ainſi, ô mon Dieu, que ce Prince ſelon votre cœur devient un accuſateur qui nous confond : faites-en un modèle qui nous conſole & qui nous anime ; & ne permettez pas qu'un ſi grand exemple domeſtique, que la Religion nous propoſe avec tant de ſolemnité pour nous inſtruire, n'ait preſque plus d'autre utilité pour nous, que de nous rendre plus inexcuſables.

I. PARTIE.

IL n'eſt que trop vrai, mes Frères, que le monde, toujours injuſte eſtimateur de la piété, la regarde comme le partage des ames foibles & bornées. On attache aux ſentimens tendres de la Foi, je ne ſais quoi qui annonce ou de la puſillanimité dans le cœur, ou de la médiocrité dans la raiſon : l'innocence des mœurs ne devient un mérite, que pour ceux qu'un caractère borné rend incapables des plus grandes choſes : le Héros & le Saint paroiſſent des perſonnages incompatibles ; & il ſemble que les hommes ne peuvent être grands que par les paſſions mêmes qui les aviliſſent. Cependant, mes Frères, rien n'eſt plus grand pour l'homme que de vivre ſelon Dieu : la piété eſt l'effort le plus héroïque du cœur, & l'uſage le plus noble & le plus ſenſé de la raiſon : une ame exercée à la vie de la Foi, ne connoit plus d'entrepriſe au-deſſus

d'elle ; & le Juſte a la réalité de toutes les grandes vertus, dont le héros mondain n'a ſouvent que la réputation & l'image.

C'eſt pour convaincre le monde d'une vérité ſi honorable à la Foi, que le Seigneur donna autrefois à la France le ſaint Roi dont la mémoire, ſi précieuſe à tous les François, nous aſſemble tous les ans en ce lieu de Religion. Les inſtructions & les exemples d'une mère ſainte tournèrent ſes premiers panchans à la vertu : au milieu des ſoins d'une Régence difficile, la Reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune Roi. Perſuadée qu'en formant les mœurs du Souverain, elle formoit, pour ainſi dire, les mœurs publiques, & que le bonheur de la Monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit deſtiné à la gouverner ; elle n'oublia rien pour jetter dans ſon ame ces premières ſemences de magnanimité & de vertu, qui produiſirent dans la ſuite des fruits ſi ſaints & ſi éclatans. Peu contente d'avoir aſſemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux & de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant ſans ceſſe les leçons de la Foi à celles de la Royauté ; tantôt formant le Chrétien, tantôt inſtruiſant le Prince, elle lui apprit à ne jamais ſéparer ces deux devoirs, & à regarder comme oppoſé aux véri-

bles intérêts de ſa gloire & de ſa Couronne, tout ce qui ſeroit contraire à la Loi de Dieu.

Des attentions ſi religieuſes trouvèrent des cenſeurs dans le monde : (car il faut s'attendre à ſes cenſures, quand on ne veut pas ſuivre ſes exemples.) On publia que la jeuneſſe des Rois devoit avoir de plus nobles amuſemens, que des pratiques journalières de piété ; que ſous prétexte de préſerver ſon innocence, on amoliſſoit ſon courage ; qu'il falloit laiſſer plus de carrière à des panchans, qui dans la ſuite ne trouvant plus de frein dans l'autorité ſouveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; & qu'enfin une vertu ſi rigoureuſe & ſi exacte pouvoit former de bons ſolitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands Princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères ; vous le voyez ; ainſi, juſtifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'eſt pas qu'on ne recommande à ceux qui y préſident, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la ſageſſe ; mais ce ſont les ſeules impreſſions qu'on craint toujours qui ne ſoient pouſſées trop loin. L'amour de la gloire, le deſir de parvenir, l'art de plaire ſont les plus ſérieuſes & les plus importantes leçons qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places ; on

aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuſes paſſions : les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des préſages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité ; on y réveille par mille artifices les paſſions que la nature même ſembloit avoir aſſoupies ; & ſouvent Dieu permet que ces impreſſions étrangères prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de ſageſſe & de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuſe de Louis n'écouta les cenſures du monde ſur l'éducation du jeune Roi, que pour ſe féliciter de les avoir méritées : on eſt sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choiſi celle que le monde condamne. Auſſi inſtruit de bonne heure dans la Foi & dans la piété, Louis porta ſur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grace de l'onction ſainte qui venoit de le marquer du caractère auguſte de la royauté & l'établir ſucceſſeur du grand Clovis. Un régne commencé avec cette grace qui conſacre les Rois & les fait régner ſaintement, ne pouvoit qu'être ſaint & glorieux. C'eſt la manière d'entrer dans les dignités, qui d'ordinaire en ſanctifie ou en dérégle l'uſage ; Dieu préſide tou-

jours au régne des Souverains que ſa grace elle-même a placés ſur le trône : il devient alors lui-même le protecteur du Roi & du peuple ; & s'il permet des événemens fâcheux, il en ſait tirer de nouveaux avantages, & pour le Souverain & pour les ſujets. Ainſi, ne croyez pas que la piété du ſaint Roi aille diminuer quelque choſe de la gloire de ſon régne. Un Roi n'eſt établi de Dieu ſur les peuples, que pour les défendre & les protéger dans la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix : c'eſt par-là que les Rois vantés dans l'hiſtoire, ont mérité que la poſtérité les démêlât de la foule de leurs ancêtres. Or, jamais l'amour de la gloire ne pouſſa ſi loin dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires, que la Foi dans le ſaint Roi dont nous honorons la mémoire. Perſuadé que le trône n'étoit pas le ſiége de la molleſſe, de l'orgueil & de la volupté, mais un Tribunal de Juſtice, de Religion & de vigilance, il regarda ſon Royaume comme ſa famille, & comprit qu'il n'étoit Souverain de ſes ſujets que pour en être le père.

Et ici, mes Frères, repréſentez-vous le détail immenſe des ſoins de la Royauté, & un Prince qui veut ſuffire à tous, & à qui tous peuvent à peine ſuffire : aboliſſant les abus, rétabliſſant la décence & l'autorité des Loix, tirant les dignités publiques de l'aviliſſement où les choix injuſtes

les avoient laiſſées; ne laiſſant jamais les talens & le mérite, ou inutiles, ou malheureux; jaloux des droits de ſa Couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; ſoutenant la majeſté & les prérogatives du Trône, ſans rien perdre de l'amour de ſes peuples; toujours prêt à écouter les plaintes, ou à conſoler les misères; voulant être inſtruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inacceſſible le ſecret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les ſoulager; convaincu que l'affliction eſt un titre qui donne droit d'aborder un bon Prince, & qu'il n'eſt point de malheureux, dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à ſon peuple par ſa bonté, redoutable au vice par ſon équité, précieux à l'Egliſe par ſa Religion; & perſuadé que la ſouveraineté n'eſt plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'eſt utile qu'à celui qui régne; dès que les peuples ne vivent que pour le Prince, & que le Prince ne vit que pour lui ſeul. Maximes ſaintes, ſoyez à jamais gravées autour du diadême & dans le cœur de ſes auguſtes deſcendans.

En effet, mes Frères, la bonté eſt la première vertu des Rois. C'eſt-elle, dit un grand Roi lui-même, qui eſt la force & le ſoutien de leur trône: ils ne ſont puiſſans que pour être bienfaiſans: ils ne régnent proprement qu'autant qu'ils ſont

Prov. 20. 28.

aimés : c'eſt la naiſſance qui leur donne les Royaumes ; mais c'eſt l'amour qui leur forme des ſujets. Elevé dans ces maximes, & d'ailleurs ayant appris dans l'Evangile que les Rois des nations ne cherchent qu'à dominer ſur leurs peuples, mais que les Rois chrétiens ne doivent s'appliquer qu'à les rendre heureux, ce fut là auſſi la principale occupation de Louis. Sous les régnes précédens, & durant les troubles inſéparables d'une longue minorité, la France preſque épuiſée avoit éprouvé ces tems difficiles, où le ſalut des peuples rend la dureté des charges publiques néceſſaire, & où pour les défendre, il faut preſque les accabler. Le ſaint Roi leur rendit avec la tranquillité, la joie & l'abondance ; les familles virent renaître ces ſiécles heureux, qu'elles avoient tant regretté ; les villes reprirent leur premier éclat ; les arts facilités par les largeſſes du Prince attirèrent chés nous les richeſſes des étrangers ; le Royaume, déja ſi abondant de ſon propre fonds, ſe vit encore enrichi de l'abondance de nos voiſins. Les François vivoient heureux ; & ſous un ſi bon Roi, tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter à leurs enfans, c'étoit un ſucceſſeur qui lui fût ſemblable.

Mais peu content d'être attentif aux beſoins des particuliers, Louis redoubla ſon attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. C'eſt le privilége & en même-tems le devoir des

Grands, de préparer non-ſeulement à leur ſiécle, mais aux ſiécles à venir des ſecours publics aux misères publiques : notre ſaint Roi connut ce devoir, & jamais Prince ne fit plus d'uſage d'un ſi heureux privilége. Que de maiſons ſaintes dotées ! que de lieux de miſéricorde élevés par ſes libéralités ! que d'établiſſemens utiles entrepris par ſes ſoins ! il n'eſt point de genre de misère à laquelle ce pieux Roi n'ait laiſſé pour tous les âges ſuivans une reſſource publique. Ville heureuſe, qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élévent encore & ſubſiſteront toujours des édifices ſacrés, les fruits immortels de ſa charité & de ſon amour pour ſon peuple. Mais l'enceinte de cette Capitale ne renferma pas tous les ſoins bienfaiſans de ſa magnificence & de ſa piété. Obligé ſouvent de viſiter ſes Provinces, & de ſe montrer à ſes ſujets les plus éloignés, il laiſſa par-tout des monumens durables de ſa miſéricorde & de ſa bonté ; & encore aujourd'hui on ne marque ſes voyages dans les divers endroits du Royaume, que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des Patriarches dans la Paleſtine, c'eſt-à-dire, par les lieux de Religion, qu'il éleva à la gloire du Dieu de ſes pères. Ses tréſors pouvoient à peine ſuffire à ſes pieuſes largeſſes ; & comme on lui remontroit, dit l'ancien Hiſtorien de ſa vie, que ces dons exceſſifs épuiſoient l'épargne, &

pouvoient nuire à des beſoins plus preſſans ; Il vaut mieux l'épuiſer, repondoit-il, pour ſoulager les pauvres dont je ſuis le père, & que Dieu m'ordonne de ſecourir, que pour fournir à des profuſions & à de vaines magnificences que la Royauté ſemble permettre, mais que la Loi de Dieu me défend. Auſſi il prenoit même ſur ſes propres beſoins les fonds deſtinés aux malheureux ; & tout Roi qu'il étoit, il ſe croyoit les dépenſes les moins ſuperflues interdites, tandis qu'il lui reſtoit encore des misères à ſoulager.

Quel exemple, ô mon Dieu, pour confondre un jour les excuſes barbares que le rang & la naiſſance oppoſent au devoir de la miſéricorde ! Eh ! quoi, mes Frères, tandis que la magnificence & les plaiſirs publics de cette ville ſuperbe y attirent de toutes parts les étrangers ; que la pompe laſcive des théâtres & des ſpectacles ſurpaſſe preſque celle des ſiécles payens ; que l'orgueil des édifices & l'excès bizarre des ameublemens n'a plus de bornes : que la fureur du jeu a eu beſoin même du frein de l'autorité ſouveraine ; que le luxe, croiſſant tous les jours, commence à devenir un uſage onéreux & inſoutenable au monde même qui l'a inventé ; que c'eſt d'ici qu'il ſe répand dans toute l'Europe, & que nos voiſins viennent en chercher chés nous le modèle : en un mot, tandis qu'il n'eſt point de profuſion,

dont cette ville ſomptueuſe ne donne l'exemple aux autres peuples, les misères publiques y ſeront négligées ? les maiſons communes de miſéricorde, que les villes payennes elles-mêmes entretenoient avec tant de ſoin & de magnificence, tomberoient faute de ſecours au milieu de la nôtre ? les pauvres manqueroient de reſſource publique & particulière ? le zèle des gens de bien ne ſeroit plus ſecondé ? les œuvres les plus utiles ſeroient délaiſſées ; & les larmes de tant d'infortunés qui y venoient chercher un azile, l'y chercheront en vain, & ne trouveront plus de main charitable qui les eſſuye ? Dieu vous jugera, mes Frères ; & devant ſon tribunal terrible, vos richeſſes s'éleveront contre vous, & ſe plaindront que vous les avez fait ſervir à la vanité & à la volupté ; elles qui étoient deſtinées à glorifier par des uſages miſéricordieux, le ſouverain diſpenſateur qui vous les avoit confiées.

Ainſi la piété & l'humanité du ſaint Roi faiſoient la félicité de ſon peuple. Acceſſible à tous, il ne diſputoit pas même au dernier de ſes ſujets le plaiſir de voir ſon Souverain : leur montrant toujours un viſage riant, tempérant par l'affabilité la majeſté du trône ; jettant, comme Moyſe, un voile de douceur & de tempérament ſur l'éclat de ſa perſonne & de ſa dignité, pour raſſurer les regards de ceux qui l'approchoient ; & ſe dépouillant ſi fort de tout

le faſte qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'appercevoit preſque qu'il étoit le maître, que lorſqu'il accordoit des graces. L'affabilité & l'humanité ſeroient les vertus naturelles des Grands, s'ils ſe ſouvenoient qu'ils ſont les pères de leurs peuples : le dédain & la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en ſont l'abus & l'opprobre ; & ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs ſujets, dès qu'ils oublient qu'ils en ſont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établiſſent ſur les peuples. Hélas ! ſouvent on laiſſe à l'autorité un front ſi ſévère & un abord ſi difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la néceſſité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élévent ſur les peuples, ne ſont établies que pour eux : ce ſont les beſoins publics qui ont formé les dignités publiques ; & ſi l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent & qui en ſont revétus, & non pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un azile.

Il eſt vrai que la bonté toute ſeule ſeroit dangereuſe dans les ſoins publics, ſi elle n'étoit tempérée par une juſte ſévérité ; & que comme les Princes portent le ſceptre pour marquer qu'ils ſont les Paſteurs de leurs peuples & qu'ils doivent pourvoir à leurs beſoins, ils portent auſſi le glaive

pour ſe ſouvenir qu'ils ſont établis pour en corriger ou punir les abus : c'eſt ce que le ſaint Roi n'ignora pas. Les diſſenſions civiles, la foibleſſe des régnes précédens, l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux, avoient confondu dans le Royaume la majeſté des Loix avec la licence des uſages. Au milieu même de la Capitale, & ſous les yeux du Prince, étoient revétus de l'autorité publique des hommes corrompus qui abuſoient des loix, & auprès deſquels l'indigence étoit le ſeul crime auquel on ne faiſoit point de grace. Sous de tels cenſeurs des déſordres publics, vous comprenez aſſés qu'elle devoit être dans ce ſiécle infortuné, la diſcipline des mœurs. Il s'étoit répandu dans toutes nos villes une foule d'Hiſtrions, qui ſur des théâtres impurs corrompoient les peuples ; & qui mêlant même les myſtères ſaints de la Religion dans leurs fades & indécens ſpectacles, débitoient avec impudence des obſcénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore plus ſacriléges, mais dont la groſſièreté de ces tems ne permettoit pas alors de ſentir toute l'infamie & toute l'impiété. De ces écoles publiques de lubricité, naiſſoit, comme il arrive toujours, un débordement de vices ; & la France plus civiliſée depuis qu'elle avoit embraſſé la Foi Chrétienne, avoit, ce ſemble, repris par cette effrénée licence, la barbarie de ſes ancêtres.

tres. A de ſi grands maux, le ſaint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remédes. Il commença par établir ces réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la Juriſprudence du Royaume : des perſonnages intégres & éclairés furent choiſis pour préſider à ſes côtés à la juſtice & aux jugemens. Des hommes nouveaux élevés ſur les ruines des peuples & peu capables d'être touchés des misères publiques, dont ils avoient été eux-mêmes les auteurs, ne parurent plus aſſis parmi les anciens d'Iſrael : le bien & la faveur n'élevèrent plus à des charges, où il ne faut que de la lumière, du déſintéreſſement & de l'équité : on chercha dans tout le Royaume des hommes de ce caractère ; & ſouvent le mérite, appellé des lieux les plus éloignés & de la ſituation la plus obſcure, venoit remplir le premier tribunal de la ville capitale. Le don le plus précieux que les Rois puiſſent faire à leurs peuples, c'eſt de ne confier leur autorité qu'à des hommes qui n'en uſent que pour les peuples eux-mêmes.

Ainſi ſe rétabliſſoit tous les jours la majeſté des Loix & la bienſéance des mœurs publiques. On vit bientôt la ſource des déſordres publics arrêtée, les lieux de honte & d'ignominie proſcrits, les théâtres impurs renverſés, les ſpectacles dont nous avons tant de peine aujourd'hui à vous faire comprendre le danger par tou-

tes les régles de la foi, interdits comme des crimes par les Loix mêmes de l'Etat; & les Comédiens, que le monde du plus haut rang ne rougit pas aujourd'hui d'honorer de ſa familiarité, & auſquels des parens Chrétiens oſent même confier le ſoin d'inſtruire leurs enfans de tous les arts propres à plaire, déclarés infâmes, & bannis du Royaume comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété.

Mais ſi le ſaint Roi purgea l'Etat par la ſévérité de ſes Loix, quels furent ſes ſoins pour rétablir la majeſté du culte & la ſainteté des autels! Les François, peuple fier & belliqueux, en conquérant les Gaules, y avoient porté avec eux une eſpéce de barbarie & de férocité inſéparables d'une nation dont la guerre avoit été juſques-là la ſeule occupation, & que la Foi qu'elle embraſſa depuis n'avoit pas encore adoucie : nos premiers Rois mêmes conſervèrent long-tems ce reſte de férocité, & leurs régnes furent preſque toujours ſouillés de ſang & de carnage. La Religion qui monta ſur le trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité ; mais l'eſprit bouillant de la nation ne changea pas ſitôt ; & quoique l'Egliſe de France, toujours célébre par ſes lumières & par ſa piété, ne fût pas dépourvûe alors de ſaints Paſteurs ; la plupart de ceux que nos Rois élevoient à ces dignités ſaintes, en quittant l'habit du ſié-

cle, n'en quittoient pas les mœurs & les abus ; & ſe trouvant par le droit de leurs Egliſes, Seigneurs de fiefs conſidérables & d'un grand nombre de vaſſaux, on les voyoit ſouvent plus occupés à faire la guerre à leurs voiſins, qu'à inſtruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des régles, le mépris de la diſcipline n'avoient pas manqué de paſſer des premiers Paſteurs dans tout le reſte du Clergé : & quoique ſous les régnes précédens, les Evêques ſouvent aſſemblés, n'euſſent rien oublié pour remédier à ce ſcandale par des réglemens utiles qui ſont encore aujourd'hui un des plus précieux monumens de l'Egliſe de France ; néanmoins la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le ſaint Roi monta ſur le trône.

Auſſi perſuadé que ſa puiſſance, qui venoit de Dieu, ne lui avoit été donnée que pour faire régner Dieu ſur ſon peuple ; que les Rois n'étoient établis que pour protéger & aggrandir le royaume de Jeſus-Chriſt ſur la terre ; & que les Céſars, comme le diſoit autrefois Tertullien, ne naiſſoient que pour les Fidèles : les intérêts de la Religion devinrent un de ſes ſoins les plus chers & les plus preſſans. Il comprit d'abord que la première ſource des maux de l'Egliſe eſt toujours dans l'incapacité ou le déréglement de ceux qui en rempliſſent les premières places ; que ſous

des Paſteurs ignorans ou mondains, la doctrine s'affoiblit, & le culte peu à peu dégénère ; & que l'Arche ſainte ne tarde pas de tomber dans l'aviliſſement, & de devenir même la riſée des Philiſtins, dès que les enfans d'Héli en ſont établis les principaux dépoſitaires. Le ſaint Roi commença donc à rétablir la ſainteté & la majeſté du Sanctuaire, en élevant aux premières dignités des Miniſtres fidèles. La naiſſance, la brigue, la faveur, ne donnèrent plus des guides aux peuples & des Paſteurs aux Egliſes : la diſpenſation des honneurs ſacrés ne fut plus une intrigue de Cour, mais une affaire de Religion : les ſervices rendus à l'Etat, ne furent plus payés des revenus & des honneurs du Sanctuaire : un miniſtère de paix & de douceur, ne fut plus le prix du ſang & la récompenſe des victoires. On n'eut égard aux ſollicitations, que pour exclure ceux qui étoient aſſés téméraires pour ſolliciter & s'appeller eux-mêmes : on tira de l'obſcurité des Cloîtres ce que ces pieux exiles, ſi fertiles alors en grands hommes, avoient de plus ſaint & de plus éclairé : on élevoit ceux qui avoient ſu ſe cacher : & pour être digne des premières places, il falloit avoir eu le courage de les refuſer. O mon Dieu, renouvellez cet eſprit primitif dans le relâchement de nos ſiécles ! Secondez les ſaintes intentions d'un Monarque religieux ; & au milieu des cupi-

dités humaines dont le trône eſt toujours environné, cachées même ſouvent ſous les apparences de la vertu, éclairez ſes yeux ſi favorables à la piété ! Montrez-lui vous-même ceux que vous avez choiſis ; & continuez à protéger votre Egliſe, en conſervant un Prince qui, ſur les traces de ſon ſaint prédéceſſeur, regarde comme la fonction la plus importante de ſa Couronne, de donner aux peuples de ſaints Paſteurs, & à l'Egliſe des Miniſtres fidèles.

Mais ce ne fut pas aſſés même pour ſaint Louis d'élever des hommes pieux & habiles aux honneurs ſacrés ; il les honora de ſa familiarité. Ce que ſon ſiécle avoit alors de plus illuſtre en doctrine ou en ſainteté, venoit preſque tous les jours, ou le délaſſer des ſoins de la Royauté par des diſcours de ſalut, ou les partager avec lui par des conſeils utiles. Thomas, Bonaventure, Robert-Sorbon, ces hommes ſi célébres & ſi ſaints, parurent ſouvent aſſis à ſa table ; & en honorant ainſi la ſcience & la piété, non-ſeulement il montroit que la familiarité des bons Princes, devroit être la récompenſe du mérite & de la vertu ; mais encore que la Royauté elle-même ne fournit pas de plaiſirs plus vifs & plus purs, que ceux qui ſe goûtent avec des amis ſaints & fidèles. Et c'eſt ainſi que dès-lors on commençoit à voir ce que nous voyons aujourd'hui ſous un

régne encore plus floriſſant, c'eſt-à-dire, le palais du Prince devenu l'azile des Sciences & des Lettres ; les Savans aſſemblés autour du Trône y faire tous les jours de nouveaux progrès dans la connoiſſance de la nature, y polir les mœurs & le langage, renouveller l'éloquence des bons ſiécles, éclairer ce que l'antiquité a de plus obſcur & de plus curieux ; & par-là la France devenue l'Ecole publique de toute l'Europe, & les hommes doctes s'y multiplier autant par le génie heureux de la nation, que par les largeſſes du Souverain, qui ne laiſſe jamais ſans récompenſe les talens & le mérite.

Un régne accompagné de tant de ſageſſe & de juſtice, fut bientôt propoſé comme le modèle de tous les régnes, & rendit le ſaint Roi l'admiration de toutes les Cours de l'Europe. Nos voiſins de tout tems jaloux de la grandeur & de la gloire de la Monarchie, la voyoient proſpérer ſans envie ſous un Monarque dont ils étoient forcés d'admirer la prudence & la vertu : ils cherchoient plus à étudier & imiter la ſageſſe de ſon gouvernement & le bonheur de ſon régne, qu'à venir le troubler. On les voyoit même venir mettre aux pieds de ſon trône leurs diſſenſions & leurs querelles ; s'en remettre à ſa déciſion ſeule de tous leurs intérêts ; & malgré les raiſons d'Etat, qui ſembloient nous rendre leurs querelles utiles, ils trouvoient

toujours en lui un juge équitable & désintéressé, qui régloit leurs différends, qui assoupissoit leurs animosités, & qui, en les réunissant, ne faisoit que réunir en sa faveur leur admiration & leurs hommages. Non, mes Frères, c'est deshonorer la foi des Chrétiens & blasphémer contre elle, d'oser soutenir que les maximes de l'Evangile, ne s'accordent guères avec celles du gouvernement. La Religion, qui établit les Rois, seule conserve & soutient les Royaumes : la prudence de la Croix fait régner encore plus sûrement que la fausse prudence de la chair : l'ambition & la mauvaise foi ont renversé beaucoup de Trônes ; mais la justice & la piété les ont toujours affermis.

La source de cette illusion, c'est qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide ; & qu'on ne croit pas que les vertus militaires, qui supposent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puissent s'allier dans un cœur avec la tendresse de la charité, la paix & la douceur de l'innocence ; comme s'il falloit être vicieux pour être vaillant, au lieu que la valeur la plus sûre est celle qui prend sa source dans la vertu. Aussi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique, accessible à ses sujets ; assis sous le bois de Vincennes avec une affabilité, que la simplicité du lieu ren-

doit encore plus respectable ; réglant les intérêts des familles ; réconciliant les pères avec les enfans ; démêlant les passions de l'équité, assurant les droits de la veuve & de l'orphelin ; paroissant plutôt un père au milieu de sa famille, qu'un Roi à la tête de ses sujets ; entrant dans les détails, dont des subalternes se seroient crus deshonorés, & ne trouvant indigne d'un Prince & indécent à la majesté des Rois, que d'ignorer les besoins de leurs peuples.

Ce n'étoit plus, dis-je, ce Roi pacifique & clément : c'étoit un Héros toujours plus intrépide à mesure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire : terrible à ses ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé sur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majesté ! Les Grands, sous prétexte de mécontentement contre la Régente, avoient pris les armes contre leur Roi : un Prince de son sang à la tête des rebelles entraînoit tout dans son parti ; & déja la plupart des Provinces, gouvernées alors par de petits Souverains, ne vouloient plus reconnoître le Maître commun. Le jeune Louis, au milieu de ces troubles, si dangereux à une autorité naissante, assemble des troupes, poursuit les rebelles, prend les villes, raméne les Provinces au devoir. Le Prince chef de la révolte demande la paix ; les Grands suivent

vent ſon exemple ; obligés de venir implorer la clémence du vainqueur, ils ſont ſurpris de retrouver un père ; & le voyant par-tout plus grand, ou que le danger, ou que la victoire, ils s'applaudiſſent d'un malheur qui les a rendus à un ſi bon Maître, & qui leur a fait connoître un ſi grand Roi.

En ſubjuguant ainſi les ennemis domeſtiques, notre pieux Héros s'exerçoit à combattre un jour les ennemis de la Foi. Il voyoit avec douleur les armes des Princes Chrétiens employées à s'exterminer les uns les autres, & leurs triſtes diviſions augmenter tous les jours l'inſolence & les conquêtes des nations infidèles. Pouſſé d'un zèle ſaint, il ſort comme un autre Abraham de ſa terre & de la maiſon de ſes pères ; il s'arrache à toutes les délices du Trône ; & à la tête de ſes plus vaillans ſujets, il vole venger la gloire de Jeſus-Chriſt outragée par des barbares qui fouloient encore aux pieds une partie des lieux ſaints de la Paleſtine, & menaçoient d'envahir le reſte que la valeur des François venoit de conquérir depuis peu. Terre infortunée, qui arroſée du ſang de Jeſus-Chriſt, & conſacrée par les myſtères qui ont opéré le ſalut de tous les hommes ; gémiſſez pourtant encore, malgré tous les efforts de nos pères, ſous une dure ſervitude, pour ſervir ſans doute de monument juſqu'à la fin, à la vérité des prédic-

tions du Sauveur & à la triſte réprobation des Juifs : terre infortunée, vous rappellâtes alors, en voyant ce pieux Héros armé pour la délivrance de la ſainte Jéruſalem, vous rappellâtes vos anciens jours de gloire & d'allégreſſe : vous parûtes animée d'une nouvelle eſpérance : vous crûtes revoir les Joſués, les Gédéons, les Davids à la tête de vos Tribus, qui venoient briſer votre joug, & vous délivrer de la ſervitude & de l'oppreſſion d'un peuple incirconcis. Mais le tems de votre délivrance n'étoit pas encore arrivé : le crime de vos pères n'étoit pas encore expié ; & le Seigneur ne vouloit que glorifier ſon Serviteur en l'éprouvant, & point du tout mettre fin à vos malheurs & à votre ignominie.

Cependant tout ſembloit annoncer des ſuccès heureux : la ſainteté de l'entrepriſe, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Egliſe, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur ; & enfin la valeur & la piété du Prince, à qui la Religion ſeule avoit inſpiré ce grand & pieux projet. Je dis ſa valeur. Car, mes Frères, qui pourroit redire ici tout ce que ſon courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre ſi fameuſe par ſes malheurs & par ſa foi ? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de

ger la gloire du Seigneur, il ſe jette
l'eau l'épée à la main & le bouclier
lu au col ; & devançant ſes troupes à
ûe de l'ennemi, Où eſt le Dieu de
is, s'écrie-t-il comme un autre Théo-
; raſſûre les ſiens ébranlés par la gran-
du péril, glace les ennemis par la
ſ de ſa contenance ; & Damiette de-
: la conquête de ſa foi & de ſa valeur.
ôt courant par-tout où le péril de-
: plus grand ; expoſant à tout moment
ſa perſonne le ſalut de ſon armée ;
d aux remontrances des ſiens, ſe jet-
dans la mêlée comme un ſimple ſol-
il ne ſe ſouvient qu'il eſt Roi, que
ſe ſouvenir qu'il eſt obligé de donner
e pour le ſalut de ſon peuple. Tantôt
icible même dans les fers ; ſon cou-
& ſa grandeur n'y perdent rien de la
ſté du Trône ; & tout captif qu'il eſt,
it ſe faire rendre hommage par des
queurs barbares.
on, mes Frères : (& c'eſt ici le fruit
:tte première partie de mon Diſcours :)
:randes qualités que le monde admire
nt héroïques que dans les Saints : par-
ailleurs elles ſont ou des paſſions ou
oibleſſes. La piété eſt la ſource du vrai
te : les actions les plus brillantes des
ieurs, rapprochées de la corruption
:cœur d'où elles partent, rougiſſent
ours de la baſſeſſe de leur origine ; il
ſt d'elles comme de ces nuées écla-

tantes, qui n'ont de beau que le ſpectacle, mais qui ſe ſont formées dans la plus vile boue des marais. On applaudit aux victoires d'un conquérant : mais ſi ſon cœur eſt corrompu, mais s'il ne craint pas le Seigneur, on peut louer ſes ſuccès, mais le héros mérite peu de louanges, & l'on prend pour grandeur d'ame, ou une férocité de naturel, qui le rend intrépide, ou une ivreſſe de raiſon qui lui cache le danger, ou une baſſeſſe d'ame qui s'expoſe & riſque tout pour s'attirer de vains éloges. On loue la fermeté d'un homme, que l'adverſité ne peut abattre : mais ſi le principe de ſa conſtance n'eſt pas dans ſa foi, dans la conſolation de ſa propre conſcience, & dans la ſoumiſſion aux ordres de Dieu qui le frappe ; c'eſt un impoſteur qui ſe trahit & qui nous trompe, ou un barbare qui n'a pas même aſſés de naturel pour s'affliger.

Soyez donc Saints, mes Frères, ſi vous voulez être véritablement grands. La piété, que vous regardez comme une foibleſſe, ſeule annoblit le cœur, l'éléve au-deſſus des paſſions vulgaires, & forme ſeule les grandes qualités, parcequ'elle ſeule nous fait agir par de grands principes. C'eſt ainſi que ſaint Louis fut un grand Roi devant le monde, parcequ'il fut un Roi ſaint aux yeux de Dieu. Mais ce n'eſt pas aſſés : il crut qu'il devoit être d'autant plus ſaint aux yeux de Dieu, qu'il étoit

plus grand devant le monde ; c'eſt ce qui me reſte à vous montrer.

II PARTIE.

IL n'eſt pas d'erreur plus répandue dans le monde que celle qui nous fait regarder le rang & la naiſſance comme des titres qui adouciſſent à notre égard les obligations de l'Evangile. On croit que l'extrême diſproportion qui ſe trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, & les uſages inſéparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'auſtérité des régles ſaintes, comme ſi les obſtacles de ſalut qui ſont la peine & la malédiction de la proſpérité, pouvoient en devenir eux-mêmes un privilége qui leur en facilitât les voies ; & que ce qui fait le péril & le malheur des Grands, dût en faire en même-tems la ſûreté & l'avantage. On ſe perſuade que plus nous ſommes élevés, plus le mérite de nos œuvres les plus légères croît devant Dieu ; & que pour peu que nous faſſions pour le Ciel, nos foibles efforts, enflés de nos titres & de nos dignités, ont le même poids dans la balance du ſouverain Juge, que les juſtices les plus abondantes & les œuvres les plus ſaintes & les plus pénibles des ames vulgaires.

A une illuſion ſi commune ſaint Louis oppoſa les vûes de la Foi. Loin d'enviſager la Royauté comme un rang qui juſtifie des mœurs voluptueuſes & toutes ſenſuelles, il comprit avec ſaint Ambroiſe,

que plus il avoit reçu, plus on exigeroit de lui ; & que les périls du Trône étant infinis, les fautes preſque irréparables, les exemples du Souverain eſſentiels, il avoit beſoin de plus de vigilance, pour y conſerver ſon ame pure ; de plus de mortification, pour y expier, outre ſes propres foibleſſes, tant de fautes étrangères, inévitables dans les grandes places ; & enfin de plus de fidélité dans le détail de ſes devoirs domeſtiques, pour être le modèle de ſes peuples.

Je dis en premier lieu, de plus de vigilance pour y conſerver ſon ame pure. En effet, mes Frères, tout eſt péril dans la dignité ſouveraine : l'orgueil que nourriſſent des adulations injuſtes ; les paſſions auſquelles applaudiſſent toujours des complaiſances baſſes ; les plaiſirs que facilite l'autorité ſuprême ; l'oubli de Dieu que produit la multiplicité des ſoins, ou l'oiſive indolence ; enfin, les uſages que tous les ſiécles ont reçus, mais que la Loi de Dieu, plus ancienne que les ſiécles, a toujours réprouvés. Au milieu de tant d'écueils, le plus dangereux encore, c'eſt de ne pas les connoître : car les Grands, toujours loués & jamais inſtruits, périſſent d'ordinaire ſans avoir même ſû qu'ils avoient lieu de craindre.

Convaincu de ces grandes vérités, le pieux Prince régla ſa vigilance ſur la multitude de ſes périls. Les Grands d'ordi-

naire, dès qu'ils oublient Dieu, ils ne mettent plus de bornes à la licence : laſſés des déſordres communs, il leur faut des excès bizarres pour réveiller leur ame raſſaſiée de volupté ; & juſques dans le crime même, il n'eſt qu'une affreuſe diſtinction d'énormité qui puiſſe leur plaire. Ainſi ce Prince de Babylone n'eût pas trouvé aſſés de goût aux diſſolutions impures de ſes feſtins, s'il ne les eût aſſaiſonnées par l'impie profanation des vaſes du Sanctuaire. Notre ſaint Roi ſe fit des monſtres des fautes les plus légères : rien n'égala dans ſon eſprit l'horreur d'un ſeul péché qui tue l'ame, & qui la met dans la diſgrace éternelle de ſon Dieu. Il ne pouvoit comprendre que les hommes connuſſent de plus grand malheur ſur la terre que celui de tomber dans le péché : c'étoit-là le ſujet le plus ordinaire de ſes entretiens ; &, comme il le diſoit ſouvent, la perte de ſon Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un ſeul crime. Reſſuſcitez, ô mon Dieu, au milieu des Grands & des Princes de votre peuple, une foi ſi vive & ſi digne de la Religion ; & faites-leur comprendre que dans la plus haute fortune, & ſur le trône même, on n'eſt plus rien & on a tout perdu, dès qu'on a eu le malheur de vous perdre.

Aux ſentimens, ſaint Louis ajoûta les

précautions & les remédes : car qui ne ſait mes Frères, que l'adulation eſt l'écueil des meilleurs Princes ; que leurs vices ne trouvant autour d'eux que des yeux favorables & des langues mercénaires, ne reviennent jamais à eux que ſous les couleurs flateuſes de la vertu ; & que tout les trompe, parceque l'art de leur plaire, c'eſt de les tromper ? Le ſaint Roi n'eut point de flateurs, parcequ'il n'aima point ſes fautes : environné d'un nombre d'amis ſaints & fidèles, il les établiſſoit les cenſeurs de ſa conduite : les plus ſincères lui étoient toujours les plus chers. Perſuadé que les Princes n'apprennent jamais que les vérités agréables ; qu'on eſt à plaindre ſur le trône de n'être puiſſant que pour n'avoir pas un ami, & de rendre les hommes faux & timides par les graces mêmes qui nous les attachent, le ſaint Roi chercha dans les gens de bien cette droiture de cœur, cette ſincérité de lévres, cette liberté déſintéreſſée qu'on ne ſauroit trouver qu'en eux ſeuls. Il vouloit être inſtruit ; il ne vouloit pas être flaté : la vérité n'eſt odieuſe qu'à ceux qui craignent de la connoître.

Mais peu content d'éviter les périls de la Royauté, ſaint Louis ſe crut obligé d'en expier ſans ceſſe les fautes, ou inévitables, ou inconnues. Car, mes Frères, quel abîme qu'une grande place, qui nous établit ſur les peuples, qui nous rend reſponſables devant Dieu de la deſtinée des villes

& des Provinces, de la tranquillité des familles, de l'obſervance des Loix, des ſuites de la paix ou de la guerre, de l'abondance ou des calamités publiques, de la licence ou de la diſcipline des mœurs, des artifices & des paſſions humaines; des abus, ou impunis, ou autoriſés; des vertus, ou négligées, ou peut-être perſécutées; des graces ou accordées au vice, ou refuſées au mérite! Grand Dieu! vous ne rejettez pas les Grands & les Puiſſans, puiſque vous les avez établis vous-même, & qu'ils tiennent leur puiſſance de vous ſeul; mais que les grandes places ſont de grands écueils pour le ſalut!

Plein de ces vûes de la Foi, le ſaint Roi gémiſſoit ſans ceſſe ſous le poids de la Couronne & ſous la multiplicité de ſes ſoins & de ſes devoirs. Il n'étoit pas ébloui de l'éclat qui environne le Trône; il étoit effrayé des ſollicitudes & des obligations immenſes cachées ſous cet éclat trompeur. Il puniſſoit ſur ſa propre chair les déſordres publics: il regardoit les péchés de ſes peuples comme ſes péchés propres, & ſe croyoit obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher. Sous l'éclat de la pourpre royale il cachoit la mortification de Jeſus-Chriſt: l'auſtérité d'une haire preſque perpétuelle affligeoit l'innocence de ſon corps: la ſeule ſoumiſſion aux avis du guide de ſa conſcience ſuſpendoit quelquefois cette pratique douloureuſe; & des mem-

bres qui n'avoient jamais ſervi à la volupté, ſervoient à la juſtice & à la pénitence. Cependant après les plus grands crimes, on n'oſeroit l'exiger des Grands : leurs plus légères démarches de Religion ſont accompagnées d'éloges ſi pompeux, qu'on les donneroit à peine à la piété la plus conſommée : ils ſont des modèles de vertu, le moment après qu'ils ont ceſſé de l'être du vice & de la licence. Auſſi, comme le diſoit ſaint Ambroiſe au Grand Théodoſe, les ſiécles paſſés ont vû beaucoup de Princes pécheurs aſſis ſur le trône ; mais ils n'y ont preſque vû qu'un ſeul David pénitent. Combien de fois dans les calamités publiques qui affligeoient le Royaume, cette ville régnante vit-elle notre ſaint Roi traverſer les rues couvert de cendres & de cilice ; aller implorer publiquement dans nos Temples le ſecours du Ciel ; s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout ſon peuple ; ſe reconnoître ſeul coupable des malheurs publics ; & comme ce Prince, dire au Seigneur : Détournez ſur moi ſeul, ô mon Dieu, le glaive de votre fureur & de votre colère : épargnez ce peuple que vous avez choiſi, qui vous connoît & qui vous adore, & dont peut-être tout le crime à vos yeux eſt d'avoir un Prince que vous avez comblé de faveurs, & qui ne vous en eſt pas plus fidèle : *Vertatur, obſecro, manus tua contra me : ego ſum qui peccavi ;*

2. *Reg.* 24. 17.

Isti qui oves sunt, quid fecerunt ?

Et au fond, mes Frères, ces sentimens si humbles dans la bouche de saint Louis, ne seroient que les dispositions les plus légitimes des personnes élevées. Les malheurs des peuples sont presque toujours une suite des crimes des Grands. Oui, mes Frères, le peuple simple adore encore le Dieu de ses pères avec une foi humble & une conscience sincère ; la Religion n'est presque plus que pour lui : c'est parmi les Grands & les Puissans que la Religion devient un problême ; que la Foi passe pour crédulité ; que l'impiété n'a souvent d'autre frein que la bienséance ou la sévérité religieuse du maître ; que la volupté ne connoît pas même les bornes sacrées de la nature & de l'humanité ; & que l'ennui & la satiété, qui suit les plaisirs, est le partage des plus vertueux & des plus sages. Cependant, mes Frères, c'est vous seuls qui attirez les châtimens publics sur les peuples ; & c'est le peuple seul qui souffre de ces châtimens publics : vous vous servez même tous les jours de l'excuse des calamités publiques pour diminuer vos largesses & vous dispenser de les soulager : vos jeux, vos tables, vos profusions, vos plaisirs n'y perdent rien ; les devoirs seuls de la miséricorde sont retranchés : vous êtes les seuls coupables ; & les pauvres seuls sont punis : votre crime devient votre excuse ; les calamités publiques qui sont tou-

jours la peine de vos diſſolutions, & qui devroient être le juſte ſujet de vos larmes & de vos largeſſes, le deviennent de votre dureté & de votre barbarie. Vous avez attiré l'indignation de Dieu ſur ſon peuple par l'uſage criminel des biens dont il vous a comblés : vous rallumez ſa foudre, en les refuſant aux malheureux qu'il ne frappe que pour vous donner occaſion de l'appaiſer en les ſoulageant. Malheur à vous, qui après avoir abuſé des graces du Ciel, abuſez encore de ſes châtimens ; & qui également inſenſibles aux démarches d'un Dieu ou bienfaiſant ou ſévère, trouvez par-tout ou l'occaſion de vos crimes, ou le prétexte de votre impénitence.

Du moins, mes Frères, vous devez l'exemple aux peuples, quand même vous trouveriez des prétextes pour vous diſpenſer de la réparation des maux publics qui les affligent ; dernier motif de vertu que le ſaint Roi trouva dans la dignité ſouveraine. En effet, les exemples des Grands décident preſque toujours des mœurs publiques : les hommes aiment les grands modèles ; & par une vanité naturelle que chacun trouve en ſoi, on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur & de leur naiſſance : le peuple ſurtout, qui n'eſt pas capable de ſe faire des régles, cherche des exemples ; & comme les Grands lui paroiſſent les plus dignes d'envie, ils ſont auſſi ceux qui lui ſemblent

les plus dignes d'imitation. Ajoûtez à ce deſir qu'inſpire la nature les motifs étrangers de complaiſance, de crainte, de fortune, qui donnent aux Grands tant d'imitateurs, & qui rendent ſi dangereux, ou ſi utiles, les exemples de ceux à qui on a intérêt de plaire.

Plus donc on eſt expoſé aux regards publics, plus on doit à ſon rang le ſpectacle d'une vie pure & irrépréhenſible. Auſſi on admire encore aujourd'hui dans ſaint Louis toutes les qualités d'un grand Roi, jointes à toutes les vertus d'un ſimple fidèle. Plus magnifique que tous les Princes de ſon ſiécle, dans les occaſions où la dignité du Trône le demandoit, il ſavoit reprendre enſuite cette ſimplicité chrétienne dont les Grands ne ſont pas diſpenſés; & en ſurpaſſant même ſes ſujets, comme le remarque l'Hiſtorien de ſa vie, dans la ſimplicité de ſes habits & dans la frugalité de ſa table, il nous apprenoit que l'uſage n'eſt une loi que pour ceux qui l'aiment, & que ce ſont les paſſions des hommes, & non leur rang & leurs dignités, qui ont rendu le luxe & les profuſions néceſſaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agiſſoit de ſoutenir les droits de l'Empire, de ramener au devoir des ſujets rebelles, ou de faire reſpecter à des vainqueurs barbares la majeſté de ſon rang; on le voyoit au ſortir de-là, tantôt porter aux pieds des autels la componction & l'humilité d'un

pénitent ; tantôt abaiſſer aux pieds des pauvres, qu'il ſervoit preſque tous les jours de ſes mains, la majeſté royale ; tantôt enſevelir lui-même au milieu de la contagion & de la défaite de ſon armée, les ſoldats morts pour la gloire de Jeſus-Chriſt, animer les ſiens par ſon exemple ; & malgré l'odeur de mort, que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandoit à l'entour & l'horreur du ſpectacle, aimer mieux expoſer ſa perſonne à cette infection mortelle, que laiſſer expoſés à l'inſulte des infidèles des corps conſacrés par la grace du batême, & par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la Religion. Exemple d'autant plus rare, que les Grands ne croyent être nés que pour eux-mêmes ; que le bonheur & l'intérêt des peuples n'eſt compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un ſeul plaiſir ; qu'ils regardent le reſte des hommes comme des créatures d'une autre eſpéce, & faites ſeulement pour ſervir à leurs paſſions ou à leurs caprices ; & que loin d'être les victimes du bien public, le public eſt d'ordinaire la victime de leurs cupidités injuſtes.

Ici, mes Frères, ſi la briéveté d'un Diſcours le permettoit, après vous avoir repréſenté ſaint Louis comme l'exemple de ſes peuples & le modèle des Rois, il faudroit nous renfermer dans l'enceinte de ſes devoirs domeſtiques, & le conſidérer com-

èle des pères de famille. Et cer-
Frères, il eſt plus aiſé, ce ſem-
mplir avec fidélité les devoirs
l'on eſt comme ſoutenu par l'é-
actions mêmes ; mais c'eſt dans
conſtante de ces devoirs obſ-
rdinaires, où l'on eſt moins, en
tre ſoi-même, que la vertu ſo-
principalement ; & rien n'eſt
dans la piété des Grands ſur-
dominés par les inégalités de
que les autres hommes, que de
vec dignité cette partie obſcure
, qui eſt toute cachée aux yeux
& renfermée dans le devoir do-

ant les ſoins d'un vaſte Royau-
êchèrent jamais le ſaint Roi d'of-
s jours au Seigneur à la tête de
royale, des vœux communs &
s ferventes. Son palais étoit de-
Egliſe domeſtique ; & cette de-
perbe des Rois, où ſe forment
paſſions, & d'où elles ſe répan-
ite ſur toute la terre, n'étoit plus
our de l'innocence où le Seigneur
qué, & d'où couloient ſur tout
me des ſources de vie & de

nſi que ſes exemples, autant que
tions, inſpiroient de bonne heure
de Dieu à Philippe ſon fils aîné
tres Princes ſes enfans. Qu'on

lit encore avec un ſaint reſpect pour ce pieux Roi, mes Frères, les ſoins où il vouloit bien entrer lui-même pour leur éducation ! les aſſemblant toûs les ſoirs auprès de ſa perſonne; étudiant dans la naïveté de leurs diſcours leurs inclinations naiſſantes, ou pour les redreſſer lorſqu'elles paroiſſoient dangereuſes, ou pour les cultiver lorſqu'elles étoient louables : leur propoſant dans l'hiſtoire des Rois leurs ancêtres, des exemples de vice & de vertu; & en leur faiſant remarquer les deſtinées différentes des bons & des méchans Princes, le bonheur ou le malheur de leur régne, & les blâmes ou les louanges, que la poſtérité toujours équitable, donnera juſqu'à la fin à leur mémoire, les animant par ces grands motifs à imiter les qualités louables & bienfaiſantes des uns, & à éviter les vices & les fautes des autres. On aime aſſés, je l'avoue, mes Frères, à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité : on ſe fait honneur même de leur débiter les maximes les plus ſévères & les plus héroïques de la ſageſſe. Mais la conduite domeſtique ſoutient mal le faſte & la vanité de ces inſtructions : on leur propoſe les vertus de leurs ancêtres; & on affoiblit, en les démentant ſoi-même par des mœurs oppoſées, l'impreſſion qu'auroit pu faire le ſouvenir de ces anciens modèles. Ainſi loin de leur inſpirer des ſentimens de vertu par ces inſtructions contredites par nos exemples;

exemples, nous les accoutumons à penſer de bonne heure que la vertu n'eſt qu'un nom ; que les maximes qu'on nous en débite, ne ſont qu'un langage & une façon de parler, qui a paſſé des pères aux enfans, mais que l'uſage a toujours contredit ; & qu'enfin ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zélés défenſeurs, ont toujours été au fond ſemblables au reſte des hommes.

Tel fut le ſaint Roi, dont je n'ai fait qu'abréger l'hiſtoire ; perſuadé que le ſimple récit de ſa vie étoit un parfait éloge & une excellente inſtruction. Une terre infidèle reçut ſes derniers ſoupirs. Les malheurs de ſa première expédition dans la Paleſtine n'avoient pu rallentir ſon zèle : déja caſſé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ſes voyages & de ſes guerres, que par les auſtérités d'une vie dure & pénitente ; il part & marche encore contre les infidèles ſuivi de ſes Princes & de ſes troupes : il aborde en Afrique, perſuadé que s'il peut chaſſer de ces contrées les ennemis de Jeſus-Chriſt, cette conquête lui facilitera celle des Lieux ſaints, & de cette terre, dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ſes deſirs. Mais il meurt, comme Moyſe, avant d'avoir pu paſſer le Jourdain : il ſalue de loin, comme lui, cette terre heureuſe promiſe à ſa poſtérité ; & ſe conſolant, à l'exemple de

Moyſe, dans l'eſpérance que ſes ſucceſſeurs établiroient enfin un jour le peuple de Dieu dans ſon héritage, & en chaſſeroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ſes enfans & aux principaux Chefs de ſon armée, comme autrefois Moyſe ſur le point de ſa mort : *Deut.* 4. 22. *Ecce morior in hac humo.* Le Seigneur refuſe ſans doute à mes infidélités la conſolation que j'avois tant ſouhaitée de délivrer ſon héritage : *Non tranſibo Jordanem :* mais vous, ou vos ſucceſſeurs, le délivrerez ; & cette terre promiſe au peuple de Dieu, deviendra enfin la conquête des héritiers de mon ſang & de mon trône : *Vos tranſibitis, & poſſidebitis terram egregiam.*

O Dieu, conſervez donc à la France une ſi ſainte & ſi auguſte poſtérité ! Faites paſſer juſqu'à la dernière génération aux deſcendans de ſaint Louis, avec ſon ſang & ſa couronne, toutes les vertus qui rendirent ſon nom ſi reſpectable à ſes voiſins, & ſon régne ſi heureux à ſes peuples. Donnez toujours votre juſtice & votre jugement aux enfans de ce ſaint Roi : rendez-les ſaints, & vous les rendez grands ! N'en faites pas les vainqueurs des Provinces & des Royaumes ; faites-en les pères de leurs peuples ! les conquêtes les plus éclatantes ébranlent ſouvent le trône où eſt aſſis le conquérant ; & l'amour de ſes ſujets l'affermit toujours. Ecoutez les vœux ſur-tout que nous vous offrons tous les jours pour

le plus grand de ſes ſucceſſeurs, pour qui nous n'avons plus rien à deſirer, qu'un régne auſſi long & auſſi ſaint, qu'il a été juſqu'ici glorieux ! Secondez ſes pieux deſſeins ; éclairez la droiture & la ſainteté de ſes intentions ; montrez-lui vous-même vos voies, puiſqu'il les cherche de bonne-foi, & que ſon deſir le plus vif & le plus marqué eſt de les connoître ! Et ſoyez béni à jamais, Seigneur, de ce que vous avez voulu enfin ſanctifier la proſpérité de ſon régne ; faire ſervir ſa gloire à ſon ſalut ; embellir ſon hiſtoire, déja pleine de tant de prodiges, des actions de la Foi plus durables & plus immortelles que les victoires & les conquêtes, & combler toutes les graces dont vous l'aviez favoriſé juſqu'ici par la plus grande de toutes, je veux dire par une piété tendre & ſincère.

Pour vous, mes Frères, inſtruits dans ces grands exemples, ne rougiſſez plus de la piété comme d'une foibleſſe. Souvenez-vous que c'eſt le plus haut point de gloire où l'homme puiſſe atteindre ; qu'elle ſeule donne du prix & une véritable grandeur à nos actions ; que ſans elle les plus grands hommes ſont petits & rampans, & avec elle les plus petits & les plus obſcurs deviennent grands & héroïques ; & qu'enfin il n'y a de réel ſur la terre, que ce que nous faiſons pour le Ciel, que je vous ſouhaite, &c.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT ETIENNE.

Et non poterant reſiſtere ſapientiæ, & Spiritui qui loquebatur.

Et ils ne pouvoient réſiſter à la ſageſſe & à l'Eſprit qui parloit en lui. Act. 6. 10.

TOUT Chrétien eſt établi par le baptême, témoin & défenſeur de la vérité. C'eſt un dépôt ſacré que l'Egliſe, en nous régénérant, nous met entre les mains; que nous ſommes obligés de conſerver dans ce lieu d'erreurs & de ténébres, & de défendre contre toutes les fauſſes maximes que le monde ne ceſſe de lui oppoſer. C'eſt là une des principales fonctions du Juſte : il doit briller au milieu du monde, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, comme un aſtre toujours luiſant, diſſipant par l'éclat de ſes lumières les ténébres que les paſſions ré-

pandent parmi les hommes, redreſſant par la majeſté de ſa courſe tant de voies obliques dont le monde eſt plein, & confondant par ſa pureté & par ſon innocence les excès & les déréglemens qui l'environnent. Mais comme les Juſtes ſont rares ſur la terre, il eſt peu de Fidèles qui ayent conſervé le droit de défendre la vérité. Il faut la connoître, & preſque tous les hommes l'ignorent; il faut l'aimer, & tous cherchent bien moins les intérêts de la vérité que leur intérêt propre; enfin, il faut aimer ſes frères, & la charité qui nous unit à eux, eſt preſque plus rare que la vérité qui nous découvre en eux les titres qui nous les rendent aimables.

Et voilà, mes Frères, les trois grandes inſtructions que nous fournit aujourd'hui la ſolemnité du ſaint Martyr, dont je viens vous propoſer les exemples plutôt que louer les vertus. La vérité n'eut jamais de plus zélé défenſeur, parcequ'elle ne trouva jamais tant de lumières, tant de force, tant de charité : il eut pour elle un amour éclairé, un amour intrépide, un amour tendre & compatiſſant. Pour nous, ou nous n'aimons pas la vérité, parceque nos paſſions nous empêchent de la connoître; ou la connoiſſant, nous n'oſons nous en déclarer les défenſeurs, parceque nous craignons plus le monde que nous n'aimons la vérité; enfin, ou la défendant il entre dans notre zèle moins d'amour pour la vérité,

que de haine contre ceux qui l'attaquent. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. LEs trois ſources de lumière, ſont l'innocence de la vie, le deſir de s'inſtruire, la pureté de l'intention : l'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, & c'eſt une ignorance de corruption ; le deſir de s'inſtruire, parceque la vérité ne ſe montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'eſt une ignorance de pareſſe ; enfin la pureté de l'intention, parceque ce n'eſt pas chercher la vérité, dit ſaint Auguſtin, que de la chercher pour quelqu'autre choſe que pour elle-même, & c'eſt une ignorance de malice. Or c'eſt ſur ces trois grandes diſpoſitions, que notre ſaint Martyr va nous ſervir aujourd'hui de modèle.

L'innocence de ſes mœurs fut la première ſource de ſes lumières. Il apporta à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt un cœur pur, une jeuneſſe ſainte, un eſprit préſervé de la corruption, une heureuſe ignorance de tous les déréglemens qui ſouillent d'ordinaire les premières mœurs, & le premier uſage que nous faiſons de la vie.

Auſſi le nombre des Fidèles croiſſant, & les Apôtres partagés par trop de ſoins cherchant des hommes pleins de foi & de l'Eſprit de Dieu, ſur qui ils puſſent ſe décharger d'une partie de leur miniſtère, & les aſſocier, comme autrefois Moyſe, à la

conſtruction du Tabernacle ſaint & à la formation de l'Egliſe, Etienne a le premier honneur du choix, & paroît à la tête de ces nouveaux Miniſtres. Quelle gloire ! mes Frères, parmi tant de Diſciples tous témoins de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, tous remplis des dons de l'Eſprit ſaint depuis peu répandu ſur eux, la plupart compagnons des courſes & des travaux de leur divin Maître ; tous dépoſitaires de ſa puiſſance, marchant ſur ſes pas, & chaſſant les eſprits immondes : parmi ces hommes les fondateurs de la foi, les conquérans des peuples, les premières colonnes des Egliſes, qu'on prend pour des Dieux & qui ſervent déja de ſpectacle au ciel & à la terre, Etienne eſt préféré ; & au milieu de tant de lumières ce nouvel aſtre brille & ſe fait remarquer, comme s'il paroiſſoit tout ſeul au milieu d'une nuit profonde.

Ainſi Etienne ſe prépara à devenir Miniſtre de la vérité en dégageant de bonne heure ſon cœur de toutes les paſſions qui nous la cachent. Car, mes Frères, d'où viennent tant de fauſſes maximes que nous nous faiſons tous les jours ſur nos devoirs les plus inconteſtables & les plus eſſentiels ? D'où viennent tant de ténébres que nous répandons ſur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre ? D'où vient que nous ne convenons preſque ja-

mais des vérités qui nous condamnent : & que de tant de pécheurs dont le monde eſt plein, il n'en eſt preſque pas un ſeul qui ne ſe juſtifie à lui-même ſes propres voies, ou qui du moins ne les enviſage que par les endroits qui en diminuent à ſes propres yeux la honte & l'injuſtice ? D'où vient que l'impudique n'eſt preſque point frappé de ſon ignominie & de ſa foibleſſe ? que le vindicatif trouve ſa gloire dans ſa confuſion même ? que l'injuſtice ne voit dans l'iniquité de ſon gain & de ſes profits, que ſon bonheur & ſon adreſſe ? que l'avare, au milieu de tant de misères qui accablent ſes frères, prend dans les malheurs même des tems, des prétextes pour ſe juſtifier ſa dureté & ſa barbarie ? que l'ame mondaine regarde ſon ivreſſe & ſes diſſipations comme le privilége de ſon âge ou de ſon état, & la condition néceſſaire de la vie humaine ? D'où vient que dans ces chaires chrétiennes loin d'annoncer l'Evangile, nous ne ſommes preſque plus occupés qu'à le juſtifier ? que loin de condamner & de juger le monde par la vérité, il faut défendre la vérité contre lui ? & que notre miniſtère, qui n'eſt établi que pour inſpirer la vertu, ne ſert preſque plus qu'à empêcher qu'on ne la confonde avec le vice ? c'eſt que chaque pécheur trouve dans ſa paſſion le voile même qui la lui cache ; c'eſt que nos lumières ne ſont pures que lorſque notre cœur l'eſt auſſi ; c'eſt qu'il faut commencer

mencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoître nos devoirs ; c'eſt que la vérité eſt le fruit de la pureté & de l'innocence. De-là vient que chaque pécheur preſque eſt tranquille dans ſon état ; qu'il voit le danger des autres paſſions, & qu'il eſt aveugle ſur le précipice qu'il ſe creuſe à lui-même. De-là vient que l'ambitieux mépriſe la volupté comme une vie d'obſcurité & de pareſſe ; que le voluptueux ne voit dans l'ambition qu'une fureur inſenſée qui fait que nous devenons les martyrs de nos propres chimères : en un mot, que chacun voit loin de lui les piéges qui ne le regardent pas, & qu'on n'a point d'yeux pour ceux où l'on tombe ſoi-même.

Mais ce n'eſt pas encore aſſés d'apporter à la connoiſſance de la vérité un cœur pur ; il faut ajoûter à cette première diſpoſition un deſir ſincère de la connoître. L'innocence d'Etienne lui fraya les premières voies à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt ; mais il n'en demeura pas là. Malgré les préjugés de ſon peuple contre la doctrine & la perſonne du Sauveur ; malgré les bruits injurieux que les Phariſiens répandoient contre la ſainteté de ſes œuvres & la vérité de ſon miniſtère ; malgré la honte attachée à la profeſſion publique d'être au nombre de ſes Diſciples ; malgré les mépris même dont on étoit menacé en s'attachant à ſes maximes & à l'eſpérance de ſes promeſſes ; Etienne cherche la lumière

qui commence déja à ſe montrer à lui ; il ſoupire comme les Patriarches ſes ancêtres après le Libérateur dont il ſent l'approche ; il en étudie dans Jeſus-Chriſt les marques & les caractères prédits dans les Prophétes ; il les découvre dans ſes œuvres & dans ſa doctrine ; & la connoiſſance de la vérité, eſt en lui le prix du déſir ſincère qu'il avoit toujours eu de la connoître.

Pour nous, mes Frères, nous vivons dans une ignorance profonde de nos devoirs, parce que nous ne voulons pas nous en inſtruire. Nous fuyons tout ce qui pourroit éclaircir nos erreurs & diſſiper nos ténébres ; nous ſommes ravis de pouvoir nous faire une conſcience tranquille dans nos égaremens ; nous aimons cette fauſſe paix qui eſt le fruit de notre aveuglement & de nos mépriſes ; nous fuyons tout ce qui pourroit en troubler la fauſſe douceur ; nous ſommes habiles à nous dérober à la lumière, qui malgré nous nous pourſuit & nous éclaire ; nous nous faiſons de fauſſes raiſons pour en infirmer la vérité, & nous la regardons, ſelon l'expreſſion de Job, comme le menſonge & l'ombre de la mort : *Et ſi ſubitò apparuerit aurora, arbitrantur umbram mortis.* Tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré ; tout ce qui ne favoriſe pas les préjugés de nos paſſions, nous le traitons de ſcrupule & de petiteſſe ; tout ce qui com-

Job 24. 17.

bat ce que nous aimons, nous paroît les opinions des hommes plutôt que les déciſions de la vérité; tout ce qui nous découvre à nous-mêmes, nous le prenons pour une cenſure & non pas pour une inſtruction: ce n'eſt pas aſſés pour nous de vivre dans l'erreur, nous voulons que ce que nous aimons, comme dit ſaint Auguſtin, devienne la vérité. Ainſi la chaire chrétienne, loin de nous détromper, nous aigrit & nous révolte; nous la regardons comme un art d'exagération & d'hyperbole; nous oppoſons nos propres lumières à la lumière de Dieu; nous conteſtons contre les déciſions de l'Evangile, comme ſi l'on pouvoit en appeller de Jeſus-Chriſt à nous-mêmes, comme ſi le monde pouvoit juſtifier ce que le Seigneur condamne. Ainſi tout nous affermit dans nos erreurs: la lumière même deſtinée à nous éclairer, nous égare & nous aveugle; les remédes qui auroient dû nous guérir, ſont pour nous de nouvelles plaies; les Miniſtres établis dans l'Egliſe pour notre ſanctification, coopèrent à notre perte; & par une juſte permiſſion de Dieu qui permet toujours que la vérité devienne une occaſion d'erreur à ceux qui ne veulent pas la connoître, nous trouvons la mort & les ténébres, où nous aurions dû trouver la vie & la lumière.

Enfin, la pureté de l'intention fut la dernière diſpoſition qui prépara Etienne à

la connoiſſance de Jeſus-Chriſt. Il ne ſe propoſa dans la recherche de la vérité que le bonheur de la connoître. Des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jeſus-Chriſt ; il ſavoit que les perſécutions & les opprobres étoient la ſeule récompenſe qu'il avoit promiſe ici-bas à ſes Diſciples. Il n'y chercha ni une vaine diſtinction, puiſque ſon élévation au miniſtère fut le prix de ſa modeſtie & de ſon innocence; ni les premières places dans le Royaume de ſon Maître, puiſqu'il avoit déja appris de ſa divine bouche que le dernier de ſes Diſciples ſeroit le premier ; ni les louanges frivoles des hommes, puiſqu'il s'expoſoit par-là à leurs dériſions & à leurs cenſures; ni une vie plus douce & plus tranquille, puiſqu'on ne lui avoit annoncé que la faim, la ſoif, la pauvreté, des travaux & des peines ; ni la gloire même d'opérer des prodiges comme le ſacrilége Simon, puiſqu'il avoit même appris que tous ceux qui auroient opéré de grands miracles, ne ſeroient pas pour cela mis au nombre des Diſciples de ſon divin Maître. Il chercha Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt lui-même; il comprit qu'en lui étoient tous les tréſors de la ſcience & de la ſageſſe ; que le trouvant il avoit tout trouvé, & que c'étoit le perdre, que de ſe propoſer en le cherchant quelqu'autre choſe que lui-même.

Quelle inſtruction, mes Frères, pour la plupart de ceux qui m'écoutent ! Nous

mêlons presque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains & des vûes basses & rampantes : le salut éternel tout seul ne nous paroît pas un prix assés digne de nos soins & de nos démarches, Dieu lui-même ne nous suffit pas ; il faut que le monde, que des hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Tous presque cherchent leurs intérêts, plutôt que les intérêts de Jesus-Christ : je dis leurs intérêts ; une vaine réputation, les premières places dans un Royaume terrestre, la gloire frivole de plaire aux hommes presque toujours incompatible avec la gloire d'être serviteur de Jesus-Christ, l'honneur de la vertu plutôt que la vertu même : que dirai-je ? souvent le desir secret d'affoiblir ou de combattre la vérité en faisant semblant de chercher à la connoître : voilà, mes Frères, les intentions souillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu.

Les uns ne se déclarent pour Jesus-Christ que parceque le monde les abandonne : ils regardent la vertu comme la ressource des passions & la bienséance du dernier âge ; ils attendent de n'être plus propres au monde & à ses plaisirs, pour être propres au Royaume de Dieu & à sa justice ; ils couvrent des apparences de la Religion les prétextes d'une vie criminelle & mondaine ; & ne pouvant plus se faire un amusement

du vice, ils ſe font un art de la vertu.

Les autres regardent la piété come un gain : ils font ſervir le don du Ciel aux eſpérances de la terre ; ils cherchent le monde en faiſant ſemblant d'y renoncer ; ils veulent plaire aux hommes en ſe donnant à Dieu ; & après avoir épuiſé pour parvenir à leurs fins toutes les reſſources criminelles des paſſions, ils y font ſervir la vertu même.

Il en eſt qui ne ſe propoſent dans la piété que le délaſſement des inquiétudes du crime : ils ſont fatigués de leurs paſſions, & non pas touchés de la vertu ; ils ſentent le poids du déréglement, mais non pas l'horreur de leurs fautes ; ils veulent finir leurs agitations, & non pas commencer leur pénitence ; ils cherchent à ſe mettre en paix avec eux-mêmes plutôt qu'avec Dieu ; ils deſirent de calmer leur cœur, & non pas de le purifier ; & n'ayant pu trouver un repos humain dans le crime, ils le cherchent dans la vertu.

Enfin, il s'en trouve encore qui ne s'inſtruiſent de la vérité qu'à deſſein d'y trouver des armes pour la combattre : des hommes corrompus dans l'eſprit & dans le cœur, dit l'Apôtre, qui ne cherchent dans la doctrine de la Religion que les endroits qui peuvent la leur rendre ſuſpecte ; qui ne liſent les divines Ecritures que pour y trouver de quoi en affoiblir l'autorité & l'évidence ; qui n'étudient curieuſement la ſain-

teté de nos myſtères, que pour en faire le ſujet de leurs doutes & de leurs blaſphêmes ; qui ne veulent être inſtruits que pour réſiſter à la lumière, & qui font ſervir la vérité d'occaſion à leur aveuglement & à leurs ténébres. Ainſi, mes Frères, il n'eſt preſque plus de foi ſur la terre, & la vérité ſe montre à peu de Fidèles ; parcequ'il en eſt peu qui apportent à ſa recherche, comme Etienne, un cœur pur, un deſir ſincère de la connoître, & une intention droite qui ne ſe propoſe qu'elle-même. Mais non-ſeulement la vérité trouva dans ce ſaint Martyr un défenſeur éclairé ; elle y trouva encore un défenſeur intrépide.

II. PARTIE.

TRois défauts ſont oppoſés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidèle d'être le défenſeur intrépide de la vérité. Premiérement, la crainte des hommes qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle ; ſecondement, la prudence de la chair qui fait que la connoiſſant, nous gardons un ſilence criminel, & n'oſons tout haut en prendre la défenſe ; enfin, une fauſſe complaiſance qui voulant allier la vérité & le menſonge, l'altère & l'adoucit, & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conſcience. Or, l'hiſtoire du ſaint Martyr que nous honorons aujourdhui, nous offre des inſtructions & des vertus très-oppoſées à ces trois défauts.

Et premiérement, quoique le Paſteur frappé, les brebis fuſſent diſperſées; quoique la fureur d'Hérode, la malice des Prêtres, la ſuperſtition du peuple, laiſſaſſent tout à craindre pour les nouveaux Diſciples; quoique la plupart de ceux qui avoient été témoins & participans même des prodiges de Jeſus-Chriſt, de peur d'être enveloppés dans ſa condamnation, ſe rangeaſſent du côté de ſes ennemis, & répandiſſent avec eux des opprobres & des calomnies contre ſa mémoire; quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui ſe déclaroient contre le Sauveur, Etienne perſévère dans la fidélité qu'il lui a jurée: il ne ſe laiſſe point ébranler comme Pierre, ni corrompre comme Judas. Egalement inſenſible aux promeſſes & aux menaces des hommes qui périſſent avec eux, il ne craint que celui qui demeure toujours, & qui ſeul peut perdre l'ame ou la ſauver éternellement; il voit avec une ſainte douleur l'aveuglement de ſon peuple contre Jeſus-Chriſt; l'exemple commun, loin de l'ébranler, l'affermit & le fortifie; il tire de l'erreur publique, de nouveaux motifs de fidélité & de prévoyance. Il n'a pas oublié que ſelon la doctrine de ſon divin Maître, le parti de la multitude n'eſt preſque jamais celui de la vérité; que le monde ne ſauroit aimer Jeſus-Chriſt; que les perſécutions & les opprobres ſont les caractères les plus

marqués de ſon Evangile ; & que la voie qu'il nous a montrée, eſt trop étroite & trop difficile pour être jamais la voie du plus grand nombre.

Et voilà, mes Frères, ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous reſpectons les déciſions du monde ; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons ; ce que l'exemple commun autoriſe, nous y donnons nos applaudiſſemens & nos ſuffrages : les erreurs publiques nous ſont plus chères que la vérité ; nous n'oſons contredire le langage commun du monde & des paſſions ; nous craignons la ſingularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Diſciples de Jeſus-Chriſt. En vain la grace nous éclaire en ſecret, & nous découvre les illuſions du monde & de ſes maximes ; en vain, une éducation chrétienne & un naturel heureux, ont laiſſé en nous des ſemences de vérité qui nous marquent le faux & le danger des voies que la plupart des hommes ſuivent ; en vain notre conſcience d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle ; nous parlons comme le monde, quoique nous ne penſions pas comme lui : nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en ſentions le prix & l'excellence ; nous donnons de vaines louanges à des paſſions dont nous con-

noiſſons en ſecret le frivole & la folie; nous pallions des abus dont l'injuſtice ne nous eſt pas douteuſe; nous approuvons des plaiſirs que notre conſcience condamne; nous faiſons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en ſecret nos déciſions; nous ne faiſons pas d'autre uſage de la vérité qui ſe montre à nous, que de la retenir dans l'injuſtice : par-tout preſque nous trahiſſons notre conſcience & nos ſentimens. Nous nous laiſſons entraîner à la multitude; nous n'oſons être tout ſeuls de notre côté; nous craignons la ſingularité de la vertu & de la vérité, comme un ridicule qui nous couvriroit de honte. Toute notre vie eſt un outrage continuel que nous faiſons à la vérité : tantôt la complaiſance pour nos ſupérieurs; tantôt la foibleſſe pour nos amis; tantôt la crainte des dériſions & des cenſures; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous eſt preſqu'auſſi indifférente que le menſonge; tantôt une ivreſſe & une mauvaiſe-foi qui cherche à s'étourdir dans ſes égaremens, débitant des maximes que l'on condamne tout bas ſoi même; tantôt une fauſſe vertu de ſociété qui aime mieux applaudir au menſonge que prendre la défenſe de la vérité incommode; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin, preſque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jeſus-

Chriſt ; loin d'être ſes témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus des défauts que la Loi de Dieu condamne ; nous adhérons à leurs erreurs, & nous aidons à les rendre plus inexcuſables ; nous donnons à leurs paſſions, les noms de la juſtice & de l'équité : nous appellons leurs vengeances, des reſſentimens équitables ; leurs attachemens criminels, des caractères & des ſuites d'un cœur tendre & fidèle ; leurs déréglemens honteux, des foibleſſes pardonnables ; leurs profuſions inſenſées, des panchans d'une ame noble & généreuſe ; leur ambition démeſurée, une élévation d'eſprit & de cœur ; leur avarice ſordide, une ſage économie ; leur médiſance cruelle, une aimable vivacité ; la fureur du jeu qui les poſſéde, un délaſſement néceſſaire. En un mot, il eſt rare que nous prenions ſur nous les intérêts de la vérité : vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos paſſions ; nous devenons lâches, timides, rampans, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connoiſſons point cette ſainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble ſimplicité ſi reſpectée même dans le monde, dont les premiers Diſciples de la Foi nous ont laiſſé de ſi grands exemples, & qui a toujours été le caractère des ames fidèles. Nous vivons pour les hommes ; nous ne vivons pas

ont répandu ; il leur remet devant les yeux le ſang de tant de Prophétes dont leur ville a été ſouillée, & ſe ſert de leurs propres armes pour les attaquer & pour les combattre.

Oui, mes Frères, & je parle ici principalement aux perſonnes touchées de Dieu : nous croyons en être quittes en notre conſcience, quand témoins tous les jours de tant de fauſſes maximes que les mondains débitent ; de tant d'illuſions ſur les régles & ſur les devoirs, qu'ils ſe forment à eux-mêmes ; de tant de ſcandales ſur leſquels ils ne s'aviſent pas même d'entrer en ſcrupule ; nous croyons, dis-je, avoir ſatisfait à ce que Dieu demande de nous en ne les approuvant pas tout haut, en nous renfermant dans la modération d'un lâche ſilence, en ne leur oppoſant qu'un déſaveu ſecret & timide. Nous nous formons mille prétextes pour nous juſtifier à nous-mêmes notre lâcheté : la crainte de rendre la vérité odieuſe en la rendant trop incommode ; la fauſſe perſuaſion que nous ne ſommes point chargés de la conſcience des autres, & que ce n'eſt pas à nous à inſtruire nos frères ; la peur d'éloigner nos amis par le contretems de nos cenſures, ou de nous attirer leurs dériſions en voulant combattre leurs maximes ; enfin, tout nous juſtifie à nous-mêmes notre indifférence pour la vérité : nous oublions que chacun de nous en particulier

ſe former à lui-même pour ſe ménager avec les Juifs par un ſage ſilence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime? le prétexte d'attendre un tems plus favorable, & où la vérité auroit trouvé plus d'accès dans leur eſprit; l'incertitude où il étoit de n'être point écouté, & de jetter la pierre précieuſe de l'Evangile devant des animaux immondes; la crainte d'exciter une perſécution contre l'Egliſe, en irritant la fureur des Juifs; une fauſſe modeſtie, en ſe perſuadant que les Apôtres s'étant réſervé le miniſtère de la parole, il falloit le leur laiſſer & ſe renfermer dans le ſoin des veuves qu'on lui avoit confié & de la diſtribution des aumônes; l'exemple des autres Diacres nouvellement élus qui ne ſortoient point de leurs fonctions & ne couroient point annoncer Jeſus-Chriſt au peuple. Mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raiſons de la chair & du ſang. Livré à l'impulſion de l'Eſprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime, il développe aux Juifs l'eſprit & les figures de la Loi; il leur découvre Jeſus-Chriſt dans toute l'hiſtoire de leurs ancêtres; il leur montre leur aveuglement prédit dans les Prophétes; il leur reproche leur ingratitude & l'oubli des bienfaits dont le Seigneur les avoit toujours favoriſés; il leur annonce que la meſure de leurs crimes & de ceux de leurs pères eſt comblée par le ſang innocent qu'ils

erreurs des égards qu'il refuſe à la vérité? le monde ne ménage point la piété des ſerviteurs de Dieu, il la mépriſe, il en fait le ſujet de ſes dériſions & de ſes cenſures; & la piété des ſerviteurs de Dieu ménage la corruption du monde, & n'oſe la couvrir de la confuſion qui lui eſt dûe? Nous nous faiſons une gloire & un devoir de ſoutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent; nous nous ferions un crime de nous ménager, lorſqu'on noircit devant nous leur réputation & leur conduite; le ſilence nous paroîtroit alors une lâcheté & une perfidie; nous ne croyons pas devoir des égards à ceux qui en manquent devant nous envers ceux que nous aimons: & les intérêts de Jeſus-Chriſt dont nous nous diſons les amis & les diſciples, nous trouvent inſenſibles; & ſa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous, ne réveille pas notre indignation & notre zèle; & le ſilence, quand on attaque ſa doctrine & l'honneur de ſa loi, nous paroît une prudence néceſſaire; & nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'inſulter. O mon Dieu, peut-on être à vous, & rougir de vous connoître? Peut-on vous aimer, & vouloir être encore aimé de ceux qui vous haïſſent? & n'eſt-ce point ſe joindre au monde contre vous, que de n'oſer le condamner comme vous?

Enfin, mes Frères, la troiſiéme manière

nière dont nous nous rendons coupables envers la vérité, c'eſt en l'adouciſſant & en l'accommodant aux préjugés & aux paſſions de ceux à qui nous craignons de déplaire. Or, c'eſt ici principalement, qu'Etienne nous ſert & de condamnation & de modèle. Il auroit pu, ce ſemble, ménager davantage les préventions & la délicateſſe des Docteurs & des Prêtres ; il pouvoit en apparence, comme Gamaliel, ſe contenter de leur repréſenter que ſi l'œuvre de l'Evangile étoit l'œuvre de Dieu, il ſeroit inutile d'entreprendre de le détruire, & que s'il ne l'étoit pas, il tomberoit bientôt lui-même ; il pouvoit excuſer en quelque ſorte leur crime envers Jeſus-Chriſt, en ſuppoſant qu'ils n'avoient connu ni la divinité de ſa miſſion, ni la vérité de ſon miniſtère ; il pouvoit adoucir les reproches dont ils méritoient d'être chargés pour avoir rejetté le Meſſie promis à leurs pères ; il pouvoit leur vanter la ſainteté de la loi de Moyſe, & louer le zèle & le reſpect dont ils faiſoient oſtentation pour ſes préceptes & pour ſes cérémonies : en un mot, il pouvoit, ce ſemble, en inſinuant la vérité, accorder quelque choſe à la foibleſſe & aux préjugés de ſon peuple. Mais le ſaint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens : il les appelle ſans balancer, *cœurs rebelles & incirconcis*. Loin d'excuſer leur ignorance, il les accuſe de réſiſter ſans ceſſe à l'Eſprit ſaint ; loin de *Act.* 7, 51.

les flater ſur leur reſpect pour la loi de Moyſe, c'eſt par-là même qu'il les confond & qu'il les condamne ; loin de faire valoir les bienfaits dont le Seigneur avoit favoriſé leurs pères, il leur reproche de marcher ſur leurs traces, & d'ajoûter au ſang des Prophétes, dont ils avoient ſouillé leurs mains, le ſang du Juſte qu'ils venoient de mettre à mort. Les hommes pouſſent quelquefois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus de ménagement ni de meſure. Ce n'eſt pas que la vérité ne ſoit inſéparable de la charité, comme nous le dirons dans un moment : ce n'eſt pas qu'il ne faille préparer les voies à la lumière par de ſages précautions, & lui faciliter l'accès dans les cœurs où l'on veut la répandre : ce n'eſt pas que la vérité ſoit toujours dure, impérieuſe ; & qu'elle cherche plus l'oſtentation de la victoire, que le fruit ſolide du ſalut & la gloire de l'utilité : ce n'eſt pas qu'il ne faille être foible avec les foibles pour les ſauver tous ; rendre la vérité aimable pour la rendre plus utile ; attirer les pécheurs pour les retirer du péché ; ménager leur foibleſſe pour triompher plus sûrement de leurs paſſions ; & n'employer le fer pour les plaies, qu'après avoir endormi, pour ainſi dire, par des paroles de paix & de conſolation, la chair du malade.

Mais je ne voudrois pas qu'on honorât du nom de prudence, cette complaiſance

criminelle, qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jesus-Christ ; nous entrons dans les fausses idées que le monde se forme de la vertu, sous prétexte de blâmer les excès ; nous applaudissons à l'inutilité & à la paresse ; nous accordons bien plus au monde & à ses usages, que l'Evangile ne leur accorde ; nous louons l'éloignement du crime comme la perfection de la vertu ; nous donnons aux talens de la nature, les éloges qui ne sont dûs qu'aux dons de la grace ; nous trouvons toujours dans les vices mêmes de nos amis que nous condamnons, des endroits qui les rendent plus excusables ; nous ne montrons jamais la vérité dans toute l'étendue qu'elle se montre à nous ; nous nous faisons une fausse régle de charité & de sagesse, de nous accommoder jusqu'à un certain point aux préjugés de ceux avec qui nous avons à vivre ; nous portons parmi les hommes un fond d'amour-propre qui nous rend ingénieux à concilier les intérêts de la vérité qu'ils haïssent, avec les intérêts des passions qu'ils aiment ; nous ne leur parlons jamais qu'à demi sur ce qui les regarde ; & nous mêlons à la vérité que nous ne voudrions pas trahir, tant d'adoucissemens, qu'ils la font perdre de vûe. Ainsi nous devenons aux hommes un occasion d'erreur ; ils laissent la vérité que nous embrassons, & s'arrê-

tent au voile qui la leur cache. Et de-là, mes Frères, il arrive ſouvent que les gens du monde ne s'autoriſent dans leurs diſſipations, que par les ſuffrages des gens de bien. De-là, nous entendons tous les jours les pécheurs juſtifier la vie mondaine en nous oppoſant des Juſtes qui ne la condamnent pas. De-la, les fauſſes complaiſances d'un homme de bien pour le monde deviennent ſa juſtification & ſa défenſe ; il triomphe de nos lâchetés ; il inſulte à nos condeſcendances ; il fait bien faire valoir à ſon avantage les légères complaiſances qu'il obtient de nous ; pour s'excuſer, il condamne les Juſtes, & cherche toujours à nous blâmer par les mêmes endroits par où nous avons cherché à lui plaire. Grand Dieu ! faut-il que ce monde miſérable puiſſe entrer en paralléle dans notre cœur avec votre éternelle vérité ? Faut-il que nous cherchions encore à plaire à ce qui nous paroît ſi digne d'être mépriſé, & que tandis que nous décrions le monde, que nous en exagérons le vuide & la folie, que nous en connoiſſons ſi profondément les abus & la misère, que nous parlons ſi ſouvent de ſes illuſions & de ſes chimères ; nous le ménagions encore, nous reſpections encore ſes maximes, nous ſoyons encore jaloux de ſes ſuffrages, nous voulions encore garder des meſures avec lui ; & qu'après l'avoir abandonné, nous n'ayons pas la force de le condamner & de lui déplaire ?

III. PARTIE.

JE ſais, mes Frères, que la fermeté de la vérité eſt une fermeté pleine de douceur & de tendreſſe, & qu'elle n'aime que des défenſeurs compatiſſans & charitables : & ce devroit être ici la dernière partie de cette inſtruction ; mais je l'abrége. En effet de quel amour ſincère pour les Juifs Etienne n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Plus touché de leur aveuglement que de ſa propre perte, il léve les mains au Ciel pour eux ; inſenſible, ce ſemble, aux coups dont ils l'accablent, il ne ſent que les malheurs qu'ils ſe préparent à eux-mêmes ; il offre ſon ſang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime : leur barbarie ne déchire ſon corps que pour ouvrir ſon cœur à des gémiſſemens & à des prières capables de fléchir le Seigneur à leur égard, ſi leur endurciſſement n'eut pas été à ſon comble. Il ne comptoit pour rien ſa mort, ſi leur ſalut devoit en être le fruit & le ſalaire : il voit le Fils de l'Homme aſſis à la droite de ſon Pére ; & le ſaint tranſport de joie qui l'anime dans l'eſpérance de le poſſéder bientôt, n'eſt troublé que par la réprobation de ſon peuple dont il lit, ce ſemble, l'arrêt dans l'accès de ſa viſion, gravé en caractères immortels ſur les colomnes du temple céleſte. Il ne demande pas vengeance contre ces meurtriers ; il ne s'écrie pas comme Job : *Terre, ne cache*

point mon ſang, & laiſſes-en monter la voix juſqu'au trône du Tout-puiſſant, pour ſolliciter ſes foudres contre les barbares qui le répandent : *Terra, ne operias ſanguinem meum* ; & ne pouvant obtenir le ſalut du peuple qui veut périr & qui s'eſt exclu lui-même du ſalut, il obtient du moins la converſion de Saul qui participe au crime de ſa mort. Son ſang répandu eſt comme une ſemence ſainte d'où ſortira un jour ce nouvel Apôtre ; ſes prières lui préparent déjà les graces, qui d'un perſécuteur doivent en former dans la ſuite un vaſe d'élection, & un ſpectacle digne des Anges & des hommes ; & ſi ſon zèle n'a pu faire connoître Jeſus-Chriſt à l'infidèle Jéruſalem, ſa mort va du moins inſtruire un Miniſtre puiſſant en œuvres & en paroles qui le fera connoître un jour à toute la terre.

Job. 16. 19.

Tels ſont, mes Frères, les défenſeurs que ſe forme la vérité : c'eſt la charité qui leur prépare des victoires ; il faut aimer le ſalut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve preſque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve preſque que des défenſeurs aigres & peu charitables. Souvent on mêle aux inſtructions qu'on donne à ſes frères plus d'envie de les mortifier que de deſir de les inſtruire ; ſouvent leurs défauts ne nous déplaiſent, que parceque leurs perſonnes nous ſont déja odieuſes ; ſouvent en défendant la vérité, on cherche plus à do-

miner, qu'à faire dominer la vérité elle-même ; ſouvent c'eſt l'humeur qu'on fuit, & non pas la vérité qu'on cherche ; ſouvent ſous prétexte de venger les intérêts de la vérité, on n'eſt pas fâché de ſe venger ſoi-même ; ſouvent en reprenant nos frères, nous voulons plutôt triompher de leurs fautes que les relever charitablement de leurs chutes ; ſouvent on eſt plus aiſe de les voir s'égarer, qu'on ne le ſeroit de les voir dociles à la vérité dont on prend tout ſeul la défenſe ; ſouvent on s'applaudit en ſecret de leur aveuglement, tandis qu'on fait ſemblant de mettre tout en œuvre pour les rappeller à la lumière ; ſouvent nous ne ſommes éclairés ſur leurs vices, que parceque nous ſommes jaloux de leurs vertus : enfin, rien n'eſt ſi rare que de mêler la charité avec la vérité. Et de-là vient, mes Frères, que ceux qui nous ſont ſoumis, regardent d'ordinaire nos inſtructions comme des cenſures ; que nos enfans, nos inférieurs, nos domeſtiques, ne trouvent dans nos corrections que l'humeur qui révolte, & non pas la charité qui édifie ; qu'ils nous regardent plutôt comme les cenſeurs impitoyables de leurs foibleſſes, que comme les médecins charitables de leurs plaies ; & que nous perdons ſur eux l'avantage que nous donne la vérité, par les défauts que nous mêlons à ſa défenſe. De-là vient que les exemples des gens de bien trouvent dans le monde

plus de cenſeurs qui les condamnent, que d'imitateurs que les ſuivent ; c'eſt qu'ils ſe bornent ſouvent à décrier les vices de leurs frères, & qu'en faiſant paroître beaucoup de zèle contre les défauts des autres, ils ne montrent pas aſſés de compaſſion pour leurs foibleſſes ; c'eſt que ſous prétexte de ne point ménager le vice, ils ne ménagent point aſſés les pécheurs ; c'eſt que dans leurs cenſures, ils paroiſſent quelquefois plutôt s'applaudir de leur régularité, qu'être touchés du déréglement qu'ils blâment ; & rendant la vertu odieuſe aux pécheurs, ils leur ſont paroître la vérité revétue de tous les défauts qui ne ſont attachés qu'à eux-même.

De-là vient enfin, que nos réconciliations avec nos ennemis ne ſont preſque jamais ſincères, parceque ce n'eſt pas la charité qui les forme. On ſe réunit ; mais on ne s'aime point : les bienſéances ſe rétabliſſent ; mais les ſentimens ſont toujours les mêmes : les perſonnes ſe rapprochent ; mais les cœurs demeurent toujours éloignés : les dehors ſont différens ; mais les dedans ſont toujours ſemblables. La haine prend ſeulement les apparences de la charité : elle ſe contraint ; mais elle n'eſt pas éteinte : on ſe rend des devoirs ; mais on ne ſe rend pas l'amour ſans lequel tout le reſte n'eſt rien : on ajoute ſeulement au crime de la haine celui du déguiſement & de l'impoſture ; & ſouvent ayant

la

la raiſon & la vérité pour ſoi, on n'en eſt pas moins coupable aux yeux de Dieu, parcequ'on n'a pas la charité qui ſouffre tout, & qu'on doit toujours à ſes frères.

Telles ſont les inſtructions que nous donne aujourd'hui le généreux Martyr dont la ſolemnité nous aſſemble en ce lieu ſaint : la vérité trouva en lui un défenſeur éclairé, un défenſeur intrépide, un défenſeur tendre & charitable. Quelle conſolation pour vous, mes Frères, de retrouver toutes ces qualités dans le Paſteur fidèle que le Seigneur vous a ſuſcité dans ſa miſéricorde ; c'eſt-à-dire, de retrouver un Docteur éclairé pour vous inſtruire, un Miniſtre ferme pour vous corriger, & un père tendre pour vous ſecourir & vous conſoler dans vos peines, & vous faciliter à tous les voies de la vie éternelle !

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Paravit cor ſuum ut inveſtigaret legem Domini, & faceret & doceret in Iſrael præceptum & judicium.

Il diſpoſa ſon cœur à la recherche de la Loi du Seigneur, il pratiqua & enſeigna dans Iſrael ſes préceptes & ſes ordonnances. C'eſt l'éloge que le Saint Eſprit fait d'Eſdras, au chapitre ſeptiéme du livre premier de ſon Hiſtoire.

RIEN n'eſt plus conſolant, mes Frères, que de ſuivre des yeux de la Foi, les routes de la Providence dans la conduite de l'Egliſe. A combien de ménagemens ſa bonté ne s'eſt-elle pas abaiſſée pour em-

pêcher que les portes de l'enfer ne prévaluſſent contre cette ſainte cité, ſituée depuis la naiſſance des ſiécles ſur la montagne, & ſi bien affermie, que malgré tous les efforts des enfans de Babylone elle ne ſera jamais renverſée ?

Il falloit à la Foi dans ſa naiſſance des caractères ſenſibles & éclatans pour triompher de l'incrédulité. Auſſi quels hommes que les hommes apoſtoliques ! ils vont au-delà des prodiges qu'a fait leur Maître ; leur ombre même eſt toute puiſſante. Attaquée par les Empereurs, qu'un faux zèle pour le Paganiſme arme contr'elle, elle a beſoin de force & de conſtance pour ſoutenir la fureur des perſécutions : que de Héros, dans ces ſiécles de feu & de ſang, la grace ne forma-t elle pas ? Quelle hardieſſe & quelle conſtance ne vit on pas dans l'âge le plus tendre, & dans le ſexe le plus foible, pour braver les Tyrans, & ce que les tourmens ont de plus affreux ? On voyoit les Chrétiens courir aux ſupplices avec plus d'ardeur, que n'en ont les hommes les plus voluptueux pour les plaiſirs.

Enfin, livrée dans des tems plus tranquilles & plus reculés à la diſpute des hommes, ébranlée par les aſſauts de l'héréſie, défigurée par les couleurs étrangères dont ſes enfans mêmes ont voulu flétrir ſa beauté, il lui a fallu des hommes dont les lévres fuſſent les dépoſitaires de la

ſcience ; des Docteurs éclairés, de nouveaux Eſdras, qui s'appliquaſſent à la recherche de la Loi dans la ſimplicité de leur cœur ; & qui après en avoir pratiqué les préceptes & les ordonnances, fuſſent les défendre contre les ennemis de la Foi, & les enſeigner aux Fidèles dans toute leur pureté. Or tels furent dans leurs ſiécles les Baſiles, les Hilaires, les Jérômes, les Auguſtins ; tel fut auſſi dans des tems poſtérieurs le ſaint Docteur, dont je viens aujourd'hui propoſer plutôt les exemples que relever les vertus. En effet, il diſpoſa ſon cœur à la recherche de la Loi du Seigneur ; il pratiqua & enſeigna dans Iſrael ſes préceptes & ſes ordonnances : *Paravit cor ſuum, &c.* Point d'erreur que Thomas n'ait combattue ; point de vérité qu'il n'ait établie ; peu de doutes qu'il n'ait éclaircis ; & tant qu'il vécut, l'Egliſe trouva dans ſa perſonne un défenſeur invincible, qu'elle retrouve encore dans ſes écrits après ſa mort.

Mais pour me renfermer dans quelque choſe de précis, en conſidérant ſaint Thomas comme un grand Docteur, je raméne à deux idées toutes ſimples que me fournit mon texte, tout le ſujet de ſon éloge, qui ſera en même-tems pour les Miniſtres de l'Egliſe la matière d'une grande inſtruction. L'étude de la Religon, qui en manifeſtant la vérité, ſembleroit devoir nous en inſpirer l'amour, ne laiſſe pas d'ex-

poſer la piété à de très-grands périls. Que d'écueils dans la recherche de cette ſcience ! que de pas délicats dans ſon uſage ! Saint Thomas s'eſt ſanctifié dans la recherche de la ſcience de la Religion ; il en a ſanctifié l'uſage. La piété l'a guidé dans la recherche de la ſcience de la Religion ; voilà mon premier point : l'uſage de cette ſcience l'a affermi dans la piété ; c'eſt le ſecond. C'eſt à-dire, qu'il a cherché la Loi du Seigneur dans la ſimplicité de ſon cœur, & qu'il a pratiqué & enſeigné dans Iſrael ſes ordonnances & ſes préceptes. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

QUe l'homme eſt profondément corrompu, mes très-chers Frères ! Il lui eſt reſté, dit ſaint Auguſtin, du débris de ſon innocence, certains panchans de gloire, de plaiſirs, de vérité, qui ſont comme les eſpérances de ſon rétabliſſement : mais hélas ! des reſtes heureux de ſon ancienne droiture, il en fait les premières ébauches de ſes paſſions ; & ces reſſources conſolantes deviennent entre ſes mains de triſtes écueils.

Quoi de plus digne de l'eſprit que cette avidité de tout ſavoir qui lui eſt ſi naturelle ? quoi de plus indigne de lui que la manière dont on la ſatisfait ? Il ſemble que la vérité n'ait plus que des charmes impuiſſans : toute ſeule, elle touche peu ; & ſi des vûes de fortune & d'intérêt ne nous

entrer dans un Sanctuaire qu'il falloit
rer de loin : autre écueil encore plus
cat que le premier. Enfin, l'étude et
toute l'application de l'ame diſſipe la
deſſéche le cœur, rallentit la dévo
troiſiéme écueil ſur lequel nous gémi
tous les jours, nous qui par les ex
mens d'un état ſaint devons à l'Eg
l'odeur du bon exemple & la lumi
la doctrine.

Saint Thomas ſe fraya dans la rec
des ſciences des routes bien plus sû
plus chrétiennes. Car, premiérem
renonce à toutes les prétentions de
grande naiſſance & le crédit de ſa
auprès d'un Empereur pouvoient le
& ſe ſert du mépris de la grandeur
me d'un dégré pour atteindre aux ſc
en ſecond lieu, avec l'eſprit le plu
qui peut-être ait jamais paru, il ne f

même des matériaux pour conſtruire le tabernacle, il lui ſuffit comme à Béſéléel de les aſſortir, & de leur donner ce bel ordre, qui dans tous les ſiécles fera la ſurpriſe & les délices des ſavans : enfin, toujours attentif à reſſuſciter la grace de ſa vocation, la prière, la retraite, mille macérations ſont le plus doux aſſaiſonnement de ſes études ; & l'onction de votre Eſprit, ô mon Dieu, lui développe plus de difficultés, que tous les efforts de l'eſprit humain.

Premier écueil à éviter, des vûes de fortune & d'intérêt. Né des plus illuſtres familles de ſa Province, on confie le ſoin de l'éducation de notre Saint aux Moines du célébre Monaſtère du Mont-Caſſin, uſage ancien & ſi chéri ſur-tout de nos pères. Il me ſemble voir la fille de Pharaon confier à la mère de Moyſe cet enfant miraculeux : *Accipe puerum*, lui diſoit-elle, *& nutri mihi*. Elevez-le pour toute la grandeur où je le deſtine, pour la pompe & l'éclat de l'Egypte. Telles étoient les vûes de la mère de notre Saint ! car, hélas ! on ne peut trop le dire, on décide preſque toujours de la deſtinée des enfans ; & on les a déja donnés au monde ou à Jeſus-Chriſt, avant qu'ils ſoient en état de connoître ni l'un ni l'autre. Mais que vos vûes, Seigneur, étoient bien différentes ! vous ne l'aviez ſauvé des eaux, comme Moyſe, que pour le conduire au déſert, lui con- *Exod.* 2. 9.

fier les intérêts de votre loi, & en faire le Docteur de votre peuple.

L'Ordre de saint Dominique avoit commencé depuis peu à grossir le camp du Dieu d'Israel d'une nouvelle Tribu. Les Ordres qui l'avoient devancé n'étoient, si je l'ose dire, que comme des essais de la grace : *Initium aliquod creaturæ ejus* : la retraite, la prière, des austérités édifiantes, c'étoit-là le plan de ces anciens Fondateurs qui avoient fait fleurir en Occident la discipline monastique ; ici on joignoit la science à la prière, les fonctions apostoliques à la retraite, le travail de l'esprit aux macérations du corps. Thomas sortit du Mont-Cassin où les instructions & les exemples des pieux Solitaires qui habitoient cette sainte montagne, avoient nourri & fait croître ces semences de vertu que la grace avoit mises de bonne heure dans son ame : arrivé à Naples, il entend parler des enfans de Dominique ; les merveilles qu'on lui en raconte, excitent sa curiosité ; il les voit, & aussi-tôt il sent un attrait secret pour ce nouvel établissement, & se propose de l'embrasser ; il consulte, il examine, il s'adresse au Père des lumières ; & convaincu que c'est là que Dieu l'appelle, fermant les yeux à tout ce qui pourroit l'arrêter, il exécute son dessein. En vain le Dieu de ce monde lui fait voir au loin ses Royaumes, & toute leur gloire ; en vain l'enfer invente tous les

jours de nouveaux artifices pour recouvrer une proie ſur qui les engagemens d'une naiſſance diſtinguée ſembloient lui donner tant de droit. Vous le ſavez, Seigneur! les larmes, les menaces, les intrigues d'une mère toujours ingénieuſe dans ſa douleur, la puiſſance d'un Empereur, mille aſſauts qu'on livre à ſon innocence, une triſte & longue priſon ; rien n'eſt oublié, afin que rien ne manquât au mérite de ſa foi : mais tous ces efforts ſont vains & inutiles ; les obſtacles qu'on lui ſuſcite, ne ſont qu'enflammer ſon deſir, & ſa perſévérance eſt enfin couronnée par le ſuccès. Voilà le premier pas que fait Thomas avant de s'engager dans la carrière pénible & laborieuſe des ſciences : non ſeulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur ſur les progrès qu'il y fera ; il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur préſente, afin que nul motif étranger ne vienne le diſtraire dans la recherche de la vérité.

Oſeroit-on, ô mon Dieu! propoſer ici cet exemple au ſiécle ? Eſt-ce une choſe ordinaire qu'on aille enſevelir au fond d'un Cloître l'eſpérance flateuſe de parvenir ? eh ! dans le monde on attache de la gloire à ſavoir par des routes d'iniquité ſe ménager des occaſions de fortune ; & la plus haute vertu s'y borne à les attendre. Nous-mêmes, Miniſtres du Seigneur, dont les lévres ſont les dépoſitaires de la doctrine,

nous frayons-nous une entrée dans les ſciences ſur les débris de toutes les prétentions du ſiécle ? Hélas ! qui nous ſoutient dans nos pénibles veilles ? un rang qui nous donne de la diſtinction dans un corps, une réputation qui nous produit agréablement dans le ſiécle, un établiſſement, où parvenus, l'on ſent expirer chaque jour l'amour du travail & de l'étude, ou enfin une vaine curioſité qui ranime nos fatigues, mais qui rallentit notre foi.

Le ſecond écueil que les ſavans ont à craindre, c'eſt de ne pouvoir ſe renfermer dans les bornes étroites de la Foi : & c'eſt ici où ſe préſente à moi un des plus beaux endroits de la vie de notre Saint. La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres : comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coûte peu de croire : leur mérite en ce point eſt un mérite tout du cœur : ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée ; & ſi la foi eſt pour eux un ſacrifice, c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y a point de victime : *Ecce ignis & ligna ; ubi eſt victima holocauſti ?*

Gen. 22. 7.

Il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux. Accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celles qu'il doit adorer : in-

troduits depuis long-tems par un privilége délicat dans le Sanctuaire de la vérité, il leur en coûte pour ne pas franchir cette haie ſacrée, qui ſert comme de barrière à celui de la Foi. On ſe feroit une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les ſonde, on veut que l'ignorance ſeule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables : un air de nouveauté vient là-deſſus, flate, attire, emporte ; on s'égare malheureuſement ; & notre erreur, comme dit ſaint Auguſtin, devient notre Dieu : on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'eſt faire écrouler tout l'édifice : en un mot, on veut bien ſubir le joug de la Foi, mais on veut ſe l'impoſer ſoi-même, l'adoucir & y faire des retranchemens à ſon gré. Tel a été ſouvent l'écueil des plus grands génies : les annales de la Religion nous ont conſervé le ſouvenir de leur chute ; & chaque ſiécle a preſque été fameux par quelqu'un de ces triſtes naufrages.

De-là, mes Frères, quelle ſource de gloire pour ſaint Thomas ! avec tous ces grands talens qui ſont les hommes extraordinaires ; un eſprit vaſte, élevé, profond, univerſel ; un jugement droit, net, aſſuré ; une imagination belle, heureuſe, exacte ; une mémoire immenſe ; quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuſes richeſſes aux pieds des Maîtres de l'Egliſe

qui l'avoient précédé? Il savoit, ô mon Dieu, que vous avez marqué des bornes à l'orgueil de l'esprit humain, aussi-bien qu'à l'impétuosité des flots de la mer; & que, comme cet élément furieux ne sauroit rompre sa digue invisible sans causer des désordres dans l'univers, l'esprit de l'homme ne s'emporte jamais au-delà du terme que vous lui avez prescrit, sans tomber dans des égaremens aussi funestes que déplorables.

Sorti de l'école d'Albert le Grand, il paroît dans la Capitale de la France, & dans la première Université du monde; mais avec quelle distinction! Son mérite perce d'abord cette foule de Savans, qui attirés par les libéralités de nos Rois, y venoient de tous les endroits de l'Europe porter le tribut de leur érudition. Mais s'il se distingua parmi tant de Savans, par la sagacité de son esprit & par l'abondance de ses lumières; combien leur est-il supérieur par la manière sage & respectueuse dont il traite les Mystères ineffables de notre sainte Religion, sans jamais donner l'essor à son esprit dans des matières où il est question de croire, & non pas de raisonner? Aussi, mes Frères, il est peu de Docteurs de son siécle auxquels on ne reproche des opinions singulières, hardies, & qu'on auroit peine à garantir de la censure; mais la doctrine de Thomas a toujours été hors d'atteinte, & n'a jamais mérité que des éloges.

Cependant, mes Frères, il ne s'étoit pas renfermé uniquement dans l'étude de la Religion, quoique la Religion fût la fin à laquelle il rapportoit toutes ſes autres connoiſſances ; & le commerce des ſciences profanes auſquelles il s'appliqua, inſpire ſouvent par une ſuite de notre foibleſſe, je ne ſais quel libertinage d'eſprit, hélas ! trop commun dans ce malheureux ſiécle. Comme la raiſon s'accoutume à examiner, elle ſe déſaccoutume de croire : il faut revenir de trop loin ; c'eſt deſcendre du trône pour recevoir des fers ; c'eſt dépouiller, comme David, les marques de la Royauté, & venir devant l'Arche paſſer pour inſenſés à cauſe de Jeſus-Chriſt. De-là ces noms odieux que donnent à la philoſophie des Anciens les premiers apologiſtes de la Religion : Tertullien, toujours extrême, veut qu'elle ſoit irréconciliable avec l'Evangile ; & que comme un autre Samſom, à craindre même depuis qu'elle a été enchaînée par les Apôtres, elle ébranle encore & faſſe preſque écrouler tout l'édifice de la Foi : *Concuſſio veritatis Philoſophia.* De-là cette ſainte horreur qu'en avoient les premiers Diſciples. Conſervant précieuſement là-deſſus le ſouvenir des avis de ſaint Paul, ils prenoient les ſages précautions de cet Apôtre pour des défenſes préciſes & irrévocables. Qu'il y ait dans ce zèle quelque choſe, ſi l'on veut, qui ne ſoit pas tout-à-fait ſelon la

ſcience ; hélas, que ces excès édifient ! Ils ſont fondés ſur la foibleſſe de l'eſprit humain : eh ! qu'il ſeroit à ſouhaiter que cette pieuſe délicateſſe reprît le deſſus dans notre ſiécle ! la Foi regagneroit d'une part ce que les ſciences profanes perdroient peut-être de l'autre ; la France auroit peut-être moins de Savans, mais l'Egliſe en échange auroit plus de Fidèles.

Loin d'être infecté dans l'étude des profanes par cet air malin qu'on y reſpire, notre Saint purifie ces ſources ſuſpectes ; mêle leurs eaux croupiſſantes, avec les eaux vives de la doctrine Evangélique ; en groſſit ce fleuve ſacré, qui coulant de ſiécle en ſiécle depuis la naiſſance de l'Egliſe, va ſe perdre dans le ſein de Dieu même d'où il eſt ſorti ; & par un art tout nouveau, il fait ſervir le menſonge à la vérité, la Philoſophie à la Foi, la ſuperſtition au vrai culte, les dépouilles de l'Egypte à la conſtruction du tabernacle ; en un mot, il conſacre les armes des géans au temple du Seigneur, après s'en être ſervi contre les Philiſtins mêmes.

Combien d'eſprits gâtés qui vont puiſer juſques dans les Livres ſaints, la matière de leurs doutes, & de quoi nourrir leur incrédulité ? La foi de Thomas trouve au milieu même des profanes de nouvelles forces ; Ariſtote devient entre ſes mains l'apologiſte de la Religion.

Mais d'où vient que l'intégrité de ſa foi

ſouffre ſi peu du commerce qu'il a avec les profanes ? C'eſt que la foi de ce grand homme n'étoit point établie ſur la légéreté d'un ſable mouvant, mais fondée ſur la ſolidité de la pierre ; c'eſt que toujours en garde contre les ſentimens des auteurs profanes, les vérités de la Foi étoient la régle par laquelle il en jugeoit, toujours prêt à rejetter tout ce qui ne s'ajuſtoit pas à cette régle infaillible ; c'eſt qu'il a ſoin de fortifier continuellement ſa foi par l'étude des Livres Saints & des Docteurs de l'Egliſe. Il fait, comme David, ſes plus chères délices de la Loi du Seigneur : il dévore ce volume ſacré ; il le change en ſa propre ſubſtance, ne cherchant pas moins à s'édifier qu'à s'inſtruire. Au lieu qu'il ne lit les Auteurs profanes qu'avec précaution & avec défiance, ſachant que ce ſont des hommes, & des hommes ſujets à l'erreur ; il lit les divines Ecritures avec une ſoumiſſion entière, pour y former ſon langage & ſes ſentimens, ſachant que c'eſt la parole de Dieu même, du Dieu de vérité, également incapable de tromper & d'être trompé. Entreprend-il d'en développer les Myſtères & d'en expliquer les difficultés ? ne craignez pas qu'il s'aviſe de débiter ſes propres idées ; non, mes Frères, le plus bel eſprit de ſon ſiécle, le plus autoriſé à hazarder ſes conjectures, ne marche jamais que ſur les traces d'autrui dans l'explication des Livres ſaints. Il

va recueillir religieuſement dans les ouvrages des anciens Docteurs, dans ces ſources ſacrées de la véritable doctrine, les précieux reſtes de leur eſprit. Peu jaloux de la gloire de l'invention, gloire ſi délicate pour ceux qui ſe piquent de ſcience; il uſe les plus beaux talens qui furent jamais, à ramaſſer, à ranger, à éclaircir, & fortifier par de nouvelles raiſons ce que les autres avoient dit avant lui. Auſſi qui pourroit louer aſſés dignement ſes ſavans & pieux Commentaires, monumens éternels de ſon amour pour les Ecritures? Malgré les progrès que l'on a fait depuis ſon ſiécle dans les langues & dans la critique; les plus habiles y trouvent encore de quoi admirer & de quoi s'inſtruire.

Mais ce n'eſt pas ſeulement lorſqu'il eſt queſtion d'éclaircir les ſaintes obſcurités de l'Ecriture, qu'il a ce reſpect religieux pour les anciens Pères; c'eſt dans tous ſes autres ouvrages, que leurs ſentimens ſont la régle des ſiens. Attaché ſur-tout aux écrits du grand ſaint Auguſtin, il en exprima, pour ainſi dire, le ſuc; il mit dans un ordre naturel cet amas prodigieux de richeſſes éparſes çà & là dans les ouvrages de ce grand homme; il dépouilla ſa doctrine de tout cet appareil d'éloquence qui l'enveloppe & nous la dérobe quelquefois; & un peu différent d'Eliſée, ſans hériter du manteau de ſon maître, il ne laiſſa pas d'hériter

d'hériter de tout son esprit. Grand Dieu, inspirez ces sentimens à tous ceux qui traitent les vérités de la Religion! Puisse notre saint Docteur leur servir à tous de modèle, & leur apprendre à se précautionner contre le venin dangereux de tant de livres dont la lecture les dégoûte de la simplicité de la parole de Dieu, & à ne chercher la vérité que dans les sources où Dieu nous a promis que nous la trouverions infailliblement!

Mais ce qui mérite le plus notre attention dans la vie de notre saint Docteur, c'est le soin extrême avec lequel il évita le dernier écueil de l'étude; j'entends la dissipation de l'esprit qui dessèche le cœur, & ôte à la piété cette ferveur, sans laquelle il est si difficile qu'elle se puisse soutenir long-tems.

Oui, mes Frères, c'est-là le grand écueil des Savans; l'étude devient souvent en eux une passion violente qui fait tout négliger, à laquelle ils sacrifient jusqu'aux devoirs même les plus essentiels de la piété. Sur-tout lorsque le succès vient encore animer leur ardeur, ils se laissent bientôt emporter à la curiosité si naturelle à l'homme; au desir de se distinguer par de nouvelles découvertes, à la crainte que la réputation ne vienne à baisser, si de nouvelles productions ne la soutiennent: que sais-je? à l'utilité qu'ils se persuadent facilement que le public retirera de leurs veilles & de

leurs travaux. Mais ne croyez pas qu'on en vienne du premier coup à un retranchement universel de tout exercice de dévotion : la conscience en seroit trop allarmée. On commence par y apporter plus de précipitation, pour pouvoir retourner plus promptement à ses chères études ; on se permet ensuite quelques retranchemens légers ; enfin, on en vient insensiblement au point de passer la vie dans la recherche de la vérité & dans l'oubli de Dieu. Que la conduite de notre saint Docteur fut bien différente ! le soin de son ame fut toujours la première & la plus importante de toutes ses occupations. Trouve-t-il dans la carrière des sciences de ces nuages épais, que toute la vivacité & l'application de l'esprit ne sauroit dissiper ? ce n'est point pour lui une raison de négliger ses exercices de piété sous le prétexte spécieux de donner plus de tems à l'étude ; au contraire, alors il va à la source des lumières, il a recours à l'oraison. Lui arrive-t-il de n'y être point éclairé ? il ranime sa ferveur & supporte ses ténébres avec patience, sacrifiant au Dieu qui se cache avec autant de zèle qu'au Dieu qui se manifeste. C'étoit dans ces momens, que s'estimant indigne des faveurs du Ciel, il s'adressoit à saint Bonaventure. La piété & le mérite de ce grand homme, avoient fait naître dans le cœur de notre Saint ces sentimens de tendresse, qui ne sont sincères, dit

ſaint Auguſtin, que parmi les Saints ; & qui eût vû ces deux Anges s'entreregarder & ſe conſulter l'un l'autre pour développer les ſecrets de la divinité, eût penſé voir les deux Chérubins du Tabernacle qui ſe regardoient, & au milieu deſquels Dieu ſe plaiſoit à prononcer ſes loix & à rendre ſes oracles.

Non, mes Frères, l'ambition d'acquérir de nouvelles connoiſſances ne prit jamais rien dans notre ſaint Docteur ſur la régularité la plus ſcrupuleuſe à tous les exercices de ſon état : chés lui l'étude a ſes heures réglées ; mais tous les autres devoirs ont auſſi chacun leur tems marqué. A quoi me ſervira, diſoit-il, la ſcience qui enfle, ſi je n'ai pas la charité qui édifie ? Le nombre prodigieux de ſes écrits eût ſuffi tout ſeul pour rendre ſa vie non-ſeulement laborieuſe, mais très-pénitente ; cependant que de jeûnes, que de macérations n'y ajoûtoit-il pas, plutôt pour ſe rendre conforme à Jeſus crucifié, que pour réduire ſon corps en ſervitude ! Car, mes Frères, la grace avoit fait ceſſer en lui de bonne heure, ces combats fâcheux d'une chair qui ſe révolte contre l'eſprit, afin, ce ſemble, que ſon ame dégagée de ces noirs brouillards qui s'élévent du fond de notre boue, pût s'appliquer plus librement, ſans être diſtraite, à la recherche de la vérité ; & la pureté de ſon cœur lui eût fait donner le nom de Docteur Angé-

lique, quand il ne l'eût pas mérité par la ſublimité de ſes lumières.

Mais pour vous bien repréſenter cette piété ſolide, & en même-tems ſi tendre & ſi affectueuſe qui étoit dans notre Saint, & avec quel ſoin il travailloit à l'y entretenir & à l'y faire croître; je n'ai qu'à vous renvoyer à cet Office admirable qu'il a compoſé pour l'adorable Sacrement de nos Autels: c'eſt-là que le fond de ſon cœur ſe manifeſte. Oui, mes Frères, le cœur ſeul peut parler ce langage de piété & de Religion; & tant qu'on n'a point ces ſentimens gravés au-dedans de ſoi, c'eſt en vain qu'on entreprendroit de les exprimer par des paroles. Quelle onction, quelle lumière dans les expreſſions! quelle vivacité dans les ſentimens! ah! encore une fois, ce n'eſt point ici une production de l'eſprit; c'eſt l'ouvrage du cœur ſeul, & d'un cœur embraſé d'amour. Ne craignons donc point de dire que ſi le Ciel avoit orné ſon eſprit d'un tréſor de ſcience & de ſageſſe, il avoit rempli ſon cœur d'un tréſor de graces & de vertus; & que s'il fut le plus grand Docteur de ſon ſiécle, il fut auſſi le plus ſaint Religieux de ſon Ordre, le plus exact, le plus fervent.

Quel exemple, mes Frères! & qu'il eſt peu imité! Eſt-ce-là en effet la manière dont nous nous conduiſons? Sous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, & même de louable en ſoi, nous

nous y livrons tout entiers, & la piété eſt abſolument négligée. Je ne parle point ici de ces perſonnes qui n'ont dans l'eſprit que des projets de fortune & des vûes d'ambition, & qui renfermant toute leur félicité dans les bornes étroites de cette vie, employent ſans ſcrupule les voies les plus iniques pour réuſſir, & ne ſe ménagent ſur rien. Des hommes, qui, comme dit l'Apôtre, n'ont de penſées & d'affections que pour les biens de la terre; eſt-il ſurprenant qu'ils ne s'occupent pas des biens à venir, dont la Foi eſt peut-être éteinte dans leur cœur? Mais vous, mes Frères, vous qui ne renoncez pas à l'eſpérance des biens futurs; vous qui vous interdiſez le dol, la fraude, la rapine; qui faites une haute profeſſion d'honneur & de probité; vous dont les mœurs ſont réglées, & fort éloignées de tout excès; vous qui ne refuſez point votre ſecours à l'orphelin, & au pauvre la portion de vos biens que la Providence lui a deſtinée; d'où vient que votre tems eſt tellement rempli par vos occupations, que les exercices de Religion ne ſauroient y trouver leur place? Vous dites que la vraie piété conſiſte à remplir les devoirs de ſon état; j'en conviens: mais prenez garde; l'illuſion eſt ici à craindre: ce ne ſont pas tant nos actions, que la manière de les faire, qui les rend agréables à Dieu; il ne prend pas ſur ſon compte toutes nos œuvres, dès qu'elles n'ont rien

de contraire à ſa loi : pour qu'il les agrée, il faut les lui offrir, il faut l'avoir en vûe dans tout ce que nous faiſons, & deſirer de lui plaire : or, ce devoir ſi eſſentiel s'accomplit-il lorſque la prière eſt ſi rare dans tout le cours de notre vie, lorſque nous vivons dans un entier oubli de Dieu? Mais d'ailleurs, ſi la piété ne ſe trouve que dans l'exactitude aux devoirs de notre état; je vous demande, votre état principal n'eſt-il pas d'être Chrétien & membre de l'Egliſe ? donc votre premier devoir doit être de rendre à Dieu & à la Religion ce que vous leur devez. Il eſt étonnant à quel point l'on ſe fait illuſion là-deſſus, & combien de perſonnes croyant porter au tribunal de Jeſus-Chriſt un tréſor immenſe de bonnes œuvres, n'y trouveront qu'un vuide affreux, & un tréſor effroyable de colère, qui les accablera éternellement. Mais revenons à notre ſujet : vous venez de voir comme la piété guida notre ſaint Docteur dans la recherche des ſciences ; je vais vous montrer comme l'uſage de ces mêmes ſciences l'affermit dans la piété.

II. PARTIE.

LE jour, dit le Prophéte, inſtruit le jour, & la nuit donne de triſtes leçons à la nuit. La cupidité vous a-t-elle ſervi de motif dans la recherche des ſciences ? elle ſera votre but dans leur uſage. Car, premiérement, y êtes-vous entré par ces routes ſecrettes qu'un vil intérêt a frayées !

vous ſerez un Docteur flottant ; votre fortune décidera de vos ſentimens ; & il en ſera de vos lumières comme de ces jours empruntés, dont on régle l'uſage ſur le beſoin : premier écueil dans l'uſage des ſciences, & qui naît de ce premier écueil dont nous avons parlé dans leur recherche. En ſecond lieu, avez-vous cherché à contenter une vaine curioſité ? vos lumières vous ſeront chères ; vous vous applaudirez de vos découvertes ; vous adorerez cet ouvrage de vos mains ; vous ſerez un Docteur ſingulier ; & les opinions vous paroîtront douteuſes, du moment qu'elles ſont communes : ſecond écueil dans l'uſage des ſciences, ſuite du ſecond écueil qu'on a marqué dans leur recherche. Enfin, votre ferveur a-t-elle ſouffert de votre application aux ſciences ? avez-vous négligé de réparer par la prière cette diſſipation de cœur inſéparable d'une étude profonde & ſoutenue ? plein de vous-même, & vuide de Dieu, vous ſerez un Docteur vain ; vous ne rendrez pas au Seigneur la gloire qui lui eſt dûe ; & ſemblable à ces impies dont parle le Prophéte, vous direz que votre langue s'eſt ſignalée elle-même, & que vos lévres vous appartiennent : *Dixerunt : Linguam noſtram magnificabimus ; labia noſtra à nobis ſunt :* troiſiéme écueil dans l'uſage des ſciences, toujours inſéparable du troiſiéme écueil qui ſe trouve dans leur recherche. *Pſ.* 11. 5.

Saint Thomas qui dans la recherche des ſciences s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureuſement ſi peu battues dans tous les tems, ne ſe dément pas dans leur uſage. Il y étoit entré par un mépris généreux de toutes les prétentions du ſiécle ; auſſi loin d'être un Docteur flottant, devient-il un Docteur exact, uniforme, déſintéreſſé ; jamais il n'y avoit marché qu'à la lueur des aſtres de l'Egliſe qui l'avoient précédé ; auſſi, loin d'être un Docteur ſingulier, devient-il, je puis le dire ici, un Docteur œcuménique & univerſel : enfin, il avoit toujours mêlé la prière à l'étude ; ah ! auſſi avec la réputation la plus extraordinaire qu'aucun autre avant lui ait jamais eue en ce genre, il fut le Docteur le plus humble de ſon tems, & ſemblable à Moyſe, ſeul il ne s'apperçut pas de la gloire dont il brilloit : *Ignorabat quòd cornuta eſſet facies ſua ex conſortio ſermonis Domini.*

Exod. 34. 29.

Il fut un Docteur exact & déſintéreſſé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité : cette louange que je donne à notre Saint paroîtra peut-être peu de choſe à bien des gens ; mais ſouffrez que je la mette dans le point de vûe d'où elle m'a frappé.

Repréſentez-vous l'homme de ſon ſiécle le plus conſulté ; le nouvel Eſdras à qui on a recours pour l'interprétation de la loi : l'arbitre & l'oracle des Grands de la terre dans

dans leurs difficultés & dans leurs doutes. Que cette ſituation eſt délicate ! Les Puiſſans de la terre veulent être ſouverains par-tout : on diroit que la vérité eſt de leur reſſort ; il faut qu'elle ſe trouve quelque part qu'ils veuillent la placer : ils ne ſavent pas avoir tort ; & leur oppoſer la raiſon, c'eſt preſque ſe rendre coupable du crime de félonie ; l'air même qu'on reſpire auprès d'eux, a je ne ſais quoi de malin qui dérange toute la conſtitution de l'eſprit. Tel qui loin de la grandeur & dans l'obſcurité de la Province, s'applaudit en ſecret de ſon déſintéreſſement, retrouve-t-il cette même force & ce même courage, lorſqu'il eſt une fois expoſé au grand jour ? On plie la loi ; on l'ajuſte au tems, à l'humeur, au beſoin : hélas ! on n'a point de ſentimens propres ; & ſouvent on n'a que les ſentimens de tous ceux auſquels il eſt avantageux de plaire. Vous le ſavez, Seigneur ; & tous les ſiécles en ont vû de triſtes exemples.

Or, mes Frères, quel ordre, quelle exactitude, quel air uniforme & ſoutenu dans la doctrine de notre Saint ! on voit bien qu'il ne cherche que la vérité. Donne-t-il des régles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne panche ni à droite ni à gauche, ſelon l'expreſſion du Prophéte. Eloigné de ce zéle amer & intraitable qui veut faire deſcendre le feu du ciel ſur les villes péchereſſes, qui ſans nul égard achéve de

briſer un roſeau déja caſſé, & d'éteindre une lampe encore fumante, qui bannit de l'Evangile cette humanité conſacrée par mille paraboles qu'on y rencontre ; éloigné auſſi de cette molle complaiſance qui éteint le feu ſacré que Jeſus-Chriſt eſt venu allumer ſur la terre, & qui loin de renouveller un vétement vieux & pourri ſe contente d'y appliquer un peu d'étoffe neuve, qui bannit de la morale de Jeſus-Chriſt cette ſainte auſtérité qui en eſt l'eſprit dominant ; il tint toujours ce ſage milieu dont chacun ſe fait honneur, mais que ſi peu de gens ſavent tenir ; & l'on trouve encore aujourd'hui dans les belles déciſions qu'il nous a laiſſées ſur les mœurs, comme dans l'Arche d'Iſrael, & la douceur de la manne, & la rigueur ſalutaire de la verge.

Miniſtres de la nouvelle alliance, vous qui tous les jours travaillez à conſtruire au Seigneur des tabernacles vivans, regardez & faites ſelon ce modèle. Malheur, dit l'Eſprit ſaint, malheur aux Paſteurs qui traitent leurs brebis avec une rigueur ſévère & pleine d'empire ; mais malheur auſſi à ceux qui préparent des couſſinets pous les mettre ſous les coudes. Il ne faut pas cacher aux hommes l'immenſité des miſéricordes du Seigneur ; mais il ne faut pas non plus leur laiſſer ignorer la ſainte rigueur de ſa juſtice, & combien c'eſt une choſe horrible de tomber entre les mains

du Dieu vivant avant que de l'avoir appaiſé par de dignes fruits de pénitence ; en un mot, il faut inſtruire les hommes de la vérité ſans y ajoûter, ſans en diminuer, ſans la déguiſer. Or, que ce talent eſt rare ! & qu'il eſt dangereux de ſe mêler d'inſtruire lorſqu'on manque de ce talent !

Thomas le poſſédoit ce talent ſi rare, & il ſut le conſerver au milieu de la faveur des Grands. Urbain IV. veut l'élever aux premières dignités de l'Égliſe ; l'Archevêché de Naples lui eſt offert : ſemblable à Moyſe, il lui ſuffit d'être le légiſlateur du peuple de Dieu ; il laiſſe à d'autres l'honneur du Sacerdoce : mais non content d'avoir refuſé cette dignité, ſe défiant de lui-même en quelque ſorte, il conjure le Pontife de ne lui en plus donner d'autres, & de le laiſſer finir ſa courſe dans la pauvreté & l'humilité de ſa profeſſion ; exemple rare, ô mon Dieu, & qui ſemble n'être plus à la portée du ſiécle. Ah ! on ne demande plus que vous oſiez refuſer les dignités de l'Égliſe qu'on vous offre : c'eſt une vertu des premiers âges ; c'eſt un héroïſme qu'on renvoye, ſi je l'oſe dire, aux tems fabuleux : mais oſez ne pas y parvenir par des ſentiers d'injuſtice & d'iniquité, oſez ne pas acheter le don de Dieu ; oſez réſiſter à la tentation d'un bénéfice, pour lequel il faut traiter & dreſſer les articles comme pour un bien profane.

Les Princes de la terre non contens de reſpecter la vertu de notre Saint, & de lui accorder leur eſtime, l'honorèrent même de leur familiarité. Saint Louis appelle ſouvent ſaint Thomas à ſa table ; mais de quelles penſées croyez-vous donc qu'eſt occupé ce ſaint Docteur ? Ecoutez, hommes enivrés de la grandeur ; & apprenez de l'inſenſibilité des Saints, de quel prix eſt à leurs yeux cette faveur des Grands dont vous faites votre idole : il eſt devant un Roi de la terre, comme vous êtes ſi ſouvent à la préſence du Roi des Rois ; à peine ſe ſouvient-il que le Prince eſt là préſent : il retrouve juſqu'au milieu de la Cour le calme de ſa retraite & le ſouvenir de ſes chères études ; il y eſt profondément enſeveli ; & par une ſainte mépriſe qu'on peut regarder comme une des plus grandes preuves de ſa piété & du peu d'attache & de goût qu'il avoit pour les choſes de la terre, il prononce tout haut, comme il eût fait dans ſa cellule, un nouvel arrêt qu'il vient de dreſſer contre les hérétiques : *Concluſum eſt contra Manichæos*. Jugez par ce trait ſi la faveur du Prince faiſoit une forte impreſſion ſur ſon cœur, & ſi l'on peut croire qu'il l'eût recherchée.

Les enfans du ſiécle, je le ſais, entêtés d'une fauſſe délicateſſe, verront ſans doute d'un autre œil cet endroit de la vie de notre Saint ; mais qu'ils apprennent de l'admi-

tation même de ſaint Louis, que la folie apparente des Saints eſt plus forte que toute la ſageſſe du monde.

Mais ſi le mépris du ſiécle fit ſaint Thomas un Docteur exact & déſintéreſſé, le mépris de ſes lumières en fit un Docteur œcuménique & univerſel ; le mépris de lui-même, un Docteur humble ; & c'eſt ainſi qu'il évita les autres écueils que l'on trouve dans l'uſage des ſciences.

L'amour de la nouveauté, dangereuſe & délicate paſſion des Savans, fut toujours l'objet le plus conſtant de la haine de notre Saint. Vous avez vû, mes Frères, avec quel ſoin il évita toujours toute ſingularité dans la doctrine ; avec quel reſpect il s'attachoit aux ſentimens des anciens Docteurs de l'Egliſe qui nous ont tranſmis la foi qu'ils avoient reçue des Apôtres ; & voilà ce qui l'a rendu en quelque ſorte dans l'Egliſe, un Docteur œcuménique & univerſel, je veux dire, ſuivi & approuvé univerſellement.

Rome, Paris, Naples, Boulogne, ces villes célébres l'admirèrent tour à tour, & entendirent les paroles de vérité qui ſortoient de ſa bouche ; & dans tous ces différens endroits ſa doctrine reçoit les mêmes applaudiſſemens & les mêmes éloges. On l'admire ; non parcequ'il dit des choſes nouvelles, mais parceque chacun reconnoît dans ſes diſcours la foi de ſes pères, & s'en convainc de plus en plus

par les preuves ſolides & lumineuſes qu'en donne notre ſaint Docteur.

Mais c'eſt ſur-tout depuis ſa mort, que Dieu a glorifié notre Saint, & qu'il l'a rendu un Docteur univerſel. Ici, mes Frères, vous me prévenez; d'abord s'offrent à vos eſprits toutes les Univerſités du monde, fidèles dépoſitaires de ſa doctrine; & ſur toutes les autres, celle qui le forma dans ſon ſein, l'illuſtre Faculté de Paris, plus glorieuſe par cet endroit que par mille autres qui depuis tant de ſiécles la mettent ſi fort au-deſſus de toutes les Sociétés de Savans répandues dans le monde chrétien. Parmi tant de pieuſes & de ſavantes Communautés régulières, boucliers ſacrés dont l'Egliſe, cette tour de David, eſt environnée, en eſt il une où les déciſions du fondateur tiennent plus lieu de régle dans la diſcipline & dans les mœurs, que celles de notre Saint dans la foi & dans la doctrine? Mais ſur toutes les autres Communautés, celle qui avec lui a donné & donne tous les jours à l'Egliſe tant de grands hommes, tant de Docteurs diſtingués; l'Ordre de ſaint Dominique, qui toujours a occupé le rang d'honneur dans le camp du Seigneur; d'où cet Ordre célébre tire-t-il aujourd'hui ſon principal éclat, ſinon de l'attachement inviolable qu'il conſerve pour la doctrine de notre ſaint Docteur? Vous dirai-je que l'oracle du monde chrétien, Rome mê-

me, ce centre de la Foi & de l'unité, a vû ſouvent ſes Pontifes deſcendre du tribunal ſacré, & y faire monter les écrits de notre Saint pour prononcer ſur les différends qui troubloient l'Egliſe ; que les Conciles eux-mêmes, ces Juges vénérables & infaillibles de la doctrine, ont formé leurs décrets ſur ſes déciſions ; que les partiſans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi, & que comme les Philiſtins, ils ont déſeſpéré de pouvoir exterminer l'armée du Dieu vivant, tandis que cette Arche réſideroit au milieu d'elle : *Tolle Thomam, & diſſipabo Eccleſiam Dei.* Auſſi de quels éloges les Pontifes Romains n'ont-ils pas honoré ſa doctrine ? eh ! je ne finirois pas ſi je voulois recueillir ici, & vous mettre ſous les yeux, tous ceux qu'il a reçûs dans tout le monde chrétien.

Mais que ne puis-je du moins vous le repréſenter dans le plus haut dégré de réputation où la vanité la plus emportée puiſſe prétendre, connu, admiré, conſulté de tout l'univers, regardé comme une lampe éclatante placée ſur le chandelier pour éclairer toute l'Egliſe, & en même-tems plus ingénieux à ſe cacher à ſoi-même ſon mérite que nous ne le ſommes nous, à donner du relief & à groſſir le nôtre à nos propres yeux ! Je paſſe ici mille traits dont l'hiſtoire de ſa vie eſt toute ſemée. Combien peu étoit-il empreſſé d'é-

taler les tréſors de ſcience & de ſageſſe dont il étoit rempli ? juſques-là que ſon ſilence donna lieu quelquefois à des mépriſes, & le fit prendre pour un eſprit commun & vulgaire : combien étoit-il éloigné d'affecter la moindre ſupériorité au-deſſus de ſes frères ? ou plutôt avec quelle attention il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence, quoique tout le monde reconnût & rendit hommage à la ſupériorité de grace & de lumière qui étoit en lui ? Avec quelle attention rapportoit-il tous ſes talens à celui de qui deſcend tout don parfait, & toutes ſes connoiſſances au Père des lumières, ne ceſſant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il ſavoit ? Mais ce qui manifeſte ſurtout le fonds admirable d'humilité qui étoit dans notre Saint, & qui montre qu'en cultivant ſon eſprit, il avoit eu encore plus de ſoin de régler ſon cœur, c'eſt cet air de réſerve & de modération qui régne dans ſa manière d'écrire. L'entend-on jamais parler ſur le ton déciſif & important qui veut tout ramener à ſoi, & qui pour garant de ſes raiſons ne donne que ſa propre autorité ? Les altercations de l'école, la chaleur des diſputes, la variété des opinions & des doctrines l'ont-elles jamais fait ſortir de ce caractère modeſte & uni ? Il propoſe ſimplement, décide modeſtement, condamne peu, ne bleſſe jamais ;

oui, dans des ouvrages immenſes & ſur des matières preſque toutes diſputées, il ne lui eſt pas échappé un ſeul mot qui ſe ſente de l'aigreur & de la diſpute ; & s'il a bâti un temple à la vérité, ç'a été, ſi je l'oſe dire, comme Salomon, ſans employer le fer ni ſans donner un coup de marteau. Hélas ! pourquoi ne s'en eſt-on pas tenu là dans les ſiécles ſuivans ? pourquoi loin de défendre Jéruſalem inveſtie d'ennemis de toutes parts, a-t-on tourné les armes les uns contre les autres ? pourquoi appelle-t-on ſi ſouvent la paſſion au ſecours de la vérité ? Quelle folie, s'écrioit autrefois ſaint Auguſtin, gémiſſant ſur ce déſordre, de donner de mortelles atteintes à la charité pour défendre une loi dont la charité ſeule eſt la fin & l'accompliſſement ! *Vide quàm ſtultum ſit perniciosis contentionibus ipſam offendere caritatem, propter quam dicta ſunt omnia cujus dicta conamur exponere.* Ce ſeroit ici un nouveau ſujet d'éloge pour notre Saint : mais je ne finirois pas ſi je voulois mettre dans leur jour tous les traits que fournit ſa vie ; en voilà plus qu'il n'en faut pour notre édification. Admirons ſur-tout, mes Frères, l'humilité profonde de ce grand Docteur. Hélas ! nous nous élevons ſouvent au-deſſus des autres ſans aucun fondement, aveuglés par notre amour-propre qui nous cache des défauts groſſiers, & nous fait voir en nous des vertus que nous n'avons

point : le Ciel nous a-t-il départi quelques-uns de ces talens rares parmi le commun des hommes ; dès-lors il faut que tout ce qui nous approche nous rende des respects & des hommages, & la délicateſſe de notre orgueil ſe bleſſe contre quiconque oſeroit les lui refuſer : & voilà un Saint qui réunit en ſa perſonne tout ce qui excite l'eſtime & l'admiration, les dons de la nature, ceux de la grace, les talens acquis ; cependant loin d'exiger des égards & des attentions, s'il pouvoit ſe bleſſer de quelque choſe, ce ſeroit de ce qu'il ne peut vivre oublié & confondu dans la foule de ſes frères. Voilà, Chrétiens, voilà le vrai caractère des Saints, l'humilité, cette vertu que Jeſus-Chriſt nous a tant recommandée, parceque ce n'eſt que par elle que nous pouvons lui être rendus conformes ; l'humilité, parceque cette vertu toute ſeule ſuffit, & que ſans celle-là toutes les autres ne ſont rien : mais hélas ! c'eſt de toutes les vertus la plus rare, quoiqu'il ſemble qu'elle dût nous être ſi naturelle. Car enfin, mes Frères, ſi nous nous connoiſſions tels que nous ſommes ; ſi nous ne nous attribuions que ce qui eſt véritablement à nous ; en un mot, ſi nous nous rendions la juſtice que nous méritons, quel fondement trouverions-nous à notre orgueil ?

Grand Dieu ! je ne vois rien en moi qui ne me rende abject & mépriſable à vos

yeux & aux yeux des hommes ; & ſi j'étois connu tel que je ſuis, je ne pourrois me plaindre d'être bafoué & traité avec le dernier mépris ; cependant vous me promettez un poids immenſe de gloire, pourvû que je préſerve mon cœur de la vanité. Ah ! je m'humilierai de plus en plus, je ſerai petit à mes yeux, afin de mériter par-là cette gloire immortelle que vous deſtinez aux humbles de cœur ; je vous la ſouhaite, &c.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE D'UN St MARTYR, PATRON D'UNE ÉGLISE.

Vos eritis mihi teſtes.

Vous me rendrez témoignage. Act. 1. 8.

RENDRE témoignage à Jeſus-Chriſt eſt pour tout Fidèle un devoir indiſpenſable ; & le martyre eſt ſans doute le plus grand témoignage que Dieu puiſſe exiger de l'homme, puiſque rien n'eſt ſi grand que l'amour, & que le martyre en eſt la conſommation & la plénitude. Je ſais que ce témoignage n'eſt pas de tous les tems, & qu'il a fallu que l'Egliſe ait eu ſes tyrans & ſes perſécuteurs, pour avoir ſes Martyrs & ſes Apôtres ; mais il eſt un martyre de foi comme un martyre de ſang. Quoique les perſécutions ayent fini, & que les Céſars ſoient devenus les protec-

teurs de la Religion qu'ils avoient voulu d'abord détruire ; tout Fidèle n'en eſt pas moins obligé d'être un témoin de Jeſus-Chriſt, comme le ſaint Martyr dont nous honorons ici la mémoire : la paix de l'Egliſe qui n'ôte rien au mérite de la Foi, n'ôte rien non plus à ſes obligations ; la vie chrétienne eſt toujours une vie de combat, de tentation & de ſouffrance : le Chrétien eſt toujours un martyr qui doit en un ſens mourir chaque jour pour Jeſus-Chriſt ; il faut dans tous les tems qu'il perde ſon ame pour la regagner ; & ſi ſa vie n'eſt pas un témoignage continuel & pénible de ſa foi, elle en eſt une déſertion & une indigne apoſtaſie. Mais pour développer une vérité ſi capitale & d'un ſi grand uſage pour les Fidèles, je la partage en trois réflexions, qui vous apprendront ce que c'eſt que ce témoignage, que nul Fidèle ne peut ſe diſpenſer de rendre à Jeſus-Chriſt. Nous avons beſoin des lumières de l'Eſprit ſaint ; invoquons-le par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

I. Réflexe.

QUand je parle du témoignage que tout Chrétien eſt obligé de rendre à Jeſus-Chriſt, je n'entends pas ſeulement la profeſſion extérieure que nous faiſons tous de ſa doctrine : tous ceux qui lui diront : Seigneur, Seigneur, c'eſt-à-dire, qui l'invoqueront avec l'Egliſe, ne ſeront pas pour cela un jour au nombre de ſes Diſ-

haine ne le flétriſſe ; que la flaterie ne l'empoiſonne ; que la complaiſance ne l'entraîne ; que l'intérêt ne l'aveugle ; que l'envie ne le ſouille ; que le plaiſir ne l'emporte ; que l'indolence ne l'aſſoupiſſe ; que l'exemple ne le raſſure ; que nous ne prenions nos panchans pour nos devoirs, & les abus que nous nous juſtifions, pour les régles que nous devons ſuivre. Il s'agit de cette vie de la Foi, qui combat ſans ceſſe au-dedans de nous la vie des ſens ; qui dans toutes les actions & dans tous les événemens trouve des ſacrifices à faire, parceque par-tout elle trouve ou des périls à craindre, ou ſes propres panchans à combattre ; & qui nous trouvant toujours oppoſés à la loi de Dieu, nous fait toujours trouver en nous-mêmes, & la ſource de toutes nos tentations, & l'occaſion de tous nos mérites. Il s'agit enfin, de cette guerre continuelle qui fait que le Chrétien ne peut ſe ſauver ſans qu'il lui en coûte, ſans ſe vaincre ſoi-même, ſans rapprocher ſans ceſſe de la loi de Dieu ſes panchans qui s'en éloignent ſans ceſſe ; ſans ſacrifier aux impreſſions de la Foi, les impreſſions des ſens qui les contrediſent ; ſans vivre pour Dieu au milieu de tous les objets qui nous portent à nous chercher nous-mêmes ; ſans être étranger dans une terre où tout nous retient & nous attache ; en un mot, ſans faire de tout ce qui fait nos crimes & nos plaiſirs, la ſource de nos vertus

& l'occaſion de nos ſouffrances.

Voilà le martyre que la Foi exige de tout Fidèle ; c'eſt à ce prix que le Royaume de Dieu nous eſt promis. Les ſupplices des Martyrs, les auſtérités des Anacorétes ſont des graces ; mais ce ne ſont pas des devoirs : tous n'ont pas ce don, comme parle l'Apôtre, & tous ne ſont pas appellés au même honneur ; mais la vie crucifiée, mais la mortification des paſſions, mais la violence des ſens, mais la pénitence du cœur, eſt la vocation de tout Fidèle, le premier devoir de la Foi, le fond & comme l'ame de toute la vie chrétienne. Ainſi tout Chrétien eſt un témoin de Jeſus-Chriſt, parceque par les violences continuelles que l'Evangile l'oblige de faire à ſon cœur & à ſes paſſions, il rend témoignage que Jeſus-Chriſt eſt le maître des cœurs, le rémunérateur des Fidèles, le Juge éternel de nos œuvres ; que ſa doctrine eſt la voie du ſalut, & la doctrine de la vérité ; que ſes promeſſes ſont préférables à tous les plaiſirs dont elles exigent le ſacrifice. C'eſt à nous maintenant à nous demander ſi nous ſommes Chrétiens, c'eſt-à-dire, les Martyrs de la Foi & les témoins de Jeſus-Chriſt ; à nous demander ce que la Religion nous coûte ; quels ſacrifices nous faiſons à ſes promeſſes ; ſi Jeſus-Chriſt eſt pour nous un époux de ſang, & quelles violences nous pourrons lui offrir un jour comme le témoignage de notre

Foi & le prix de ſon Royaume. Je vous demande ſi ceux qui ne croyent pas en Jeſus-Chriſt, & à qui la doctrine de la croix n'a pas été prêchée, ménent une vie différente de la nôtre; ſi nous ſommes plus patiens qu'eux, plus chaſtes, plus charitables, plus auſtères dans nos mœurs, plus modérés dans nos paſſions, plus équitables envers nos frères, plus circonſpects dans nos diſcours, plus détachés des choſes préſentes; & ſi le ſeul avantage que nous avons ſur eux, n'eſt pas une loi plus ſainte & une vie plus criminelle. Premier témoignage, un témoignage de ſouffrance.

II. REFLEX. LE ſecond témoignage que nous devons rendre à la Foi, eſt un témoignage de ſoumiſſion. Je dis de ſoumiſſion, non-ſeulement à la profondeur de ſes Myſtères & à l'autorité de ſa parole, en ſacrifiant nos lumières, en captivant notre raiſon, en adorant ce que nous ne pouvons comprendre, & en ne voulant pas être ſages contre Dieu même: de ſoumiſſion, non-ſeulement en ne voulant pas approfondir témérairement ce que l'œil n'a jamais vû, & ce que l'oreille n'a jamais entendu; en ne mêlant pas à la ſimplicité de la foi, la vanité de nos raiſonnemens & la foibleſſe de nos conjectures; en ne regardant pas comme un bon air une force d'eſprit qui en eſt toujours l'aveuglement & la folie; en mépriſant les hommes audacieux qui

croyent s'élever au-deſſus des autres, en s'élevant au-deſſus de la foi ; qui s'honorent de l'impiété, comme d'un titre de diſtinction & de gloire ; & en ne trouvant rien de plus noble & de plus grand que la docilité & la ſoumiſſion du Fidèle : de ſoumiſſion, non-ſeulement en reſpectant les pratiques du culte extérieur de la foi, les pieuſes traditions de nos pères, les loix de l'Egliſe : en rendant hommage à la grandeur de la Religion par notre fidélité à remplir ſes devoirs les plus ſimples & les plus vulgaires, & ne croyant indigne de nous que de nous mettre nous-mêmes au-deſſus des loix & des régles.

Cette ſoumiſſion ne regarde proprement que l'eſprit ; mais la foi exige encore la ſoumiſſion du cœur ; je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu ſur nous, la conformité à ſa volonté ſainte dans toutes les ſituations où il nous place ; en ſupportant avec patience les croix que ſa bonté nous ménage, les infirmités dont il nous afflige, les injures de nos ennemis, les perfidies de nos amis, la perte de nos proches, les diſgraces de la fortune, & tous les événemens, ou qui mortifient notre orgueil, ou qui trompent notre eſpérance ; en faiſant des peines attachées à notre état, des moyens de ſalut. Vous ſur-tout, mes Frères, que la Providence a fait naître dans une condition pauvre & laborieuſe : loin d'envier la deſtinée de ceux qui vivent

dans l'abondance ; loin de murmurer contre l'ordre de Dieu, qui ſemble vous condamner au travail, à la pauvreté & à la misère ; loin de porter impatiemment le poids du jour & de la chaleur, que la Providence ſemble vous avoir impoſé à vous ſeuls ; loin de vous regarder comme malheureux, parceque vous êtes pauvres ; vous devez au cóntraire bénir la miſéricorde de Dieu de vous avoir fait naître dans une condition où le ſalut eſt plus facile, parceque les dangers y ſont moindres ; dans une condition où vous avez moins de tentations à craindre, moins de piéges à éviter, moins d'obſtacles à ſurmonter, & où tout vous facilite les voies du ſalut & de la vie éternelle ; dans une condition où Jeſus-Chriſt appelle bienheureux ceux qui ſont nés, puiſque les riches doivent ſe priver par un eſprit de foi, des plaiſirs que la naiſſance vous refuſe ; qu'ils doivent porter dans le cœur la pauvreté que vous étalez au dehors ; qu'ils doivent remplacer par une pénitence volontaire, les travaux que la nature vous impoſe : & que vous ne pouvez avoir le mérite de leur état ſans en partager les tentations & les vices. Penſez quelquefois, mes Frères, que la vie eſt courte, & que le Chrétien eſt condamné à ſouffrir : qu'ainſi l'état qui nous attache le moins à la vie ; qui nous éloigne plus des plaiſirs qui corrompent le cœur ; qui nous ménage plus

d'occaſions de privations & de ſouffrances ; qui laiſſe à nos paſſions moins de moyens de ſe ſatisfaire ; qui met entre les grandes tentations du monde & nous, un intervalle preſque infini, eſt un état heureux pour le ſalut, puiſqu'il nous en fournit tous les moyens & qu'il nous en éloigne tous les obſtacles. Souvenez-vous qu'il faut ſouffrir dans le monde ou dans l'éternité ; qu'il eſt rare ou même impoſſible, d'être heureux ſur la terre & dans le ciel ; que la Religion retranche aux riches ce que la nature vous a déja retranché ; que s'ils ont plus de bien que vous, ils auront auſſi un plus grand compte à rendre ; que nous ſerons tous égaux devant le tribunal de Jeſus-Chriſt ; & que ce qui diſtinguera alors les Fidèles, ce ne ſeront plus les noms & les honneurs, mais les œuvres & les mérites.

Ainſi, qui que nous ſoyons, mes Frères, & en quelque état que la Providence nous ait fait naître, il eſt inévitable que nous ne trouvions des croix & des peines dans notre état. Or, le témoignage que nous devons rendre à la Foi, c'eſt de glorifier Dieu dans nos peines ; c'eſt de nous ſoumettre à ſa ſageſſe qui nous les impoſe ; c'eſt de reconnoître l'ordre du Souverain qui diſpenſe les événemens agréables ou fâcheux pour accomplir ſes deſſeins de miſéricorde ſur les hommes ; c'eſt de ſentir que les peines de notre état ſont les voies

de notre ſanctification ; que nous ſommes perdus ſi nous en ſortons en murmurant contre la main qui nous frappe ; que Dieu a ſes raiſons dans toutes ſes démarches à notre égard ; que ſon unique vûe, dans ſes différentes conduites, eſt de nous conduire plus ſûrement au ſalut ; que rien n'eſt plus à craindre que de n'avoir rien à ſouffrir, & que notre état n'eſt ſûr qu'autant que nous y trouvons des difficultés & des peines. Voilà le témoignage glorieux que nous devons rendre à la Foi : car rien n'honore plus la Religion que la patience & la ſoumiſſion du Fidèle ; rien ne fait mieux comprendre la grandeur & la puiſſance de la Foi, que de trouver dans l'eſpérance des promeſſes futures, une reſſource toujours prête contre les peines préſentes ; & ſi Dieu eſt grand dans ſes Saints, il l'eſt principalement dans ceux qui ſavent ſouffrir & ſe ſoumettre.

Et cependant il ſemble qu'il n'eſt point pour nous de Providence : nous ne la comptons pour rien dans tous les événemens qui compoſent notre vie ; nous n'y voyons que la malice de nos ennemis, les injuſtices de nos maîtres, la mauvaiſe foi de nos amis, l'animoſité de nos envieux ; il ſemble que les hommes gouvernent l'univers, & diſpenſent à leur gré les révolutions diverſes qui nous intéreſſent ; il ſemble que leurs paſſions ſont les premiers mobiles des changemens de fortunes ; nous ne

remontons jamais juſqu'au Souverain qui les met en œuvre, & les fait ſervir à ſes deſſeins éternels ſur nos deſtinées ; nous n'y voyons pas un Dieu, & ſuprême & ſecret diſpenſateur de toutes choſes, ſans l'ordre duquel pas un cheveu même de notre tête ne tombe, qui fait tout, qui conduit tout, qui diſpoſe de tout, qui a préparé de toute éternité les événemens les plus ſoudains & les plus ſurprenans pour les faire ſervir à notre ſanctification, & qui ſe joue de la vaine ſageſſe des hommes, en les conduiſant à ſes fins par les voies mêmes qu'ils avoient choiſies pour les éviter. Quelle reſſource pour un Fidèle que la ſublimité de ces vûes ! quelle élévation la Foi ne donne-t-elle pas à l'homme, puiſqu'elle le met au-deſſus de tous les événemens ! & quand la Religion n'auroit que cet avantage au milieu des traverſes, & des viciſſitudes inévitables dans la vie, le pécheur ne ſeroit-il pas à plaindre de s'en priver ? & y auroit-il rien de plus inſenſé & de plus malheureux, qu'un homme livré à lui-même, & qui vit ſans Dieu, ſans religion, & ſans conſcience ?

III. REFLEX.

ENfin, le dernier témoignage que nous devons rendre à la Foi, eſt un témoignage de deſir. Comme nous ſommes étrangers ſur la terre ; que nous n'avons point ici-bas de cité permanente ; que les jours mêmes de notre pélerinage ſont

courts & laborieux, & que le ciel eſt la patrie du Fidèle ; le premier devoir de la Foi eſt de ſoupirer après la patrie qui nous eſt montrée de loin ; c'eſt de rapporter à cet heureux terme de nos travaux, nos ſoins, nos œuvres, nos deſirs, & nos penſées ; c'eſt de ne perdre jamais de vûe ce lieu de repos promis au peuple de Dieu, vers lequel nous marchons ſans ceſſe, & où toutes nos démarches & tous nos mouvemens doivent nous conduire ; c'eſt de regarder tout ce qui nous environne comme n'étant point à nous, puiſque tout ce que nous ne ſaurions poſſéder toujours, nous ne l'avons que par emprunt ; c'eſt d'uſer du monde & de toutes les choſes du monde comme n'en uſant pas, c'eſt-à-dire, comme d'un dépôt dont nous n'avons que l'uſage, & qui ne doit que paſſer par nos mains ; c'eſt de ne nous attacher qu'à ce qui doit demeurer toujours ; c'eſt de ne ſouhaiter que les biens permanens, que perſonne ne pourra plus nous ravir, & qui rendent heureux ceux qui les poſſédent ; c'eſt de ſentir que nous ne ſommes point faits pour les créatures, puiſque toutes enſemble elles ne peuvent aſſurer à notre cœur le repos que nous cherchons, & que les biens qui nous y attachent, ſont plutôt la ſource de nos chagrins que le remède de nos peines. C'eſt de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos paſſions,

& rien ne peut les ſatisfaire ; où tous les pas que nous faiſons ſont des chutes ou des écueils ; où les mêmes objets que nous avons long-tems deſirés, forment enſuite nos plus vives amertumes ; où tout nous éloigne de Dieu, & où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons inſupportables à nous-mêmes : dans un lieu que nous aimons ſans être heureux ; que nous mépriſons ſans en être détaché ; dont nous ſentons le vuide & le frivole, ſans en être déſabuſés ; où tout nous déplaît, & où cependant tout nous attache : dans un lieu où tout eſt piége & tentation ; où nos bons deſirs trouvent tant d'obſtacles, notre foibleſſe tant d'excuſes, notre foi tant d'illuſions, notre cœur tant de ſéductions ; où la proſpérité nous éléve, l'affliction nous abat, la ſanté nous fait oublier Dieu, la maladie nous remplit de nous-mêmes, les affaires nous diſſipent, le repos nous amolliſſit, les commerces nous ſéduiſent, la ſolitude nous nuit, les exemples nous entraînent, la ſingularité nous égare ; & où la vertu n'eſt jamais sûre, parcequ'elle eſt toujours entre nos mains, & que nous portons toujours ce tréſor dans un vaiſſeau de terre. Voilà ce qui a tant fait toujours ſoupirer les Saints après leur délivrance ; voilà ce qui doit nous faire deſirer cette rédemption parfaite où toutes les larmes ſeront eſſuyées, toutes les tentations finies, toutes les paſſions éteintes, tous les deſirs rem-

plis, toutes les vertus assurées, la source de tous les vices à jamais tarie : voilà ce qui doit nous faire supporter notre vie avec une sainte tristesse, porter le poids de notre corps avec frayeur, & regarder la terre comme le lieu des combats, des tentations & des naufrages ; vivre au milieu des créatures comme au milieu d'ennemis qui ont juré notre perte, & desirer que le régne de Dieu vienne enfin s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ne croyez pas que ce desir soit une simple vertu de perfection : c'est le premier devoir de la Foi ; c'est la disposition la plus essentielle du Fidèle ; c'est la piété sincère & véritable ; c'est ce qui distingue les enfans du siécle des enfans de Dieu ; c'est l'état du Chrétien sur la terre. Quiconque ne regarde pas le monde comme un exil, n'est pas citoyen du ciel ; quiconque met ses affections ici-bas, n'a plus de droit à la patrie promise aux Fidèles ; quiconque ne se compte pas comme étranger dans le monde, n'est plus un homme du siécle à venir, renonce à la Foi, n'a plus de droit aux promesses futures, & est pire qu'un infidèle. Et voilà pourquoi, mes Frères, Jesus-Christ nous assure que le Royaume du Ciel est pour les pauvres & pour les affligés : car il est bien plus aisé de se regarder comme étranger sur la terre, quand on n'y possède rien ; de regarder le monde comme un exil, quand il est pour nous un lieu de privation & de peines, &

d'attendre ſa conſolation dans le ciel, quand on ne la trouve pas ſur la terre. Mais ce n'eſt pas l'état, c'eſt le cœur qui fait les véritables pauvres. Si vous regardez la pauvreté comme un malheur, ſi vous ſouhaitez les richeſſes que la Providence vous refuſe, ſi vous les comptez comme des biens véritables, ſi vous ſouhaitez de les acquérir par des voies injuſtes; votre cœur eſt riche, tandis que votre condition eſt pauvre; vous êtes malheureux, & vous êtes coupables; vous participez à la malédiction des richeſſes, & vous n'en partagez pas les commodités & les avantages. Au contraire, ſi les riches vivent détachés de leur opulence; s'ils regardent les biens que la Providence leur a confiés, comme des moyens de miſéricorde & le prix du Royaume du Ciel; s'ils ſont la conſolation des affligés, & la reſſource des miſérables; ſi loin de s'élever de leur état, ils préfèrent la crainte de Dieu & le tréſor de la juſtice à toutes les richeſſes de la terre; ils ſont pauvres de cœur aux yeux de Dieu, & ils participent à toutes les bénédictions de la pauvreté, ſans en partager les incommodités & les peines.

Tels ſont les témoignages que la Religion exige de nous. C'eſt ainſi que tout Chrétien doit être un martyr de la Foi: non pas en répandant ſon ſang, en allant annoncer Jeſus-Chriſt à des nations infidèles, en quittant ſes proches & ſa pa-

trie, comme le ſaint Martyr dont la ſolemnité nous aſſemble aujourd'hui ; mais en mortifiant ſes paſſions par un principe de foi, & c'eſt un témoignage de ſouffrance ; mais en acceptant ſes peines & ſes afflictions pour rendre hommage à la Foi, & c'eſt un témoignage de ſoumiſſion ; mais en mépriſant tout ce qui paſſe, & ne regardant comme des biens ſolides que les biens éternels & les promeſſes de la Foi, & c'eſt un témoignage de deſir : c'eſt ainſi que vous pouvez partager avec votre ſaint Patron la gloire & la couronne de ſon martyre. Vous enviez quelquefois, mes Frères, le bonheur de ceux qui ont répandu leur ſang pour Jeſus-Chriſt ; il vous paroît heureux d'acheter à ce prix & par un moment de ſouffrance un Royaume éternel : mais je vous l'ai déja dit, il ne tient qu'à vous de leur reſſembler. Dieu ne demande pas le ſacrifice de votre corps ; mais il demande celui de vos paſſions : il ne demande pas que vous alliez vous offrir à des peines & à des tourmens pour ſa gloire ; il demande que vous acceptiez avec ſoumiſſion celles qu'il vous ménage : il ne demande pas que vous renonciez à tout ; mais il demande que vous ſoyez détachés de tout. A quoi tient-il donc, mes Frères, que nous ne marchions ſur les traces du ſaint Martyr que nous honorons. Eſt-ce que ce qu'on demande de nous eſt trop pénible ? mais la grace l'adoucit. Eſt-ce

il eſt impoſſible ? mais tant de Saints l'ont tiqué. Eſt-ce qu'il eſt inutile ? mais c'eſt le x de notre ſalut. Mon Dieu, ſi nous étions s heureux ſur la terre en nous abandonnant os paſſions, en nous révoltant contre nos nes, en nous attachant aux créatures, no- aveuglement auroit une excuſe : mais en oriſant nos paſſions, nous augmentons nos uiétudes ; en murmurant dans nos mal- ırs, nous aigriſſons nos peines ; en nous ıchant aux créatures, nous multiplions nos ıs, & nous aggravons notre ſervitude. Vous nous demandez donc que ce qui nous eſt e & expédient ; vous nous intéreſſez à vous vir en promettant que nous ne trouverons repos véritable que dans votre ſervice ; & ıs attachez à l'obſervance de votre loi, & avantages de la vie préſente, & les pro- ſſes de la future.

Ainſi ſoit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE SAINTE AGNÈS.

DIVISION. *Deux préjugés dans le monde. I. Un préjugé de foiblesse & de fragilité, détruit par le triomphe de la chasteté d'Agnès. II. Un préjugé d'impénitence, confondu par le courage de son martyre.*

I. PARTIE. *Préjugé de foiblesse & de fragilité, qu'Agnès confond par le triomphe de sa chasteté.* Au milieu de tant de généreux défenseurs de la Foi, dont le triomphe rendoit Rome encore plus illustre que les victoires de ses anciens Conquérans, Agnès parut avec tant d'éclat, que son nom seul devint la gloire de l'Eglise, la honte du Paganisme, & l'admiration de tous les siécles. La grace & la nature avoient pris plaisir de répandre à l'envi sur elle tous leurs trésors : aussi s'attira-t-elle d'abord les regards publics ; & ce que Rome avoit de plus grand, la rechercha. Quel écueil pour une

vertu vulgaire ! car refuſe-t-on à cet âge une fortune brillante qui s'offre, & ſur-tout quand l'honneur & la Religion n'y ſemblent mettre aucun obſtacle ? Mais Agnès ne balance pas à préférer le tréſor de la virginité à toutes les pompes du ſiécle. Quelle inſtruction pour nous, qui regardons le déréglement comme une deſtinée de l'âge, & qui pardonnons le vice aux premières mœurs ! Agnès, à la fleur de l'âge, ne connoit rien de plus précieux que le tréſor de l'innocence ; & le ſeul privilége qu'elle trouve dans ſa jeuneſſe, ce ſont des attentions plus ſévères pour éloigner des paſſions qu'il eſt toujours bien plus aiſé de prévenir que d'éteindre.

Mais, dit-on, il faut paſſer quelque choſe à l'âge. Et moi, je dis que c'eſt à l'âge qu'il ne faut rien paſſer, parceque les premières mœurs décident d'ordinaire du reſte de la vie ; & d'ailleurs nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe ? Mais au moins le tempérament, ajoute-t-on, doit rendre nos foibleſſes plus pardonnables. C'eſt-à-dire donc que, lorſque Dieu nous donne un cœur tendre & ſenſible, il ne nous le donne pas pour lui ; & qu'il ne s'eſt réſervé que les ames dures & barbares. Agnès avoit le cœur bien tendre ; mais c'eſt pour Dieu ſeul qu'elle fait uſage d'une ſenſibilité qui ne doit nous conduire qu'à Dieu ſeul. Périſſe mon corps, dit-elle, puiſqu'il a pu plaire à d'autres yeux qu'aux ſiens. Et d'ailleurs, où ſeroit le mérite de la vertu, ſi nous ne trouvions en nous des panchans qui la combattent ?

& ſeroit-il beſoin de nous interdire le vice, ſi un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ? Mais, continue-t-on, ce n'eſt ni par goût, ni par tempérament, qu'on ſe laiſſe aller au déſordre ; ce ſont des occaſions qui entraînent, auſquelles on ne peut réſiſter. Mais, premiérement, puiſque vous étiez né ſans goût & ſans tempérament pour le vice, plus vous rendrez compte à Dieu d'un cœur que vous avez livré à Satan, malgré tant de défenſes heureuſes dont ſa main miſéricordieuſe l'avoit environné. Secondement, qu'eſt-ce que ces occaſions qui vous ont ſéduit ? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté, dont la nature vous avoit pourvue ? Voyez quel uſage en fit Agnès ; c'eſt cela même qui, à ſon exemple, auroit dû rendre vos attentions plus rigoureuſes. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuſe, lorſqu'on les tourne contre lui ? D'ailleurs, n'avez-vous pas aſſuré le ſuccès de vos déplorables appas par des ſoins & des artifices, qui ſont déja un crime pour vous, avant que d'être un ſujet de chute pour vos frères ? Vous dreſſez vous-même le piége & l'occaſion qui vous fait périr, & vous vous en prenez à elle de votre perte. Troiſiémement, je vous demande encore ; qu'appellez-vous occaſions ? Sont-ce les ſéductions dont vous avez eu peine à vous défendre ? mais les ſollicitations, les promeſſes, les terreurs affermiſſent la vertu d'Agnès : pour vous, vous avez été au-devant du crime par la facilité de vos mœurs, qui a été comme

un ſignal de déréglement. L'exemple d'Agnès confondra donc ce vain langage d'excuſes & de préjugés que le monde oppoſe ſans ceſſe aux préceptes de la Loi de Dieu.

II. PARTIE. *Le préjugé d'impénitence, confondu par le courage du martyre d'Agnès.* 1°. On ſe retranche ſur l'âge, ſur le ſexe, ſur la foibleſſe du tempérament, incapable de porter toute la rigueur & tout le ſérieux d'une vie exactement conforme à l'Evangile.

Premiérement, ſur l'âge : parcequ'il faut, dit-on, pour l'obſervance rigoureuſe des devoirs du Chrétien, une force, une maturité d'eſprit, une fermeté à l'épreuve de tout, une perſévérance, un endurciſſement à la peine & à la violence, un empire ſur ſes paſſions & ſur ſoi-même, qui ne paroît pas convenir à une jeuneſſe tendre, facile, aiſée à ſéduire, & où les paſſions ne ſont pas encore modérées par les réflexions. Mais Agnès, au ſortir preſque de l'enfance, défie la fureur des tyrans ; & l'horreur de ſon ſupplice, qui allarme même la férocité de ſes bourreaux, répand une joie ſainte, & comme un nouvel éclat ſur ſon viſage. En effet, qu'y a-t-il dans la vie chrétienne, qui ne convienne au premier âge ? Le ſérieux ? mais l'innocence ſeule eſt toujours accompagnée de ſérénité & d'allégreſſe ; & il n'y a que le crime & les paſſions qui ſoient triſtes, ſérieuſes & ſombres. La violence ? mais c'eſt dans le premier âge que les paſſions plus dociles ſe plient plus aiſément au devoir. Les réflexions dont on n'eſt pas capable dans

la jeuneſſe ? mais la grace ne ſe plaît que dans la ſimplicité & dans l'innocence ; & nos incertitudes croiſſent d'ordinaire avec nos réflexions. La fermeté & la perſévérance ? mais ce ſont nos paſſions ſeules qui font toutes nos inconſtances : auſſi nous reprochons-nous ſouvent, & avec vérité, qu'en avançant en âge, nous n'avons fait que croître en malice, en déréglement, & dans l'amour déſordonné des créatures. L'Evangile eſt donc la Loi de tous les âges.

Secondement, on ſe retranche ſur le ſexe. Mais quel prétexte peut alléguer le ſexe en ſa faveur, contre l'auſtérité & la difficulté des devoirs de l'Evangile. Les Agnès, les Luces, les Céciles, tant d'autres Héroïnes de la Foi, n'ont-elles pas trouvé dans le leur une force & une grandeur d'ame dont les Héros profanes n'ont jamais approché ? Qui ne ſait de quoi eſt capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la poſſéde ? Et pourquoi ne ſeroit-on capable de rien pour Dieu ? ce qu'on a pu pour le monde, ne le pourroit-on pas pour le ſalut ?

Troiſiémement, on ſe retranche ſur la délicateſſe du tempérament. Mais Agnès trouve-t-elle dans la délicateſſe de ſa complexion, des raiſons pour craindre les chaînes qui la lient, & le glaive qui va l'immoler ? Et d'ailleurs, vous demande-t-on, comme à elle que vous réſiſtiez juſqu'au ſang ? Dieu ne demande pas la force du corps ; il demande la pureté & l'innocence de l'ame, & les devoirs eſſentiels

de la Foi s'accompliſſent au-dedans de nous ; c'eſt l'amour, c'eſt la crainte de Dieu, c'eſt la reconnoiſſance, c'eſt le ſacrifice intérieur des paſſions : or, ce ſont-là les vertus des foibles comme des forts. Il faut un corps de fer pour fournir aux agitations, aux jeux, aux plaiſirs, aux veilles, aux aſſujettiſſemens que le monde & l'ambition vous impoſe ; & cependant la foibleſſe de votre complexion peut y ſuffire. Mais pour remplir les devoirs de la Religion, il ne faut qu'un bon cœur ; & cependant vous excuſez votre molleſſe & votre impénitence ſur la foibleſſe de vos forces, comme ſi Dieu demandoit de nous ce qui ne dépend pas de nous.

2°. On oppoſe l'incompatibilité de la vie chrétienne avec la manière dont on vit, & dont il faut vivre dans le monde. Mais Agnès conſulte-t-elle ſi ſa conduite va paroître extraordinaire aux Romains ? examine-t-elle s'ils vont traiter ſon courage héroïque de fureur, & ſon martyre de ſuperſtition & de folie ? Elle ſavoit que la voie des Juſtes eſt une voie peu battue ; & que pour ſuivre Dieu, il faut ſe détourner du chemin que ſuivent preſque tous les hommes.

Et d'ailleurs, où eſt cette incompatibilité de l'Evangile avec la ſociété ? Il n'eſt incompatible ni avec l'amitié, ni avec les ſentimens de la reconnoiſſance, ni avec la joie des converſations & des commerces, ni avec le lien du mariage, ni avec les devoirs de la vie civile, ni avec les fonctions de la République. L'E-

vangile n'eſt oppoſé qu'aux vices qui deshonorent la ſociété, aux paſſions qui la troublent, aux débauches qui la renverſent, &c. L'Evangile ne retranche que les déſordres qui corrompent la ſociété ; il en aſſure le fonds, la paix, les devoirs, les bienſéances. Auſſi vivez ſelon l'Evangile, & vous aurez toutes les vertus qui doivent lier les hommes les uns aux autres.

LE JOUR DE S. FRANÇOIS DE PAULE.

DIVISION. *I. Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair, que François de Paule. II. Jamais Saint ne fut plus puiſſant aux yeux de la Foi.*

I. PARTIE. *Jamais Saint ne parut plus foible aux yeux de la chair que François de Paule.* Ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie, cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vûe les biens éternels, qui ſéduiſent l'eſprit, & uſurpent ſeuls tous les hommages du cœur humain, ſont, l'éclat de la naiſſance, la diſtinction qui vient des ſciences & de l'eſprit, la molleſſe qui ſuit les plaiſirs & la félicité des ſens ; & enfin c'eſt le faſte qui accompagne la grandeur & les dignités. Or, François de Paule n'eut rien de tout cela.

1°. L'éclat de la naiſſance. La nobleſſe du

ſang & la vanité des généalogies eſt de toutes les erreurs la plus univerſellement établie parmi les hommes : on ne penſe pas que ce qui diſtingue les vaſes d'ignominie des vaſes d'honneur, n'eſt pas la maſſe dont ils ſont tirés, mais le bon plaiſir de l'ouvrier qui les diſcerne ; que l'origine, comme la converſation du Chrétien, étant dans le Ciel, celle qu'il prend ſur la terre eſt une baſſeſſe dont il doit gémir, & non pas un titre dont il puiſſe ſe glorifier. Ce fut pour rendre ces vérités du ſalut plus ſenſibles aux hommes, que la Providence ménagea à François de Paule une naiſſance vile & obſcure ſelon le ſiécle. Il naquit dans le ſein de la piété, & non pas dans le ſein de la gloire : peut-être, hélas ! qu'une origine plus éclatante l'eût rendu inutile à l'accompliſſement des deſſeins de Dieu ſur lui, & à l'aggrandiſſement de ſon héritage ; car une naiſſance illuſtre n'eſt ſouvent qu'un préjugé de réprobation, & la ſuite des jugemens impénétrables de Dieu ſur une ame.

2°. La diſtinction qui vient des ſciences & de l'eſprit. Voilà encore ce que notre Saint n'eut point : ſon éducation répondit à ſa naiſſance. Il laiſſa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie. Ce fut un Scribe inſtruit dans le Royaume des Cieux, mais qui tira du ſeul tréſor de la grace ces lumières anciennes & nouvelles que nous n'avons nous jamais qu'à demi à force de veilles & de recherches. Au lieu de paroître dans les plus fameuſes Univerſités, & d'y faire ad-

mirer une jeuneſſe toute brillante d'eſpérances, il vint puiſer dans la pénitence, & dans la ſolitude d'un déſert, cette haute réputation de ſainteté qui ſeule peut autoriſer à reprocher hardiment aux peuples, & aux Princes mêmes, leurs excès; & à force de ſe croire le moindre de tous, & indigne de toucher aux pieds de ceux qui évangéliſent la paix, il devint plus que Prophéte, & le plus grand des enfans des hommes. Elevons-nous après cela, foibles que nous ſommes, de quelques légères connoiſſances qui nous démêlent un peu de la multitude. Un ſeul moment de grace développe ſouvent plus de vérités, que de longues années de travail.

3°. La molleſſe qui ſuit les plaiſirs & la félicité des ſens. Loin de s'y livrer, François de Paule ſe retire dans l'ancienne ſolitude du Mont-Caſſin : cette demeure, conſacrée par les auſtérités & les cantiques de tant d'illuſtres Pénitens, fut le premier théâtre des macérations de François de Paule. Tant de ſaintes victimes qui avoient autrefois conſommé leur ſacrifice ſur cette montagne, y avoient, ce ſemble, laiſſé des eſprits de ſouffrance & de rigueur, qui dans un moment paſſent tous dans le cœur de notre Saint, & l'arment d'une innocente indignation contre ſoi-même. Mais il n'en fut pas de ſa pénitence comme de celle de tant de Chrétiens, qui dans un commencement de converſion embraſſent avec ardeur tout ce qui s'offre à eux de pénible, mais qui peu-à peu ſentent mollir leur zèle, & rallentir

leur viteſſe. L'amour que notre Saint eut pour la Croix, fut violent, mais il fut durable ; cependant, le corps qu'il châtioit avec tant de rigueur, n'avoit pas été un corps de péché, & les membres qu'il faiſoit ſervir à la juſtice, n'avoient pas ſervi à l'iniquité. Le Seigneur le prévint de ſes bénédictions dès le ſein de ſa mère, & il conſerva juſqu'à la fin ce vêtement de juſtice & de ſainteté qu'il avoit reçu dans le Sacrement qui nous régénère.

4°. Le faſte qui accompagne les grandeurs & les dignités. François de Paule fut bien éloigné de ce vice : ſon caractère propre fut cette humilité profonde, qui toute ſeule vaut mieux que le ſacrifice. Devenu le ſpectacle des Anges & des hommes, il ſe regarde comme le rebut de tous, & l'anathême du monde. Les Pontifes du Seigneur & les Rois de la terre s'empreſſent à lui offrir des établiſſemens dignes de lui : les honneurs de la Pourpre & de l'Epiſcopat lui ſont préſentés ; mais ſa chère vertu ne lui paroît en ſûreté, que ſous les dehors obſcurs d'une vie privée. Le nom ſeul de l'Ordre pieux & auſtère dont il enrichit l'Egliſe, annonce d'abord l'humilité de ſon ſaint Patriarche. Il n'en trouvoit pas à ſon gré d'aſſés rampant à ſe donner ; tandis que nous nous donnons ſi ſouvent de plein droit des titres que le Public nous refuſe, & que nos ancêtres n'ont jamais eus : & quel ſiécle fut plus gâté là-deſſus que le nôtre ! L'humilité de François de Paule l'éloigna toujours du miniſtère des Autels, & du Sacerdoce chré-

tien ; & ce cœur diſpoſé par une longue pénitence, conſacré par tous les dons de l'Eſprit ſaint, ne ſe crut pas aſſés pur pour être marqué du ſceau du Seigneur ; tandis que des cœurs mille fois profanés & encore flétris par les traces toutes vives du crime, oſent ſe faire marquer du caractère ſaint.

II. PARTIE. *Jamais Saint ne fut plus puiſſant aux yeux de la Foi, que François de Paule.* En effet, la vertu de Dieu éclata dans ſa foibleſſe. Cette pierre de rebut fut placée à la tête de l'angle, & au lieu le plus apparent de l'édifice. A peine étoit-il établi dans ſa chère ſolitude, qu'une odeur de vie ſe répand malgré lui dans les environs ; & bientôt la France, l'Italie, l'Eſpagne, l'Europe entière entend parler de lui, & du fond de ſa ſolitude, il remplit le monde du bruit de ſon nom. Ce fut une grande gloire pour la Foi, de voir un Solitaire ſimple & ſans lettres qui devient tout-à-coup :

1°. Le conducteur des aveugles. Rome même, où le Seigneur rend ſes oracles, & où le peuple de Dieu va conſulter, trouva dans ſes lumières de nouvelles reſſources ; & Sixte IV. eut recours à lui dans ſes doutes, & le regarda comme le guide & le coopérateur de ſon Pontificat.

2°. Il eut une pénétration étonnante dans les voies de Dieu ſur les ames. Les ſentimens des hommes, qui ne peuvent être connus, dit S. Paul, que par l'eſprit qui eſt en eux, n'échappèrent jamais au diſcernement du ſien. Il découvrit

découvrit les conſeils des cœurs, & vit clair dans l'abîme des conſciences ; & comme la douceur étoit jointe à la lumière, le cœur des Princes & des peuples fut, pour ainſi dire, entre ſes mains : on ne réſiſta jamais à la grace & à l'eſprit qui parloit en lui. Ferdinand, Roi de Naples, l'entendit au milieu de ſa Cour lui reprocher ſes excès avec cette ſainte liberté qu'inſpire la Foi ; & touché, comme David, des charitables ménagemens, & des pieux artifices de Nathan, il prononça le premier contre ſoi-même.

3°. Le même Père des lumières qui lui découvroit le ſecret des cœurs, le fit percer dans les ténébres de l'avenir ; & les Fidèles de ſon tems s'écrièrent avec ſurpriſe, qu'un grand Prophéte avoit paru parmi eux, & que le Seigneur avoit viſité ſon peuple. Comme le Jérémie de ſon ſiécle, il vit en eſprit partir de Babylone un Prince infidèle, & préparer les fers & les flammes dont on devoit enchaîner l'Oint du Seigneur, & brûler le Temple & la ville ſainte.

4°. On vit François de Paule ſouverain de toutes les créatures, conduiſant au tombeau, & en rappellant à ſon gré, commandant aux vents & à la mer, éteignant l'impétuoſité du feu, fermant la bouche des lions, vainquant les royaumes par la Foi, & dépoſitaire de la puiſſance divine ſur la terre.

5°. Son humilité fut récompenſée & inveſtie d'hommage & de gloire. On le vit aſſis à côté d'un grand Pape, comme autrefois Moyſe au-

près du Pontife Aaron, partageant avec lui les soins du sacerdoce, & la conduite du peuple de Dieu. On vit les peuples en foule sortir des villes, le recevoir comme autrefois le fils de David, & environné d'un appareil aussi humble que celui de Jesus-Christ entrant à Jérusalem. Les Cours des Princes même, si peu indulgentes à la sainte folie de la Croix, lui rendirent des honneurs qu'on ne rend guères qu'à la sagesse du siécle ; & la folie mystérieuse de ce nouveau David, n'empêcha pas les Rois mêmes des Philistins, de le retenir à leur Cour, avec toutes les distinctions & les égards dûs à sa vertu.

LE JOUR DE S. BENOIT.

DIVISION. I. *Benoît condamna le monde, je veux dire, les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger.* II. *Il condamna le découragement & les irrésolutions du monde sur le salut, par la gloire & le succès qui accompagnè la promptitude de son entreprise.*

I. PARTIE. *Benoît condamna les faux jugemens & la sécurité du monde, par les lumières qui lui en découvrirent le néant & le danger.* C'est de trois erreurs principales que naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, qui dérobent presqu'à tous les hommes, les voies de la justice & de la vé-

rité : la première eſt une erreur d'eſpérance, qui ouvre à l'imagination, ſi capable de ſéduction dans le premier âge, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaiſir ; la ſeconde, eſt une erreur de ſurpriſe, qui ne trouvant pas le cœur encore inſtruit ſur le vuide & l'inſtabilité des choſes humaines, profite d'une circonſtance où tout ce qui bleſſe l'ame, ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, & la corrompre ſans reſſource ; la dernière eſt une erreur de ſécurité, qui nous repréſente les abus du monde comme des uſages & des voies ſûres, & nous fait marcher, ſans rien craindre, dans des ſentiers où tous les pas ſont preſque des chutes. Or, les lumières de la Foi découvrirent à Benoit trois vérités principales, qui diſſipèrent d'abord l'illuſion de ces trois erreurs, & qui encore aujourd'hui condamnent le monde, ou qui les ignore, ou qui les mépriſe.

1°. Contre l'erreur d'eſpérance, il comprit que tout ce qui ſe paſſe & ne doit pas toujours demeurer, n'eſt pas digne du Chrétien né pour l'éternité. Envoyé à Rome en un âge aſſés tendre, pour y cultiver l'eſpérance de ſes premières années par tous les ſecours que pouvoit fournir à l'éducation un ſéjour ſi célébre, la Foi qui mûrit de bonne heure la raiſon, & donne au premier âge toute la ſageſſe & toute la maturité des longues années, montra d'abord à Benoit ce que l'expérience ſeule apprend ſi tard aux ames que le monde a ſéduites ; & dès l'entrée preſque de la vie, Be-

noît vit le monde tel que le pécheur, trop tard détrompé, le voit enfin en mourant, & s'en éloigna en un âge où il eſt encore plus ſéduiſant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'eſt enſuite par les faveurs réelles qu'il accorde. Car voilà l'illuſion univerſelle, dont le monde s'eſt ſervi dans tous les tems pour ſéduire les hommes. Dieu répand ſans ceſſe des dégoûts & des amertumes ſur nos paſſions injuſtes pour nous rappeller à lui; mais nous rendons ces dégoûts inutiles, en charmant nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique que l'événement dément toujours. C'eſt-là l'état de preſque toutes les ames que le monde & les paſſions entrainent. Loin de chercher dans les promeſſes de la Foi cette félicité qui nous manque, nous la cherchons dans les promeſſes du monde même; & c'eſt à ces vaines promeſſes que nous ſacrifions notre bonheur éternel.

2°. La Foi préſerva Benoit dès ſa jeuneſſe de cette erreur de ſurpriſe, que la nouveauté des plaiſirs, le défaut de réflexions, & le torrent des exemples & des uſages, rend comme inévitable à ce premier âge. Il ſentit que tout ce qui n'eſt pas Dieu, peut ſurprendre le cœur de l'homme, mais ne ſauroit le ſatisfaire. Ce n'eſt là d'ordinaire que le fruit des réflexions & de l'âge; & heureux ceux, qui après avoir été ſéduits, trouvent dans la ſéduction même de quoi ſe détromper plus ſolidement & ſans retour de leurs erreurs paſſées! Mais Benoit parut inſtruit ſur le vuide & l'amertume des plaiſirs, ſans qu'il eût coûté à ſon innocence pour

s'en inſtruire. La première impreſſion que le monde fit ſur ſon cœur, fut le deſir de l'abandonner ; & il chercha la ſolitude, comme l'azile de ſon innocence, & non comme un lieu propre à pleurer ſes crimes. Ce n'eſt pas qu'une retraite de pénitence ne ſoit glorieuſe à la grace de Jeſus-Chriſt : mais c'eſt toujours un cœur flétri, pour ainſi dire, qu'on porte dans le ſanctuaire ; c'eſt une offrande comme encore ſouillée, qu'on va mettre ſur l'autel : or, il ſemble que les ames qui n'ont jamais appartenu au monde & au démon, ſont bien plus propres à être conſacrées à Jeſus-Chriſt parmi les Vierges ſaintes qui le ſervent, & à devenir ſa portion & ſon héritage.

De-là il s'enſuit que ce n'eſt pas une maxime ſi sûre, quoique très-ordinaire à des parens même pieux & chrétiens, de ſe perſuader qu'il eſt bon que leurs enfans ayent connu le monde, avant de ſe conſacrer à Jeſus-Chriſt dans une retraite religieuſe. Car, outre qu'il eſt rare de vouloir connoître le monde, ſans qu'il en coûte de l'avoir connu ; quand cela n'arriveroit pas, il en reſte toujours je ne ſais quelles impreſſions funeſtes, qui viennent troubler le repos & la douceur de la retraite ; & ſouvent il touche plus par les vaines images qu'il a laiſſées, qu'il ne touchoit par les plaiſirs qu'il nous offroit autrefois. Auſſi Benoît n'attend pas que l'eſſai mille fois fait des plaiſirs injuſtes, le détrompe enfin, & le convainque que ce n'eſt point là ce qui peut rendre l'homme heureux. Il prend Dieu ſeul pour ſa conſo-

lation & pour ſon partage, avant que d'avoir éprouvé que le monde ne ſauroit l'être. Et nous, détrompés depuis tant d'années par notre propre expérience, inſtruits par nos propres dégoûts, laſſés du monde par les mêmes endroits qui autrefois avoient pu nous le rendre aimable, nous ne pouvons cependant nous déprendre de nous-mêmes; nous n'oſons rompre des liens qui nous accablent, & que nous portons à regret. Dieu eſt-il donc un maitre ſi cruel & ſi dur à ceux qui le ſervent, qu'il faille préférer les amertumes mêmes du crime aux plus douces conſolations de la grace?

3°. La dernière erreur que les lumières de la Foi découvrirent à Benoît, fut une erreur de ſécurité. Il eſt aſſés ordinaire aux perſonnes qu'un heureux tempérament & les préventions de la grace ont préſervé des grandes chutes dans le monde, de ne compter pour rien les dangers où tous les autres périſſent, & d'écouter tout ce qu'on dit contre la contagion du monde, plutôt comme un langage de piété, que comme des avis néceſſaires pour la conſerver. Cette fauſſe idée les établit dans une ſécurité qui rend les plaies qu'elles reçoivent dans le monde, d'autant plus incurables, que n'y étant pas ſenſibles, elles ne leur cherchent point de remède. C'eſt-là l'écueil que la retraite de Benoît nous apprend à éviter. L'innocence conſervée dans le monde, ne le lui rendit pas moins redoutable. Il ſe retira donc de Rome, pour aller ſe cacher dans la ſolitude; & la nouveauté de ſon deſſein, en

un ſiécle où ces exemples étoient encore rares en Occident, n'arrêta pas un moment l'impreſſion de l'eſprit qui le conduiſoit au déſert : & la retraite qu'il avoit choiſie aux environs de Rome, ne le cachant pas aſſés à ſon gré au monde, il en chercha une plus auſtère, craignant de retrouver dans le concours des perſonnes que le bruit de ſa piété attiroit déja de toutes parts à ſon déſert, les mêmes écueils qu'il avoit voulu fuir en ſortant du monde

Il ne s'enſuit pas de-là que les cloîtres & les déſerts ſoient la vocation générale de tous les hommes. Mais pour vous, pour qui tous les périls ſont preſque des chutes, & qui ne ſauriez vous promettre d'être fidèle, tandis que vous ſerez expoſé, il eſt évident que Dieu a gravé dans la foibleſſe même de vos panchans, l'arrêt qui vous ſépare du monde ; & les exemples de ceux qui ſe ſauvent dans le ſiécle, ne concluent rien pour vous, à moins que vous ne puiſſiez vous répondre des précautions qui leur ont aſſuré le ſalut.

II. PARTIE. *Benoît condamna le découragement & les irréſolutions du monde ſur le ſalut, par la gloire & le ſuccès qui accompagna la promptitude de ſon entrepriſe.* Lorſque Dieu convie les pécheurs à venir goûter les ſaintes conſolations qu'il prépare ici-bas même, à ceux qui le ſervent, figurées ſous l'image d'un feſtin : au lieu de l'empreſſement qu'on devroit montrer, on oppoſe d'ordinaire, comme l'Evangile nous l'apprend, trois ſortes d'excuſes à

la voix du Ciel. La première excuſe eſt une excuſe de molleſſe ; *uxorem duxi* : la ſeconde, eſt une excuſe de fauſſe prudence, qui n'a jamais pris aſſés de meſures ; *juga boum emi, ea probare illa* : la troiſiéme, eſt une excuſe d'attachement & d'intérêt terreſtre ; *villam emi.* Or les démarches de la Foi de Benoît confondent le monde ſur ces trois vaines excuſes.

1°. L'excuſe de molleſſe. Caché d'abord au fond d'un antre, oublié des hommes, & connu de Dieu ſeul, paſſant les nuits ou à chanter de ſaints cantiques, ou à méditer les années éternelles, Benoît ne trouve plus de volupté qu'à crucifier ſa chair, & la réduire en ſervitude ; devenu père d'un peuple de Solitaires, il renouvella en Occident ces prodiges d'auſtérité, que les déſerts de Scéthé & de la Thébaïde avoient admirés ; & ſa régle ſi eſtimée depuis, ne fut, dit ſaint Grégoire, que l'hiſtoire exacte des mœurs du ſaint Légiſlateur. C'eſt ainſi que Benoît confond la molleſſe du monde. En effet, quand on nous propoſe ces grands modèles, nous nous récrions ſur la puiſſance de la grace dans ces hommes extraordinaires : mais nous n'allons pas plus loin ; & parceque nous ne croyons pas que ces modèles de pénitence ſoient propoſés pour être imités, nous ne les croyons pas même faits pour nous inſtruire. Mais quel a pu être le deſſein de Dieu en ſuſcitant dans tous les ſiécles, de ces Pénitens fameux qui ont édifié l'Egliſe ? n'eſt-ce pas de nous faire comprendre de quoi notre foibleſſe, ſoutenue de la grace,

grace, eſt encore capable ? De plus, je vous demande pourquoi ces grands exemples de pénitence nous paroiſſent-ils ſi éloignés de nos devoirs & de notre état ? Eſt-ce parcequ'ils ont vécu dans des ſiécles fort éloignés des nôtres ? mais les devoirs ne changent pas avec les âges. Eſt-ce parceque les Saints ont été des hommes extraordinaires ? mais les Saints ne ſont devenus parmi nous des hommes extraordinaires, que parceque la corruption eſt devenue univerſelle. Eſt-ce parceque les mortifications & les ſaintes auſtérités ne forment que le caractère particulier de quelques Saints ? mais liſez les hiſtoires ; tous ont fait pénitence ; tous ont crucifié leur chair avec leurs deſirs ; & par-tout où vous trouverez des Saints, vous les trouverez pénitens. Nous avons donc beau nous raſſurer ſur l'exemple commun : ſi les Saints l'avoient ſuivi, ils ne mériteroient pas aujourd'hui nos hommages. L'Evangile eſt fait pour nous comme pour eux ; & comme il n'a rien qui nous reſſemble, il n'a rien non plus qui doive nous raſſurer.

2°. Seconde excuſe : la fauſſe prudence qui trouve toujours des difficultés inſurmontables, que Benoit confond pareillement. Quoiqu'il y eût déja eu dans nos Gaules de ſaintes aſſemblées de Moines, on peut dire que Benoit fut ſuſcité de Dieu, & rempli de tous les dons de la nature & de la grace, pour être en Occident non-ſeulement le reſtaurateur, mais le père de la vie Cénobitique. Mais quelle entrepriſe fut jamais plus traverſée & plus con-

tredite ? il eſt obligé de quitter le premier Monaſtère dont on l'avoit chargé, parcequ'il n'y trouva que des enfans pervers & corrompus : il n'eſt pas plus tranquille dans la nouvelle ſolitude qu'il s'eſt choiſie : enfin il aborde au Mont-Caſſin, cette montagne depuis ſi célébre, le Carmel de l'Occident ; il n'y trouve que des Idolâtres, il en bannit l'idolâtrie, & y éléve un Autel au Dieu vivant, il y donne ſa loi céleſte à ſes Diſciples ; & devenu père d'un grand peuple de ſaints Solitaires, il remplit tout l'Occident du bruit de ſon nom & de ſa ſainteté. Mais il importe plus de nous inſtruire que de le louer. La grande foi de Benoît qui l'affermit contre toutes les difficultés que le Démon oppoſe à ſon entrepriſe, condamne notre découragement dans les obſtacles qui traverſent les démarches de converſion que Dieu demande de nous : ce ſont les difficultés & les obſtacles eux-mêmes qui doivent ſoutenir & animer une ame dans la réſolution qu'elle prend de changer de vie, & de ſervir Dieu. Si tout étoit tranquille, ce grand calme devroit lui faire appréhender pour une converſion à laquelle le monde & l'enfer ſeroient ſi favorables : les contradictions ont toujours été le caractère le plus conſtant des œuvres de Dieu.

3°. Troiſiéme excuſe, l'attachement aux choſes de la terre, à la fortune, ou à la réputation : elle eſt condamnée par la gloire & le ſuccès qui accompagna Benoît dans ſon entrepriſe. Benoît ſur le Mont-Caſſin, fut l'Oracle

de toute la terre ; l'Inſtitut célébre dont il jetta les fondemens, ſemblable au grain de ſénevé, devint bientôt un grand arbre qui couvrit tout le champ de Jeſus-Chriſt, & en fit le plus bel ornement. Les enfans de Benoît gouvernèrent long-tems toute l'Egliſe ; & comme Jacob, il fut le père des Patriarches. Ce fut dans ces pieux aziles que la ſcience & la vérité ſe ſauvèrent de l'ignorance & de la barbarie de ces ſiécles infortunés qui ſuivirent le ſiécle de Benoît. Telle fut la gloire, tels furent les ſuccès de notre Saint ; & voilà ce qui nous confond, nous en qui la fauſſe prudence, & les inconvéniens de fortune & de réputation que nous croyons entrevoir dans une vie chrétienne, l'emportent preſque toujours ſur les plus preſſans mouvemens de la grace qui nous y convient. Oui, les perſonnes mêmes qui ſe ſont déja déclarées pour Jeſus-Chriſt dans le détail de leurs devoirs, ſacrifient preſque toujours à des égards humains, les lumières & les mouvemens de leur propre conſcience. Ce n'eſt pas à la vérité ſur des points eſſentiels ; mais c'eſt ſur une infinité de moindres démarches que Dieu demande de nous, & que nous ſentons nous être néceſſaires : cependant le monde nous arrête ; la première penſée qui nous occupe, c'eſt ce que le monde penſera de nous ; & après l'avoir abandonné, nous voulons encore le ménager ; & nous ne penſons pas que ſi nous regardons le monde comme l'ennemi de Dieu, il ne peut rien nous arriver de plus heureux que de lui déplaire.

LE JOUR DE S. JEAN-BAPTISTE.

DIVISION. *I. Jean-Baptiſte condamnant le monde par le témoignage qu'il rend à la lumière & à la vérité. II. Jean-Baptiſte condamné du monde pour avoir rendu ce témoignage.*

I. PARTIE. *Jean-Baptiſte condamnant le monde par ſon témoignage.* Le monde a de tout tems taxé les auſtérités de la vie des gens de bien, d'excès & de ſingularité ; leur humilité, de puſillanimité & de foibleſſe ; leur zèle, de bizarrerie & d'aigreur. Or c'eſt ſur ces trois préjugés ſi injuſtes que Jean-Baptiſte condamne le monde.

1°. Sur la pénitence que le monde taxe d'excès & de ſingularité. Quoique ſanctifié dès le ſein de ſa mère, quoique ce ne fût pas un pécheur, un mondain, un ambitieux, mais un Juſte en qui la grace avoit prévenu la nature, quels exemples d'auſtérité ne vint-il pas montrer aux hommes ? Suivez-le dans les déſerts, ſur les bords du Jourdain, à la cour d'Hérode, la différence des lieux ne change rien à l'auſtérité de ſes mœurs ; il eſt par-tout le même. Cependant le monde n'en eſt point touché, parceque le monde ne peut comprendre qu'on ne ſoit pas fait comme lui ; & que tout ce qui le condamne, lui paroît plutôt une impoſture inventée pour amuſer les ſimples, qu'un modèle propoſé pour confondre

ſes pécheurs. Jean-Baptiſte ne ſe contente pas de prêcher la pénitence par ſes exemples ; il la prêche dans ſes diſcours, comme le ſeul moyen de ſe mettre à couvert de la colère à venir : mais c'eſt un langage bien nouveau que celui de la pénitence, pour un monde qui ne la connoît pas. Auſſi le monde l'écoute, le monde l'admire ; mais le monde ne le croît pas, & il demeure toujours tranquille dans ſon aveuglement. Cependant, ſur quoi le monde ſe croit-il diſpenſé de faire pénitence ? Seroit-ce ſur l'innocence de la vie ? hélas ! n'a-t-il pas aſſés de crimes à expier ? Seroit-ce la foibleſſe de la ſanté qui arrête ? mais quel uſage n'en fait-on pas pour les plaiſirs, pour la gloire, pour la fortune ? Seroit-ce ſur la facilité avec laquelle Dieu reçoit toujours le pécheur pénitent ? il eſt vrai, Dieu reçoit toujours le pécheur qui revient à lui ; mais qui vous a répondu que vous arriverez à ce jour que vous vous marquez à vous-mêmes, & que Dieu changera votre cœur, lorſque vous aurez mis le comble à vos crimes ?

2°. Les abaiſſemens de Jean-Baptiſte ſont encore un nouveau ſujet de condamnation pour le monde qui traite l'humilité de puſillanimité & de foibleſſe. Et remarquons comment tous les caractères de l'humilité de Jean-Baptiſte confondent notre orgueil. Premiérement, il rend gloire à la vérité & à la juſtice, en ſe reconnoiſſant inférieur à Jeſus-Chriſt ; & nous, malgré tout ce qui nous humilie au-dedans de nous, nous exigeons que les hommes penſent

de nous ce que nous n'oſerions en penſer nous-mêmes. Secondement, il veut diminuer, afin que Jeſus-Chriſt croiſſe, & met ſa véritable grandeur à cacher l'éminence de ſes titres ; & nous, non-ſeulement nous voulons nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas, nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont, comme ſi leur réputation nous humilioit, & qu'on nous privât des louanges qu'on leur donne. Troiſiémement, Jean-Baptiſte ne fait ſervir l'éclat de ſes dons & de ſes talens qu'à la gloire de Jeſus-Chriſt ; & tout ce que le Seigneur a mis en nous de dons & de talens, hélas ! nous n'en faiſons uſage que pour nous, & ſouvent contre le Seigneur lui-même.

3°. Le zèle de Jean-Baptiſte condamne le monde qui a coutume de le traiter de bizarrerie & d'aigreur. Son zèle eſt éclairé ; il ne s'en prend qu'aux abus ; il ne propoſe à chacun que les devoirs propres de ſon état : mais il n'en eſt pas moins intrépide. Il ne ménage ni les rangs, ni les dignités, ni les erreurs les mieux établies : par-tout où il trouve le vice, il l'attaque, il le confond, & ne connoît pas ces timides ménagemens qui ſont grace au crime en faveur du pécheur. Mais cette intrépidité de zèle eſt accompagnée de prudence & de charité ; de cette prudence qui condamne le vice ſans aigrir le pécheur ; de cette charité qui ſupporte le malade ; mais qui ne ſouffre & ne déguiſe pas le mal, qui prend toutes les formes, qui mêle la douceur & la ſévérité.

Or, qu'il eſt rare de trouver tous ces caractères dans le zèle des perſonnes qui ſont profeſſion de piété. Notre zèle eſt éclairé ; c'eſt-à-dire, nous ſommes clairvoyans ſur les défauts de nos frères, rien ne nous échappe de leurs foibleſſes. Notre zèle eſt intrépide ; mais c'eſt envers ceux que nous n'aimons pas, que nous ne craignons pas, qui nous ſont inutiles, ou même oppoſés à nos vûes, à nos intérêts, à nos ſentimens. Auſſi notre zèle eſt prudent ; mais ce n'eſt que d'une prudence intéreſſée & charnelle. Enfin notre zèle, au lieu d'être charitable, eſt plus aigri & rebuté, que touché des chûtes & des foibleſſes de nos frères ; il leur fait paroître plus de rigueur, plus d'indignation & d'horreur de leurs fautes, que d'affection, de deſir, & d'amour de leur ſalut. Il rend la vertu plus redoutable par ſes cenſures, qu'aimable par ſes ménagemens. Or, en violant ces régles du véritable zèle, nous fourniſſons au monde un préjugé fâcheux contre la piété même.

II. PARTIE. *Le monde condamnant Jean-Baptiſte ſur les mêmes choſes ſur leſquelles Jean-Baptiſte l'a condamné.*

1°. Sur la pénitence. Sa vie ſi auſtère, ſa retraite ſi profonde, ſon détachement ſi univerſel, qui ne devoient former dans les cœurs que des ſentimens d'admiration & de reſpect, ne trouvent parmi les Juifs que des dériſions & des cenſures. Loin d'animer leur foibleſſe par ſon exemple, loin de bénir Dieu, de ce qu'il veut bien donner de tems en tems à la

terre ces grands exemples de pénitence, ſi propres à confondre les pécheurs & les libertins, ils regardent les ſaints excès de Jean-Baptiſte comme une illuſion de l'eſprit impoſteur qui le ſéduit, & comme une frénéſie : *Venit Joannes, non manducans, neque bibens ; & dicunt : Dæmonium habet.* Telle a été de tout tems la deſtinée du monde : il tourne à ſa perte les mêmes ſecours que la bonté de Dieu avoit préparés pour ſon ſalut. En effet, lorſque des ames pouſſées par l'Eſprit ſaint, font ſuccéder à vos yeux la retraite aux diſſipations du monde, les larmes aux plaiſirs, l'auſtérité des mœurs aux charmes de la volupté & de la molleſſe, en êtes-vous touchés, en êtes-vous ſeulement édifiés ? non, leurs auſtérités ſaintes, vous les traitez de ſingularité & de foibleſſe, leur retraite de bizarrerie & d'humeur, leurs larmes de puſillanimité & de foibleſſe. C'eſt une affectation, une ardeur de tempérament, une raiſon bleſſée : & ce ne ſont pas ſeulement les libertins qui parlent de la ſorte ; ce ſont les plus ſages d'entre les mondains, qui trouvent des inconvéniens infinis aux ſaintes auſtérités, & aux larmes heureuſes de la pénitence des Juſtes. Ils voudroient une vertu modérée, qui ne déſeſpère pas ceux qui en ſont témoins, au lieu de les encourager ; ils rediſent ſans ceſſe qu'on ne va pas loin, quand on s'y prend ſi vivement.

Mais d'un autre côté une vertu plus adoucie & plus commune ne trouve pas plus d'indulgence auprès du monde. Car ce même

monde qui prêche tant la modération aux gens de bien, dès que ceux-ci paroiſſent dans des mœurs plus communes, & que leur piété n'a rien de trop auſtère qui frappe & qui ſurprenne, ah ! c'eſt alors que le monde inſulte à cette vertu commode & aiſée ; c'eſt alors qu'il met bien haut les obligations de l'Evangile, & qu'il devient un Docteur rigide & outré ; & c'eſt-là le reproche que Jeſus-Chriſt fait aux Juifs de notre Evangile.

2°. Le monde condamne Jean-Baptiſte ſur les abaiſſemens. Oui, le monde qui accuſe ſi facilement les gens de bien d'aller toujours à leurs fins, d'être ſi ſenſibles aux honneurs & aux préférences, toujours plein de contradictions, condamne l'humilité du Précurſeur. L'aveu qu'il fait aux Juifs de ſon néant & de ſa baſſeſſe, & de la grandeur de Jeſus-Chriſt, les éloigne de lui, & ils ne paroiſſent plus en foule à ſa ſuite ; & telle eſt encore notre injuſtice envers la vertu. Nous qui trouvons ſi mauvais que ceux qui en font profeſſion, briguent des dignités & des places, qui leur faiſons ſouvent un crime des graces mêmes & des honneurs qu'ils fuyent, & que leur mérite leur a attiré malgré eux-mêmes ; nous-mêmes, ſi un Juſte animé de l'Eſprit de Dieu, abdique le faſte & l'éclat des honneurs du ſiécle, pour méditer dans la retraite les merveilles du Seigneur & les années éternelles, de quel œil regardons-nous la grandeur de ſon humilité, & le courage héroïque de ſon renoncement & de ſa retraite ? Nous y trouvons de la pu-

ſillanimité & de la foibleſſe : nous appellons une vie oiſeuſe & obſcure, une vie qui ſert de ſpectacle aux Anges & aux Saints : nous taxons de pareſſe & de défaut d'élévation, les ſacrifices les plus héroïques, & les ſentimens les plus nobles de la Foi ; & tandis que nous admirons le déſintéreſſement, la fauſſe ſageſſe, & le mépris orgueilleux que les Philoſophes avoient pour les dignités & pour les richeſſes, nous regardons comme un bon air de mépriſer la noble humilité des ſerviteurs de Dieu. Tel eſt l'aveuglement du monde, d'admirer tout ce qui l'avilit, & de mépriſer tout ce qui peut le rendre eſtimable.

3°. Le monde condamne Jean-Baptiſte ſur ſon zèle. L'impiété d'Hérodias & la foibleſſe d'Hérode ſont au Précurſeur un crime de la ſainte liberté de ſon miniſtère. Il devient le martyr de la vérité : heureux de l'avoir annoncé juſques dans le palais des Rois, & aux pieds du Trône ! plus heureux encore de mourir pour elle, & d'avoir eu aſſés de zèle pour mériter d'être condamné par le monde ! Tel eſt le caractère du monde ; il ne ſauroit pardonner à la vérité, parceque la vérité ne peut lui rien pardonner. Cependant dans quelle bouche la vérité pouvoit-elle être plus reſpectable, que dans celle du Précurſeur ? Le prodige de ſa naiſſance, le ſaint excès de ſes auſtérités, ſa réputation, les hommages de toute la Judée, l'eſprit de tous les Prophétes qui paroît revivre en lui, le rendoient l'inſtrument le plus propre à rendre gloire à la vérité, & à confondre la

volupté, ſi la volupté pouvoit rougir. Mais ce vice n'eſt pas comme les autres, qui laiſſent encore un reſte de goût, au moins de reſpect pour la vérité; pour la volupté, elle en a été de tout tems la plus inexorable perſécutrice. Il n'eſt rien de ſacré pour elle : tout ce qui s'oppoſe à ſa paſſion, la rend furieuſe & barbare : les crimes les plus affreux ne coûtent plus rien, dès qu'ils deviennent néceſſaires; & malgré les noms doux & aimables que les Théâtres impurs donnent à cette infâme paſſion, c'eſt dans la vérité une furie armée de fer & de poiſon, qui n'épargne rien, & qui eſt capable de tout, dès qu'on l'incommode & qu'on la traverſe. Hérodias n'eſt touchée ni de la ſainteté & des autres qualités de Jean-Baptiſte, ni du reſpect qu'Hérode ne peut refuſer à ſa vertu, ni même de la circonſtance du feſtin : Jean-Baptiſte la reprend; il oſe lui reprocher la honte dont elle ne craint pas de ſe couvrir à la face de toute la Paleſtine; il faut que ſon ſang expie le crime de cette liberté. Voilà où méne cette affreuſe paſſion.

Mais ſans pouſſer les choſes ſi loin, arrêtons-nous à la foibleſſe d'Hérode. Voyez ce que l'empire de la volupté peut ſur les cœurs mêmes les mieux faits : il n'a pas la force de refuſer la tête du Précurſeur; il frémit en ſecret de l'horreur & de la barbarie de cette injuſtice : il ſe rappelle toute la ſainteté de ce Prophéte; c'eſt à regret qu'il va ſouiller ſes mains du ſang innocent; mais c'eſt la volupté qui le demande, & eſt-il poſſible de rien re-

fuſer à la volupté, quand une fois elle s'eſt rendue maîtreſſe d'un cœur? L'honneur, la raiſon, l'équité, notre gloire, notre intérêt même ont beau ſe révolter contre ce qu'elle exige; ce ſont de foibles moniteurs, rien n'eſt écouté. Telle eſt la récompenſe que trouve ſur la terre le zèle de Jean-Baptiſte; telle eſt la deſtinée de la vérité, toujours odieuſe au monde, parcequ'elle ne lui eſt jamais favorable.

LE JOUR DE STE MAGDELAINE.

DIVISION. *Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de goût & de vivacité, qui adouciſſoit tout ce qu'elle trouvoit de pénible dans ſes voies; d'un amour de préférence juſqu'à tout ſacrifier au monde. Elle aime Jeſus-Chriſt, I. d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui. II. D'un amour fort & généreux, qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui ſacrifie.*

I. PARTIE. *Magdelaine aime Jeſus-Chriſt d'un amour tendre & ardent, qui adoucit tout ce qu'elle entreprend de plus amer pour lui.* La grace de la converſion imite & ſuit d'ordinaire le caractère du cœur qu'elle touche; & la miſéricorde de Dieu trouve toujours dans nos paſſions, les moyens mêmes de notre pénitence. Or, voilà ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le changement de Magdelaine.

1°. Le monde avoit trouvé en elle un de ces cœurs tendres & faciles, que les premières impreſſions bleſſent ; un de ces caractères que tout entraîne, & à qui tout devient preſque un écueil : & voilà la première diſpoſition que la grace fait aujourd'hui ſervir à ſon ſalut. Excitée par la curioſité, elle vient entendre les paroles de grace qui ſortoient de la bouche du Sauveur, & qui portoient des traits céleſtes & une onction ineffable dans les cœurs. Ce cœur, ſi facile pour le monde, ne ſe défendit pas long-tems contre Jeſus-Chriſt. De nouvelles agitations naiſſent dans ſon ame : les idées de la vertu que ce Prophéte vient donner aux hommes, la ſurprennent, & la lui rendent déja aimable : les couleurs terribles avec leſquelles il peint le vice, l'allarment, & déja elle ſe propoſe des mœurs plus dignes de ſa gloire & de ſon nom. Voilà la première impreſſion de Jeſus-Chriſt ſur cette ame : les mêmes facilités que les attraits des paſſions avoient trouvées en elle pour le monde, la grace les trouve pour le ſalut.

2°. Le monde avoit trouvé en Magdelaine un cœur habile & ingénieux dans le choix des moyens pour arriver à ſes fins : or cette malheureuſe prudence qui l'avoit conduite dans les voies de l'iniquité, devient une pieuſe ſageſſe dans les démarches de ſa pénitence. Elle choiſit les circonſtances les plus favorables pour toucher Jeſus-Chriſt, & obtenir de lui le pardon de ſes fautes. Elle choiſit, premiérement, la ſalle du feſtin ; c'eſt-à-dire, un lieu

qui l'expoſant à la riſée & à la cenſure publique, intéreſſera Jeſus-Chriſt pour elle, & le touchera de pitié. Secondement, le tems du repas, où les graces s'accordent plus facilement. Troiſiémement, la préſence des Phariſiens; parceque Jeſus-Chriſt, pour confondre leur dureté, ſe plaiſoit à donner des marques de bonté & de tendreſſe envers les brebis égarées. Quatriémement, elle employe une confuſion ſalutaire, ſans chercher de vaines excuſes, pour adoucir du moins aux yeux de ſon Sauveur l'excès de ſes égaremens, & ſe contente de ſe tenir à ſes pieds. Cinquiémement, elle employe pour le fléchir une humilité profonde; elle répand des parfums précieux; mais elle ne les répand que ſur ſes pieds, ne voulant preſque pas que le Seigneur s'en apperçoive: elle ne veut attirer les regards de ſon Libérateur, que ſur les misères de ſon ame, & point du tout ſur le mérite de ſes œuvres. Voilà les ſaints artifices de l'amour de Magdelaine: elle avoit été prudente dans le mal, elle eſt prudente pour le bien; au lieu que ſouvent habiles dans la recherche des plaiſirs, & dans la conduite de leurs paſſions, les femmes du monde ne ſavent plus par où s'y prendre, quand il faut ſe déclarer pour Jeſus-Chriſt.

3°. Le monde avoit trouvé dans Magdelaine un cœur ardent, où les paſſions ne ſavoient pas même garder de meſures: vous allez voir les mêmes traits dans le caractère de ſon amour pour Jeſus-Chriſt. Premiérement,

la promptitude. A peine eut-elle appris que le Sauveur étoit entré dans la maiſon du Phariſien, elle y court ; elle profite de la première occaſion qu'elle trouve de venir ſe jetter à ſes pieds. C'eſt qu'en effet la promptitude eſt eſſentielle à la converſion : la grace a des momens heureux, que ni les tems, ni les années, ni les mêmes circonſtances ne raménent plus. Secondement, la vivacité. Le monde avoit trouvé en elle un de ces caractères extrêmes qui ne ſe donnent jamais à demi. C'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt : tout ce que l'amour a de plus vif & de plus extrême, pour ainſi dire, elle le ſent : toutes les marques de la douleur la plus profonde, elle les donne. Les ſuites ne diminuent rien à cette ardeur ; & par-tout dans l'Evangile elle nous ſera repréſentée comme une amante vive & fervente. Inſtruction importante ; car, ſi l'on n'y prend garde, les converſions les plus vives finiſſent d'ordinaire par la tiédeur & par le relâchement ; & d'un pénitent zélé, on devient un tiéde Chrétien. Troiſiémement, l'aveuglement de ſon amour, ſi j'oſe ainſi m'exprimer. Car, quoique la grace ſoit une lumière céleſte, il eſt vrai de dire néanmoins qu'elle aveugle la raiſon charnelle ſur mille difficultés que l'amour-propre oppoſe d'ordinaire aux premières démarches de la converſion. Auſſi Magdelaine ne raiſonne point ſur les difficultés infinies qu'elle pourra rencontrer dans ſon changement. En effet, les précautions exceſſives dans un commencement de pénitence, outre qu'elles

ne ſuppoſent qu'un cœur à demi touché, ne ſont jamais heureuſes. La grace, dans ſes premiers mouvemens ſur-tout, a d'heureuſes imprudences qui révoltent la ſageſſe humaine, mais qui conſomment l'ouvrage du ſalut. Ce n'eſt pas que pour mourir au monde & ſervir Dieu, il faille renverſer toutes les régles de la prudence. La raiſon eſt donnée à l'homme pour le conduire ; c'eſt tenter Dieu, & ſortir de l'ordre de la Providence, que de ne pas conſulter une lumière qu'il a miſe lui-même en nous : mais il eſt certain que trop de prévoyance & de circonſpection arrête toujours l'ouvrage de la grace ; & que dans les premières démarches de la grace ſur-tout, il faut laiſſer quelque choſe à faire à l'eſprit qui nous touche, ne vouloir pas tout prévoir ſoi-même, s'abandonner à Jeſus-Chriſt ſur mille difficultés auſquelles on ne voit pas de reſſource, & avoir encore plus de foi & de confiance que de raiſon.

II. PARTIE. *Magdelaine aime Jeſus-Chriſt d'un amour fort & généreux qui ne connoît plus rien qu'elle ne lui ſacrifie.* Magdelaine avoit aimé le monde d'un amour de préférence; elle lui avoit ſacrifié ſa réputation, ſon repos, ſes biens, ſes qualités naturelles : c'eſt ainſi qu'elle aime Jeſus-Chriſt ; & voilà préciſément ce que ſon amour lui ſacrifie aujourd'hui.

1°. Sa réputation. Elle l'avoit d'abord ſacrifiée au monde : d'abord arrêtée ſans doute par la pudeur naturelle à ſon ſexe & par ſa naiſſance, enſuite raſſurée contre elle-même par

par ces maximes inſenſées que le monde inſpire, elle ouvrit ſon cœur à tout ce qui s'offrit pour le captiver. En vain ſa gloire & ſa raiſon rougiſſent en ſecret de ſes foibleſſes ; l'aſcendant de ſon caractère avoit pris le deſſus, & tous les nouveaux objets étoient pour elle de nouvelles paſſions. Elle a les motifs les plus puiſſans de retenue, ſa naiſſance, la tache immortelle que ſes égaremens alloient faire à ſon ſang, l'exemple d'une ſœur attachée au devoir, les ſuites mêmes d'une réputation flétrie dans les perſonnes de ſon âge, &c. mais elle aime le monde, & il n'eſt plus rien de ſi cher qu'on ne ſacrifie à ce qu'on aime. Maintenant elle aime Jeſus-Chriſt ; & voyez comment elle fait un ſacrifice de ſa réputation à l'amour qu'elle a pour lui. Elle vient chercher Jeſus-Chriſt dans une maiſon étrangère où elle n'eſt ni connue ni priée, & s'avoue pécheresſe par cette démarche, ſans écouter toutes les réflexions qui pouvoient naître dans ſon eſprit, ſur ſon âge, ſur ſon ſexe, &c. Elle ne riſquoit rien, ce ſemble, d'attendre que Jeſus-Chriſt ſe fût retiré chés quelqu'un de ſes Diſciples, où elle lui eût expoſé en ſecret le triſte état de ſon ame ; mais le ſaint amour, comme la paſſion, ne raiſonne pas. Elle ne penſe pas à ſe faire approuver des hommes dans une action où elle va ſe condamner elle-même : elle traverſe les rues de Béthanie dans un appareil bien différent de celui où elle y avoit paru : elle entre dans la ſalle du feſtin avec une ſainte impudence ; ſa préſence renouvelle dans l'eſprit des

ſpectateurs le ſouvenir de ſes excès paſſés, & elle veut bien en ſoutenir toute la honte. Chacun cherche dans ſa malignité des raiſons de ſon changement; & dans ce déchaînement univerſel, elle n'eſt touchée que de ſes crimes, & n'eſt occupée que de ſon amour. Les diſcours publics ne l'avoient jamais refroidie dans ſes paſſions; ils ne lui font rien rabattre de ſa pénitence. Et en effet, pourquoi les paſſions n'ayant point craint la cenſure publique, la pénitence ſeroit-elle plus timide? Le monde eſt-il donc un Juge plus éclairé & plus à craindre ſur les voies de la grace, que ſur celles du péché? On n'eſt touché de Dieu qu'à demi, tandis qu'on a encore le loiſir de ſe ménager avec les hommes.

2°. Son repos. Magdelaine avoit ſacrifié au monde le repos de ſon cœur, cette paix ſi chère à l'ame, & la plus sûre ſource de nos plaiſirs. Car, s'écrie ſaint Auguſtin, vous l'avez ordonné, ô mon Dieu! & la choſe ne manque jamais d'arriver, que toute ame qui eſt dans le déſordre, ſoit à elle-même ſon ſupplice: il n'eſt point d'iniquité tranquille, & le crime eſt toujours plus pénible que la vertu. Son amour fait encore ici le même ſacrifice à Jeſus-Chriſt: elle lui ſacrifie, non la paix véritable, mais une certaine paix à laquelle le pécheur renonce véritablement, en renonçant à ſes vices, parceque la grace fait toujours au fond du cœur des ſéparations douloureuſes. Premiérement, elle ſe fit une grande violence pour éteindre des paſſions, dont le caractère de ſon cœur la rendoit ſi capable,

Secondement, elle ne ſe propoſa pas une converſion douce & commode, comme tant d'ames à demi converties. Or, à ſon âge, il faut bien prendre ſur ſoi-même pour accoutumer au joug une chair qui frémit au ſeul nom de tout ce qui peut la contraindre. Magdelaine attachée à la perſonne du Sauveur, le ſuit dans ſes courſes, & partage avec lui tous les travaux de ſa vie pénitente. Ajoûtez à cela les allarmes qui ſuivirent ſon tendre amour pour Jeſus-Chriſt, & tout ce qu'elle craignoit de la fureur & de la jalouſie des Phariſiens contre ſon divin maître : ajoutez à cela le ſpectacle du Calvaire ; de quel glaive de douleur ſon ame n'y fut-elle point percée ? C'eſt ainſi que renonçant au monde, Magdelaine fit un ſacrifice de ſon repos à Jeſus-Chriſt : & ſouvent en ſe déclarant pour la piété, on y cherche une vie plus douce & plus tranquille ; & on ne ſort des voies difficiles du ſiécle, que pour trouver une ſainte oiſiveté dans le ſentier du ſalut.

3°. Ses biens. Magdelaine avoit ſacrifié ſes biens au monde : car quel uſage en fait-on dans une vie toute mondaine ? La paſſion n'eſt jamais avare ; & tout ce qui peut aider à la ſatisfaire, n'eſt jamais trop acheté. Ses biens ſervent aujourd'hui à ſa pénitence : elle répand des parfums précieux ſur les pieds du Sauveur ; elle lui ouvre ſa maiſon au retour de ſes voyages ; elle le ſuit dans ſes courſes pour fournir à ſes beſoins : & voilà le modèle de la pénitence des pécheurs. Ils ont ſemé

pour l'iniquité, il faut qu'ils ſément pour la juſtice : cependant, ſouvent après les excès & les profuſions des plaiſirs, on prend avec la piété des inclinations de réſerve & d'épargne ; & il ſemble qu'on veut regagner avec Jeſus-Chriſt ce qu'on a perdu pour le monde.

4°. Les qualités naturelles. Magdelaine avoit ſacrifié au monde tous les dons qu'elle avoit reçus de la nature ; elle en fait dans ſa pénitence un ſacrifice à Jeſus-Chriſt. Sa douleur n'excepte rien, & ſa compenſation eſt univerſelle ; ſon amour reprend toutes les armes de ſes paſſions, & s'en fait autant d'inſtrumens de juſtice. Elle punit le péché par le péché même, & n'imite point ces perſonnes qui dans leur pénitence, veulent encore ſauver quelque choſe du débris de leurs paſſions. Or, il doit y avoir une compenſation entre le péché & la pénitence, entre le ſacrifice de juſtice & le ſacrifice d'iniquité : & puiſque l'on n'a pas été un demi pécheur, l'on ne doit pas être un demi pénitent.

LE JOUR DE S. BERNARD.

DIVISION. *I. Bernard parfait Religieux. II. Homme Apoſtolique. III. Docteur toujours invincible.*

I. PARTIE. *Bernard parfait Religieux.* Il reçut en naiſſant cette bonté d'ame, & cette

candeur de naturel, qui eſt comme la première ébauche de la piété. Les ſoins de l'éducation aidèrent ces premières eſpérances ; & les exemples domeſtiques furent pour lui des leçons de vertu. C'eſt avec de ſi favorables diſpoſitions que Bernard entre dans le monde ; mais malgré cela, il ne laiſſe pas de craindre que ce naturel heureux qu'il a reçu du Ciel, fortifié même par l'éducation, ne puiſſe tenir contre l'exemple de la multitude, & les attraits qu'offre à tous ſes pas l'iniquité. A peine a-t-il jetté ſes premiers regards ſur le monde, qu'il y découvre ces piéges infinis qu'on ne voit guères qu'après coup : & perſuadé que lorſqu'il s'agit du ſalut, les précautions ne ſauroient être exceſſives ; il va chercher dans la ſolitude une paix que le monde ne peut donner, & croit que ſe dérober à l'ennemi, c'eſt la plus sûre manière de le vaincre. Mais il ne compte pour rien de ſecouer lui ſeul le joug du Prince du ſiécle, s'il ne délivre encore ſes amis & ſes proches avec lui : il les gagne bientôt par ſes exhortations ; & ſort ainſi du monde, ſuivi de ſes frères & de la plupart de ſes amis, comme d'autant d'illuſtres captifs qu'il vient d'enlever au démon. A la tête d'une ſi floriſſante troupe, il arrive à Cîteaux ; cette ſolitude dont le ſilence, les veilles, les jeûnes, & toutes les rigueurs de la diſcipline Monaſtique, rendoient l'abord formidable à ceux d'entre les Séculiers qui vouloient renoncer au ſiécle. Peu de perſonnes oſoient y venir eſſayer d'un genre de vie d'autant plus dur,

qu'il étoit peu à la portée d'un ſiécle, où le relâchement étoit devenu le goût dominant. Pour Bernard, ayant, ce ſemble, dépouillé avec l'ignominie de l'habit ſéculier, le reſte des inclinations du vieil homme, il ne garde plus de meſures avec la vivacité de ſa foi; débarraſſé de ſes liens, il prend ſon eſſort vers le Ciel, & échappe preſque à la vûe des plus avancés. Il ſe dit tous les jours à lui-même: *Bernard, qu'es-tu venu chercher dans la ſolitude?* Es-tu ſorti du ſiécle pour traîner tes chaînes après toi? Voudrois-tu, comme tant d'autres, conſerver ſous un habit auſtère & religieux, un cœur profane & immortifié? Si une vertu douce & aiſée t'avoit paru sûre pour le ſalut, pourquoi ſortir du ſiécle où l'erreur commune l'autoriſe?

Par le ſecours de ces pieuſes réflexions, Bernard nourriſſoit ſa foi, & reſſuſcitoit ſans ceſſe en lui la grace de ſa vocation. Avec un corps délicat & une ſanté mal affermie, il n'eſt point de macération qui puiſſe ſatisfaire ſon amour pour la croix & pour la pénitence.

Cependant, la retraite de Bernard & de ſes Compagnons à Cîteaux, l'auſtérité & l'innocence de leurs mœurs répandoit déja au loin une odeur de vie; & attirés par des exemples ſi nouveaux, pluſieurs y accouroient de toutes parts. L'enceinte de Cîteaux ſe trouvant trop étroite pour les contenir, il fallut chercher une nouvelle terre, & Bernard à la tête d'une Tribu choiſie, va s'établir à Clairvaux, ſolitude alors inconnue, mais devenue depuis ſi

fameuſe. Elevé à la dignité d'Abbé, que de nouveaux ſpectacles de vertu ne donne-t-il pas dans ce nouveau rang ? Il n'affecte point ces diſtinctions odieuſes, & ces vaines marques d'autorité qui laiſſent une diſtance ſi énorme entre les enfans & le père ; au contraire, il ne fut jamais plus avide d'abaiſſemens. Il ne regarde point ſa dignité comme un prétexte honorable d'adouciſſement & de repos ; au contraire, il n'uſa jamais de plus de rigueurs envers ſoi-même : on voyoit en lui un eſprit de prière & de recueillement continuel, une mort univerſelle à ſoi-même, & à toutes les créatures, & l'uſage des ſens preſque éteint.

II. PARTIE. *Bernard homme Apoſtolique.* Il y a différens dons dans l'Egliſe, dit ſaint Paul ; & ces dons ſont partagés aux divers membres qui la compoſent, ſelon la ſecrette diſpoſition de l'Eſprit qui ſouffle où il veut. Mais il eſt certaines ames ſur leſquelles Dieu verſe à pleines mains la variété de ſes dons, & à qui l'Eſprit ſaint n'eſt pas donné par meſure : il falloit au ſiécle de Bernard une ame de ce caractère. L'ignorance & la diſſolution des mœurs régnoient par-tout, auſſi-bien dans l'Egliſe que dans l'Etat, & les Cloîtres eux-mêmes n'étoient plus des aziles contre la contagion du ſiécle. A des beſoins ſi extrêmes & ſi divers, le Seigneur n'oppoſa qu'un nouveau Moyſe ſorti du déſert de Madian ; & Bernard entre ſes mains, frappe les Rois & les Royaumes, réforme le Tabernacle, confond les Miniſtres murmurateurs, aſſure la ſouveraine

Sacrificature au Pontife que Dieu avoit établi, renverſe l'Idole que les Enfans d'Iſrael avoient eux-mêmes fabriquée, briſe les ennemis du nom du Seigneur, & auroit conduit le Peuple Chrétien à la conquête de Jéruſalem, ſi ſon ingratitude & ſes excès ne l'euſſent privé du ſecours du Ciel.

En effet, rien n'égaloit l'ardeur du zèle de Bernard : auſſi le prend-on pour Elie ou pour quelqu'un des Prophétes. Toute la France court pour l'entendre ; & touchés des paroles de grace & de vertu qui ſortent de ſa bouche, les Peuples en foule viennent à lui pour ſavoir, ſi la colère du Seigneur, comme ſes dons, eſt ſans repentir, & s'il n'y a plus de reſſource à eux pour la fléchir. Alors, les ténébres répandues ſur l'abîme commencèrent à ſe diſſiper ; la France, comme un autre cahos, ſe développa peu à peu ; & les Cloîtres virent revivre cet eſprit primitif, cet héritage précieux qu'ils avoient autrefois reçu de leurs pères.

A l'ardeur du zèle, Bernard y joignoit la force. Ce n'étoit point un de ces Miniſtres timides, qui, ſous prétexte d'honorer les Grands, croyent qu'il faut reſpecter juſqu'à leurs vices. Avec quelle ſainte liberté parla-t-il à Louis le Gros ? Que de marques publiques de pénitence n'obtint-il pas de Louis le Jeune ſon fils, ſur le maſſacre de Vitry ? La Reine Eléonor elle-même, Princeſſe fière & mondaine, traverſée dans ſes deſſeins en un point aſſés délicat, fut enfin réduite à revenir au ſentiment de Bernard. Et tous les ſiécles admireront les inſtructions

inſtructions vives & touchantes, & cette noble liberté qui régne dans les Livres de la Conſidération au Pape Eugene.

Enfin, quelle fut l'étendue de ſon zèle ? Le Ciel l'avoit, ce ſemble, établi le cenſeur des mœurs de ſon ſiécle. Que de différends parmi les Princes, appaiſés par ſa ſageſſe ? que de Lettres écrites pour le rétabliſſement de la diſcipline & de la piété ? que de ſoins & de meſures où ſa charité le faiſoit deſcendre ? La France, l'Italie, l'Allemagne, le virent répandre par-tout le feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter ſur la terre, & dont il avoit embraſé ſon cœur : ſeul il ſut ſuffire aux beſoins divers & infinis de l'Egliſe. Il ne manquoit à ſes travaux que la récompenſe des Saints, je veux dire les perſécutions & les calomnies ; il eut la conſolation d'y participer ; il entendit les plaintes des inſenſés contre lui, ſur le mauvais ſuccès de l'entrepriſe des François dans la Terre Sainte.

III. PARTIE. *Bernard, Docteur toujours invincible.* A la vérité, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Egliſe : cependant, toute invincible qu'elle eſt, elle n'eſt pas paiſible ; ſes perſécuteurs ne ſauroient la détruire, mais ils peuvent l'affliger ; née dans les combats, & dans les perſécutions, il ſemble que c'eſt ſon deſtin de n'en être jamais exemte. Mais les héréſies & les ſchiſmes ont eu leur utilité ; c'eſt aux Docteurs du menſonge que nous ſommes redevables des travaux précieux des anciens défenſeurs de la vérité. Ainſi,

Dieu qui deſtinoit Bernard à être le reſtaurateur de ſa Loi, lui en avoit développé les ſecrets admirables dans le déſert : les Livres ſaints furent ſa plus chère étude ; & ce fut cette ſcience des Livres ſaints qui rendit Bernard ſi redoutable aux ennemis de l'Egliſe. La Chaire de Pierre étoit devenue la proie d'un uſurpateur ; & Innocent II. chaſſé de ſon Siége, & errant comme l'Arche d'Iſrael de contrée en contrée, dans un équipage peu convenable à ſa dignité, étoit enfin venu aborder en France. Quel eſt le triſte état de l'Egliſe, lorſqu'elle eſt ainſi déchirée au-dedans ? Les uns ſont à Cephas, les autres à Paul, & preſque perſonne à Jeſus-Chriſt. C'étoit-là un ſcandale digne du zèle, & des lumières de Bernard ; il paroît au milieu des Prélats aſſemblés à Etampes pour prononcer entre les deux Contendans ; on s'en remet unanimement à ſa déciſion ; lui ſeul forme un Concile entier, & toute la France reçoit de ſa main Innocent II. pour légitime Pape. Que de courſes en Sicile, en Italie, en Allemagne pour éteindre les reſtes du Schiſme !

Mais c'étoit peu d'avoir rétabli la paix au-dedans de l'Egliſe ; il falloit mettre le Peuple de Dieu à couvert de la ſéduction des faux Prophétes. Les Conciles de Sens & de Rheims admirèrent la fécondité de ſes lumières & la force de ſon génie, & le virent défendre glorieuſement l'antiquité & la ſimplicité de la Foi contre les rafinemens dangereux d'un Evêque de Poitiers, & les nouveautés profanes d'A-

bailard. Sorti de cette victoire, il vole à Toulouſe pour s'oppoſer à Henri, Moine Apoſtat, qui y prêchoit une nouvelle doctrine.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus digne de notre attention, c'eſt l'humilité de Bernard au milieu de toute ſa gloire. Tantôt il ſe refuſe à des Egliſes illuſtres qui l'ont choiſi pour leur Paſteur; tantôt revêtu par le Pape du caractère de Légat univerſel dans tout le monde Chrétien, il fait aux Evêques un hommage reſpectueux de ſa dignité, & n'agit que ſous leurs ordres. Tantôt honoré à Clairvaux de la viſite d'un ſouverain Pontife, il conſerve au milieu de ſes Religieux un maintien tranquille & calme, & paroit preſqu'inſenſible à un honneur ſi nouveau. Tantôt enfin, quoiqu'il ne converſe avec les hommes que pour fixer leur converſation dans le Ciel, il ſe plaint ſans ceſſe à ſoi-même & à ſes amis de la diſſipation de ſa vie. Je ne vis plus, diſoit-il, ni en Eccléſiaſtique, ni en Laïc; & il y a long-tems que je ne méne plus la vie de Religieux dont je porte l'habit. Que ſuis-je donc? Voilà les ſentimens de crainte & d'humilité, qui toujours ont accompagné les actions héroïques des Saints.

LE JOUR DE SAINT LOUIS.

Roi de France.

DIVISION. *On ſe figure preſque la piété comme une foibleſſe, ou qui deshonore les Grands, ou qui rend incapable des grandes places ; première erreur. On croit que l'élévation permet un genre de vertu plus commode ; ſeconde erreur. I. S. Louis, au contraire, trouva dans la piété la ſource de toutes ces qualités héroïques qui le rendirent le plus grand Roi de ſon ſiècle. II. Il trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus auſtères de la piété.*

I. PARTIE. *La piété de Louis, ſource de toutes ſes grandes qualités.* Le monde toujours injuſte, regarde la piété comme le partage des ames foibles & bornées ; cependant, la piété eſt l'effort le plus héroïque du cœur, & l'uſage le plus noble & le plus ſenſé de la raiſon. Une ame exercée à la vie de la foi, ne connoît plus d'entrepriſe au-deſſus d'elle ; & le Juſte a la réalité de toutes les grandes vertus dont le Héros mondain n'a ſouvent que la réputation & l'image. C'eſt pour convaincre le monde d'une vérité ſi honorable à la Foi, que Louis fut autrefois donné à la France. Un Roi n'eſt établi de Dieu ſur les Peuples, que pour les défendre & les protéger dans

la guerre, ou pour les rendre heureux durant la paix. Or, jamais l'amour de la gloire ne pouſſa ſi loin dans les autres Princes les vertus pacifiques & militaires, que la foi dans notre ſaint Roi.

1°. Les vertus pacifiques. Il ſe rendit cher à ſon peuple par ſa bonté, redoutable au vice par ſon équité, précieux à l'Egliſe par ſa religion. Premiérement, cher à ſon peuple par ſa bonté. La bonté eſt la première vertu des Rois; elle eſt la force & le ſoutien du Trône: les Rois ne ſont puiſſans que pour être bienfaiſans; ils ne régnent proprement qu'autant qu'ils ſont aimés. Louis élevé dans ces maximes, en fit ſa principale occupation. Sous les régnes précédens, & durant les troubles inſéparables d'une longue minorité, la France preſque épuiſée, avoit éprouvé ces tems difficiles, où le ſalut des peuples rend la dureté des charges publiques néceſſaire: le ſaint Roi leur rendit avec la tranquillité la joie & l'abondance; les François vivoient heureux; & ſous un ſi bon Roi, tout ce qu'ils pouvoient ſouhaiter à leurs enfans, c'étoit un Succeſſeur qui lui fût ſemblable. Mais peu content d'être attentif aux beſoins des Particuliers, Louis redoubla ſon attention pour remédier aux misères publiques, & même pour les prévenir. Que de Maiſons ſaintes dotées! que de lieux de miſéricorde élevés par ſes libéralités! que d'établiſſemens utiles entrepris par ſes ſoins! En vain lui remontroit-on que ces dons exceſſifs épuiſoient l'épargne, & pou-

voient nuire à des beſoins plus preſſans : Il vaut mieux l'épuiſer, répondoit-il, pour ſoulager les pauvres dont je ſuis le père, que pour fournir à des profuſions, & à de vaines magnificences. Il prenoit même ſur ſes propres beſoins les fonds deſtinés aux malheureux. Quel exemple pour confondre un jour les excuſes barbares que le rang & la naiſſance oppoſent aux devoirs de la miſéricorde ! C'eſt ainſi que la piété & l'humanité du ſaint Roi faiſoient la félicité de ſon peuple. Acceſſible à tous, il ne diſputoit pas même au dernier de ſes ſujets le plaiſir de voir ſon Souverain ; bien différent de ceux qui laiſſent à l'autorité un front ſi ſévère, & un abord ſi difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la néceſſité d'aborder celui duquel ils attendent la délivrance.

Mais la bonté toute ſeule ſeroit dangereuſe dans les ſoins publics, ſi elle n'étoit tempérée par une juſte ſévérité : c'eſt ce que le ſaint Roi n'ignora pas. Les diſſenſions civiles, la foibleſſe des régnes précédens, l'ignorance même & la corruption de ces tems malheureux avoient confondu dans le Royaume la majeſté des Loix avec la licence des uſages. L'autorité publique étoit entre les mains d'hommes corrompus qui abuſoient des Loix. Toutes nos villes étoient pleines d'une foule d'hiſtrions qui mêlant même les myſtères ſaints de la Religion dans leurs fades & indécens ſpectacles, débitoient avec impudence des obſcénités que ce mélange impie & ridicule rendoit encore

plus ſacriléges, & corrompoient ainſi les peuples. De-là naiſſoit un débordement de vices effroyable. A de ſi grands maux le ſaint Roi crut qu'il falloit appliquer de grands remédes. Les ſpectacles furent interdits comme des crimes par les loix mêmes de l'Etat, & les Comédiens déclarés infâmes & bannis du Royaume, comme des corrupteurs publics des mœurs & de la piété. Après avoir établi ces Réglemens utiles qui font tant d'honneur encore aujourd'hui à la Juriſprudence du Royaume, il s'aſſocia des perſonnages intégres & éclairés, pour préſider à ſes côtés à la Juſtice & aux Jugemens; & rétablit par ce moyen la majeſté des Loix, & la bienſéance des mœurs publiques.

Mais ſi le ſaint Roi purgea l'Etat par la ſévérité de ſes Loix, quels furent ſes ſoins pour rétablir la majeſté du culte, & la ſainteté des Autels? Les François en conquérant les Gaules, y avoient apporté avec eux une eſpéce de barbarie & de férocité, inſéparables d'une Nation guerrière; & ſi la Religion qui monta ſur le Trône avec le grand Clovis, y fit monter avec elle plus de clémence & d'humanité, elle n'adoucit pourtant pas entiérement l'eſprit bouillant & ſanguinaire de la Nation. Auſſi quoique l'Egliſe de France ait toujours été célébre par ſes lumières & par ſa piété, cependant on voyoit ſouvent les Paſteurs plus occupés à faire la guerre à leurs voiſins, qu'à inſtruire & édifier leurs peuples. De-là l'ignorance, le relâchement, l'oubli des régles, le

mépris de la diſcipline ; & malgré les remédes qu'on avoit tâché d'y apporter ſous les régnes précédens, la plaie n'étoit pas encore tout-à-fait fermée, quand le ſaint Roi monta ſur le Trône. Mais, perſuadé que les Rois n'étoient établis de Dieu que pour protéger & aggrandir le Royaume de Jeſus-Chriſt ſur la terre, les intérêts de la Religion devinrent un de ſes ſoins les plus chers & les plus preſſans. Il comprit d'abord que la première ſource des maux de l'Egliſe eſt toujours dans l'incapacité & le déréglement de ceux qui en rempliſſent les premières places : il commença donc à rétablir la ſainteté & la majeſté du Sanctuaire, en élevant aux premières dignités des Miniſtres fidèles ſans avoir égard à la naiſſance, à la brigue, & à la faveur ; il les honoroit de ſa familiarité, & ce que ſon ſiécle avoit alors de plus illuſtre en doctrine ou en ſainteté, venoit preſque tous les jours, ou le délaſſer des ſoins de la Royauté par des diſcours de ſalut, ou les partager avec lui par des conſeils utiles.

2°. Les vertus militaires. On ſoutient d'ordinaire que les maximes de l'Evangile ne s'accordent pas avec celles du Gouvernement. La ſource de cette illuſion, c'eſt qu'on regarde la piété comme le partage d'une ame foible & timide, & qu'on ne croit pas que les vertus militaires qui ſuppoſent du courage, de l'ardeur, de l'élévation, puiſſent s'allier dans un cœur avec la tendreſſe de la charité, la paix & la douceur de l'innocence, comme s'il fal-

ſoit être vicieux pour être vaillant ; au lieu que la valeur la plus sûre eſt celle qui prend ſa ſource dans la vertu. Auſſi le Héros, dans notre pieux Monarque, ne fut pas moindre que le Saint. A la tête des Armées, ce n'étoit plus ce Roi pacifique & clément, cétoit un Héros toujours plus intrépide à meſure que le péril augmentoit ; plus magnanime dans la défaite que dans la victoire ; terrible à ſes ennemis, lors même qu'il étoit leur captif. Elevé ſur un Trône que les troubles de la minorité avoient affoibli, avec quelle valeur en rétablit-il la gloire & la majeſté ? Et qui pourroit redire ici tout ce que ſon courage lui fit entreprendre d'héroïque dans cette guerre ſi fameuſe par ſes malheurs & par ſa foi ? C'eſt donc la piété qui eſt la ſource du vrai mérite, & qui forme ſeule les grandes qualités, parcequ'elle ſeule nous fait agir par de grands principes.

II. PARTIE. *Louis trouva dans la qualité de Roi de nouveaux engagemens pour s'animer aux devoirs les plus auſtères de la piété.* On croit communément dans le monde, que l'extrême diſproportion qui ſe trouve entre les devoirs d'une vie chrétienne, & les uſages inſéparables de la grandeur, doit modérer en notre faveur l'auſtérité des régles ſaintes. A une illuſion ſi commune, S. Louis oppoſa les vûes de la Foi, & comprit avec S. Ambroiſe, que plus il avoit recu, plus on exigeroit de lui ; & que les périls du Trône étant infinis, les fautes preſqu'irréparables, les exemples du

Souverain eſſentiels, il avoit beſoin de plus de vigilance pour y conſerver ſon ame pure, de plus de mortification pour y expier outre ſes propres foibleſſes, tant de fautes étrangères, & enfin de plus de fidélité dans le détail de ſes devoirs domeſtiques, pour y être le modèle de ſon peuple.

1°. Il crut avoir beſoin de plus de vigilance pour y conſerver ſon ame pure. Il régla ſa vigilance ſur la multitude de ſes périls. Les Grands d'ordinaire, dès qu'ils oublient Dieu, ne mettent plus de bornes à la licence. Notre ſaint Roi ſe fit des monſtres des fautes les plus légères ; &, comme il ſe diſoit ſouvent, la perte de ſon Royaume lui eût paru un gain, s'il avoit fallu s'en dépouiller pour éviter un ſeul de ces péchés qui tuent l'ame. A cette horreur pour le crime, il ajoutoit les précautions & les remédes. L'adulation eſt l'écueil des meilleurs Princes ; les langues mercénaires qui les environnent, leur préſentent toujours leurs vices ſous les couleurs flateuſes de la vertu. Le ſaint Roi n'eut point de flateurs, parce-qu'il n'aima point ſes fautes ; environné d'un nombre d'amis ſaints & fidèles, il les établiſſoit les cenſeurs de ſa conduite, & les plus ſincères lui étoient toujours les plus chers.

2°. Il crut avoir beſoin de plus de mortification pour expier ſans ceſſe les fautes ou inévitables ou inconnues. Une grande place qui nous établit ſur les peuples, nous rend reſponſables devant Dieu de la deſtinée des Villes & des Provinces, de tout le mal qui s'y fait, &

de tout le bien qui ne s'y fait pas. Plein de ces vûes de la Foi, le ſaint Roi, loin d'être ébloui de l'éclat qui environne le Trône, étoit effrayé des ſollicitudes & des obligations immenſes cachées ſous cet éclat trompeur. Il puniſſoit ſur ſa propre chair les déſordres publics, regardant les péchés de ſon peuple, comme ſes péchés propres, & ſe croyant obligé d'expier tout ce qu'il ne pouvoit empêcher ; & des membres qui n'avoient jamais ſervi à la volupté, ſervoient à la juſtice & à la pénitence, tandis qu'après les plus grands crimes on n'oſeroit l'exiger des Grands. Combien de fois, dans les calamités publiques, cette Ville régnante vit-elle notre ſaint Roi traverſer les rues couvert de cendres & de cilice, aller implorer publiquement dans nos Temples le ſecours du Ciel, & ſe reconnoître ſeul coupable des malheurs publics ? Sentimens bien humbles dans la bouche de S. Louis, mais qui devroient être les diſpoſitions ordinaires des perſonnes élevées, puiſque les malheurs des peuples ſont preſque toujours une ſuite des crimes des Grands. Mais combien en ſont-ils éloignés ?

3°. Il crut avoir beſoin de plus de fidélité, pour être le modèle de ſon peuple. Les exemples des Grands décident preſque toujours des mœurs publiques. Premiérement, par vanité ; on croit en copiant leurs mœurs, entrer en part de leur grandeur & de leur naiſſance. Secondement, on cherche à imiter les Grands, par complaiſance, par crainte, par intérêt.

Plus donc on eſt expoſé aux regards publics, plus on doit à ſon rang le ſpectacle d'une vie pure & irrépréhenſible. Auſſi on admire encore aujourd'hui dans ſaint Louis toutes les qualités d'un grand Roi jointes à toutes les vertus d'un ſimple fidèle. Excepté dans certaines occaſions d'éclat, il ſurpaſſoit même ſes Sujets, dit l'Hiſtorien de ſa vie, dans la ſimplicité de ſes habits, & dans la frugalité de ſa table, & nous apprenoit que ce ſont les paſſions des hommes & non leur rang & leur dignité qui ont rendu le luxe & les profuſions néceſſaires. De plus, plein d'une noble fierté, quand il s'agiſſoit de ſoutenir les droits de l'Empire, & la majeſté de ſon rang, on le voyoit au ſortir de-là, tantôt porter aux pieds des Autels la componction & l'humilité d'un Pénitent, tantôt s'abaiſſer aux pieds des pauvres, & les ſervir de ſes mains, tantôt enſevelir lui-même au milieu de la contagion les ſoldats morts pour la gloire de Jeſus-Chriſt. Mais non-ſeulement il étoit l'exemple de ſes peuples, il étoit auſſi le modèle des pères de famille, quoiqu'il n'y ait rien de plus rare dans la piété des Grands ſur-tout, que de ſoutenir avec dignité cette partie obſcure de leur vie, qui, cachée aux yeux du public, eſt toute renfermée dans le devoir domeſtique : & les ſoins d'un vaſte Royaume n'empêchèrent pas le ſaint Roi de faire de ſon Palais comme une Egliſe domeſtique, où le Seigneur étoit invoqué, & d'où couloient ſur tout le Royaume des ſources de vie & de vertu. C'eſt ainſi que ſes

exemples, autant que ſes inſtructions, inſpiroient de bonne heure la crainte de Dieu à Philippe ſon fils aîné, & aux autres Princes ſes enfans.

Tel fut le ſaint Roi, dont nous n'avons fait qu'abréger l'hiſtoire, pour faire ſon éloge. Une Terre étrangère reçut les derniers ſoupirs de ce Prince, moins caſſé par les infirmités d'un âge avancé, & par les fatigues de la guerre & de ſes voyages, que par les auſtérités d'une vie dure & pénitente.

LE JOUR DE S. ETIENNE.

DIVISION. *Tout Chrétien eſt établi par le Batême, pour être témoin & défenſeur de la vérité; mais pour bien défendre la vérité, il faut de la lumière, de la force, de la charité. Or S. Etienne eut pour la vérité, I. Un amour éclairé. II. Un amour intrépide. III. Un amour tendre & compatiſſant.*

I. PARTIE. *Un amour éclairé.* Les trois ſources de lumières ſont l'innocence de la vie, le deſir de s'inſtruire, la pureté de l'intention.

1°. L'innocence de la vie, parcequ'un cœur corrompu nous cache les vérités qui nous condamnent, & c'eſt une ignorance de corruption. Or, Etienne apporta à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt un cœur pur, une jeuneſſe ſainte, un eſprit préſervé de la corruption. Auſſi les Apôtres cherchant des hommes pleins

de foi & de l'eſprit de Dieu, ſur qui ils puſſent ſe décharger d'une partie de leur miniſtère, Etienne a le premier honneur du choix, & paroit à la tête de ces nouveaux Miniſtres. Il ſe prépara donc à devenir le Miniſtre de la vérité, en dégageant de bonne heure ſon cœur de toutes les paſſions qui nous la cachent. En effet, les ténébres que nous répandons ſur la plupart des obligations de la vie chrétienne, ou pour les adoucir, ou pour les combattre, ne viennent que de ce que chaque pécheur trouve dans ſa paſſion le voile même qui la lui cache. Nos lumières ne ſont pures, que lorſque notre cœur l'eſt auſſi; & il faut commencer par rompre nos attachemens, pour parvenir à connoitre nos devoirs.

2°. La ſeconde ſource de nos lumières, c'eſt le deſir de s'inſtruire; parceque la vérité ne ſe montre pas à ceux qui ne la cherchent pas, & c'eſt une ignorance de pareſſe. Etienne, malgré les préjugés de ſon peuple contre la doctrine & la perſonne du Sauveur, malgré la honte & le mépris attachés à la profeſſion publique d'être au nombre de ſes Diſciples, cherche la lumière qui commence déja à ſe montrer à lui; il ſoupire comme les Patriarches ſes ancêtres après le Libérateur dont il ſent l'approche; il en étudie & en découvre les marques & les caractères, dans Jeſus-Chriſt, dans ſes œuvres, dans ſa doctrine; & la connoiſſance de la vérité eſt en lui le prix du deſir ſincère qu'il avoit toujours eu de la connoitre. Pour nous, nous vivons dans une igno-

rance profonde de nos devoirs, parceque nous ne voulons pas nous en inſtruire. Ravis de pouvoir nous faire une conſcience tranquille dans nos égaremens, nous aimons cette fauſſe paix, qui eſt le fruit de notre aveuglement & de nos mépriſes : & ſans vouloir examiner, tout ce qui nous condamne, nous le regardons comme outré : tout ce qui ne favoriſe pas les préjugés de nos paſſions, nous le traitons de ſcrupule & de petiteſſe.

3°. La troiſiéme ſource de nos lumières, c'eſt la pureté de l'intention ; parceque ce n'eſt pas chercher la vérité, dit S. Auguſtin, que de la chercher pour autre choſe que pour elle-même. Etienne ne ſe propoſa dans la connoiſſance de la vérité que le bonheur de la connoître, des intérêts humains ne l'attachèrent point à Jeſus-Chriſt. Sachant que les perſécutions & les opprobres étoient la ſeule récompenſe qu'il avoit promiſe ici-bas à ſes Diſciples, il chercha Jeſus-Chriſt pour Jeſus-Chriſt lui-même, il comprit que le trouvant, il avoit tout trouvé, & que c'étoit le perdre que de ſe propoſer en le cherchant quelque autre choſe que lui-même.

Pour nous, nous mêlons preſque toujours à la recherche de la vérité des intérêts humains, & des vûes baſſes & rampantes : Dieu lui-même ne nous ſuffit pas ; il faut que le monde, que les hommes, que la terre remplacent à notre égard ce que nous ne croyons pas trouver en lui. Les uns ne ſe déclarent pour Jeſus-Chriſt, que parceque le monde les abandonne,

les autres regardent la piété comme un gain : il en eſt qui ne ſe propoſent dans la piété que le délaſſement des inquiétudes du crime ; enfin, il s'en trouve qui ne s'inſtruiſent de la vérité, qu'à deſſein d'y trouver des armes pour la combattre. Voilà les intentions ſouillées que la plupart des hommes apportent à la recherche de la vérité & de la vertu ; & voilà pourquoi il y a ſi peu de foi ſur la terre, & la vérité ſe montre à ſi peu de Fidèles.

II. PARTIE. *Un amour intrépide.* Trois défauts ſont oppoſés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout Fidèle d'être le défenſeur intrépide de la vérité. Or, l'hiſtoire d'Etienne nous offre des inſtructions & des vertus très-oppoſées à ces défauts.

1°. Le premier défaut, c'eſt la crainte des hommes, qui malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre la vérité. Or, quoique le Paſteur frappé, les brebis fuſſent diſperſées ; quoique la fureur d'Hérode, la malice des Prêtres, la ſuperſtition du peuple, laiſſaſſent tout à craindre pour les nouveaux Diſciples du Sauveur, quelque prix que l'envie des Juifs attachât alors à la lâcheté de ceux qui ſe déclaroient contre lui ; Etienne perſévère dans la fidélité qu'il lui a jurée : également inſenſible aux promeſſes & aux menaces des hommes, il ne craint que celui qui ſeul peut perdre l'ame ou la ſauver éternellement. Et voilà ce qui confond notre peu de foi, & condamne notre lâcheté dans toute la conduite de notre vie. Nous reſpectons les

déciſions

déciſions du monde ; les erreurs publiques nous ſont plus chères que la vérité ; & nous craignons la ſingularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des Diſciples de Jeſus-Chriſt. En vain la grace nous éclaire en ſecret, & nous découvre les illuſions du monde & de ſes maximes ; en vain notre conſcience d'intelligence avec la Loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle, nous parlons comme le monde, quoique nous ne penſions pas comme lui, tantôt par complaiſance, tantôt par foibleſſe, tantôt par crainte, tantôt par indolence, tantôt par mauvaiſe foi, & preſque par-tout nous nous déclarons pour le monde contre Jeſus-Chriſt, loin d'être ſes témoins fidèles parmi les hommes.

2°. Le ſecond défaut, c'eſt cette prudence de la chair, qui connoiſſant la vérité garde un ſilence criminel, & n'oſe tout haut en prendre la défenſe. Car il ne ſuffit pas de ne ſe point déclarer pour le monde contre Jeſus-Chriſt, il faut encore le confeſſer tout haut ſans ménagement & ſans honte. Or c'eſt encore ici que la fermété d'Etienne nous inſtruit & nous condamne. Il avoit une infinité de prétextes pour ſe ménager avec les Juifs par un ſage ſilence, & ne pas leur reprocher encore tout haut leur aveuglement & leur crime ; mais le généreux Martyr n'écoute pas les vaines raiſons de la chair & du ſang, livré à l'impreſſion de l'eſprit de Dieu qui le remplit & qui l'anime. Pour nous, témoins tous les

jours de tant de fauſſes maximes que les mondains débitent, de tant d'illuſions ſur les régles & ſur les devoirs qu'ils ſe forment à eux-mêmes, nous croyons en être quittes en notre conſcience, en ne les approuvant pas tout haut, & en ne leur oppoſant qu'un déſaveu ſecret & timide; & nous nous formons mille prétextes pour nous juſtifier à nous-mêmes notre lâcheté & notre indifférence pour la vérité, oubliant que chacun de nous en particulier en eſt chargé, & de plus, que nous devons la vérité à nos frères. Hélas! le monde ne craint point de débiter tout haut ſes maximes de mort & de péché, & nous craignons de rendre gloire aux vérités de la vie éternelle!

3°. Le troiſiéme défaut eſt une fauſſe complaiſance, qui voulant allier la vérité & le menſonge, l'altère, l'adoucit, & cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité & de la conſcience. Or c'eſt ici principalement qu'Etienne nous ſert & de condamnation & de modèle. Il auroit pu, ce ſemble, ménager davantage les préventions & la délicateſſe des Docteurs & des Prêtres, & en inſinuant la vérité, accorder quelque choſe à la foibleſſe & aux préjugés de ſon peuple: mais le ſaint Martyr ne connoît pas ces timides ménagemens, parceque les hommes pouſſent quelfois à un tel point leur haine contre la vérité, qu'ils ne méritent plus d'être ménagés. Ce n'eſt pas que la vérité ne ſoit inſéparable de la charité, & qu'il ne faille préparer les voies à la

lumière par de ſages précautions : mais on ne devroit pas honorer du nom de prudence cette complaiſance criminelle qui fait que dans nos entretiens avec nos frères, nous trouvons toujours des tempéramens entre le monde & Jeſus-Chriſt, & nous entrons dans les fauſſes idées que le monde ſe forme de la vertu ; parceque par-là nous devenons aux hommes une occaſion d'erreur.

III. PARTIE. *Un amour tendre & compatiſſant.* Or, notre ſaint Martyr nous donne encore ici un grand exemple. De quel amour ſincère pour les Juifs n'accompagne-t-il pas la force des vérités qu'il leur annonce ? Inſenſible, ce ſemble, aux coups dont ils l'accablent, il ne ſent que les malheurs qu'ils ſe préparent à eux-mêmes ; il offre ſon ſang même qu'ils répandent, pour obtenir le pardon de leur crime ; il ne compte pour rien ſa mort, ſi leur ſalut doit en être le fruit. Tels ſont les défenſeurs que ſe forme la vérité. C'eſt la charité qui leur prépare des victoires. Il faut aimer le ſalut de ceux dont nous combattons les erreurs. La vérité trouve preſque toujours des cœurs rebelles, parcequ'elle ne trouve preſque que des défenſeurs aigres & peu charitables.

LE JOUR DE S. THOMAS D'AQ.

DIVISION. *I. La piété a guidé Thomas dans la recherche de la ſcience de la Religion. II. L'uſage de cette ſcience l'a affermi dans la piété.*

I. PARTIE. *La piété a guidé Thomas dans la recherche de la ſcience de la Religion.* On trouve d'ordinaire trois écueils dans cette recherche. Premiérement, ce ſont des vûes de fortune & d'intérêt qui nous y portent. Secondement, on ne peut ſe renfermer dans les bornes étroites de la Foi. Troiſiémement, l'étude épuiſant toute l'application de l'ame, diſſipe l'eſprit, deſſéche le cœur, rallentit la dévotion.

1°. Premier écueil à éviter dans l'étude de la Religion, des vûes de fortune & d'intérêt. Thomas, quoique né des plus illuſtres Familles de ſa Province, & que par ſa naiſſance il pût prétendre à tout, après avoir paſſé le tems de l'enfance au Mont-Caſſin, ſe détermine à entrer dans l'Ordre de S. Dominique : & non-ſeulement il ne bâtit pas des idées de fortune & de grandeur ſur les progrès qu'il fera dans les ſciences ; mais il renonce d'abord à une fortune & à une grandeur préſente, afin que nul motif étranger ne vienne le diſtraire dans la recherche de la vérité. Oſeroit-on ſeulement propoſer cet exemple au ſiécle ?

2°. Le ſecond écueil que les Savans ont à éviter, c'eſt de ne pouvoir ſe renfermer dans les bornes étroites de la Foi. En effet, la Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coûte peu de croire. Mais il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux : accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment l'obſcurité de celles qu'il doit adorer. De-là quelle ſource de gloire pour S. Thomas ! Né avec tous les grands talens qui font les hommes extraordinaires ; un eſprit vaſte, élevé, profond, univerſel ; un jugement droit, net, aſſuré, &c. quels hommages n'a-t-il pas fait de toutes ces précieuſes richeſſes aux pieds des Maitres de l'Egliſe qui l'avoient précédé ? S'il ſe diſtingue parmi tous les Savans qu'il trouve à Paris par la ſagacité de ſon eſprit, & par l'abondance de ſes lumières, il leur eſt encore plus ſupérieur par la manière ſage & reſpectueuſe dont il traite les myſtères ineffables de notre ſainte Religion. Cependant le commerce des ſciences profanes auſquelles il s'appliqua, inſpire ſouvent par une ſuite de notre foibleſſe, je ne ſais quel libertinage d'eſprit : comme la raiſon s'y accoutume à examiner, elle s'y deſaccoutume de croire ; il faut revenir de trop loin. Mais notre Saint, bien différent de ces eſprits gâtés, qui vont puiſer juſques dans les Livres ſaints la matière de leurs doutes, & de quoi nourrir leur incrédulité, trouve le moyen de fortifier ſa foi

dans la lecture même des Auteurs profanes ; & Ariſtote devient entre ſes mains l'Apologiſte de la Religion. Mais d'où vient que l'intégrité de ſa foi ſouffre ſi peu du commerce qu'il a avec les Profanes ? c'eſt qu'il a ſoin de la fortifier continuellement par l'étude des Livres ſaints, & des Docteurs de l'Egliſe, où il forme ſon langage & ſes ſentimens ; car dans tous ſes ouvrages, quoique le plus bel eſprit de ſon ſiéle, le plus autoriſé à hazarder ſes conjectures, il ne marche jamais que ſur les traces d'autrui, renonçant à la gloire de l'invention, gloire ſi délicate pour les Savans.

3°. Le troiſiéme écueil à éviter dans l'étude, c'eſt la diſſipation de l'eſprit, qui deſſéche le cœur, & anéantit peu à peu la dévotion ; mais dans notre Saint le ſoin de ſon ame fut toujours la première & la plus importante de toutes ſes occupations. Dans les difficultés qu'il rencontre, loin de négliger ſes exercices de piété, ſous prétexte de donner plus de tems à l'étude, c'eſt alors qu'il a recours à la prière avec plus de ferveur, comme à la vraie ſource des lumières. Ainſi l'ambition d'acquérir de nouvelles connoiſſances ne prit jamais rien dans notre ſaint Docteur ſur la régularité la plus ſcrupuleuſe à tous les exercices de ſon état. A quoi me ſervira, diſoit-il, la ſcience qui enfle, ſi je n'ai pas la charité qui édifie ? Pour connoître cette piété tendre & affectueuſe qui étoit dans notre Saint, il n'y a qu'à lire l'Office admirable qu'il a compoſé pour l'adorable Sacrement de nos Autels:

le cœur ſeul peut parler ce langage de piété & de religion. On peut donc aſſurer que ſi Thomas fut le plus grand Docteur de ſon ſiécle, il fut auſſi le plus ſaint Religieux de ſon Ordre, le plus exact, le plus fervent. Quel exemple, & qu'il eſt peu imité dans le monde ! car ſous prétexte que nos occupations n'ont rien que de permis, & même de louable en ſoi, on s'y livre tout entier, & la piété eſt entiérement négligée. Mais, dit-on, la vraie piété ne conſiſte-t-elle pas à remplir les devoirs de ſon état ? Oui ſans doute, mais de les remplir en les offrant à Dieu, & deſirant de lui plaire ; ce qui ne peut ſe faire, lorſqu'on néglige totalement la prière, & qu'on vit dans un entier oubli de Dieu. Et d'ailleurs, notre principal état n'eſt-il pas d'être Chrétien ? notre premier devoir doit donc être de rendre à Dieu & à l'Egliſe ce que nous leur devons.

II. PARTIE. *L'uſage de la ſcience de la Religion a affermi Thomas dans la piété.* Ceux à qui la cupidité a ſervi de motif dans la recherche des ſciences, n'ont d'autre but que la cupidité dans leur uſage. Ainſi, premiérement, y êtes-vous entré par ces routes ſecrettes qu'un vil intérêt a frayées ? vous ſerez un Docteur flottant ; votre fortune décidera de vos ſentimens. Secondement, avez-vous cherché à contenter une vaine curioſité ? vous ſerez un Docteur ſingulier, & les opinions vous paroîtront douteuſes, dès quelles ſeront communes. Troiſiémement, avez-vous négligé de réparer par la prière cette diſſipation

de cœur inſéparable d'une étude profonde & ſoutenue ? plein de vous-même, & vuide de Dieu, vous ſerez un Docteur vain.

Thomas, qui, dans la recherche des ſciences, s'étoit frayé des routes bien différentes, mais malheureuſement ſi peu battues dans tous les tems, ne ſe dément pas dans leur uſage.

1°. Au lieu d'être un Docteur flottant, & dont la fortune décide des ſentimens, il fut un Docteur exact & déſintéreſſé, n'ayant d'autre but que de faire connoître la vérité. Donet-il des régles pour les mœurs ? quelle droiture ! il ne panche ni à droite, ni à gauche, ſuivant l'expreſſion du Prophéte ; il tient toujours ce ſage milieu dont chacun ſe fait honneur, mais que ſi peu de gens ſavent tenir, & apprend aux Miniſtres de l'Egliſe, qu'en ne cachant point aux hommes l'immenſité des miſéricordes du Seigneur, il ne faut pas non-plus leur laiſſer ignorer les ſaintes rigueurs de ſa juſtice.

Cette droiture le fit arriver ſans le vouloir à la faveur des Grands : l'Archevêché de Naples lui eſt offert par Urbain IV. S. Louis l'admettoit ſouvent à ſa table, mais il parut toujours inſenſible à cette faveur : il refuſe la dignité qu'on lui offre ; & il eſt devant un Roi de la terre, comme les gens du monde ſont ſi ſouvent devant le Roi des Rois, c'eſt-à-dire, qu'à peine ſe ſouvient-il que le Prince eſt là préſent, & qu'il retrouve juſqu'au milieu de la Cour, le calme de ſa retraite, & le ſouvenir de ſes chères études.

2°. Au

2°. Au lieu d'être un Docteur ſingulier, Thomas fut un Docteur œcuménique & univerſel ; je veux dire, ſuivi & approuvé univerſellement. Il enſeigne à Rome, à Paris, à Boulogne, & par-tout ſa doctrine reçoit les mêmes applaudiſſemens & les mêmes éloges. Mais c'eſt ſur-tout depuis ſa mort que Dieu a glorifié notre Saint, & l'a rendu un Docteur univerſel. Toutes les Univerſités du monde, ſur-tout celle de Paris qui le forma dans ſon ſein, ſont de fidèles dépoſitaires de ſa doctrine. Dans toutes les Communautés régulières, ſur-tout dans celle de S. Dominique, les déciſions du Fondateur ne tiennent pas plus lieu de régle dans la diſcipline & dans les mœurs, que celles de notre Saint dans la Foi & dans la doctrine. L'Oracle du Monde chrétien, Rome même a vû ſouvent ſes Pontifes deſcendre du Tribunal ſacré, & y faire monter les écrits de notre Saint, pour prononcer ſur les différends qui troubloient l'Egliſe. Les Conciles œcuméniques, les Juges vénérables & infaillibles de notre Foi, ont formé leurs Decrets ſur ſes déciſions ; & les partiſans de l'erreur n'ont jamais eu de plus redoutable ennemi.

3°. Au lieu d'être un Docteur vain, il n'y en eut jamais de plus humble que notre Saint ; & cela, dans le plus haut dégré de réputation où la vanité la plus emportée puiſſe prétendre : connu, admiré, conſulté de tout l'Univers, il étoit plus ingénieux à ſe cacher à

ſoi-même ſon mérite, que nous ne le ſommes à donner du relief & à groſſir le nôtre à nos propres yeux. Nul empreſſement à étaler les tréſors de ſcience & de ſageſſe dont il étoit rempli ; & infiniment éloigné d'affecter la moindre ſupériorité ſur ſes frères, il les prévenoit tous par des témoignages d'honneur & de déférence. Tous ſes talens, toutes ſes connoiſſances, il les rapportoit à Dieu, ne ceſſant de dire qu'il étoit plus redevable à la prière qu'à l'étude, du peu qu'il ſavoit. Mais ce qui manifeſte parfaitement l'humilité de ce grand Docteur, c'eſt cet air de réſerve & de modération qui régne dans toute ſa manière d'écrire, ne parlant jamais ſur ce ton déciſif & important qui veut tout ramener à ſoi, & qui, pour garant de ſes raiſons, ne donne que ſa propre autorité. C'eſt cette humilité, que nous devons ſur-tout imiter dans notre ſaint Docteur ; c'eſt-là le vrai caractère des Saints, car l'humilité toute ſeule ſuffit pour faire des Saints : mais ſans cette vertu, toutes les autres ne ſont rien.

A

LA FÊTE D'UN MARTYR,

PATRON D'UNE PAROISSE.

DIVISION. *Chaque Fidèle, comme les Martyrs, doit rendre témoignage à Jeſus-Chriſt. Or, le témoignage que tout Fidèle doit à Jeſus-Chriſt eſt de trois ſortes : I. Un témoignage de ſouffrance. II. Un témoignage de ſoumiſſion. III. Un témoignage de deſir.*

1°. *Un témoignage de ſouffrance.* Ce n'eſt qu'en ſouffrant, que nous pouvons rendre témoignage que nous ſommes Chrétiens : mais les ſouffrances par leſquelles Dieu veut que nous lui rendions témoignage, ne ſont pas ſeulement ces maux extérieurs que la condition humaine rend inévitables ; il s'agit de ces ſouffrances qui forment proprement la vie chrétienne, de cet eſprit de croix & de mortification qui rend témoignage que nous ſommes Diſciples de Jeſus-Chriſt, ſectateurs de ſa doctrine, aſſociés à ſes promeſſes : il s'agit de ce renoncement intérieur, & de ce martyre inviſible & continuel qui fait que nous réſiſtons à nos paſſions, & que nous prenons ſans ceſſe le parti de la Foi & de l'Evangile contre nous-mêmes : il s'agit de cette violence ſi ſouvent commandée dans l'Evangile, qui fait que preſque dans toutes nos actions, nous

devons être en garde contre notre cœur ; de cette vie de la Foi qui combat ſans ceſſe au-dedans de nous la vie des ſens : voilà le témoignage que la Foi exige de tout Fidèle ; c'eſt en ce ſens que tout Chrétien eſt témoin de Jeſus-Chriſt, parceque par les violences continuelles que l'Évangile l'oblige de faire à ſon cœur & à ſes paſſions, il rend témoignage que la doctrine de Jeſus-Chriſt eſt la voie du ſalut & la doctrine de la vérité, & que ſes promeſſes ſont préférables à tous les plaiſirs dont elle exige le ſacrifice.

2°. *Un témoignage de ſoumiſſion.* Il ne s'agit pas ſeulement de ſoumiſſion à la profondeur de ſes myſtères, & à l'autorité de ſa parole, en ſacrifiant nos lumières, & en captivant notre raiſon : cette ſoumiſſion ne regarde proprement que l'eſprit ; mais la Foi exige encore la ſoumiſſion du cœur, je veux dire, l'acceptation des ordres de Dieu ſur nous, & la conformité à ſa volonté ſainte dans toutes les ſituations où il nous place, en ſupportant avec patience, & ſans murmurer, les croix que ſa bonté nous ménage. Voilà le ſecond témoignage que nous devons rendre à la Foi, glorifier Dieu dans nos peines, & nous ſoumettre à ſa ſageſſe qui nous les impoſe, en reconnoiſſant l'ordre du Souverain qui diſpenſe les événemens agréables ou fâcheux, pour accomplir ſes deſſeins de miſéricorde ſur les hommes.

3°. *Un témoignage de deſir.* Comme nous

ſommes étrangers ſur la terre, que les jours mêmes de notre pélerinage ſont courts & laborieux, & que le Ciel eſt la patrie du Fidèle, le premier devoir de la Foi eſt de ſoupirer après la patrie qui nous eſt montrée de loin ; c'eſt de regarder tout ce qui nous environne, comme n'étant point à nous, & d'uſer du monde, & de toutes les choſes du monde comme n'en uſant pas ; c'eſt de nous être à charge à nous-mêmes dans un lieu où tout irrite nos paſſions, & rien ne peut les ſatisfaire, où tous les pas que nous faiſons ſont des chûtes ou des écueils, où tout nous éloigne de Dieu, & où plus nous nous éloignons de lui, plus nous nous devenons inſupportables à nous-mêmes ; c'eſt enfin de deſirer que le régne de Dieu vienne s'établir pour toujours dans nos cœurs. Et ce deſir n'eſt pas une ſimple vertu de perfection, c'eſt le premier devoir de la Foi, & ce qui diſtingue les enfans du ſiécle des enfans de Dieu. Et voilà pourquoi Jeſus-Chriſt nous aſſure que le Royaume des Cieux eſt pour les pauvres & pour les affligés, parcequ'il eſt bien aiſé de n'attendre ſa conſolation que dans le Ciel, quand on ne la trouve pas ſur la terre.

Tels ſont les témoignages que la Religion exige de nous ; c'eſt ainſi que tout Chrétien doit être un Martyr de la Foi, non pas en répandant ſon ſang pour Jeſus-Chriſt, mais en mortifiant ſes paſſions par un principe de Foi, & c'eſt un témoignage de ſouffrance ; en accep-

tant ſes peines & ſes afflictions pour rendre hommage à la Foi, & c'eſt un témoignage de ſoumiſſion ; en mépriſant tout ce qui paſſe, & ne regardant comme des biens ſolides que les biens éternels, & c'eſt un témoignage de deſir.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de C. F. Simon, Fils, Imprimeur de la Reine, & de Mgr. l'Archevêque. 1748.